Bod
Fr 922
Lat Gram
102489

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LES

GRANDS TYPES

DE L'HUMANITÉ

APPRÉCIATION SYSTÉMATIQUE

DES PRINCIPAUX AGENTS DE L'ÉVOLUTION HUMAINE

PAR

P. LAFFITTE

102489

LEÇONS RÉDIGÉES PAR LE Dr P. DUBUISSON

VOLUME I

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1875

00102489

PRÉFACE

J'ai résolu de consacrer deux années de mon enseignement à l'appréciation des principaux types de l'évolution humaine, en prenant pour base le Calendrier positiviste d'Aug. Comte. Le cours de cette année (1874-1875) comprendra la théocratie et l'antiquité; celui de l'année prochaine (1875-1876) le moyen âge et les temps modernes.

Fonder la politique sur l'histoire, introduire dans l'ordre social et moral la conception des lois naturelles, en la rendant plus frappante par l'appréciation des types les plus importants de l'évolution humaine, tel est le but que j'ai principalement poursuivi.

Il m'aurait été impossible d'effectuer en même temps et mon exposition orale, dont chaque leçon est en moyenne de trois heures, et la rédaction de ce cours. M. le Dr P. Dubuisson a bien voulu se charger de ce pénible travail. J'ai l'espoir que cette publication aura une action heu-

reuse sur les intelligences préoccupées de la réformation sociale en Occident.

En dehors de ces deux volumes relatifs à la théocratie et à l'antiquité, et qui condenseront mon enseignement de cette année, je publierai en un petit volume spécial les trois leçons que je dois consacrer à l'appréciation de Diderot.

P. LAFFITTE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

Paris, 23 février 1875.

DISCOURS D'OUVERTURE

Avant de commencer l'appréciation systématique des principaux types de l'évolution humaine, il convient de se placer à un point de vue d'ensemble qui permette de concevoir en quoi cette exposition offre aujourd'hui un véritable caractère d'utilité, comment elle n'est pas une œuvre de spéculation pure, par quels liens elle se rattache aux nécessités fondamentales de la situation présente. Toute exposition quelconque doit, en effet, présenter aujourd'hui de telles conditions : l'état spécialement grave dans lequel se débat le monde occidental fait un devoir à tout homme de cœur de n'entreprendre d'enseignement ou d'étude qu'autant qu'ils auront pour objet l'amélioration de ce qui est, et d'abandonner tout travail qui ne présenterait d'autre intérêt que de satisfaire à de certains besoins purement intellectuels, et qui ne serait en sorte qu'un délassement ou un amusement de l'esprit.

Le cours que nous commençons n'a rien de commun avec ce genre de spéculations : notre conviction est qu'il répond à un besoin du moment, et nous ferons nos efforts pour l'adapter autant que possible aux nécessités présentes. Dans chacun des types qu'il nous sera donné d'exposer, nous trouverons motif à des considérations d'ordre divers, dont l'application aux faits contemporains sera comme le côté pratique de cet enseignement.

L'appréciation des grands types de l'Humanité, qui fera le sujet du cours de cette année, n'est que la continuation de l'enseignement positiviste que nous avons institué ici depuis quinze ans : cette appréciation y a déjà trouvé place ; *la sociologie, la morale* et *la philosophie première* s'y sont succédé; nous voici ramenés à cette grande étude concrète qui fait corps, pour ainsi dire, avec la sociologie. Quoi qu'on en veuille, tout le monde est aujourd'hui plus ou moins positiviste, si l'on entend par là que nous appartenons tous au XIX^e^ siècle et que nous subissons, bon gré mal gré, des tendances que le positivisme ne fait que coordonner. Il n'est pas d'ardent théologien qui ne soit positiviste à son heure, sans le savoir : qu'il s'occupe de mécanique ou de chimie, qu'il s'occupe de guérir ou de mener les hommes, croyez-vous qu'il s'avise aujourd'hui d'agir autrement que ne ferait le savant le plus athée? non pas! L'un comme l'autre cherche par l'application des lois naturelles à atteindre le but qu'il se propose. Si le théologien reparaît, ce n'est qu'au moment où la science devient impuissante; alors seulement il fait appel à l'intervention des dieux.

Mais ce positivisme vague, inconscient, spontané est de tout point insuffisant quand il s'agit d'y puiser les moyens d'améliorer l'état de nos affaires et de donner aux hommes une direction plus normale et plus sage. Il faut pour cela défaire des convictions pour en refaire de nouvelles; il faut grouper autour de soi des hommes capables d'opinions systématiques, aptes à accepter une vue d'ensemble, dont l'intelligence se prête aux conceptions scientifiques et ne soit point rebelle à l'abstraction. Nous ne réunirons jamais qu'une minorité, mais cette minorité est plus que suffisante

pour s'emparer du gouvernement le jour où elle sera assez complétement coordonnée. La religion nouvelle ne saurait avoir, en effet, un accueil comparable à celui que reçut le catholicisme naissant. Celui-ci s'adressait surtout au sentiment, et son action devait être immense sur les masses, chez qui le sentiment est plus cultivé; tandis que les chefs et la classe des savants et des philosophes y demeurait plus réfractaire, à cause de l'infériorité intellectuelle du nouveau dogme. Ici, c'est précisément le contraire, et l'espoir que les masses viendront un jour vers nous repose uniquement sur la conviction qu'elles suivront leurs chefs, quand de ceux-ci nous aurons fait nos alliés.

Telle est notre tâche : Faire que ceux qui sont ou deviendront les chefs arrivent à partager nos convictions. Et par chefs nous n'entendons pas seulement ceux qui sont sortis ou sortiront des classes dirigeantes actuelles; mais bien tous les hommes, à quelque classe qu'ils appartiennent, que leur capacité intellectuelle et que leurs aptitudes spéciales appelleront justement au gouvernement de leurs semblables. Le problème fondamental se réduit donc pour nous à établir en Occident un système d'instruction et d'éducation positiviste.

Ouvrez le premier venu de nos journaux démocratiques? « Il faut instruire le peuple! il faut éclairer le peuple! » Voilà ce que vous trouvez à chaque page sous la plume de nos journalistes. Certes, messieurs, cela est très-bien d'éclairer le peuple et de l'instruire, mais encore serions-nous désireux de savoir quelle instruction vous lui donnerez? que lui conseillerez-vous de lire et d'étudier? Car nous supposons que tout votre enseignement ne se bornera pas à lui apprendre à lire, ou bien alors résignez-

vous à lui voir lire presque exclusivement les œuvres de vos adversaires plus habiles. Il en serait infailliblement de cela comme il en a été de toutes vos conceptions politiques : le peuple que vous avez fait souverain s'est empressé de vous jeter par terre, et vous ne lui aurez pas plus tôt appris à lire qu'il s'en servira contre vous. De là, votre infériorité, à vous démocrates, vis-à-vis des catholiques, dont les aspirations ne valent point les vôtres. Ils ont un système et vous n'en avez point. Ils ne se contentent pas d'apprendre à lire, mais ils tiennent toute préparée la série des lectures qu'ils conseilleront à leurs élèves. Rien n'est laissé à l'inconnu : des notions les plus élémentaires aux plus élevées, tout est gradué et arrangé de telle sorte que l'enfant, pris de bonne heure dans cette combinaison savante, grandira dans l'amour du régime où il s'élève, et deviendra avec l'âge, pour peu que son esprit s'y prête, le défenseur énergique d'un système dont il est l'œuvre, et qui aura pétri à sa guise toutes les cellules de son cerveau. Et ne vous imaginez pas qu'il n'y a là que machiavélisme, ruse savante et jésuitisme ; il y a là un système, qui aujourd'hui est évidemment insuffisant et dangereux même, s'il devait persister longtemps encore, mais qui a eu son incontestable valeur et qui l'a prouvé en gouvernant le monde depuis plus de mille ans.

C'est encore à lui que vont aujourd'hui ceux qu'effraient à juste titre le vide de vos doctrines démocratiques, l'absence de principes et de direction qui les signale et cet avenir sans sécurité où elles aboutissent. Imitez vos adversaires, et si vous êtes incapables de créer par vous-mêmes un système préférable à celui que nous vous présentons, acceptez-le donc afin de lutter à armes égales, et gardez-

vous de croire jusque-là que vous aurez résolu le problème parce que vous l'aurez posé. Au fond, vous n'avez que des désirs et pas d'opinions. Or, Auguste Comte a distingué entre les opinions et les désirs. Il a montré comment la population, comment la masse était compétente quant à ceux-ci. Elle sont où est le mal, mais elle ne peut se former une opinion sur sa cause et à plus forte raison trouver le remède. Là est la tâche de quelques-uns, d'un très-petit nombre, qui sont les guides et les bienfaiteurs de l'Humanité. Ceux-là créent les opinions, ils cherchent les causes, ils trouvent le remède, tandis que la foule, qui est en bas et émet des vœux, est incompétente à les satisfaire. Double est la fonction de ce public : d'une part, comme nous venons de le dire, il sent le mal et se plaint, il désire ; mais en second lieu, quand les opinions sont créées, qu'elles se sont répandues, qu'elles sont acceptées, le public devient juge. Son état s'est-il amélioré par la doctrine nouvelle? Les chefs qui la lui ont enseignée y conforment-ils leurs actions? Le public est compétent sur ces deux points. Certes le peuple du moyen âge était bien incapable de créer les dogmes et les maximes dans lesquelles il avait une foi si parfaite, mais il ne l'était point de juger le pape et les évêques qui ne craignaient pas de mettre en désaccord leurs actes et leur enseignement. Le public est-il capable de trouver la théorie de la division? S'élève-t-il même dans sa généralité jusqu'à la comprendre? Le public cependant sait très-bien juger, par l'application qu'il fait de cette théorie, si elle a quelque valeur. Soit une somme à partager entre plusieurs personnes; si ces personnes, s'en rapportant à la bonté de la règle, font leur partage en conséquence, et trouvent qu'effectivement il ne reste rien

à diviser alors que chacune d'elles a reçu une somme égale, croit-on qu'elles ne soient pas très-aptes à juger si la règle est bonne ou mauvaise? S'il en est ainsi pour les problèmes les plus simples, à plus forte raison en est-il de même pour les plus compliqués et par-dessus tout pour ceux qui intéressent la direction de l'homme et de la société. Là principalement la masse ne sait que sentir le mal et émettre un vœu; là moins qu'ailleurs elle est capable de trouver d'elle-même le remède qui lui convient. Qui donc aujourd'hui sera chargé de convaincre les esprits, de refaire les opinions? Sera-ce le catholicisme? Mais le catholicisme est devenu radicalement impuissant; on n'y croit plus; il est aussi incapable d'empêcher le mal que de pousser au bien; qui encore a peur de son enfer et se laisse séduire par son paradis? Il faut donc autre chose. Pour nous, ce ne peut être que le positivisme, et lui seul. Seul le positivisme possède et propose un *système d'éducation*, et nous entendons par là *une doctrine générale fournissant les règles universelles et communes sur la direction du monde, de l'homme et de la société*. Doctrine générale, avons-nous dit; c'est-à-dire doctrine qui embrasse à la fois tout ce qu'il nous est donné de connaître, et dont l'ensemble offre des parties si bien liées, si concordantes entre elles et si complètes qu'aucun point n'est laissé à l'arbitraire, que tout problème trouve sa solution, que chacun sait en toute circonstance ce qu'il doit penser, et que les intelligences éprises par cette absence d'indécision, par cette fixité des opinions sur les objets les plus divers, par la netteté des règles qui en découlent, s'abandonnent volontiers à une telle systématisation, et réunies par une conviction commune ne forment plus qu'un même faisceau. Alors,

mais alors seulement, vous avez en main une force sociale, c'est-à-dire un concours suffisant de convictions uniformes pour exercer une influence réelle sur le milieu qui lui a donné naissance. L'homme seul est peu de chose : des dents et des griffes qui le laissent inférieur à la moitié des animaux mieux pourvus, mieux armés que lui. Mais que quelques hommes se réunissent au nom d'une conviction commune; qu'une même pensée les agite et les mène, qu'une même volonté les dirige, et la puissance de l'homme est irrésistible : les fondations les plus merveilleuses surgissent de ce concours; les empires s'élèvent, l'animalité est soumise, le monde est vaincu. C'est encore ce concours d'intelligences tournées vers un même but, qui constitue ce que l'on appelle l'*opinion*, la plus terrible des puissances sociales, contre laquelle les créations les plus solides viennent se briser misérablement.

Nous ajouterons, pour ne point tomber dans l'illusion démocratique, que tout concours, que toute force sociale, pour être effective, pour ne point se consumer en vain, doit se résumer en un individu qui assume à la fois la direction et la responsabilité. L'uniformité la plus parfaite dans les opinions serait de tous points insuffisante, si pour passer des opinions aux actes il n'y avait un homme pour concentrer et diriger les efforts ; sans un chef qui la mène, la masse la mieux inspirée et la plus convaincue serait impuissante à produire autre chose que la plus vaine des agitations. Mais ceci est un côté pratique dont nous n'avons pas à nous occuper ici. La recherche présente ne porte que sur le concours, et sur les moyens de le susciter; ce problème, comme nous l'avons vu, ne peut être résolu que par l'établissement d'une doctrine générale capable d'être

acceptée par toutes les intelligences et d'où sortira nécessairement une direction commune.

Cette doctrine générale n'existe jusqu'ici que dans le positivisme, qui seul peut la répandre par son système d'enseignement. Cet enseignement est complet : il comprend depuis les plus simples notions de l'arithmétique jusqu'aux plus élevées de la morale ; mais, il faut bien le dire, le nœud de cet enseignement, ce qui en fait une chose nouvelle, ce qui lui donne sur toute autre une supériorité écrasante, c'est la sociologie. De tout temps, en effet, on s'est occupé de la morale. Il n'y eut pas plutôt quelques hommes réunis en société, qu'il fallut bien établir certaines règles : règles contre le meurtre, règles contre le vol, règles de propreté. Et quel mal, pour le dire en passant, n'ont pas eu les législateurs antiques pour arriver à ce résultat qui nous paraît si simple : que l'homme se lavât les mains ! Il a fallu invoquer les dieux ; Jupiter et Jéhovah sont intervenus. Grâce à tant d'efforts, l'Humanité s'est modifiée et la morale, toujours mieux cultivée, n'a cessé de porter de nouveaux fruits. Mais la sociologie ! C'est une création de ce siècle ; elle n'existait point avant Comte. C'est là pourtant qu'était le grand problème, c'est là qu'il fallait un coup de génie. Les travaux de Vico et de Herder, de Montesquieu et de Condorcet n'étaient que d'un secours bien modeste pour arriver à la découverte des lois qui régissent les sociétés. Si l'on veut se faire une idée de l'effort et de l'audace qu'il a fallu pour les découvrir, il suffit de regarder autour de soi et de voir avec quelle répugnance les intelligences les mieux préparées acceptent cette conception, que les collections humaines, que les phénomènes sociaux sont gou-

vernés par des lois naturelles comme le sont les phénomènes plus humbles de la physique ou de la chimie. Cela est cependant, et toutes les révoltes n'y pourront rien. L'Humanité subit dans son existence des modifications dont elle ne peut s'affranchir, mais les lois qui la dirigent n'entravent pas plus sa liberté que la loi de la résistance ou de la chaleur n'entrave la liberté du mécanicien; qui ne sait que la mécanique n'a pris son essor vraiment gigantesque que le jour où les lois découvertes sont devenues précisément les agents les plus considérables de son développement? De même pour l'Humanité : les lois qui la régissent ne restreignent pas sa liberté, mais elles secondent son action; elles l'empêchent de tenter l'impossible, et, réservant ses efforts pour un but utile, lui procurent un résultat profitable et certain. La liberté est intacte, mais qu'est-ce, nous le demandons, qu'une liberté qui consiste à s'agiter dans le vide, à accumuler les essais infructueux, à compromettre des résultats acquis? Les lois naturelles qui dominent l'Humanité sont plus fortes qu'elle; elle a toute la liberté du monde de les repousser; mais la véritable sagesse consiste à les admettre et à les faire tourner à son usage, ne pouvant les surmonter. Tout ce qui est resté de notre grande révolution consiste uniquement en quelques vues sociologiques reconnues et mises en pratique par Condorcet et ses collègues, élèves et successeurs de Turgot. Là seulement où ils se sont conformés aux exigences des lois naturelles, leur œuvre a acquis une invincible stabilité : le reste s'est trouvé emporté comme un château de cartes sous le souffle d'un enfant. Pour ceux-là donc qu'épouvante, non sans raison, la situation présente du monde et de notre Occident, la connaissance

de ces lois devient la condition première de toute sérieuse réformation. Vouloir aujourd'hui diriger une société sans s'être imprégné de cette étude préalable et nécessaire est quelque chose de plus monstrueux que de faire de la médecine sans s'être jamais occupé de biologie.

Aussi n'est-ce point sans tristesse et sans une certaine irritation que nous voyons une classe d'hommes, que la disposition naturelle de leur esprit et leurs études antérieures auraient dû porter vers ces spéculations, s'en détourner avec dédain et détourner en même temps par l'autorité de leur exemple ceux qu'ils devaient y attirer. Nous voulons parler de cette classe de savants que l'on a justement appelés *matérialistes*. Le *matérialisme* consiste à admettre que le monde est régi tout entier par un très-petit nombre de lois élémentaires, qu'un certain arrangement des phénomènes les plus simples peut donner raison des phénomènes les plus compliqués, et par exemple que tout ce qui est animé, que tout ce qui vit sur cette terre est contenu en germe dans un rayon du soleil. Le plus hardi des matérialistes fut assurément Descartes, pour qui tout n'était que forme et mouvement et dont l'automatisme animal dépasse encore de cent coudées les plus audacieuses combinaisons de nos contemporains ses successeurs. Certes, toutes ces conceptions, dont il est aisé de démontrer l'inanité, ne sont point très-dangereuses en elles-mêmes, mais voici où est leur gravité : Nous ne prétendons pas, disent les matérialistes, vous expliquer encore par les simples lois de la géométrie ou de la mécanique des phénomènes aussi compliqués que les phénomènes sociaux ou moraux; voyez seulement comme la physique nous appartient tout entière, comme la chimie se prête

déjà à nos formules, comme la biologie semble nous appeler à elle, et jugez si nous n'avons pas quelque raison de croire que ces phénomènes plus élevés, que vous tenez pour irréductibles, trouveront un jour leur explication élémentaire, comme ceux de la lumière et de la chaleur. Pour le moment, il nous suffit d'accumuler sur ces points difficiles les matériaux nécessaires, et ce sera par là que nous achèverons un jour la vaste synthèse que nous commençons aujourd'hui. Aucun langage n'est plus dangereux et plus décevant. Rien n'est plus faux d'abord que votre prétention de ramener à des phénomènes de mouvement des phénomènes tout différents, tels que ceux de la chaleur ou de la lumière, et vos équivalents mécaniques ne sont qu'un produit de votre imagination. Où vous voyez l'action d'une même cause, il n'y a en réalité que coïncidence, et si vous aviez quelque hardiesse, vous auriez déjà dû nous donner l'équivalent mécanique de la pensée, car il n'y a pas de travail cérébral qui ne développe dans les cellules une augmentation de chaleur, qui, pour vous, n'est que du mouvement transformé. Non, cette manière de concevoir les choses n'est pas un progrès, comme vous le proclamez; c'est la plus effrayante rétrogradation! Descartes a été plus loin dans cette voie que vous n'irez jamais, et dans l'antiquité Épicure et Démocrite avaient déjà fait sur les atomes les théories que vous recommencez. Le mouvement scientifique est contre vous, la science progresse à l'encontre de vos espérances. Le matérialisme de Descartes ne reconnaissait que forme et mouvement : il a reculé devant Newton, proclamant la notion de masse, de résistance, de pesanteur; il a reculé devant les chimistes Lavoisier et Berthollet, démontrant

la spécificité des phénomènes chimiques; il a reculé plus encore avec Bichat et les biologistes, pour disparaître enfin devant A. Comte, qui couronnant la science universelle par la sociologie, et faisant un tout de ces parties disséminées, montra en même temps l'irréductibilité de chacune, et le lien qui l'attachait à l'ensemble.

Mais ce que votre théorie contient de fausseté, n'est rien auprès de ce qu'elle contient de danger. Quoi! c'est au moment même où tout lien philosophique et religieux est rompu, ou l'Occident désagrégé roule à l'aventure, où le plus court moment devient précieux pour conjurer le péril, montrer les précipices, indiquer la direction sage, c'est à ce moment que vous contemplez le plus attentivement ce qu'il y a au fond de vos lunettes et de vos microscopes, que vous comptez les étoiles et disséquez les vibrions! Et vous venez nous dire d'attendre, d'espérer que plus tard, dans un siècle ou deux sans doute, à force d'amasser des matériaux et d'essayer des combinaisons, quand vous aurez trouvé la formule savante qui nous rendra compte de la formation des sociétés, de leur développement, de leurs révolutions, de leur décadence, nous pourrons peut-être diriger suivant quelques principes le monde qui périclite à cette heure! Mais tout pourra être englouti d'ici là! Vraiment, Messieurs, vous avez choisi là un rôle facile; vous vous donnez à peu de frais des airs d'émancipés; vous ne croyez à rien, vous raillez sur tout; vous avez des courtisans, des admirateurs; et cependant, si l'on va au fond de votre œuvre, que trouve-t-on? Rien, rien, rien! Ce n'est pas tout de continuer l'œuvre supérieurement faite et pleinement achevée d'ailleurs du XVIII^e^ siècle; ce n'est point tout d'achever la ruine accomplie du catholicisme;

puisque la science l'a détruit, c'est à la science de reconstruire l'édifice qui a si longtemps abrité notre Occident, et c'est ce dont vous ne semblez pas vous douter. La science cultivée pour elle-même et non dans un but social est la plus oiseuse des futilités.

Nous ne craignons pas de le proclamer: pour nous, il y a une chose qui domine tout le reste; un intérêt qui fait oublier tout autre: c'est l'homme! Que nous importent les étoiles et les détails d'un mollusque ou d'un ver? ce qu'il nous importe de connaître et d'analyser, c'est l'homme dans la famille, dans la patrie, dans l'Humanité; toute autre étude doit graviter autour de celle-là, doit en être l'accessoire et le complément; toute utilité doit être appréciée dans ses rapports avec l'homme sous ces trois états; toute recherche doit être entreprise pour lui venir en aide, et l'effort de toute intelligence doit porter d'abord sur les points obscurs dont l'éclaircissement importe le plus au présent. Qu'arrive-t-il du savant qui se soustrait à cette direction? Livré tout entier au petit coin de la science qu'il cultive, courbé sur un champ d'études qui s'élargit toujours à mesure qu'il y pénètre davantage, il perd de vue peu à peu, non-seulement son point de départ et l'ensemble de la science, mais il oublie l'homme et l'Humanité. Considérant les choses en elles-mêmes et non dans leur rapport avec la société dont il fait partie, il aboutira aux théories les plus monstrueuses ou aux plus singulières aberrations.

Nous avons jusqu'ici constaté deux choses : 1° que l'état de l'Occident, par la ruine du catholicisme, appelait la création d'une nouvelle doctrine générale capable de rallier les convictions d'une minorité dirigeante, qui elle-

même entraînerait la masse; 2° nous avons vu que cette doctrine n'existait aujourd'hui que dans le positivisme qui seul offrait une systématisation complète des connaissances humaines, y compris la sociologie et la morale. Mais il y a plus; une doctrine générale ne pourrait suffire à elle seule pour déterminer dans l'universalité des individus un concours suffisant et créer une force sociale irrésistible. Une autre nécessité se fait sentir: nous voulons parler de la nécessité d'un culte.

Qu'est-ce qu'un culte?

Le culte, pour en donner une définition scientifique, est un *ensemble constant et périodique de signes, traduisant nos émotions privées et collectives, afin de nous rendre plus aptes à l'accomplissement de nos devoirs privés et publics.*

Comme toute définition complète celle-ci est, on le voit, à la fois statique et dynamique.

Le culte est un besoin de notre nature, et celui qui se donne la peine d'observer les animaux, n'ignore pas que dans la forme la plus élémentaire, on le retrouve chez les plus élevés d'entre eux : le cheval qui hennit en se redressant, le chien qui aboie en remuant la queue et en bondissant, pour témoigner sa joie, ne traduisent-ils point des émotions par des signes? Au début de notre espèce, deux formes cultuelles se rencontrent : la *toilette* et la *danse*. La toilette qui varie avec la joie et la douleur, qui a ses vêtements de fête ou de deuil; la danse, qui traduit par une mimique plus ou moins savante les divers états de l'âme, que l'on retrouve en tous lieux, qui est si cultivée chez les peuples même les plus sauvages, et qui, après avoir été un grand art chez les Grecs, a perdu de son im-

portance à mesure que l'Occident s'est assombri. L'Écriture sainte nous montre David dansant devant l'arche; la danse fut toujours la plus importante des pratiques cultuelles chez les peuples de l'antiquité. Ne voyons-nous pas d'ailleurs que de nos jours encore la danse est la plus spontanée et la moins délaissée de nos manifestations religieuses ? Croyez-vous que dans nos villages de France, d'Italie ou d'Allemagne la fête du saint consiste surtout pour nos paysans à assister aux offices divins et à entendre le sermon du prêtre? Ne voient-ils pas plutôt la véritable fête dans le bal du soir, où des villages environnants garçons et filles se réuniront pour danser?

Quelle que soit d'ailleurs la manifestation qui réunisse les hommes d'une façon périodique et constante, il faut convenir, avec Joseph de Maistre, qu'on a atteint là le plus immense résultat qu'il soit donné aux hommes de se proposer. Cette présence simultanée d'un certain nombre d'individus réunis pour honorer un grand homme, un grand acte, une grande chose, exige en effet au préalable le concours des convictions. C'est la forme la plus complète du concours social. Tout culte veut être précédé d'une doctrine; si vous n'avez pas d'abord rallié les intelligences et les cœurs, imposé une même foi à tous; vous aurez beau employer les promesses les plus magnifiques, faire luire aux yeux l'espoir des réjouissances les plus divines, vous n'obtiendrez pas ce qu'ont obtenu, comme le rappelle de Maistre, les plus humbles missionnaires catholiques, fondant chez les sauvages des fêtes sans splendeur, mais qui durent encore.

Tout se rencontre au début dans la plus élémentaire des sociétés : il n'y a dans toute civilisation plus avancée

que le développement graduel d'un germe qui existait dès le principe. Le génie du législateur consiste à reconnaître les dispositions naturelles, à les développer ou à les restreindre, suivant qu'il doit en sortir un bien ou un mal pour la société qu'il administre, mais jamais à les détruire. Aussi voyons-nous que tous les grands hommes se sont signalés par le développement du culte, et que ceux-là même qui ont aboli d'antiques manifestations qu'ils méprisaient, comme n'étant plus en rapport avec l'état des intelligences, se sont empressés d'en établir de nouvelles pour satisfaire aux besoins intimes des peuples qu'ils gouvernaient. Est-il rien de plus remarquable en ce genre que cette grande fête de la Fédération, avec ses vingt-cinq mille envoyés provinciaux et ses quatre cent mille spectateurs! C'étaient ceux-là mêmes qui commençaient la destruction des vieux rites religieux et qui allaient l'achever bientôt, qui s'efforçaient de les remplacer; ce n'était pas à la vérité une doctrine nouvelle et complète comme le catholicisme qui attirait sous une pluie torrentielle ces centaines de milliers d'hommes, mais une grande pensée politique et sociale qui avait remué tous les cœurs français et qui les tourna à un certain jour vers ce Champ de Mars où s'élevait l'autel de la patrie!

Plus tard, quand les conventionnels adoptèrent ce calendrier dont ne sourient que ceux qui ne savent rien comprendre, c'était encore un nouveau culte qu'ils s'efforçaient d'instituer; on a beaucoup raillé ces noms de légumes ou de fruits, ou encore d'instruments utiles par lesquels ils avaient remplacé les noms de saints les plus inconnus; mais n'y avait-il pas là comme la première tentative d'un culte de l'Humanité? Ils honoraient le génie

de l'homme et le travail humain en honorant ses créations et les compagnons de ses efforts; il ne faut pas oublier en effet que le plus humble de nos fruits est, dans l'état où nous le voyons, le produit d'un long travail de l'Humanité; que nous serions incapables de nous nourrir des mêmes fruits sauvages; que le vin, entre autres, n'est pas une chose naturelle, qu'il exige des soins et un labeur infinis, que l'eau elle-même n'est point toujours potable, et qu'avant de la boire il faut souvent l'assainir. N'était-ce pas encore une noble pensée que de placer à côté de chaque produit l'instrument qu'il exige? Ce culte spécial du travail personnifié dans l'instrument, outre qu'il est très-honorable en lui-même, ne s'explique-t-il pas assez par la réaction nécessaire produite par le régime d'où l'on sortait, et où le travail manuel était méprisé? Que ces tentatives insuffisantes n'aient point abouti, ce serait être aveugle que de le nier; mais les hommes qui les ont faites n'en étaient pas moins animés par le sentiment social le plus élevé; ils avaient de grandes inspirations et leurs vues politiques étaient fort sages. Mais qu'avons-nous donc vu pendant le siége, chez nos Parisiens athées? Qui ne se souvient de ce concours immense du peuple de Paris sur cette place de la Concorde, autour de la statue de Strasbourg, la ville martyrisée; qui n'a vu ce long voile de deuil placé sur sa figure, ces drapeaux chargés de crêpes funèbres, ces couronnes d'immortelles amoncelées? Qui n'a entendu ces discours empreints d'un caractère vraiment religieux, religieusement accueillis; qui n'a senti vibrer en cette foule les sentiments les plus élevés de l'âme humaine, la pitié profonde pour la pauvre cité expirante, l'amour de la patrie menacée?... ue d'autres exemples ne pourrions-

nous citer? Hommes, qui vous dites ennemis du culte, vous n'avez point conscience de vos émotions, mais voilà tout.

Si l'on va au fond des choses, on reconnaîtra sans peine que la valeur, que l'utilité du culte, qui est un besoin de notre nature, repose tout entière sur un double principe véritablement indiscutable.

Un premier principe est que l'intensité des émotions augmente avec le nombre des gens qui y concourent. « Quand vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous, » a dit l'Évangile. Tous ceux qui ont assisté à des manifestations populaires ou à de certains spectacles connaissent ce frisson, ce frémissement des foules, ce courant sympathique qui s'établit subitement d'un bout à l'autre de la réunion la plus nombreuse, et qui centuple au même instant les émotions de chacun ; on en a pu juger cent fois par les résolutions subites qui ont comme jailli du sein de ces foules sous l'empire d'un sentiment devenu invincible. La nuit du 4 août est présente à toutes les mémoires, et personne n'oserait affirmer qu'aucun de ceux qui y participèrent eût pu, livré à lui-même, accomplir ce qui lui fut si facile au milieu du délire universel. Les véritables législateurs trouvent dans cette admirable disposition du cœur humain un puissant secours pour diriger les hommes et susciter chez eux les sentiments généreux que l'égoïsme naturel étoufferait éternellement.

Le culte est la mise en pratique de ce premier principe. Mais il en est un second qui n'est pas moins certain et moins utile. C'est que l'expression augmente l'énergie du sentiment. La danse, le chant, le simple discours rendent mille fois plus vive chez celui qui s'y livre l'émotion qui les a

déterminés. Les poëtes le savent bien, eux qui mettent dans la bouche de leur héros qui se prépare à la lutte, des discours où la vengeance, la haine, l'orgueil, toutes les passions, multiplient l'énergie et l'audace du combattant. De même ces chants de guerre de toutes les nations qu'entonnent cent mille voix au moment suprême; et cette *Marseillaise* qui, sous la première République, a repoussé l'invasion. La révolution qui sépara la Belgique des Pays-Bas prit naissance un soir, dans une salle de théâtre, au cri de liberté poussé par Masaniello.

L'expression exige de son auteur un effort qui ne peut exister qu'autant que le sentiment aura acquis une certaine énergie; le sentiment qui n'aboutit pas à l'expression est toujours médiocrement intense; et la fréquente expression est encore le meilleur moyen de le cultiver. Il ne se passe pas là un phénomène différent de celui que nous constatons dans le développement musculaire par le seul fait de l'exercice. Le sentiment se développe par l'exercice, et on ne l'exerce convenablement qu'en l'exprimant.

Tels sont donc les deux principes sur lesquels repose l'incomparable utilité du culte.

Le grand XVIII^e^ siècle, par l'organe de Diderot, avait posé le problème : Réorganiser sans dieu ni roi. Auguste Comte l'a résolu : Réorganiser par le culte de l'Humanité! Il faut bien le dire. Hommes du XIX^e^ siècle, nous manquons de culte, nous manquons de ces manifestations qui rendent heureux en perfectionnant. Ceux d'entre nous qui, dans leur enfance, ont passé par le catholicisme, et ce sont les plus nombreux sans doute, se rappellent avec bonheur l'enivrement des fêtes sacrées, la grande église gothique et le parfum de l'encens. A ceux-là et à tous il

faut rendre sous une forme rajeunie ces manifestations grandioses au milieu desquelles s'est élevée l'Humanité. Malheur à ceux qui ne comprennent point les joies profondes que l'homme peut puiser dans ces communions périodiques des intelligences et des cœurs, au milieu desquelles les plus grandes pensées aiment à naître, les meilleurs de nos sentiments à s'épanouir et à s'exalter! Ils se privent eux-mêmes de ce qui fait de la vie autre chose que la dernière des misères, le plus affreux des esclavages. Vainement l'on voudrait nous réduire à l'état d'hommes qui ne sauraient que travailler le cuir, labourer la terre ou aligner des équations! Nous valons mieux et nous avons des occupations meilleures; certes celles-là sont utiles, nécessaires, honorables; mais c'est uniquement parce qu'il faut nous vêtir et manger; ce n'est que le moyen et ce n'est pas le but. Il nous faut un culte. Il faut qu'à certains jours, en de certains lieux, nous puissions, réunis, honorer tout ce qui, sur cette terre, est et a été grand, vertueux, utile; tout ce qui a contribué et contribue encore au bonheur des hommes; tout ce qui les a faits meilleurs. Il faut que dans ces comices les sentiments bienveillants, qui sont dans le cœur de chacun, trouvent à se développer sans effort, et lui procurent cette jouissance parfaite que l'altruisme seul peut donner. Le culte, loin d'amollir les âmes, les rend plus capables d'efforts en accroissant l'énergie du sentiment.

D'autre part le culte qui repose sur une doctrine générale va servir de préparation à cette doctrine. Le positivisme a fixé à quatorze ans le commencement de l'éducation abstraite, et beaucoup de gens se sont demandé comment de jeunes esprits non préparés pourraient s'assimiler un

enseignement qui débuterait par les parties les plus abstraites de la science et en particulier par la philosophie première. Le culte vient y pourvoir. L'enfant qui prend part aux manifestations cultuelles reçoit là une sorte d'éducation concrète qui le prépare admirablement aux abstractions de la période suivante. Il ne connaîtra que plus tard les secrets de la géométrie, de la physique et de la chimie; mais n'est-ce pas déjà quelque chose que d'entendre parler sans cesse des grands hommes qui les ont fondées. Avant d'aborder la science, il apprendra l'histoire de ses créateurs; il sera initié au moins aux résultats pratiques sortis des découvertes de chacun : on lui parlera de Pascal qui a trouvé la brouette, de Papin et de Watt qui ont le plus fait pour la création de ces machines qui l'emportent si rapidement dans l'espace. Quand on lui parlera plus tard de Charlemagne, de César, de Frédéric, ce ne seront point des noms nouveaux qui viendront frapper son oreille, il saura déjà leurs hauts faits et il ne lui faudra plus qu'un mince effort pour apprécier comme il convient l'influence sociale de chacun. Joignez à cela l'éducation que chaque enfant recevra dans sa famille, où les observations les plus simples mais souvent les plus importantes pourront être pratiquées à tout instant sous la direction de ses parents. Ceux-ci, qui auront reçu eux-mêmes des notions suffisantes sur l'ensemble des connaissances humaines, sauront trouver, dans les détails les plus vulgaires, d'heureuses remarques qui iront se graver dans la jeune tête pour s'y retrouver plus tard à l'heure du besoin. La marmite qui bout offre à l'observateur attentif une série de phénomènes d'où peuvent découler toutes les lois connues sur les vapeurs. La notion du *phénomène scientifique* se

glissera peu à peu dans ce cerveau, et cette expression passera dans le langage habituel pour désigner les faits les plus vulgaires, au lieu de demeurer consacrée à la représentation de quelques monstruosités.

On nous dit : Vous n'êtes point des gens sérieux; vous voulez rétablir le moyen âge. Nous ne voulons en aucune façon rétablir le moyen âge, quelque admiration que nous éprouvions pour la constitution sociale de cette grande époque. Mais nous voulons, en effet, faire prévaloir le point de vue cultuel, le seul qui soit synthétique, le seul qui exige le concours. Nous sommes d'avis que même l'acceptation générale de la doctrine la plus convenable ne saurait être suffisante, que le point de vue purement philosophique peut être certainement une suprême satisfaction pour les esprits spéculatifs, mais devient un chimérique secours pour l'homme d'État qui veut diriger et réformer. A celui-là toute force sociale, tout ce qui peut lui donner prise sur les hommes lui devient nécessaire, et il commettrait la plus impardonnable des fautes en négligeant de toutes les puissances humaines la plus sûre, la plus infaillible, le culte.

A. Comte a montré qu'il y avait trois sortes de cultes : le culte privé, le culte domestique, le culte public.

Le culte privé est le culte quotidien; c'est celui qui appartient en propre à chacun de nous, celui qui s'adresse aux objets particuliers de notre affection et de notre souvenir, aux dieux tutélaires de notre foyer; c'est lui qui suscite, par les divers sentiments qu'il inspire, les efforts journaliers les plus nécessaires à notre intime perfectionnement; c'est celui dont les pratiques, plus renouvelées, sont aussi les plus efficaces, puisque cette répétition cons-

tante de petits actes qui en eux-mêmes ne sont nullement nécessaires, développe fatalement en nous certaines qualités dont les moins appréciables ne sont pas le courage et la persévérance.

Le culte domestique, qui ressort de la théorie des sacrements, n'est autre chose que l'intervention du public dans les actes principaux de notre vie privée. De la naissance jusqu'au delà de la mort, neuf sacrements viennent périodiquement rappeler à l'homme qu'il est un serviteur de l'Humanité.

Tous les cultes ont plus ou moins adopté les sacrements; un seul est propre au positivisme et trouve sa raison d'être dans l'institution de la sociologie. C'est le sacrement de la *Destination*. Tout homme, quelle que soit sa profession, exerce une fonction publique; l'humble balayeur de nos rues comme le ministre d'État sont également des serviteurs de l'Humanité. Tout homme, en songeant qu'il travaille pour ses semblables, bien plus encore que pour lui-même, se relève à ses propres yeux, et, quelque modeste que soit sa tâche, la conscience qu'il a de son utilité lui donne une idée haute de sa propre dignité. Il faut qu'il en soit sur ce point comme il en est dans les armées, où il n'y a point de déshonneur à n'être qu'un simple soldat. Mais il faut un sacrement pour enseigner ces choses et pour apprendre à chacun son devoir et sa dignité. C'est à quoi répond le sacrement de la Destination.

En dernier lieu vient le culte public. C'est le culte des grandes fonctions et des grands types de l'Humanité.

Le cours de cette année a justement pour sujet l'appréciation de ces grands types que nous aborderons tour à tour dans l'ordre même où A. Comte les a placés au calendrier

positiviste. Cette appréciation sera un enseignement complet; chacun de ces types, en effet, donne lieu à des considérations sociologiques, morales ou scientifiques, suivant la nature de chacun, et touche ainsi par plusieurs points aux divers degrés de l'enseignement. Néanmoins le point de vue sociologique et le point de vue cultuel demeureront prépondérants. Ce cours doit être une démonstration de la supériorité de notre doctrine, la seule qui soit capable de rendre justice à tous et de marquer à chacun sa place dans l'Humanité. Toute autre y est impuissante; la nôtre seule, placée à un point de vue relatif, peut apprécier convenablement ses aînées, montrer comment elles ont pris naissance, signaler les services qu'elles ont rendus, faire toucher au doigt les causes qui ont amené leur mort, et en même temps expliquer l'avénement nécessaire d'une doctrine nouvelle, le *Positivisme* suivant nous, une autre, si quelqu'un se sent de force à la construire.

DEUXIÈME LEÇON

THÉORIE POSITIVE DU CALENDRIER

I

THÉORIE ASTRONOMIQUE DU CALENDRIER.

Il suffit de réfléchir un instant pour saisir les raisons qui nous portent à placer la théorie positive du calendrier au début d'un cours consacré à l'appréciation des grands types humains. Ce que nous faisons ici est en quelque sorte une première ébauche du culte public qui est propre à la religion de l'Humanité : nous honorons à tour de rôle chacune des grandes natures qui ont laissé à travers les âges un immortel souvenir des bienfaits qu'elles ont répandus; nous convions les hommes à se réunir périodiquement pour célébrer en commun les plus glorieux de leurs prédécesseurs; en un mot, nous voulons instituer des fêtes, c'est-à-dire attacher à de certains jours déterminés la mémoire des grandes institutions, des grandes créations humaines, résumées dans la personne de leurs fondateurs les plus éminents. Qui ne voit de suite que la première condition de telles fêtes, de telles commémorations est justement l'existence d'un procédé qui mesure le temps et permette à chacun d'apporter son concours à un moment prévu et déterminé. C'est à quoi

pourvoit si parfaitement le calendrier. Eh bien, à moins d'agir comme des enfants et de mettre en usage les moyens les plus merveilleux sans nous douter de ce qu'il y a derrière eux d'efforts accumulés et de génie dépensé, nous devons d'abord exposer une théorie qui nous montrera l'établissement graduel de cette admirable institution, son utilité sociale toujours croissante, et enfin la forme définitive qu'elle doit revêtir pour demeurer égale à sa destination.

Tous les événements s'accomplissent dans le temps et dans l'espace; si donc nous voulons nous rendre un compte exact de toute vie individuelle ou collective, suivre le développement d'une existence quelconque, il est de toute nécessité que nous puissions déterminer avec une convenable précision le *lieu* et le *moment* où chaque fait qui la compose s'est accompli. Toute coordination exige ces deux points, et si l'on veut nous permettre d'employer ici le langage des mathématiques, nous dirons que le *temps* et l'*espace* sont les deux *coordonnées* nécessaires de tout fait social.

La question de *lieu* concerne la géographie; celle de *moment* regarde la chronologie dont le réel fondement est dans l'institution du calendrier.

Qu'est-ce donc que le calendrier? C'est le procédé, c'est le moyen par lequel l'Humanité, après mille tâtonnements, à travers mille obstacles, est parvenue à ce résultat, qui à chacun de nous paraît si simple, de coordonner tous les éléments de sa vie. Que d'efforts cependant n'a-t-il pas fallu? quelles révolutions ce nom seul de calendrier ne remet-il pas en mémoire? Le jour où le greffier Flavius publia à Rome le calendrier des pontifes, jusqu'alors tenu

secret, fut le premier de la révolution qui devait ruiner le patriciat. Et quand M. Jourdain demande à son maître de philosophie de lui apprendre l'almanach pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point, M. Jourdain demande une chose plus grave et plus difficile qu'il ne pense. Le calendrier, pour le définir scientifiquement, est une institution sociale qui permet de répartir dans le *passé*, dans le *présent* et dans l'*avenir* la suite des événements humains individuels ou collectifs. Institution sociale! la suite de ce discours le montrera suffisamment : aucune autre n'a exigé des hommes un effort plus persévérant. Quant au but, et c'est par là que nous l'avons défini, le calendrier est la première base de toute solidarité et, plus encore, de toute continuité humaine. Qui établirait, qui fixerait cette continuité, si l'on ne possédait un procédé suffisant pour placer chaque chose à une époque déterminée? sans quoi Moïse pourrait être aussi bien le contemporain de Danton que Robespierre celui de Jésus-Christ. Sur quelle indication pourriez-vous démontrer qu'ils n'appartiennent pas à la même époque, si vous n'avez un moyen de mesurer le temps qui les sépare, et de les placer les uns et les autres à un certain moment de la durée? Et dans la vie de tous les jours, est-il besoin d'insister pour faire sentir le but du calendrier? serait-elle possible sans lui, à moins de retourner à un état demi-sauvage? que deviendrait le concours? qui indiquerait à chacun le moment précis où il doit unir ses efforts à ceux de ses semblables? quel moyen de faire une prévision, de tracer un plan? L'avenir, on le voit, n'est pas moins intéressé que le passé et le présent.

Le problème que le calendrier a résolu revient à déter-

miner le temps écoulé à partir d'une origine fixe, grâce à quoi l'on peut établir : 1° si deux événements sont contemporains, 2° quelle période de temps les sépare. En d'autres termes, le calendrier nous fournit la *date*, qui est l'expression du temps écoulé entre une origine fixe et un certain moment.

Nous connaissons les données du problème; voyons donc par quel acheminement l'homme est parvenu à sa solution. Il fallait d'abord trouver une certaine période de temps qui servît d'unité, le nombre de ces périodes devant donner le temps écoulé. Mais où prendre cette période? car ce devait être une mesure uniforme, invariable, toujours susceptible d'être retrouvée. Qu'est-ce qu'une aune ou un mètre qui varieraient? Or, pouvions-nous prendre cette unité de mesure en nous-mêmes; avons-nous en nous de par nos sensations quelque chose qui partage le temps d'une façon précise? Chacun sait que rien ne varie plus que notre opinion sur la durée, suivant qne nous sommes livrés à des sensations pénibles ou agréables; si les minutes sont des siècles dans un cas, les heures sont des secondes dans l'autre.

Il fallait donc chercher ailleurs, en dehors de nous. La vue nous a révélé le phénomène désiré, phénomène *extérieur, périodique, facilement observable*, dont les phases successives, par leur durée, sont le terme de comparaison auquel on rapportera tous les temps. La vue nous a révélé le soleil. Ce roi des astres, éternelle adoration des populations fétichiques, ce bienfaiteur du monde, qui détient toute vie dans la chaleur de ses rayons, qui nous a donné le meilleur de ce dont nous jouissons, nous a donné encore la mesure du temps; et qui plus est, il a fourni à lui seul

les deux formes nécessaires de cette mesure; courte ou longue, le jour et l'année. Il faut en effet dans la pratique un certain rapport entre l'unité de mesure et la quantité; il est aussi incommode de mesurer en millimètres la distance qui nous sépare de Calcutta que de mesurer en mètres les dimensions d'une araignée. Le jour sert donc aux courtes durées, et l'année aux longues périodes.

L'unité-jour ne demande point de grands efforts d'observation. Ces alternatives de lumière et d'obscurité avaient quelque chose de trop marqué et de trop constant pour ne point frapper le plus aveugle des observateurs. — Le jour fut donc la période de temps qui séparait deux couchers de soleil; mesure très-imparfaite certainement, puisque le soleil ne se couche point toujours à la même heure et que la différence entre deux couchers varie suivant la saison, mais suffisante néanmoins à une époque où le monde ne marchait pas encore à la vapeur et au chronomètre. Mais l'année! C'est une des découvertes les plus tardives de l'histoire de l'Humanité. Où trouver les données pour fixer exactement une telle période? dans le retour des saisons, de l'hiver ou de l'été? Mais rien n'est plus variable pour un même climat : là où vous avez eu l'hiver le plus dur une certaine année, vous aurez le plus doux l'année suivante, et vous pourrez croire que l'automne prolonge ses jours. Sera-ce la végétation? Mais là encore toute précision est chimérique : le pays où le raisin cette année a été vendangé en septembre, ne pourra peut-être l'an prochain faire sa récolte en octobre. Il fallait des éléments plus fixes, plus certains; mais il fallait surtout des conditions que ne pouvaient remplir les premiers âges de l'Humanité. Deux étaient principalement nécessaires.

En premier lieu *une population sédentaire :* les observations que nécessitait cette grande découverte exigeaient en effet de leurs auteurs une suffisante stabilité; elles devaient durer longtemps et être faites en un même lieu, ce qui était impossible à des nomades. D'autre part, il était indispensable que du sein de cette population eût surgi *une caste sacerdotale* jouissant à la fois du loisir et des aptitudes nécessaires pour entreprendre ces observations. Que de choses ces deux conditions premières ne contiennent-elles pas ! une révolution économique énorme : la production dépassant la consommation ; des capitaux amassés qui permissent à quelques hommes de tourner l'effort de leur intelligence vers un but plus élevé que celui de l'existence matérielle ; une culture intellectuelle assez avancée pour que des recherches de cet ordre fussent possibles ; l'invention de l'écriture, qui n'est point sortie spontanément de notre cerveau, et enfin un système de numération qui permît de compter jusqu'au chiffre relativement élevé de 365 jours ! Tout cela ne s'est pas fait d'un coup, et cependant, pour déterminer d'une façon à peu près exacte la durée de l'année, tout cela était déjà indispensable. Jusque-là il n'y avait d'autre moyen de la mesurer que d'observer la périodicité des saisons, le retour de certains phénomènes végétatifs, ou, pour certains peuples, celui de phénomènes spéciaux, tels que la crue du Nil pour les Égyptiens. Nous avons vu combien tout cela manquait de précision.

Cette nécessité préalable d'un état sédentaire et d'une caste sacerdotale éclaire d'une lumière utile les travaux de la critique historique et réduit à leur valeur certains faits témérairement avancés par les historiens. Pour n'en citer qu'un exemple, nous dirons qu'il était impossible à Moïse,

quoi qu'on en ait dit, d'établir le nombre d'années qui s'était écoulé entre Abraham et lui, parce que le peuple hébreu, à l'époque où vécut le grand législateur, était encore nomade et subissait comme tout autre l'inaptitude scientifique propre à une telle situation.

Mais ces conditions une fois remplies, quelle suite d'observations a pu conduire à la mesure suffisamment précise de l'année? Personne, assurément, ne saurait avoir la prétention de préciser d'une manière exacte la méthode qui a pu conduire à une telle détermination; et si nous voulons la soupçonner, nous sommes forcés d'avoir recours à cette loi de philosophie première qui constate la tendance de l'esprit humain à toujours faire l'hypothèse la plus simple. Quel fut dans le cas présent le procédé choisi? On hésite entre deux également simples, que nous allons décrire très-brièvement.

Qu'un observateur placé sur une tour, dont la plate-forme soit parfaitement circulaire et dans un plan horizontal, observe le lever d'une étoile fixe : la ligne qui va de son œil à l'étoile coupera en un certain point la circonférence de la plate-forme. L'observateur marquera ce point. Il fera de même pour le coucher de cette étoile, puis il réunira ces deux points par une ligne qui sera la corde de l'arc de cercle ainsi formé. S'il recommence le même travail pour une autre étoile, et qu'il trace également une ligne entre les deux nouveaux points obtenus, il remarquera que cette ligne et la précédente sont parallèles. Qu'il élève maintenant sur ces deux lignes une perpendiculaire passant par le centre de la plate-forme et il aura la ligne qu'on a appelée nord-sud; il lui suffira alors de tracer une dernière ligne parallèle aux deux pre-

mières, par conséquent perpendiculaire à la ligne nord-sud, et passant comme cette dernière par le centre de la plate-forme, pour avoir la ligne est-ouest; et compléter ainsi les quatre points *cardinaux*. Avec le secours de ces points fixes, que l'on peut toujours retrouver, les observations vont devenir faciles. Si l'on observe le lever du soleil le jour même où il paraît très-exactement au point est et que l'on continue d'observer pendant un temps suffisant, on constate que le soleil se déplace un peu chaque jour, que chaque lever se fera d'abord un peu plus vers le nord; puis qu'arrivé en un certain point il reviendra sur ses pas jusqu'au point est, qu'il dépassera pour aller vers le sud jusqu'en un certain point maximum et revenir enfin à son premier point de départ. La seule chose de compter le nombre des levers de soleil, le nombre de jours en un mot, qui séparait le départ du point est du retour à ce même point est, était si difficile pour des hommes peu versés dans les calculs qu'on admit longtemps que cette période était de 360 jours au lieu de 365. De nouvelles observations amenèrent plus tard la rectification. Comme on le voit, une méthode fort simple donnait la solution du problème; solution encore inexacte à la vérité, mais qui, durant de longues années, pouvait amplement suffire aux besoins pratiques.

Nous avons parlé d'nne seconde méthode, également simple; c'est celle qu'employèrent des Égyptiens et que l'on désigne sous le nom de *méthode des levers héliaques*. Ils observèrent qu'en un certain jour l'étoile Sothis, appelée aussi Sirius ou Canicule, se levait en même temps que le soleil, de telle sorte que sa lumière propre disparaissait dans les rayons du plus éclatant des astres;

mais il arrivait que le lendemain Sirius précédait le soleil de quelques instants ; qu'après quelques jours il le dépassait de quelques heures, puis d'un quart de jour, puis d'une demi-journée ; mais on observait aussi qu'après une certaine période, Sirius reparaissait en même temps que le soleil, et cette période était de 365 jours. Les Égyptiens avaient ainsi trouvé la durée de l'année. Nous verrons tout à l'heure quels perfectionnements nécessaires devaient être apportés à cette solution pour lui donner une précision convenable.

Disons de suite que le soleil ne fut pas le seul astre qui fournit la mesure du temps. La lune, par les formes diverses qu'elle présente à la vue durant ses phases successives, par la constance et aussi par la brièveté de ses périodes, devait offrir aux peuples même les plus nomades une certaine facilité d'observation, qui dut les amener rapidement à mesurer le temps par périodes lunaires ou *lunaisons*.

Mais lorsque ces peuples se fixèrent, et que, dans leur nouvelle condition d'agriculteurs, le soleil devint pour eux le seul astre vraiment important, ils cherchèrent une combinaison entre les lunaisons et l'année solaire. Plusieurs furent amenés ainsi à créer l'année *luni-solaire;* procédé défectueux, puisque l'année solaire ne correspond point à un nombre exact de lunaisons, d'où la nécessité d'employer constamment l'intercalation, c'est-à-dire d'ajouter sans cesse quelque période artificielle pour rétablir un équilibre détruit.

Les Romains et les Égyptiens adoptèrent l'année solaire et *vague* (nous allons voir ce que signifie ce mot) ; les Grecs, les Chaldéens, les Babyloniens, les Chinois et la plupart des orientaux adoptèrent l'année luni-solaire.

Voilà donc le problème résolu en apparence : on constate le jour où le soleil se lève le plus au nord, ce qui correspond au 21 décembre environ, et l'on compte 365 jours : on a l'année. Mais ce calcul n'est pas parfaitement exact ; le soleil n'est point revenu au bout de 365 jours d'une façon absolument précise à son point de départ ; il s'en faut d'un quart de jour environ ; ce qui fait qu'au bout de quatre ans le soleil, en retard d'un jour entier, ne reprend sa place que le 366e jour, et qu'au bout de 40 ans, le début réel de l'année n'a lieu que le 10e jour.

Si, durant une année ou deux, ceux qui avaient fait la découverte purent ne pas attacher d'importance à une différence d'abord légère, il n'en fut plus de même quand, après une certaine période, l'écart devint trop considérable. A la vérité, l'observation un peu prolongée fournissait elle-même le remède ; puisque tous les quatre ans, il s'en fallait d'un jour pour que le soleil fût revenu à son point de départ, de quatre ans en quatre ans, on fit l'année de 366 jours et l'harmonie fut maintenue. Mais les prêtres égyptiens, qui avaient résolu le problème et s'étaient empressés d'en fixer les importants résultats dans l'ordonnance des rites religieux propres à leur nation, ne pouvaient, sans se faire tort, eu égard à l'esprit absolu du régime théocratique, revenir même sur une erreur. Il y eut donc en Égypte deux années : l'année solaire de 365 jours, mais à laquelle on ajoutait un jour tous les quatre ans, et qui demeura à l'usage exclusif de la classe sacerdotale ; et l'année vague, c'est-à-dire l'année qui, se composant invariablement de 365 jours, concordait de moins en moins avec la véritable année solaire, et ne se retrouvait en harmonie avec elle qu'après une période

de 1460 années. C'était ce que les Égyptiens appelaient la période sothiaque. Le peuple tenait à l'année vague qu'il croyait établie par les dieux, et tout Pharaon, en montant sur le trône, faisait serment de respecter le calendrier.

Rome se servait de l'année vague comme les Égyptiens. D'où avait-elle tiré son calendrier? à qui l'avait-elle emprunté? c'est ce qu'il serait difficile d'établir avec précision. Quoi qu'il en soit, à l'époque où Jules César réforma le calendrier, il y avait un écart énorme entre le début de l'année vague et celui de l'année solaire réelle; il était donc urgent d'apporter un remède. Mais le peuple romain n'était pas plus traitable que celui d'Égypte et il fallut toute l'habileté de César pour faire accepter la correction. Il y avait à Rome, comme partout, comme chez nous-mêmes (ne nous moquons donc point), des heures, des jours et des mois fastes et néfastes. Nous avons notre *treize*, notre *vendredi :* les Romains avaient les leurs. Longtemps chez eux la connaissance des jours heureux ou malheureux fut le secret des prêtres, et quand la lutte devint plus que vive entre la plèbe et le patriciat, les pontifes ne craignirent point de faire servir ce secret aux intérêts de leur parti. Qu'une élection ou un jugement tournât contre un patricien, il suffisait de déclarer que le jour était néfaste pour qu'élection et jugement fussent cassés. C'est ce qui donna tant d'importance à la divulgation que fit le secrétaire d'Appius Cæcus du calendrier des pontifes; car toute supercherie devenait dès lors impossible. César, ayant à intercaler un jour tous les quatre ans dans le calendrier consacré, le plaça au mois de février, qui était regardé comme un mois néfaste et de plus n'avait que vingt-huit

jours. Comme le mois était déjà mauvais par lui-même, le courroux des dieux ne pouvait guère le rendre pire. Ce qui était plus grave, c'était de rétablir l'accord entre les deux calendriers. César n'hésita pas : par un véritable coup d'État, il fit une année de 445 jours, qu'on appela *année de confusion*, et rattrapa ainsi le temps perdu. On cria, et Cicéron, qui était pourtant un homme d'esprit, l'accusa de viser à la tyrannie et de vouloir soumettre à son pouvoir jusqu'au temps. Quand, dix-huit siècles après César, lord Chesterfield, voulant réformer le calendrier en Angleterre, abrégea d'un mois l'année où il accomplit cette réforme, il y eut émeute; on cribla de pierres son carrosse, il faillit être lapidé; on lui cria : Rendez-nous le temps que vous nous avez pris !

Tel fut l'admirable changement que César opéra au calendrier romain et dont nous sentons encore les bienfaits; tous les quatre ans il y a une année *bissextile*, ainsi appelée parce que le jour supplémentaire, ajouté par César au mois de février, fait double emploi avec le sixième jour précédant les calendes de Mars ; il y a là un double sixième jour, d'où bissextile. Puisque les besoins de notre exposition nous ont amené devant cette grande figure de César, ne nous éloignons pas sans la saluer au passage. L'admiration que nous, positivistes, éprouvons pour ce grand homme est précisément égale à la haine féroce que lui ont voué quelques démocrates vertueux. Nous considérons César comme le plus complet des hommes. Capitaine, administrateur, politique, orateur, écrivain, il fut le premier en toutes choses, jusque dans les exercices du corps où il excellait. S'il s'empara du pouvoir, nous devons bénir l'ambition qui l'y porta, puisqu'il ne le fit servir

qu'au plus grand bien de l'Humanité. La dictature était dans la force des choses, et il ne s'agissait que de choisir entre dictateurs. Le valaient-ils ceux qui le remplacèrent quand il fut tombé sous les coups de Cassius et de Brutus !

Avait-on atteint avec le calendrier de César une suffisante perfection? Pas encore. Avant lui l'année était trop longue, après lui elle fut trop courte; de peu de chose, à la vérité : il y avait une différence de dix jours en 1500 ans; c'était quelques minutes par année. Une nouvelle correction était nécessaire. Déjà, en 1414, Pierre d'Ailly avait proposé la réforme au concile de Constance et au pape Jean XXIII. Le concile de Trente, en se séparant, la recommanda au pape. Grégoire XIII, en 1582, avec le secours du calabrais Lilio, la mena à terme. On supprima d'abord onze jours de cette année; puis, pour que l'harmonie demeurât constante, on jugea qu'il suffisait de supprimer trois bissextiles dans une période de 400 ans; un léger artifice de calcul fournit la solution. Comme toutes les années dont le nombre est un multiple de 4 sont bissextiles, que toutes les années séculaires étant terminées par deux zéros sont pour cette raison bissextiles, et qu'il suffit, par conséquent, de supprimer trois d'entre elles sur quatre pour que le résultat soit obtenu, Lilio, proposa que les seules années séculaires dont le nombre serait divisible par 400, fussent déclarées bissextiles : 1600 est bissextile, 1700, 1800, 1900 ne le sont pas; 2000 est bissextile. Par ce moyen, on arrive à une concordance à peu près parfaite. Si l'on n'atteint pas encore une précision idéale, du moins l'erreur, pour être sensible, est répartie sur un si grand nombre d'années qu'elle devient absolument négligeable. C'est à la papauté que nous sommes redevables de cette dernière

réforme : il fallait, en effet, une autorité qui fût reconnue de tout l'Occident pour qu'on pût la mener à bien et la faire accepter aisément par la majorité des nations européennes. Presque toutes l'accueillirent aussitôt ; quelques-unes tardèrent un petit nombre d'années ; l'Allemagne et la Suisse protestante s'y rallièrent en 1700 ; l'Angleterre et la Suède, en 1752 et 1753. Il n'y a plus aujourd'hui que les Russes et les chrétiens du rite grec qui se servent en Europe du calendrier Julien.

On avait donc trouvé la mesure du temps ; le jour servait aux courtes périodes, l'année aux plus longues. Un pas immense était fait, mais toute histoire exacte, qui ne peut surgir sans chronologie, était encore impossible, tant qu'on n'aurait point une origine fixe qui servît de point de départ pour compter les années, et, par le temps écoulé entre elle et chaque événement, marquât exactement sa place dans la durée. Les Grecs les premiers déterminèrent ce point fixe et choisirent l'an 776 avant J.-C., année où le cuisinier Corœbus remporta le prix de la course aux fêtes d'Olympie. Ces fêtes ayant lieu tous les quatre ans, les Grecs comptèrent par olympiades qui furent autant de périodes de quatre ans. Tous ceux qui ont une *ère* ont emprunté cette méthode aux Grecs ; mais ce ne sont pas les plus nombreux sur la terre. Toute la Chine, par exemple, ne compte les années que de l'avénement du souverain et l'on juge si les études historiques sont commodes, quand le moindre événement, pour être mis à sa place dans le passé, réclame aussitôt des calculs vraiment effrayants. Comme l'ère est un point arbitrairement choisi, tous les peuples et au moins toutes les grandes agglomérations religieuses ont une ère différente ; juifs, mahométans, chrétiens ont la leur ; les convention-

nels avaient établi une ère républicaine et A. Comte a proposé de fixer au 1er janvier 1789 l'ère du régime nouveau.

Nous ne pouvons faire autrement, dans cette rapide exposition des méthodes qui ont permis à l'homme de mesurer le temps, que de dire quelques mots de la division du jour. A mesure que la civilisation s'est prononcée, l'homme, toujours plus actif et plus occupé, est devenu nécessairement plus avare de son temps; d'autre part le concours, qui allait sans cesse grandissant, exigeait une précision nouvelle, la journée fut partagée : on créa les heures. Mais le jour, que l'on comptait par l'intervalle qui sépare deux couchers de soleil ou deux passages au méridien, n'est pas une période constante, dans laquelle une même unité puisse être toujours exactement contenue un même nombre de fois. Pour y remédier, les astronomes ont employé un procédé fort simple : ils ont destitué l'ancien soleil, qu n'était pas suffisamment régulier, et l'ont remplacé par un soleil toujours égal, véritable type de création scientifique dont le propre est de ne jamais être arbitraire tout en perfectionnant la réalité. Il y eut donc un *soleil moyen, un jour moyen, un midi moyen*. Le midi vrai est le moment où le soleil passe au méridien; tantôt il précède, tantôt il suit le midi moyen, mais l'écart ne dépasse jamais 14 minutes. Depuis 1819 seulement, les montres sont réglées d'après le soleil moyen. Cette réforme inoffensive ne se fit pas sans appréhension; on craignit une émeute dans Paris, et M. de Chabrol consigna les troupes ! Ne vous hâtez donc point aujourd'hui de mettre l'aiguille de votre montre sur le midi quand éclate le canon du Palais-Royal : vous pourriez avancer ou retarder d'un quart d'heure.

Restait à trouver un dernier perfectionnement. Chacun en effet ne pouvant être astronome, il fallait qu'on inventât un appareil physique qui permît de lire l'heure, c'est-à-dire qui indiquât, à n'importe quel moment du jour et de la nuit, la position du soleil. Avant tout, un phénomène uniforme était nécessaire. On a mesuré de courts intervalles par le nombre des pulsations artérielles; dans plusieurs pays on a compté les pas du mulet; on a aussi employé les phénomènes chimiques : le grand Alfred, qui faisait trois parts de ses journées, l'une pour son métier de roi, une autre pour la prière, et la troisième pour le repos, se servait pour mesurer le temps de flambeaux qui brûlaient durant huit heures; on s'est servi de clepsydres et de sabliers. Le XVII^e^ siècle a résolu le problème par l'invention des pendules, fondées sur le *pendule;* enfin on a fait un dernier pas : on a remplacé la pendule par un simple ressort, dont la détente régulière fait tourner une aiguille qui nous indique l'heure. Tout le monde aujourd'hui porte dans son gousset la marche du soleil, tout le monde est plus ou moins astronome, tout le monde jouit sans s'en douter, comme toujours, d'une des institutions les plus merveilleuses qu'aient engendrées le génie et les efforts de l'humanité. L'homme est devenu un animal précis; dans l'existence fiévreuse qu'il mène à notre époque, ce ne sont pas seulement ses jours, ce sont encore ses minutes qui sont comptées. Nous sommes loin du temps où nos ancêtres, les peuples pasteurs, traînant une vie paresseuse derrière leurs troupeaux, contemplaient, sans autre souci, la lente succession des mois et des jours et, indifférents à toute durée, faisaient moins de cas peut-être d'une année entière que nous ne faisons d'une heure.

II

THÉORIE SOCIALE DU CALENDRIER.

Nous n'avons fait jusqu'ici qu'exposer par quelle série d'efforts multipliés s'était construite et achevée cette précieuse institution. Nous avons vu que son but le plus immédiat était la fixation de la *date*, c'est-à-dire d'un certain moment plus ou moins éloigné d'une origine fixe, correspondant toujours à la même situation du soleil et représentant invariablement un même ensemble de documents cosmologiques. Nous allons traiter maintenant de la fonction sociale du calendrier.

En fondant et en adoptant le calendrier, l'humanité a fait preuve de soumission. Elle s'est volontairement assujettie à des règles déterminées dans le partage de son temps. Elle a accepté de donner à ses occupations une succession régulière et de recommencer chaque année aux mêmes jours les pratiques des précédentes années. — Que cette soumission fût dans son intérêt le plus évident, cela ne fait aucun doute. — Mais si l'on songe combien la soumission est une vertu rare chez les hommes, combien l'esprit de révolte leur est plus naturel, on ne saurait assez rendre hommage à l'habileté des chefs qui ont obtenu de tels résultats. S'ils nous frappent aujourd'hui médiocrement, c'est que l'humanité actuelle, toujours plus active, et aussi de plus en plus soumise, apporte dans ses actes de tous les instants une dose de subordination que nos ancêtres ne connaissaient pas. Plus nous allons et plus nous dépendons les uns des autres : l'isolement est devenu impossible. Toutes les parties du monde, tous les points du globe sont

solidaires, et il ne se passe rien dans l'endroit le plus obscur qui n'ait son retentissement dans le reste de la planète. Ce devient donc une nécessité fondamentale de notre situation que tous puissent compter sur le concours de chacun, et ce concours n'est possible que par une convenable soumission. Nous devons nous défaire de cette opinion que l'*insurrection est le plus saint des devoirs;* si elle fut parfois utile, quand certains despotismes devenaient insoutenables, il faut reconnaître que ces cas sont exceptionnels et qu'une pareille maxime est en elle-même l'ennemie capitale de tout véritable progrès. La *soumission*, a dit Auguste Comte, *est la base du perfectionnement;* se perfectionner, c'est s'assujettir à un devoir accepté et par devoir nous entendons : *une fonction accomplie par un organe libre.*

La soumission dans le cas présent est d'autant plus admirable que l'homme a dû faire un plus grand effort sur son propre orgueil. Le mérite n'est pas grand de se soumettre à ce que l'on ne peut empêcher et de courber la tête devant une puissance irrésistible. Mais quand, de bonne grâce, sans nécessité absolue, les hommes ont assujetti à des règles fixes l'emploi de leur temps, et ont soumis toutes leurs manifestations quelconques, publiques ou privées, à une fixité calquée sur ce qu'il y a de plus stable, de plus invariable au monde, la marche du soleil, ils ont fourni là le plus précieux gage de leur sagesse et de leur raison. Ils ont accepté que ce qu'il y avait de plus noble en eux, leur intelligence et leur activité, se subordonnât constamment à ce qu'il y a de plus élémentaire, de plus simple dans les lois naturelles : les lois des phénomènes cosmologiques.

Le génie de quelques hommes a été plus loin encore dans cette voie. Entre le jour et l'année, il y avait place pour des périodes secondaires, moins prolongées que l'année, plus longues que le jour. Ils ont créé la semaine et le mois. Bien que ce dernier représente une durée à peu près égale à la durée d'une lunaison et qu'il ait pu lui être emprunté, il ne concorde avec elle en aucune manière et peut passer, à juste titre, pour une création artificielle. Pour la semaine, la chose n'est pas douteuse; c'est la création d'un Chaldéen; elle est le plus parfait exemple de cette soumission *du subjectif à l'objectif* dont nous venons de parler et qui est comme la preuve la plus marquante des progrès accomplis par l'Humanité.

La théorie de la semaine se rattache à la théorie subjective des nombres, cette conception d'Auguste Comte si injustement attaquée. Les phénomènes naturels sont d'autant plus modifiables qu'ils sont plus compliqués; si nous sommes impuissants à faire varier les phénomènes astronomiques, chacun sait qu'il n'en est pas de même pour ceux de la physique et de la chimie et surtout pour ceux qui intéressent l'homme et qui sont les plus variables de tous. Mais, à mesure que les phénomènes deviennent plus modifiables, il arrive aussi que le besoin d'une règle fixe se fait sentir davantage, et, pour les plus compliqués d'entre eux, on est obligé, à défaut d'éléments auxquels on puisse les subordonner, de créer une règle qui est le plus souvent arbitraire. On va demander aux nombres la fixité qui leur est propre, et l'on applique aux phénomènes trop variables, qu'on ne peut maîtriser autrement, cet ordre parfait et inaltérable que les nombres présentent dans leur

succession. L'immense majorité de nos manifestations quelconques est soumise à ces règles purement numériques, depuis l'heure de notre dîner jusqu'au nombre des actes que contient une tragédie, jusqu'au nombre des vers dont se compose un sonnet. La *semaine* n'a pas d'autre origine. Dans l'impossibilité de la déterminer, comme le jour ou l'année, d'après un petit nombre d'observations astronomiques, on lui a donné un nombre de jours correspondant à un nombre premier et composé de deux successions suivies d'un repos. Le Juif ou le Chaldéen qui a créé la semaine a mis dans la solution du problème toute la convenance et tout le jugement qu'il était possible d'y apporter. L'institution fut dès l'origine si parfaite et si bien appropriée aux besoins humains, que l'Orient tout entier s'en empara dès l'abord et que plus tard elle remplaça sans combat les décades grecques et les mesures romaines qui ne pouvaient soutenir la comparaison.

Il convient de remarquer combien l'acceptation de la semaine, plus encore que celle du jour et de l'année, marque un esprit de subordination vraiment admirable de la part des hommes. Dans les cas précédents, l'Humanité tirait sa règle de phénomènes réels, visibles, objectifs, non arbitrairement choisis; tandis que pour la semaine, la règle est sortie tout entière du cerveau d'un homme qui est venu imposer à ses semblables un certain nombre de jours plutôt qu'un certain autre, sans autre raison que la convenance d'une période ainsi limitée; et les hommes se sont soumis.

La création du calendrier, preuve éclatante du perfectionnement moral de l'Humanité, est devenue immédiatement la raison de ses progrès les plus féconds. Le progrès

moral dut prendre un essor jusqu'alors inconnu quand l'homme se vit astreint jusqu'au dernier de ses jours à des obligations précises et constantes. Cette répétition périodique des mêmes actes et des mêmes efforts, en usant peu à peu toute rébellion, favorisa dans les natures humaines, mieux que ne l'aurait fait un autre moyen, l'esprit de concours, cette première condition de toute existence sociale.

Le concours! c'est là que le calendrier a montré son utilité la plus indéniable et porté ses fruits les plus merveilleux. Nous avons dit plus haut que la vie sociale, en se développant, exigeait des hommes un concours de plus en plus complet et universel. Il n'est pas un d'entre nous qui, aujourd'hui, serait capable de se suffire à lui-même et de dédaigner le secours de ses semblables. Pour la satisfaction du plus humble de nos besoins, l'aide du peuple le plus éloigné de nous nous est souvent nécessaire et lui-même fait appel à nos services. Or, comment imaginer une telle assistance mutuelle sans l'existence du calendrier qui permet de préciser exactement le jour et l'heure où l'effort de chacun deviendra utile? Toute notre industrie est fondée sur la mesure exacte du temps; nous ne sommes plus à l'époque où l'on bâtissait des pyramides ou des cathédrales, sans s'inquiéter de prévoir si ceux qui les commençaient en verraient la fin; on veut aujourd'hui connaître avec précision ce qu'il faut d'heures pour achever une œuvre; tous les calculs du travailleur reposent sur une semblable évaluation. On ne saurait mieux comparer l'état actuel du monde industriel et commercial qu'à un vaste concert d'instruments où chacun fait sa partie et concourt à un ensemble harmonieux, à la condition ex-

presse d'observer exactement la mesure, de ne partir qu'au moment voulu, de cesser au premier silence. Dans ces colossales entreprises que vous poursuivez aujourd'hui, où vous intéressez à la fois plusieurs nations, où des milliers d'ouvriers sont employés, à l'achèvement desquelles vous sacrifiez des années entières, croyez-vous qu'un résultat quelconque serait possible, si d'avance vous n'aviez fixé à chacun des éléments humains qui vous secondent l'emploi exact de ses journées et de ses heures?

Faut-il parler encore de l'art militaire, où la mesure du temps devient la première condition du succès? Mais ce serait abuser que d'appuyer plus longtemps sur une vérité aussi palpable et aussi reconnue.

A d'autres points de vue encore que le point de vue pratique ou matériel, l'institution du calendrier nous est bien précieuse. Sans calendrier il n'existe pas de chronologie et partant point d'histoire. Du jour seulement où le calendrier a paru, les peuples, comme les individus, ont conquis une véritable existence. Le passé, qui se composait tout au plus de quelques vagues légendes, a pris corps et est devenu une réalité. Tout peuple n'a plus eu seulement la conscience étroite du moment présent, mais il a pu jeter un regard derrière lui, connaître ses ancêtres, se contempler au berceau, et suivre à travers les âges son lent et difficile développement. Chaque fait dès lors s'est trouvé lié à une date : et sa place est demeurée marquée dans la succession des événements humains, ce qui nous intéresse plus encore que son existence. Que dans les époques reculées, où l'on ne connaissait pas encore la mesure du temps, il n'y eût qu'un intérêt médiocre à voir s'établir un système de chronologie, cela n'est pas douteux. Les peu-

ples d'alors se développaient si lentement et éprouvaient des changements si peu appréciables que le métier d'historien eût été une véritable sinécure, et qu'à la rigueur nous pouvons remplacer par des hypothèses très-simples des événements que nous ne connaissons pas. Mais aujourd'hui où quelques mois suffisent pour bouleverser un continent, où il n'y a pas de jour qui n'ait à enregistrer un fait grave pour l'histoire du monde, la chronologie est devenue d'une absolue nécessité. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, des hommes pleins de talent et d'audace ont entrepris de reconstruire le passé de quelques peuples dépourvus de calendrier; s'appuyant sur un petit nombre de dates précises, fournies par quelques grands phénomènes naturels, tels que les éclipses, dont le souvenir s'était gardé parmi les hommes, et dont les astronomes pouvaient facilement déterminer la place dans le temps, ils sont parvenus, en effet, à établir un certain ordre dans ce qui n'était avant eux qu'un indéchiffrable chaos. Si nous passons des nations aux individus, chacun de nous reconnaîtra sans peine combien le sentiment de sa continuité exige cette mesure exacte du temps qui seule lui permet de relier son existence actuelle à la série des événements antérieurs. Qu'arriverait-il, dans une situation sociale aussi compliquée que la nôtre, où le même homme se voit tour à tour caressé et malmené par la fortune, au haut de l'échelle et en bas dans l'espace de quelques jours, où toutes les ambitions, tous les désirs peuvent surgir dans une même tête, qu'arriverait-il, si chacun ne pouvait remonter le cours de ses années, se suivre pas à pas dans sa propre existence, voir les changements continus qui se sont opérés en lui, et se rendre compte enfin d'une différence qu'il constate

d'abord avec étonnement? Cet homme serait sur les confins de la folie : que surgisse une circonstance malheureuse, et il ira peupler Charenton. C'est d'ailleurs ce qui arrive tous les jours, puisqu'on voit augmenter sans cesse ce genre spécial de folie qui consiste à se croire double, à exister deux fois, à ne pas se reconnaître soi-même, à attribuer à son sosie la moitié de son existence et à soi-même l'autre moitié. Le meilleur, l'unique remède contre une semblable tendance est dans le développement du culte privé, ce culte des souvenirs par la prière. L'homme qui chaque jour, à de certaines heures, se reporte par la pensée dans un milieu disparu, qui y replace les chères images avec lesquelles il a vécu et souffert et dont il a été tendrement aimé, celui-là n'est-il pas, autant que le permettent nos moyens humains, à l'abri de ces déchirements intérieurs, qu'engendre l'anarchie actuelle, et où vient sombrer la raison? Mais ce mot de prière amène le sourire sur les lèvres de nos matérialistes; ils dédaignent de prier, quoiqu'en réalité plus d'un prie, qui ne s'en doute guères; ils ont mieux à faire sans aucun doute. Que leur importe la pauvre cervelle humaine avec ses misères et ses maladies, ses contrastes bizarres de lumière et d'ombre, ses appétits dépravés ou ses aspirations grandioses? Connaître ces choses pour les réformer ou les développer ne les inquiète pas. Ce dont il s'agit par-dessus tout, c'est d'aller plus vite; c'est de construire des chemins de fer et des télégraphes, c'est de faire des tunnels sous-marins; c'est de mettre la vapeur partout où elle n'est pas encore; c'est de donner au monde le vertige. Cependant, Messieurs, est-il bien nécessaire de faire aller le monde si vite, si vous ne transportez que des imbéciles ou des fripons?

III

LE CALENDRIER POSITIVISTE.

Les grands réformateurs de 93 n'eurent point de peine à comprendre l'importance du calendrier. S'efforçant de jeter une société entière dans un moule nouveau, ils se gardèrent de laisser intacte une institution qu'ils considéraient à juste titre comme un élément fondamental de l'ancien régime, autour de laquelle venaient se grouper d'eux-mêmes mœurs, habitudes et souvenirs, tout ce qu'ils voulaient détruire ou modifier. Ils cherchèrent donc à créer quelque chose qui fût en harmonie avec le régime nouveau et fondèrent le calendrier républicain. Furent-ils aussi heureux dans cette réforme qu'ils le furent pour celle des poids et mesures? Nous n'hésitons pas à répondre négativement.

Si nous jetons un regard sur le calendrier conventionnel, nous trouvons d'abord que l'année de 365 jours, sauf le jour complémentaire des années bissextiles, est composée de 12 mois, qui comprennent chacun 3 décades. Comme ces 12 mois ne donnent que 360 jours, l'année s'achève par cinq jours complémentaires appelés *sans-culottides*... L'année commence au premier jour qui suit l'équinoxe d'automne, ce qui correspond à peu près au 22 septembre. Enfin tous les noms de mois sont changés, et à chaque jour est attaché le nom d'un fruit, d'un animal ou d'un instrument utile à l'homme. Que contenait cette réforme de nouveautés profitables ou malencontreuses? Qui l'empêcha d'aboutir? Ce furent principalement Romme et

Laplace qui s'occupèrent de la réforme purement astronomique, c'est-à-dire de la mesure du temps. Ne pouvant toucher à l'année même, ils la conservèrent tout en lui donnant un point de départ nouveau et la fractionnant différemment. Or, ce point de départ, fixé d'une manière soi-disant invariable à l'équinoxe d'automne, n'est pas heureux. Delambre a fait remarquer avec raison que, comme la détermination précise du moment équinoxial ne peut être établie exactement, le jour où l'équinoxe tomberait à minuit moins quelques secondes, ce jour-là on ne saurait au juste dire quel est le premier jour de l'année; le cas, suivant Delambre, devait se présenter dans 144 ans. Mais cette raison n'est point la seule. L'équinoxe d'automne est une époque mal choisie : d'abord le phénomène qui le caractérise est trop instable ; puis c'est l'heure où tout décroît dans la nature, où les arbres se dépouillent, où se font les dernières récoltes; c'est le soir de l'année, ce n'est certainement pas son matin. Presque tous les peuples, dès l'instant où ils ont commencé à mesurer le temps, ont fixé le début de l'année à un moment de renaissance; les uns l'ont placé à l'équinoxe du printemps, les autres aux environs du solstice d'hiver où le soleil semble renaître avec l'allongement des jours.

C'est au 25 décembre que les peuples astrolâtriques célèbrent la fête du soleil; c'est ce même jour que les chrétiens ont choisi pour célébrer la naissance de Jésus-Christ; nous ne pouvons mieux faire que de marcher à leur suite et de garder leur tradition. Comme dans cette fixation il n'y a pas lieu de rechercher une étroite objectivité, qu'un à peu près est suffisant ; comme d'autre part le premier janvier, qui est une institution romaine, est aujourd'hui

adopté par tout l'Occident, le mieux est de nous en tenir à cette date et de ne tenter rien de nouveau.

En ce qui concerne le mois, les révolutionnaires n'avaient fait que lui donner une régularité plus grande : tous les mois étaient de trente jours. Mais la semaine ne s'encadrait plus dans le mois, et comme ils voulaient avant tout un fractionnement régulier, ils la changèrent en décade. C'est là qu'ils échouèrent le plus complétement. En abolissant la semaine, ils n'ignoraient pas qu'ils allaient blesser au cœur des habitudes séculaires et qu'ils remplaceraient difficilement une période aussi bien construite; mais l'intérêt de la lutte religieuse fut seul écouté. Romme répondait à Grégoire, qui l'interrogeait sur l'utilité de la décade : « Elle a l'utilité de supprimer le dimanche. » Les événements prouvèrent qu'elle n'avait rien supprimé du tout, et Bonaparte put passer pour un bienfaiteur parce qu'il rétablissait une institution injustement remplacée.

Enfin, nous critiquerons encore le début de l'ère nouvelle. Certes le fait de l'établissement de la République en France était d'une importance incontestable et méritait le plus glorieux souvenir : mais la révolution sociale d'où datait le régime nouveau avait véritablement commencé en l'année 1789 et il était injuste de n'y point faire remonter l'origine du temps.

Cela dit, nous ne pouvons qu'applaudir aux tentatives de réformation cultuelle contenues dans le calendrier républicain. Il est très-certain qu'on ne rencontre pas derrière le culte nouveau une doctrine qui l'explique en le complétant, mais on y trouve à coup sûr la volonté délibérée de satisfaire aux besoins des émotions collectives, d'unir à de certains jours tous les cœurs dans un même

sentiment et une même pensée et d'y faire naître, avec l'admiration des grandes choses, les généreuses résolutions. Lisez ce qu'écrit, sur la création des fêtes décadaires, l'un de ces terribles conventionnels, le représentant Collot d'Herbois : « Tous les projets présentés pour les fêtes décadaires sont dirigées vers le but proposé ; tous établissent sur des bases pures de grandes idées de morale publique ; ils tendent, en frappant la superstition, à fixer un point de réunion pour l'exercice des vertus sociales, à créer un foyer périodique qui puisse alimenter les affections publiques... Il n'y a pas un de ces écrits qui ne projette des semences utiles ; ils aspirent à resserrer les liens communaux, ils servent efficacement l'avancement de l'instruction publique. Mais le caractère de *Fête* y est-il bien imprimé? A-t-on bien déterminé les moyens de produire cette dilatation des esprits, cette vive agitation, cet éveil éclatant de toutes les sensations, qui signale les *vraies fêtes?* N'est-ce pas plutôt une habitude de devoirs doux à remplir qu'on a indiquée, au lieu de faire jaillir une source féconde de plaisirs vertueux, célébrés par tous les élans d'une allégresse vraiment patriotique? etc., etc. » Suivent quelques propositions sur les manifestations propres à ces fêtes, qui ne sont que l'organisation d'un nouveau culte.

Le nom des mois rappelle les phénomènes naturels prépondérants. L'automne : c'est Vendémiaire, Brumaire et Frimaire ; l'hiver : c'est Nivôse, Pluviôse et Ventôse ; le printemps : c'est Germinal, Floréal et Prairial ; l'été : c'est Messidor, Thermidor et Fructidor. Quelle admirable poésie dans ces appellations sonores ou charmantes, sorties de la plume de Fabre d'Églantine, et dont le plus grand tort était de ne convenir qu'au pays où elles étaient

nées ! C'est par elles assurément que le calendrier conventionnel fit fortune près de quelques-uns et qu'il se conserve encore dans les mémoires respectueuses de cette grande époque où la langue elle-même s'efforçait d'être à la hauteur de sentiments exaltés !

Nous avons dit quelques mots, dans la précédente séance, des noms particuliers attachés à chaque jour des décades et des mois ; nous ne pouvons ici que nous répéter : quelque grotesque que puisse paraître à plusieurs l'honneur rendu à une petite plante comme la fumeterre ou le mouron, nous ne cesserons de voir là la plus respectable tendance vers un culte de l'Humanité, honorée non-seulement dans ses membres les plus éminents, mais encore dans tous ses serviteurs utiles, animaux, plantes et instruments. Les conventionnels ont institué une fête du cheval ; les positivistes ne feront pas autrement qu'eux ; ils célébreront en un certain jour la fête de l'animal le plus utile à l'homme, l'éternel compagnon de ses travaux, sa plus noble conquête, comme l'a dit Buffon ! Certains hommes oseraient-ils se vanter de rendre à l'Humanité autant de services que certains chevaux ? C'est donc en vain qu'on a voulu jeter le ridicule sur ces humbles objets du culte républicain, car sous une forme ou sous une autre ils doivent reparaître un jour. Mais le plus grand effort de ce culte se traduit sans conteste dans l'institution des fêtes décadaires. C'est là que l'Humanité, représentée par ses sentiments les plus élevés et ses plus hautes vertus, par ses différents âges et ses plus importants travaux, se trouve proposée à l'adoration des hommes. Il suffit de considérer la série de ces fêtes pour voir combien était noble la pensée qui les inspirait : *Au Genre humain, au Peuple français, aux Bienfaiteurs*

de l'Humanité, aux Martyrs de la Liberté, à la Liberté et à l'Égalité; à la République, à la liberté du Monde, à l'amour de la Patrie; à la haine des tyrans et des traîtres, à la Vérité, à la Justice, à la Pudeur, à la Gloire et à l'Immortalité, à l'Amitié, à la Frugalité, au Courage, à la Bonne foi; à l'Héroïsme, au Désintéressement, au Stoïcisme; à l'Amour, à la Foi conjugale, à l'Amour paternel; à la Tendresse maternelle, à la Piété filiale, à l'Enfance; à la Jeunesse, à l'Âge viril, à la Vieillesse; au Malheur, à l'Agriculture, à l'Industrie; à nos Aïeux, à la Postérité, au Bonheur.

Dans la première de ces fêtes que nous n'avons pas citée, l'invocation s'adresse à l'*Être suprême et à la Nature;* là apparaît l'influence désastreuse de Robespierre, le grand rétrogradateur. Si M. de Maistre, en parlant de la Nature, disait : « Quelle est donc cette dame? » la même question peut se retourner contre l'Être suprême : Quel est ce monsieur? Ni l'Être suprême, ni la Nature n'ont de place dans un culte humain. Quant aux fêtes des jours complémentaires et qui s'adressent à la *Vertu,* au *Génie,* au *Travail,* à l'*Opinion* et aux *Récompenses,* nous n'avons qu'à les approuver tout en blâmant le nom général de *Sans-culottides* qui a été donné à ces jours; c'était accorder l'immortalité à un détail de mœurs, non déshonorant à coup sûr, mais vraiment trop particulier à son époque et somme toute d'une influence plus que secondaire sur les résultats de la Révolution.

Pour terminer, comme il conviendrait, cette exposition déjà trop longue, il nous resterait à développer les motifs qui ont amené A. Comte à instituer le calendrier positiviste. Mais, outre que le temps ne nous permet pas de

nous étendre longuement sur ce point, il est facile à chacun de trouver dans l'appréciation que nous avons donnée des systèmes antérieurs la raison des perfectionnements divers que A. Comte y a apportés. Il suffira donc que nous les signalions ici. C'est de la semaine qu'il est parti pour diviser l'année.

Faisant les mois de 4 semaines et par conséquent de 28 jours, il a composé l'année de 13 mois, auxquels s'ajoute un jour complémentaire doublé dans les années bissextiles. On remarquera combien il était sage, pour obtenir un fractionnement régulier de l'année, de sacrifier le mois plutôt que la semaine, qui est une création artificielle mais fixe, tandis que le mois est variable au plus haut degré. A. Comte a laissé au 1er janvier le début de l'année, non-seulement parce qu'il en est ainsi dans l'Occident depuis Jules César et en France depuis Charles IX, ce qui serait toujours une tradition respectable, mais encore parce qu'il y a de réels motifs pour conserver cette date, comme nous l'avons montré plus haut.

C'est dans l'application du calendrier au culte que Aug. Comte a principalement modifié. Il a fait mieux : il a tout détruit pour tout reconstruire. Amené par l'ensemble de sa doctrine au culte de l'Humanité, ce sont les fêtes de ce culte qu'il a réparties dans le calendrier; mais il a fait une distinction. Convaincu que le culte abstrait, dont nous trouvons un si remarquable exemple dans ces fêtes décadaires de la révolution que nous avons citées plus haut, ne convenait pas encore aux cerveaux humains mal préparés, il a proposé un culte provisoire où l'Humanité, au lieu d'être honorée dans ses plus importantes fonctions, dans les grandes phases de son développement, dans ses

éléments principaux, le serait dans la personne de ses membres qui ont le plus concouru à son bien-être et à son amélioration.

C'est évidemment le seul culte qui puisse aujourd'hui s'établir, avant toute réforme de l'éducation occidentale. Les cerveaux abstraits sont ce qu'il y a au monde de plus rare, et il faudra un dur travail pour amener les hommes à concevoir des choses qui n'ont point de figure et ne sont qu'un produit de l'esprit humain. Mais quel homme serait assez mal doué par la nature pour n'être pas capable d'évoquer dans son imagination le souvenir de ses ancêtres les plus éminents? Quel homme ne se représente Moïse, Homère, César ou saint Paul? Tel est le culte transitoire proposé par A. Comte. Toute l'évolution sociale de l'Humanité, les créations les plus marquantes dans la philosophie, dans la science et dans les beaux-arts y sont contenues. Moïse, Homère, Aristote et Archimède représentent l'Antiquité sacerdotale, poétique, philosophique et scientifique; César représente la Civilisation militaire et saint Paul le Catholicisme. Après Charlemagne, en qui se résume la Civilisation féodale, viennent les modernes : Dante, l'Épopée; Gutenberg, l'Industrie; Shakespeare, le Drame; Descartes, la Philosophie; Frédéric, la Politique; et enfin Bichat ou la Science. A chacun de ces chefs de mois correspondent quatre chefs de semaine, types moins complets ou moins éclatants; et enfin sous chacun de ceux-ci sont rangés les types secondaires dont les noms sont liés aux jours.

Nous ne voudrions point terminer cette trop courte exposition sans parler d'une amélioration apportée au calendrier d'A. Comte par M. Littré. Grâce à elle, en effet, le

calendrier positiviste est un calendrier perpétuel. Pour ne point déranger la série régulière des semaines et des jours encadrés dans chaque mois, M. Littré a proposé et Aug. Comte a accepté que le jour complémentaire de chaque année fût consacré à la *Fête des Morts*, et celui des années bissextiles à la *Fête générale des saintes Femmes.* Ces deux jours n'étant pas autrement désignés, toute année recommençait donc par un lundi. Nous avons saisi avec empressement cette occasion de rendre justice à M. Littré et de le remercier publiquement du service qu'il a rendu en cette circonstance au culte de l'Humanité.

Ce cours a pour but de démontrer que cette création du culte historique n'est pas arbitraire, que chacun des hommes choisis méritait de l'être, qu'ils forment dans leur ensemble une personnification complète de l'Humanité, et que les hommages des vivants peuvent aller à eux avec la certitude de ne pas s'égarer.

Nous ferons précéder l'appréciation de Moïse, par laquelle nous commencerons, de l'appréciation générale du mois qui lui correspond. Ce sera pour nous l'occasion de passer en revue les grandes théocraties de l'Orient qui tiennent encore une si importante place dans le monde et de faire surgir de cet examen les règles désirées d'une politique vraiment planétaire.

Nous donnons ici, résumés dans leurs points les plus importants, les deux tableaux du culte abstrait et concret.

On pourra se faire ainsi une idée de l'ensemble du culte de l'Humanité.

CULTE CONCRET DE L'HUMANITÉ

1er Mois. Moïse, la théocratie initiale.....	Numa. Bouddha. Confucius. Mahomet.
2me Mois. Homère, la poésie ancienne.....	Eschyle. Phidias. Aristophane. Virgile.
3me Mois. Aristote, la philosophie ancienne....	Thalès. Pythagore. Socrate. Platon.
4me Mois. Archimède, la science ancienne.....	Hippocrate. Apollonius. Hipparque. Pline, l'ancien.
5me Mois. César, la civilisation militaire.....	Thémistocle. Alexandre. Scipion. Trajan.
6me Mois. Saint Paul, le catholicisme.....	Saint Augustin. Hildebrand. Saint Bernard. Bossuet.
7me Mois. Charlemagne, la civilisation féodale...	Alfred. Godefroi. Innocent III. Saint Louis.
8me Mois. Dante, l'épopée moderne.....	Arioste. Raphaël. Tasse. Milton.
9me Mois. Guttemberg, l'industrie moderne.....	Colomb. Vaucanson. Watt. Montgolfier.
10me Mois. Shakespeare, le drame moderne.....	Calderon. Corneille. Molière. Mozart.
11e Mois. Descartes, la philosophie moderne..	Saint Thomas d'Aquin. Le chancelier Bacon. Leibnitz. Hume.
12 Mois. Frédéric, la politique moderne.....	Louis XI. Guillaume le Taciturne. Richelieu. Cromwell.
13e Mois. Bichat, la science moderne.....	Galilée. Newton. Lavoisier. Gall.

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ

OU

IDÉALISATION SYSTÉMATIQUE DE LA SOCIABILITÉ FINALE.

LIENS FONDAMENTAUX

- 1er Mois. L'Humanité. — Fêtes hebdomadaires de l'Union : religieuse, historique, politique, communale.
- 2me Mois. Le Mariage : complet, chaste, inégal, subjectif.
- 3me Mois. La Paternité : complète (naturelle, artificielle) ; incomplète (spirituelle, temporelle).
- 4me Mois. La Filiation. — *Mêmes subdivisions.*
- 5me Mois. La Fraternité. — *Idem.*
- 6me Mois. La Domesticité : permanente (complète, incomplète) ; passagère. — *Même subdivision.*

ÉTATS PRÉPARATOIRES.

- 7me Mois. Le Fétichisme : spontané (nomade, sédentaire) ; systématique (sacerdotal, militaire).
- 8me Mois. Le Polythéisme : conservateur ; progressif (intellectuel : esthétique, scientifique ; militaire).
- 9me Mois. Le Monothéisme : théocratique, catholique, islamique, métaphysique.

FONCTIONS NORMALES.

- 10me Mois. La Femme ou la Providence morale : mère, sœur, épouse, fille.
- 11me Mois. Le Sacerdoce ou la Providence intellectuelle : incomplet ; complet (préparatoire ; direct : secondaire, principal).
- 12me Mois. Le Patriciat ou la Providence matérielle : banquier, commerçant, fabricant, agriculteur.
- 13me et dernier Mois. Le Prolétariat ou la Providence générale : actif, affectif, contemplatif, passif.

JOURS EXCEPTIONNELS.

- Jour complémentaire..... Fête universelle des Morts.
- Jour additionnel des années bissextiles.. Fête générale des Saintes Femmes.

Paris, le 5 Gutenberg 74 (lundi 6 août 1832)

AUGUSTE COMTE,

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

(*Catéchisme positiviste*, page 209.)

TROISIÈME LEÇON

THÉORIE GÉNÉRALE DU MOIS CONSACRÉ A MOISE

I

APPRÉCIATION GÉNÉRALE DE LA THÉOCRATIE.

Nous commençons aujourd'hui l'appréciation des grands hommes qui, répartis au calendrier positiviste, constituent, dans leur ensemble, l'objet du culte concret de l'Humanité. Mais avant d'entreprendre l'étude de *Moïse*, dont le nom est attaché au premier mois de l'année, nous sommes naturellement conduits à traiter un point capital dont l'éclaircissement importe à la suite générale de ce cours. Vous vous proposez, nous dit-on, d'apprécier les grands hommes : mais qu'est-ce qu'un grand homme? Est-ce une chose assez évidente par elle-même pour être acceptée sans discussion? Qu'entendez-vous par grand homme? Tel est en effet le problème dont la recherche s'impose à nous avant toute exposition, et que nous voudrions résoudre de manière à ne laisser subsister aucun doute dans les esprits.

S'il est quelque chose au monde qui manque d'absolu, c'est très-certainement le signe auquel se reconnaît un grand homme. Tout système a les siens, et

cependant parce qu'ils varient d'un système à l'autre, il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient arbitrairement choisis. Chaque doctrine est en état de montrer en quoi consiste le rôle et l'utilité de ceux qu'elle proclame grands; par quelles actions extraordinaires ils ont marqué leur place dans l'histoire, ce qu'ils ont apporté aux hommes en échange de l'immortalité. Ouvrez l'œuvre d'un révolutionnaire ou d'un catholique : le premier s'agenouille devant Rousseau et Voltaire; le second se signe quand on lui en parle; mais en revanche il éprouve pour saint Bernard ou saint Augustin une admiration que le premier partage peu. Où sera donc la vérité? On rencontre çà et là des gens qui, se piquant d'impartialité, prétendent étudier l'histoire en elle-même, en ne s'attachant qu'aux faits, sans se préoccuper des théories ou des systèmes. Ces gens-là vous disent : Nous seuls sommes en mesure d'apprécier convenablement les hommes; nous seuls rendons justice à tous, parce que nous ne sommes les champions d'aucune doctrine. Défiez-vous d'eux : car ils ont en réalité une doctrine; et cette doctrine, pour ne pas leur avoir causé de graves soucis, pour être le simple produit de leurs préjugés et de leurs passions, n'en est que plus détestable et suffit à faire suspecter dès l'abord tous leurs jugements. Il en est de ces hommes comme de ceux qui parlent de leur esprit pratique : Nous autres, nous ne faisons pas de théorie; nous sommes des praticiens et nous voyons les choses d'un point de vue pratique. Cela veut dire simplement que l'on fait de la théorie sans le savoir, et le plus fréquemment de la mauvaise théorie. Si le cerveau de nos premiers pères a pu présenter en quelque façon la fameuse *table rase* de certains métaphysiciens, à

coup sûr il n'en va pas ainsi pour celui qui naît de nos jours. Son cerveau est le produit d'un millier de générations, c'est-à-dire de dispositions et d'habitudes cent fois séculaires, qui le dominent et l'écrasent. Il a déjà en naissant une tendance irrésistible à penser d'une certaine manière ; et si l'éducation vient ajouter son influence à celle de l'hérédité, vous pouvez affirmer que bonne ou mauvaise, cet homme-là a une doctrine, ne fût-ce que celle de son maître ou de son père. En réalité, on ne fait pas d'histoire sans théorie. Tous les historiens en ont une, et cela n'est pas seulement nécessaire pour porter un jugement sur les actions des hommes, ce l'est encore pour ne point laisser échapper entre ces actions celles qui offrent précisément le plus d'intérêt, celles que l'historien doit principalement conserver. Tel petit fait qui en soi peut ne rien être, prend tout à coup une colossale importance, s'il peut donner l'explication de ceux qui l'ont suivi, et comme l'historien le plus compilateur ne peut relater tous les faits, il faut donc une théorie qui permette un choix. Mais quelle théorie prendre ? celle de Bossuet ou celle de Voltaire ? Estimerez-vous avec le premier qu'en dehors du petit peuple juif et des nations chrétiennes qui lui font suite, le reste, c'est-à-dire les sept dixièmes de l'Humanité, n'est bon qu'à jeter au feu de l'enfer ? Croirez-vous avec le second qu'il s'est rencontré dès l'origine une caste sacerdotale assez méprisable pour imposer aux peuples des croyances qu'elle-même ne partageait pas, et élever là-dessus sa tyrannie ; que le monde a formé de tout temps deux parts : d'un côté un petit nombre de prêtres assez habiles pour gouverner des centaines de millions d'hommes, à force de duplicité ; de l'autre, cette masse énorme, peureuse et

bête, courbée sous le joug? L'une de ces théories vaut l'autre, car toutes deux portent le cachet révolutionnaire, qui est la haine des prédécesseurs, le mépris de tout ce qui n'est pas soi. Et cependant il vaut encore mieux avoir l'une ou l'autre que de n'en avoir aucune. Certes, il n'est permis à personne de faire paraître une sévérité excessive à l'égard des hommes plus ou moins illustres, qui jusqu'à nos jours ont attaché leur nom à des travaux historiques. Si quelques-uns ont approché du but, la plupart ne l'ont même point soupçonné, et cependant nous devons savoir reconnaître tous ces efforts, même infructueux. Mais les temps sont changés. Cette *théorie générale abstraite*, vers laquelle s'élevaient les hommes, à travers Montesquieu et Condorcet, a été découverte il y a trente ans. A. Comte, aidé de ses prédécesseurs, mais aidé plus encore par la plus complète préparation scientifique à laquelle se soit soumise une intelligence humaine, a trouvé enfin ces lois de l'histoire, qui s'étaient dérobées à tant d'autres. Au milieu de cette incroyable confusion des événements, de cette multitude de religions et d'empires, de ces lois et de ces mœurs les plus opposées en apparence, on a vu surgir l'idée lumineuse d'une succession constante et nécessaire gouvernant tous les phénomènes sociaux et s'imposant aux manifestations multiples du sentiment, de l'intelligence et de l'activité. Alors les faits les plus contradictoires ont trouvé leur explication, et l'on a compris comment l'Humanité, partie de si bas, avait dû passer par des états si différents pour devenir ce que nous la connaissons. Non pas que tous les points aient reçu du premier coup une égale lumière. A. Comte a procédé dans cette étude, la plus compliquée sans aucun doute, comme

on a procédé de tout temps dans une étude scientifique quelconque. Un petit nombre d'observations très-générales lui ont fourni une première ébauche grossière peut-être, mais suffisante pour permettre de nouvelles observations plus approfondies; car une théorie est nécessaire pour bien observer. Tandis en effet que vous êtes à la recherche des arguments qui doivent la défendre, vous rencontrez aussi bien ceux qui la ruinent, et vos conceptions en sont modifiées. Les premiers aperçus d'Aug. Comte sur le fétichisme étaient incomplets; mais quand sa théorie, même imparfaite, lui eut fourni une certaine conception de la nature humaine, il revint sur ses pas; il fit à l'astrolâtrie dans le fétichisme une part plus grande qu'il ne l'avait faite d'abord, améliorant ainsi les détails par les résultats de l'ensemble. Quoi qu'il en soit, cette théorie existe aujourd'hui. Seule entre toutes elle jette un jour convenable sur la suite des événements humains, elle explique leur opposition apparente, elle fait apprécier ce qu'il était possible de penser et de faire à une époque donnée; par-dessus tout elle nous tient en garde contre l'injuste mépris de ceux qui nous ont précédés, contre l'absurde croyance qu'ils pouvaient être autrement qu'ils n'ont été. Qui ne sent de suite qu'une telle doctrine est seule capable de porter un jugement convenable sur les hommes et sur leurs actions, qu'elle seule, tenant en ses mains la chaîne des destinées, montrant le but éternel vers lequel sans le savoir a tendu spontanément l'Humanité, peut apprécier en quoi chacun a fait quelque effort pour y pousser ses semblables, pour hâter l'avénement d'un régime plus favorable, pour déterminer un progrès? N'étant ni révolutionnaire, ni catholique, ni musulmane, ni confucienne, elle signale

ce qu'il y a eu de nécessaire dans l'avénement des religions les plus diverses, ce qu'elles ont présenté de défectueux ou d'utile, ce qui a amené leur décadence, ce qui les condamne à mourir. Quelle autre doctrine est plus capable de signaler à la reconnaissance humaine ceux d'entre les hommes qui ont mérité le titre de grands, pour avoir servi et honoré l'Humanité?

Pour nous résumer, nous dirons donc qu'une théorie est nécessaire pour apprécier les hommes, que cette théorie doit être *abstraite*, c'est-à-dire applicable à tous les temps et à tous les lieux, qu'elle n'existe point en dehors du Positivisme.

Ceci dit, nous pouvons répondre avec assurance à cette question : qu'est-ce qu'un grand homme?

Si nous le définissons physiologiquement, nous dirons que le grand homme est celui chez qui certaines facultés cérébrales ou leur ensemble acquièrent une exceptionnelle intensité. Il n'a pas d'autres facultés que les autres hommes, bâtis comme tous les mammifères sur un type fondamental, mais ses facultés ou quelques-unes sont plus développées : c'est l'esprit d'induction ou de déduction, c'est la vénération, c'est la bienveillance, c'est l'observation, c'est l'énergie qui est supérieure en lui.

Mais cette supériorité physiologique est de tous points insuffisante, comme nous pouvons nous en assurer en regardant autour de nous où souvent de rares facultés se trouvent sans emploi. Certaines conditions sociologiques sont nécessaires pour permettre au grand homme de se produire; mais il y a plus : c'est encore d'elles que dépendent en réalité les conditions physiologiques elles-mêmes. Et en effet quelle est au début de l'évolution hu-

maine la différence entre les hommes ? En quoi l'un est-il au-dessus de l'autre ? Qui les distingue ? Çà et là peut-être quelques muscles plus développés, un peu plus de force, un poing plus solide ; mais cela constitue-t-il l'homme supérieur que nous cherchons ? Hercule lui-même, ce type colossal de la force physique, ne serait point resté vivant dans la mémoire des hommes, s'il ne l'avait employée à purger la terre des monstres, bêtes et tyrans, qui l'infestaient, s'il n'avait percé des isthmes, détourné des fleuves, rasé des montagnes, fait servir cette puissance invincible dont il était muni au plus grand bien de ses semblables ! Mais avec le temps les hommes deviennent de plus en plus inégaux. La loi de l'exercice et celle de l'hérédité font naître chez les uns des dispositions merveilleuses, tandis que d'autres, plus mal servis par les circonstances, ne s'élèvent guère au-dessus des mammifères les plus voisins. Ces deux lois peuvent développer exclusivement certaines facultés : des peuples acquièrent le génie abstrait ; d'autres fournissent des observateurs ; ceux-ci montrent une prodigieuse activité ; ceux-là deviennent supérieurs par la culture du sentiment. Pour prendre un cas spécial, croit-on qu'au début de l'évolution humaine on pût rencontrer entre les hommes, sous le point de vue des aptitudes musicales, une différence comparable à celle que nous avons pu constater de nos jours entre des hommes comme Mozart ou Rossini et le reste des occidentaux ? Il suffirait d'écouter chanter deux sauvages aussi différemment doués que possible, pour voir qu'ils ne diffèrent pas sensiblement et que chez l'un comme chez l'autre ce sont les mêmes cris discordants. Il en est de même pour les sexes, création artificielle s'il en fut. Qui distingue d'abord l'homme

de la femme, si ce n'est que celle-ci est plus grêle et plus laide que l'homme, comme cela est encore chez beaucoup de sauvages, et chez la plupart des animaux où le mâle l'emporte en beauté sur la femelle? Et cependant nous savons assez si les rôles sont changés aujourd'hui!

L'Humanité développe entre les hommes des différences chaque jour plus sensibles, mais loin de diminuer le concours, elle le resserre en lui donnant un but plus élevé. Il est facile de comprendre en effet que chacun portant en soi des facultés inégalement développées, peut de moins en moins se passer de l'appui des autres. Tel qui est admirablement doué sous le rapport de l'abstraction, qui fera des constructions et des plans admirables, sera incapable de les exécuter faute de courage et de fermeté. Tel autre pourra faire d'étonnantes observations, mais ne saura pas les faire servir à une construction. Tous sentent la nécessité, pour aboutir à un résultat, de combiner leurs efforts et de mettre en commun des dons naturels inégalement répartis. D'un autre côté cette nécessité d'un concours de tous les instants, ce besoin répété d'une assistance mutuelle ne vont-ils pas développer chez ces mêmes hommes les sentiments sympathiques, les sentiments bienveillants et altruistes? L'attachement naîtra de cette réciprocité de secours constants, le respect jaillira de la reconnaissance et la bonté naîtra d'elle-même sous l'influence prolongée des habitudes désintéressées. Accroissement continu des inégalités, en même temps que du concours et des sentiments humains : telle est donc la loi.

Nous avons enfin réuni les différentes conditions qui vont permettre au grand homme de se produire : l'Humanité, par des soins séculaires, a produit un certain cer-

veau supérieur aux autres en intelligence et en moralité. L'homme qui le porte dans sa tête est à la fois plus apte à sentir le mal dont souffrent ses concitoyens et à trouver le remède qui doit les guérir ; il a la passion et la puissance de faire le bien : cet homme-là va être grand. Cependant les circonstances dans lesquelles il paraît, ont quelque influence sur l'éclat qu'il doit jeter. Bien qu'il n'y ait guère de situation sociale dans laquelle une nature véritablement supérieure ne trouve l'occasion de s'accuser, il n'en est pas moins vrai que la réputation de certains hommes n'est pas égale à leur mérite et qu'ils valent mieux que leur renommée. Cela est l'affaire du hasard des temps : si, avec moins de génie, l'état du monde est tel que vous puissiez rendre plus de services, le monde vous accordera aussi plus de reconnaissance et d'admiration ; mais on peut dire, d'une façon générale, que celui-là est grand, qui, portant en lui des aspirations généreuses, est doué d'assez de génie pour voir le *problème* et le résoudre. Il y avait longtemps qu'était posé devant Rome le problème inévitable de la conquête des Gaules ; car depuis le jour où Brennus avait saccagé Rome, des invasions périodiques venaient rappeler aux Romains qu'il fallait choisir entre conquérir ou être conquis. En vain Marius avait fait un grand effort et massacré cent mille barbares; le péril était si peu conjuré qu'il renaissait sous ses pas, et si Rome n'avait eu pour généraux que des Lépide, son sort était tracé d'avance : l'empire romain ne fût point né. Sa fortune voulut qu'elle rencontrât César, qui la sauva ! Ce n'est point une chose facile dans bien des cas que de voir même le danger ; cela n'appartient qu'à une clairvoyance qui est le propre des hommes supérieurs ; et quand le danger est

découvert, il faut plus de génie encore pour trouver le moyen de le conjurer. Ne sommes-nous pas en France dans cette pénible situation d'un peuple qui marque le pas, et qui s'épuise en stériles efforts depuis cinquante ans, faute d'un Richelieu ou d'un César, capable de comprendre les nécessités présentes, capable de trouver le remède qui leur convient et capable enfin de l'appliquer? Les grands hommes sont la création même de la société; ils sont le produit de générations successives qui sans cesse améliorées ont fait surgir enfin d'exceptionnelles natures; ils bénéficient le plus souvent du travail accumulé de pionniers obscurs qui leur ont frayé la voie, mais qui, pour ne pas avoir atteint le but, sont demeurés dans l'oubli; ils doivent naître à une heure propice, au moment même où la solution est assez préparée et où le monde l'attend, car il y a une part de *chance* dans cette grandeur; mais ils doivent joindre surtout à une supériorité intellectuelle reconnue une réelle supériorité morale. Si celle-ci n'existait point, celle-là existerait en vain; car ceux qui la posséderaient, capables seulement de mal faire, ne laisseraient à la postérité qu'un nom déshonoré et maudit. Quel plus remarquable exemple de ce que nous avançons ici que le type odieux de Bonaparte? Quelle distance entre cet homme fatal et le grand César auquel de vils flatteurs n'ont pas craint de le comparer? Oui certes, il a gagné des batailles comme César; il a eu comme administrateur et comme capitaine à peu près tout le génie qu'on puisse concevoir; mais de quel service a été pour sa patrie cet homme et son génie? Qu'est-il resté à la France de ces éphémères conquêtes et de cette prétendue gloire qu'il lui avait données? Un territoire amoindri, une population épuisée, des ressources anéan-

ties, et par-dessus tout la haine de l'Occident! Pour nous, que cinquante ans en séparent, nous nous débattons vainement encore sous l'étreinte des souvenirs funestes que le génie de cet ambitieux sans entrailles a légués à notre patrie. Non, il n'y a point de grandeur véritable qui n'ait pour fondement un mobile généreux; il faut une conviction puissante, il faut une inspiration élevée pour former un politique capable de grandes choses, dont les fondations bravent la durée et méritent la reconnaissance des descendants. Jamais un intérêt purement égoïste n'a produit de tels résultats. C'est avoir une idée bien avantageuse de ceux qui gouvernent que de leur supposer assez de force intellectuelle pour mener longtemps les hommes en les trompant, et conduire à la fois leurs pensées par deux voies différentes, l'une réelle, l'autre feinte, dont chacune suffirait à les embarrasser. Croire que les Cromwell et les Mahomet ont abusé de la crédulité de leur nation et fondé leur pouvoir sur la plus incroyable des hypocrisies, c'est ignorer à la fois et la nature humaine qui ne comporte point tant de malice et les conditions de tout établissement social durable, qui réclame de son fondateur une harmonie absolue entre les sentiments et les pensées!

Nous ne risquons plus de nous égarer. Nous connaissons les conditions morales et intellectuelles, et les conditions sociales qui font l'homme véritablement supérieur. La doctrine d'Aug. Comte à la main, nous pouvons traverser l'histoire et imprimer avec certitude sur le front de ceux qui l'ont mérité le titre de Grand.

Rappelons donc en peu de mots les points principaux de cette doctrine.

L'esprit humain varie dans ses conceptions, mais il ne

varie pas arbitrairement. Il passe successivement par trois états : l'état fétichique, l'état théologico-métaphysique et l'état positif. Ce dernier est l'état final, celui où arrive enfin l'espèce humaine, celui où l'on considère tous les phénomènes quelconques comme soumis à des lois constantes de succession et de similitude. Nous ne nous y arrêterons pas. L'état métaphysique représente le régime des *entités;* on ne croit plus aux dieux, mais on croit à la réalité de conceptions vagues qui en tiennent lieu. Pour en donner un exemple, nous pouvons citer cette explication fournie par M. Renan du monothéisme hébraïque : Les Hébreux croient en Dieu parce qu'ils ont une *faculté spéciale* de croire en Dieu. Qu'est-ce que cette faculté spéciale? mais passons. Le théologisme, dont le fétichisme n'est que la phase de début, occupe à lui seul presque toute l'histoire. Fétichique d'abord, polythéique ensuite, et finalement monothéique, il dure encore, et nous assistons aux derniers râles de son agonie. Deux de ces périodes vont nous présenter aujourd'hui quelques considérations importantes : le Fétichisme d'abord, qui, pour des raisons que nous donnerons, n'a point de place marquée dans le culte concret, et en second lieu le Polythéisme sur lequel repose principalement notre leçon de ce jour.

C'est par le Fétichisme que débute l'Humanité. Rien de plus naturel, rien de plus spontané que la disposition qui l'a créé. Qu'on se représente l'homme naissant en face de la nature, au milieu de cette matière pleine d'activité, de ces animaux qui bondissent ou se traînent, de ces arbres qui ploient et gémissent, des fleuves qui roulent en mugissant, de ce variable atmosphère qui l'écrase de son tonnerre ou le couvre de sa pluie; quelle idée l'homme peut-il

se faire de ces choses? Il sera porté à faire l'hypothèse la plus simple; il ne connaît que lui-même, c'est-à-dire que par ses propres sensations il a conscience qu'il existe et que ses actions dépendent de sa volonté. Il appliquera donc aux choses ces premières notions : si l'arbre se courbe, c'est qu'il lui plaît de se courber; si le fleuve coule, c'est qu'il veut couler; si le tonnerre l'écrase, c'est que le tonnerre est son ennemi. Une vie immense anime le monde; chaque chose a ses volontés et ses passions; la pierre, le sable ou l'eau conçoivent de la haine et de l'orgueil, mais ils sont également capables d'affection. Quoi de plus naturel que cette façon d'interpréter l'univers? Elle est si profondément enracinée dans les cerveaux humains qu'après toutes les transitions imaginables, et dans l'état le plus positif, l'homme y est sans cesse entraîné : sous l'influence de la passion la plus légère, il redevient tout fétichique; il interpelle les choses, il les injurie, il les brise même si elles n'ont point répondu à son attente; il les rend responsables de ses propres fautes; il leur accorde son intelligence et sa passion. Le langage même a toujours puisé au fétichisme, et si la poésie n'a cessé d'y prendre ses plus admirables tours, la prose de son côté ne l'a jamais délaissé et depuis le dernier siècle elle éprouve comme une tendance à s'y rajeunir. Aug. Comte, à qui de telles remarques ne pouvaient échapper, a systématisé cette disposition commune de notre esprit; il a, suivant son langage, incorporé le Fétichisme au Positivisme; ce qui veut dire simplement qu'il faut faire, en sachant ce que l'on fait, ce que l'on faisait sans le savoir. Vous prêtez spontanément aux objets inanimés une vie semblable à la vôtre, vous leur accordez des sentiments et des pensées :

faites-le en toute conscience; laissez-vous aller à ce penchant; développez-le même, si vous en avez le pouvoir. Ce mutuel échange de sentiments bienveillants entre le monde et vous-même vous rendra meilleurs en accroissant votre attachement pour ces choses sacrées : votre foyer, votre cité et votre patrie!

L'Humanité naissante fut donc fétichique. Toute chose porta en soi une volonté mystérieuse; et l'homme, pour se la concilier, la respecta et l'adora. Est-il beaucoup plus absurde de croire que chaque objet est dieu, que de supposer un être extraordinaire qui est à la fois partout et nulle part? Le plus grand tort d'une telle croyance était de lier les mains aux adorateurs et de les porter trop fréquemment à remplacer une action utile par une stupide résignation. Il y eut deux sortes de fétiches : les fétiches *accessibles*, la pierre, le bois et tout ce qui était à la portée des hommes; et les fétiches *inaccessibles*, les plus éminents sans aucun doute et les plus durables, mais aussi les plus tardivement venus dans le culte des peuples, les étoiles, la lune et le soleil. Cette adoration des fétiches inaccessibles forme une transition naturelle entre le Fétichisme et le Polythéisme; elle constitue l'état fétichoastrolâtrique dans lequel persiste encore la Chine entière, c'est-à-dire 500 millions d'hommes, la moitié de l'espèce humaine!

Si nous faisons l'énumération des services rendus à l'Humanité par chacun des principaux états qu'elle a traversés, nous constatons qu'entre tous le fétichisme est celui qui a le plus contribué peut-être à accroître le capital humain. Et d'abord il a fondé la famille. On conçoit le groupement nécessaire de plusieurs individus unis entre eux

par des liens aussi étroits que le lien paternel ou filial; mais cela ne suffisait point à constituer la famille ; il y manquait l'institution capitale. La famille n'existe que s'il y a continuité, que si le descendant peut remonter dans le passé et y retrouver ses aïeux. Comment cela serait-il possible sans un témoignage matériel et durable qui perpétue le souvenir au delà de toute corruption? Or l'esprit même du fétichisme conduisait à créer la tombe : le respect de la nature inanimée, engendré par cette croyance que la vie était partout, fit qu'on ne put croire à la mort. L'homme ne mourait point, il se transformait; il vivait autrement, mais c'était encore la vie. Le cadavre ou sa cendre devint un fétiche ; chacun garda son père et ses ancêtres, et la famille fut fondée. Mais là n'est point l'unique résultat de cette sympathie générale, de ce respect de la nature qui est le fond même du fétichisme. Sans parler de la moralité humaine, qui dut prendre un développement considérable par cette culture intense des sentiments bienveillants, il faut encore chercher dans cette sympathie le plus puissant motif de cet esprit d'épargne qui n'accompagna guère les premiers pas de l'humanité. La crainte fit ce que ne pouvait faire la raison et d'immenses destructions furent conjurées. La même cause produisit enfin ce qui fut peut-être le plus grand bienfait du fétichisme : le passage de la vie nomade à la vie sédentaire. L'homme s'attacha aux lieux qui avaient le plus charmé son existence, qui l'avaient vu naître, qui l'avaient nourri, pour lesquels il avait combattu peut-être : il résolut d'y mourir. Dans un autre ordre d'idées, le passage de l'esprit humain par le fétichisme eut cet incomparable résultat de lui donner de la fixité. Si d'un premier jet l'homme s'était élevé au théolo-

gisme, il n'est pas douteux que sa pauvre cervelle n'y eût pas tenu : il serait devenu fou. Conçoit-on une doctrine qui, de prime abord, eût jeté dans l'intelligence la plus grossière, la plus neuve, cette idée qu'il y a au-dessus des choses un petit nombre d'êtres surnaturels et tout-puissants qu'il suffit d'implorer pour être exaucé? Mais alors quelle réalité gardait ce monde, s'il suffisait d'un caprice pour tout changer? Tout n'était donc qu'apparence et que fantôme? L'homme attendait tout des dieux et n'appelait de ses vœux qu'une modification sans fin. Le fétichisme, au contraire, eut cette influence précieuse de développer la notion de constance et d'immuabilité, au point que le fatalisme en est sorti; mais quel frein eût été trop puissant pour contenir l'esprit humain que le théologisme allait déchaîner?

Avec le théologisme apparaissent les dieux ; l'esprit abstrait fait son entrée dans le monde. Les hommes s'aperçurent que des objets, auxquels ils accordaient une volonté propre, formaient, avec d'autres objets de même nature, des groupes soumis à des influences communes ; ils en conclurent qu'un seul être présidait à cet ensemble; et ils cessèrent d'honorer l'arbre pour adorer le dieu de la forêt. Quelle révolution! En soi, la doctrine nouvelle n'était pas supérieure au fétichisme. Remplacer le fétiche visible, palpable, réel, par un être invisible et impalpable que l'imagination pouvait modeler à sa fantaisie, ne dénotait point chez les hommes une logique beaucoup plus serrée. Mais que de compensations à cette sorte d'infériorité! Sans parler de l'abstraction qui surgissait, l'idée de *modificabilité* prenait naissance. L'homme n'était plus face à face avec une nature indomptable; il trouvait au-dessus d'elle

des dieux dont un froncement de sourcils bouleversait les éléments, mais qui exauçaient parfois les prières des hommes. Nous avons dit que notre intelligence eût sombré du coup si une telle doctrine eût pu nourrir l'humanité au berceau. Mais son cerveau, pétri par le fétichisme, était désormais à l'abri de telles attaques ; il avait acquis une invincible stabilité et le théologisme ne pouvait avoir que le bienfaisant effet de corriger ce qu'il y avait de trop fatal dans les précédentes conceptions.

La première forme du théologisme fut le polythéisme, à l'ombre duquel se sont développées toutes les grandes théocraties. Avec lui va grandir l'esprit scientifique, l'esprit abstrait que le fétichisme ne comportait pas. Est-il un plus remarquable exemple de cette inaptitude absolue des populations fétichiques à manier l'abstraction, que cette population chinoise si remarquable à tant d'égards, mais qui ne s'est point élevée encore aux faciles mystères du carré de l'hypoténuse? On a beaucoup critiqué Auguste Comte parlant des services provisoires de Dieu ; quoi de plus juste cependant? Nous pouvons noter un à un, à travers l'histoire, les services incontestables et multipliés rendus par l'idée de Dieu, mais signaler en même temps sa décadence, son utilité toujours décroissante et l'instant où elle devint un danger.

Le polythéisme revêtit deux formes : le polythéisme *conservateur* qui donna lieu aux véritables théocraties, et le polythéisme *militaire et progressif*, dont les nations grecque et romaine ont fourni le type le plus parfait. La première de ces deux formes, le polythéisme conservateur, nous occupera jusqu'à la fin de cette leçon.

Le nom même dont Auguste Comte a distingué ces

deux formes du polythéisme indique assez le rôle qu'elles ont joué dans le monde. La première, plus intellectuelle, a donné naissance entre les mains des prêtres à ces vastes constructions politiques dans lesquelles un sacerdoce directeur, gouvernant au nom d'une doctrine absolue et immodifiable, se refusait à tout changement. La seconde, au contraire, dans laquelle la puissance appartenait aux militaires et où le sacerdoce était en sous-ordre, s'est prêtée volontiers à toute réforme et a subi d'incessantes modifications. Dans la première, en effet, l'immuabilité était la première condition de toute durée. Un pouvoir reposant sur une doctrine qui ne pouvait être qu'absolue, était nécessairement amené à repousser avec énergie tout ce qui pouvait l'entamer ou la détruire ; tandis qu'une puissance militaire chez qui le dogme n'était qu'accessoire, faisait passer après tout autre l'intérêt religieux, et subordonnait ses croyances aux besoins de sa domination. C'est cela même que nous voyons aujourd'hui apparaître d'une façon éclatante dans l'extrême Orient, où les Japonais et les Chinois se conduisent d'une façon si différente. Tandis que les premiers, peuple militaire, chez qui le sacerdoce est sans pouvoir, mettent une ardeur vraiment admirable à s'assimiler la civilisation occidentale, nous voyons les lettrés chinois, entre les mains desquels est toute la puissance dans ce vaste empire, montrer quelque répugnance à sortir de leurs conceptions.

Deux forces, en effet, se partagent toute société qui se constitue : la force intellectuelle et la force du nombre, le prêtre et le soldat. Toutes deux tendent au pouvoir suprême et la lutte est inévitable. Dans les pays où les prêtres l'emportèrent, de véritables théocraties furent fondées ;

dans les autres, ce fut la forme du polythéisme militaire et progressif qui domina. Les Romains qui font partie du dernier groupe levèrent aisément toute difficulté en confondant dans le même homme le général et le pontife.

Cette prépondérance de la caste sacerdotale amena deux résultats principaux qui sont comme le fond même de toute théocratie : la décomposition de la société en castes, et, en second lieu, la prédominance de la caste sacerdotale sur toutes les autres. Les raisons de ce double fait sont faciles à saisir. Dans un état politique où toute l'activité des citoyens, à défaut de la guerre, devait se tourner naturellement vers les arts, vers les occupations pacifiques, la condition de tout progrès résidait évidemment dans la séparation des castes. Quel autre moyen, en effet, de conserver les découvertes et de les améliorer, alors que toute industrie était essentiellement manuelle et réclamait de ses ouvriers un pénible apprentissage, sinon de les remettre comme un dépôt entre les mains de certaines familles qui, de père en fils, demeuraient attachées au même art, et en perfectionnaient les procédés? Que d'inventions, pour le dire en passant, ont dû être perdues et retrouvées plusieurs fois, faute d'individus pour les conserver ! D'autre part, il y avait dans cette transmission attachée aux mêmes familles la plus précieuse garantie d'un perfectionnement certain, puisque la génération, comme le démontre la physiologie, développait dans l'enfant les aptitudes paternelles et fournissait au travail un ouvrier plus dispos. En dehors même des théocraties, dans presque tous les pays du monde, certains métiers ne sont-ils point toujours restés entre les mains de certaines familles, par cette unique raison que l'hérédité, au sentiment de tous, conservait et per-

fectionnait dans la race des aptitudes particulières qu'on n'eût point trouvées ailleurs aussi développées? C'est ce qui explique la durée exceptionnelle des castes royales, évidemment nécessaires tant que le plus éminent des arts, celui de gouverner les hommes, est demeuré purement empirique.

Nous avons dit aussi que la prédominance de la caste sacerdotale sur toutes les autres était une des conditions fondamentales de semblables institutions politiques. Il fallait en effet qu'un lien suprême réunît toutes ces parties trop indépendantes et trop naturellement portées à constituer chacune un petit État.

Seul placé à un point de vue général, le sacerdoce entreprit le premier une systématisation de la nature humaine, ce que le Fétichisme ne pouvait pas plus concevoir que tenter. L'homme chercha enfin à *se connaître lui-même*, suivant l'admirable formule grecque. Ces prêtres, qui cultivaient à la fois toutes les branches naissantes des connaissances humaines, qui étaient ingénieurs, médecins ou politiques, suivant le besoin, proclamèrent le grand principe de la subordination nécessaire de l'intelligence à la sociabilité. Ils n'admettaient point qu'il pût y avoir d'autres découvertes que des découvertes utiles, et toute application de leur esprit n'eut jamais pour but que d'accroître le bien-être et la moralité de leurs peuples. Le régime académique et la culture de la science pour elle-même n'est certainement point le fait des théocraties.

Quant aux résultats plus spéciaux, il suffira de les énumérer pour montrer à quel point ces admirables créations sacerdotales ont mérité notre reconnaissance. Nous trouvons d'abord le développement de la numération et de

l'arithmétique abstraite, premier pas de l'Humanité dans la science; puis la découverte des principales quadratures par la nécessité de mesurer les terres; en troisième lieu l'astronomie numérique qui détermine les périodes de mouvement des principaux astres. On leur doit encore l'invention de l'écriture, hiéroglyphique et phonétique, l'une et l'autre créées par les prêtres d'Égypte, et dégagées l'une de l'autre par les Phéniciens ; les théocrates ont systématisé la langue, c'est-à-dire qu'ils lui ont donné une forme régulière et constante à laquelle chacun s'est plus ou moins soumis. Il ne faut pas croire, en effet, que cet ensemble de signes conventionnels qui permettent aux hommes de communiquer entre eux, ait quoi que ce soit de spontané; c'est au contraire la chose qui a demandé le plus d'études, le plus de réflexions, le plus d'efforts; chacun parle sa langue au début et l'uniformité qui existe à peine de nos jours ne s'est complétement accusée que depuis l'invention de l'imprimerie. Le Fétichisme avait pris l'homme nomade et l'avait fait sédentaire, mais le Polythéisme seul pouvait donner un caractère durable à un tel changement par des institutions appropriées. Les premières industries surgirent, les principales inventions prirent naissance, et, consacrées par le sacerdoce, purent être indéfiniment conservées. La morale enfin, d'abord toute personnelle, ne concernant que l'alimentation et le vêtement, se développa sous l'influence théocratique, et bientôt l'essor de sentiments plus élevés poussa à conserver les vieillards dont le sacrifice, entouré d'ailleurs de cérémonies pieuses, avait été jusqu'alors réputé nécessaire par des peuples qui ne se donnaient pas le souci de les nourrir.

II

DU MOIS DE MOÏSE.

Le culte concret est par lui-même très-imparfait. Ne considérant point les systèmes et les institutions en dehors des hommes qui les ont fondés, il est naturellement amené à exclure le Fétichisme, qui n'a laissé dans le souvenir du monde le nom d'aucun des grands hommes qu'il a dû produire. Le culte abstrait se charge de réparer ce qu'une telle omission a de profondément défectueux ; là, le Fétichisme sera honoré comme il doit l'être, et prendra dans les hommages des hommes la haute place dont ses services l'ont rendu digne. Le Fétichisme astrolâtrique aurait pu fournir, il est vrai, des types vraiment éminents à notre nomenclature, mais ce n'est point là le vrai Fétichisme, le Fétichisme spontané, celui de l'Humanité commençante ; c'est un Fétichisme postérieur à l'état sédentaire et qui peut convenir à la civilisation la plus avancée, comme cela se voit encore dans l'extrême Orient. Le seul moyen que nous possédons de rendre justice à cette grande période fétichique est de signaler, toutes les fois que l'occasion s'en présentera à nous, les traces persistantes de son influence dans les âges postérieurs de l'Humanité. Les systèmes qui lui ont succédé ne l'ont point, en effet, rejeté avec ce mépris dont le catholicisme a fait preuve à l'égard de ses prédécesseurs. Tous se le sont plus ou moins incorporé et l'on peut retrouver dans le Polythéisme le plus avancé des restes non douteux du Fétichisme primitif. Sans parler des dieux pénates du Polythéisme grec et romain, faut-il rappeler que le sacerdoce égyptien n'avait pas cru déraison-

nable de laisser dans le fétichisme les classes inférieures de la nation?

Aug. Comte a choisi Moïse pour présider le mois consacré à la Théocratie initiale. Il est certain que la Théocratie hébraïque est, entre toutes, celle qui offre au moindre degré les caractères de l'institution. Les véritables théocraties sont polythéistes; la Théocratie hébraïque est monothéiste, et ce n'est point en cela seul qu'elle fait exception. Mais il y avait des raisons pour qu'Aug. Comte choisît Moïse et non un autre . en premier lieu il eût été fort difficile de trouver un autre nom. Les théocraties polythéiques comportaient toutes un sacerdoce très-nombreux, divisé en plusieurs colléges attachés à un nombre égal de divinités. Qu'il y eût toujours une sorte de lutte entre ces différentes corporations, et qu'il ne fût permis à aucune de prendre le pas sur les autres, cela ne saurait être douteux; à plus forte raison fut-il impossible à aucun des hommes qui les peuplèrent, quel que fût d'ailleurs son génie, de sortir des rangs et de prendre pour lui seul une gloire qui devait être à tous. Si bien que de ces immenses théocraties polythéiques, qui ont empli le monde, et qui nous étonnent aujourd'hui encore par la grandeur des monuments qu'ils ont laissés, aucun nom d'homme ne nous est parvenu, auquel nous puissions adresser notre reconnaissance pour tant de bienfaits. Seule, la théocratie hébraïque s'est condensée en un individu. Il n'y aurait point d'autres motifs au choix d'Aug. Comte, qu'il serait déjà suffisamment justifié; mais il y a plus : entre toutes ces théocraties, il n'est pas douteux que celle de Moïse a eu l'influence la plus considérable sur l'évolution occidentale, et comme le calendrier concret représente surtout cette évolution, la théocratie

hébraïque, dans la personne de son fondateur, avait les droits les plus réels à une semblable prééminence.

Le mois de Moïse se compose de quatre semaines à chacune desquelles préside un type représentant un des aspects particuliers de l'institution théocratique.

La première semaine est consacrée à *Numa*. C'est la semaine des théocraties avortées, de celles qui n'ont point abouti à un régime théocratique complet et durable. Ce genre de théocraties, qui ont précédé l'avénement d'un régime militaire définitivement prépondérant, s'est principalement développé en Occident.

La semaine de Bouddha est celle des théocraties vraiment polythéiques. Bouddha, qu'Aug. Comte a choisi pour la présider, est certainement le type le mieux connu, mais non pas le plus parfait d'un tel régime, puisqu'il représente une révolution dans la théocratie polythéique.

La troisième semaine a pour chef Confucius, type des théocraties féticho-astrolâtriques.

Enfin la quatrième semaine présidée par Mahomet est consacrée aux deux grandes théocraties monothéiques : l'islamisme et la civilisation juive.

Nous avons apprécié dans un cours précédent le type de Confucius et en même temps la civilisation chinoise correspondante. Trois leçons furent consacrées à l'exposition de ce cas nouveau et difficile, et l'on a pu voir jusqu'à quel point la théorie sociologique abstraite permettait d'expliquer une civilisation qu'on se contentait jusque-là de qualifier de bizarre[1].

1. Voir *Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine*, par M. Pierre Laffitte, chez Dunod, libraire, 1861.

Nous apprécierons cette année non-seulement Moïse, mais encore Bouddha et Mahomet qui doivent nous fournir d'importantes indications pour cette politique rationnelle qu'il s'agit d'instituer à l'égard de ces immenses populations de l'Inde et de l'Asie occidentale. Quant à Numa, dont l'appréciation n'offrirait guère qu'un intérêt historique, nous dirons seulement quelques mots sur la semaine qui lui est consacrée.

Lorsque Auguste Comte communiqua, en 1849, à la Société positiviste le calendrier concret, M. Littré proposa de remplacer Numa par Zoroastre. Si nous rappelons cette circonstance, qui montre combien M. Littré comprenait mal cette grande construction, c'est qu'elle va nous permettre de faire mieux ressortir le véritable caractère du calendrier positiviste. Aug. Comte ne s'est pas proposé de faire une classification par ordre de mérite de tous les grands hommes que nous offre le passé de l'Humanité. Le calendrier a pour but d'honorer les représentants des diverses institutions et créations humaines dans l'ordre essentiel de leur évolution. Il faut donc, avant toute chose, déterminer les divers aspects prépondérants de celle-ci et ne procéder qu'ensuite à la représentation de chacun des termes dont elle se compose. Cela explique suffisamment la présence au calendrier positiviste de certains types moins éminents, peut-être, que d'autres types éliminés; mais c'est uniquement parce que ceux-ci appartiennent à une série déjà représentée. D'autre part, dans chaque série même, les divers types sont classés en raison composée du mérite et de l'influence, et celle-ci demeure toujours la condition prépondérante. Pour n'en citer qu'un exemple, nous rappellerons qu'Aug. Comte considérait Diderot

comme intrinsèquement supérieur à Bacon, et cependant ne lui accordait qu'une simple place dans la semaine consacrée au philosophe anglais, dont l'influence avait été incontestablement supérieure à celle du penseur français. Quand bien même il serait vrai que la personnalité de Zoroastre fût plus éclatante que celle de Numa, ce qui demeurera toujours douteux, étant donnée l'absence de tous documents assez positifs, il n'en est pas moins certain qu'Aug. Comte a bien fait de choisir Numa et non Zoroastre, parce que celui-ci n'est qu'un des nombreux types des théocraties polythéiques, tandis que l'autre est le type caractéristique de ce phénomène propre surtout à l'Occident, à savoir : l'existence d'un régime théocratique incomplet, incapable de développer assez profondément les mœurs correspondantes pour empêcher l'avénement décisif du régime militaire.

Cette semaine contient les types de Romus et de Lycurgue, analogues à celui de Numa ; mais il contient aussi les types essentiellement légendaires de Prométhée, d'Hercule, de Cadmus, d'Ulysse et de Tirésias, auxquels nous devons quelque attention.

L'insuffisance des documents ne permet pas toujours de trouver des types concrets, parfaitement historiques, capables de représenter certains aspects vraiment essentiels du développement primitif de notre espèce. Les types légendaires comblent cette lacune.

Prométhée est le type du théocrate qui trahit les intérêts de sa caste et contribue à l'avénement du régime militaire; il communique aux populations l'invention du feu dont les prêtres gardaient le secret avec un soin jaloux. Quelle profondeur et quelle force dans l'admirable chef-

d'œuvre d'Eschyle où sont présentées les conséquences de cette lutte immense et de cette audacieuse révélation !

Hercule représente la première de toutes les forces, la force musculaire, consacrée avec dévouement au service des hommes. Cette force, la seule qui existe au début, est employée par le héros à la destruction de nos ennemis les plus puissants, des grands animaux surtout, qui durent être, dans le principe, nos plus redoutables concurrents. Nous trouvons un type analogue dans Thésée. L'économisme actuel pousse à une telle dégradation que Proudhon n'a pas craint d'attaquer cet admirable type d'Hercule dont le crime était de s'être gratuitement dévoué au lieu d'avoir vendu ses services. En dehors du caractère antiscientifique de cette négation violente de toute supériorité, est-il rien qui dénote au même point l'abaissement de la moralité? Combien n'est pas plus noble et plus vraie cette formule d'Aug. Comte : *Dévouement des forts envers les faibles; respect des faibles envers les forts!*

Dans Tirésias enfin, Aug. Comte a voulu rappeler le *prophétisme* sous la forme spéciale qu'il a revêtue dans les théocraties militaires. L'*Œdipe-roi* de Sophocle nous en présente un incomparable tableau. Nous y voyons l'oracle de Delphes, centre du prophétisme grec, montrer dans la personne de Tirésias, à la fois l'indépendance qui convient au prophète et la subordination imposée au théocrate sous un régime militaire. Quand nous voyons le poëte grec se faire, dans la même tragédie, le propagateur des grandes formules morales établies par les théocraties de l'antiquité; quand nous voyons dans la bouche d'Œdipe des maximes comme celle-ci : « Servir les hommes de toutes les ressources que donne le savoir et la puissance, est le plus glo-

rieux des travaux, » nous ne pouvons nous empêcher de sourire de la singulière prétention du catholicisme d'avoir seul établi les grands préceptes qui recommandent à l'homme le dévouement à ses semblables.

Dans la semaine de Bouddha, nous trouvons réunies les diverses formes des théocraties polythéiques. En ce qui concerne Bouddha lui-même, il représente une révolution accomplie dans le Brahmanisme et ayant pour but la fondation d'une religion universelle.

Bélus et Sémiramis sont les types de la théocratie chaldéenne. Sésostris marque la place de la civilisation égyptienne, cette aïeule incontestée de la civilisation occidentale, dont les résultats les plus systématiques sont propagés d'un côté par Moïse, de l'autre par les Phéniciens qui répandent l'écriture alphabétique. Manou est le type du brahmanisme; Cyrus celui d'une théocratie militaire bâtarde, qui n'est ni vraiment théocratique ni vraiment militaire; Zoroastre, dont les derniers sectateurs se retrouvent encore dans l'Inde, celui de la théocratie médique; les druides enfin et Ossian ceux de la théocratie occidentale. Dans la semaine de Confucius, à côté de la Chine se trouve placée la civilisation japonaise, celle du Thibet et finalement l'astrolâtrie péruvienne. On voit déjà par cette analyse sommaire, comme on le verra mieux encore par les appréciations plus spéciales que nous allons entreprendre, combien sont superficielles et légères les critiques de ceux qui ont naïvement prétendu que le calendrier positiviste n'était qu'un dictionnaire historique où Auguste Comte avait jeté au hasard quelques noms plus ou moins fameux.

III

DE LA POLITIQUE PLANÉTAIRE.

Si plusieurs de ces grandes constructions théocratiques qui ont dominé le monde ont cessé d'être depuis longtemps, un petit nombre a subsisté et tient encore sous sa direction les deux tiers des hommes. C'est ce qui donne à cette étude non-seulement l'intérêt qui s'attache à tous les travaux historiques quelconques, mais encore un caractère de nécessité contre lequel on s'insurgerait en vain. Il ne faut pas oublier que nous autres, occidentaux, sommes en minorité sur la planète, et que si les affaires de ce monde se traitaient, comme le voudraient peut-être quelques démocrates, au suffrage universel, nous ne serions que les très-humbles esclaves des Chinois. Si nous avons pour nous la puissance plus considérable que donne une science et une industrie abstraites incomparablement plus développées, nous avons contre nous la force écrasante du nombre, avec laquelle nous ne pouvons pas ne pas compter. Là heureusement, comme en toutes choses, ce n'est point le nombre qui dirige, c'est l'intelligence et la raison. Ces centaines de millions d'hommes ont moins d'influence sur le reste du globe que quelques milliers d'occidentaux. C'est l'Occident qui en réalité dirige le monde, et si jusqu'à ce jour cette action s'est fait connaître par les éclats de sa force brutale, plutôt que par les progrès d'une force morale irrésistible, c'est qu'il lui a manqué l'appui d'une doctrine salutaire qui, appréciant à leur valeur les constructions sociales les plus différentes, inspirât à leur égard autre chose que du mépris. Depuis le

jour où les sujets de Ferdinand le Catholique abordèrent au Nouveau-Monde et s'y conduisirent comme des bandits, jusqu'à celui plus rapproché où la France alliée à l'Angleterre saccageait le Palais d'été, l'Occident n'a cessé de traiter ces peuples immenses, pleins des plus nobles qualités, comme des troupeaux d'esclaves auxquels n'étaient dus ni respect ni ménagement. Quand bien même la plus élémentaire moralité ne suffirait pas aujourd'hui à nous arracher de cette voie funeste, il y a tout lieu de croire que nous ne saurions y persister longtemps. D'une part nos intérêts industriels et commerciaux, qui s'étendent jusqu'aux points les plus reculés de l'Orient, exigent de plus en plus une politique pacifique et des rapports amicaux; d'autre part, ces peuples qui se sentent intelligents et nombreux, ont compris que, pour ne point recevoir plus longtemps la loi de l'Occident, ils n'avaient qu'à lui prendre ses propres armes pour lui résister; et en ce moment même ils remplissent leurs arsenaux, ils envoient leurs enfants dans nos écoles, ils appellent nos officiers pour inculquer à leur armée notre discipline et notre tactique. Le jour où nous voudrions, comme par le passé, leur imposer de force des missionnaires et un opium dont nous ne voulons pas pour nous mêmes, ils nous traiteraient, comme nous les traiterions sans doute, s'ils affichaient de telles prétentions.

Il va donc falloir compter avec ces hommes et ne plus faire paraître à leur égard un dédain qui pourrait devenir dangereux. Une politique nouvelle est nécessaire. Mais cette politique peut-elle être fournie par la doctrine qui lui a été jusqu'ici la plus opposée? Peut-elle aller encore demander sa direction à un catholicisme épuisé qui ne peut plus donner à l'Occident lui-même la règle dont il a besoin? A un

catholicisme qui n'a jamais compris ces populations orientales, qu'il a entrepris de convaincre, qu'il tient pour inintelligentes et grossières, et auxquelles il est lui-même inférieur sur tant de points? Est-ce que le bouddhisme chinois n'est pas tout au moins l'égal du catholicisme, et la doctrine de Confucius ne lui est-elle pas cent fois supérieure?

Ces peuples fétichiques que vous jugez si dénués d'esprit, sont pris d'un rire inextinguible quand vous leur parlez de vos miracles, et ils vous croient atteints de folie quand ils vous voient vous agenouiller pour prier un être que vous n'apercevez pas. Vous croyez faire des conversions, mais, en réalité, vous ne convertissez personne, et cela est si vrai qu'un évêque de l'Inde, qu'on interrogeait sur les résultats qu'il avait obtenus, répondait : « Hélas! je n'ai encore converti que mes domestiques. » En bonne conscience, vous ne pourrez prétendre à diriger ces peuples que le jour où vous n'irez point à eux avec une doctrine arriérée. Pour les amener à vous, pour vous les concilier, pour leur faire accepter votre suprématie légitime, il faut leur offrir autre chose que votre mépris et quelques sornettes théologiques qui ne valent point les leurs. La première condition que doive remplir aujourd'hui l'homme d'État qui aspire à diriger les affaires du monde, ce n'est point seulement d'être émancipé à la façon du voltairien, qui se borne à ne pas croire en Dieu, c'est encore d'être muni d'une doctrine systématique qui lui permette d'apprécier justement tous les systèmes et toutes les religions. Capable de les comprendre et de les juger, parce qu'il leur sera supérieur, animé à leur égard de ces sentiments bienveillants que doit inspirer à chacun de nous

le spectacle de ces constructions gigantesques qui abritent encore la moitié de notre espèce, cet homme-là pourra enfin introduire dans nos rapports avec les Orientaux assez de raison, de justice et de sympathie pour que ce titre d'ennemis, qu'une indigne conduite nous a mérités, se change en celui de bienfaiteurs. Demandons-nous là une révolution si extraordinaire et dont aucun exemple dans l'histoire ne puisse fournir une idée? Hélas! nous ne demandons que ce qu'ont fait de tout temps les grands politiques; ce que faisait en France le cardinal de Richelieu, lorsqu'il déclarait la guerre au pape, s'alliait aux protestants et écrivait qu'il préférait les Turcs aux Espagnols. Ce grand homme faisait tout passer après l'intérêt de sa patrie et agissait dans les choses de la politique comme s'il n'eût pas cru en Dieu. Certes, nous nous contenterions aujourd'hui de la monnaie d'un Richelieu et nous serions trop fortunés si nos hommes d'État voulaient se rapprocher de ce grand modèle.

Dans cette politique nouvelle où une sage bienveillance doit remplacer l'absurde mépris du passé, le rôle d'initiatrice appartiendra sans contredit à la France. Entre les peuples occidentaux, le nôtre est, en effet, le plus en situation de rendre à l'Humanité ce service qu'elle attend. Seuls peut-être des nations maritimes de la vieille Europe, nous ne vivons pas de nos colonies. Les guerres du dernier siècle nous ont arraché une à une celles que de hardis navigateurs nous avaient données, et, l'Algérie exceptée, nous ne sommes sur aucun point du globe, en lutte nécessaire avec les sujets des théocraties antiques. Comme la Russie ou l'Angleterre, nous n'avons pas à faire prévaloir nos intérêts personnels sur ceux de ces peuples. De plus, et c'est là

surtout que notre patrie est vraiment digne du grand rôle auquel elle est destinée, nous sommes sans conteste la nation la plus émancipée de l'Occident. Quels que soient nos représentants à l'étranger, le monde n'ignore pas que le coin du globe où nous vivons, a vu s'élaborer, depuis la chute de Rome, tout ce qui s'est accompli de mémorable dans le domaine de la pensée. Il n'est pas une grande formule, il n'est pas une idée généreuse qui n'y aient trouvé naissance ou écho ; aucun pays n'a secoué plus hardiment et plus vite le joug des théologiens; aucun n'a été animé, à l'égard des autres peuples, de sentiments plus fraternels ; aucun ne s'est sacrifié avec plus de dévouement quand il a cru servir utilement l'Humanité. Est-il une ville au monde qui puisse prétendre égaler Paris, ce foyer toujours vivant de la Révolution, où la réforme politique et religieuse n'a cessé de trouver ses plus ardents soutiens, d'où sont parties les mille voix de la philosophie dans la grande campagne contre Dieu. Paris, qui est devenu après Rome l'initiateur de l'Occident, deviendra en cette circonstance, l'initiateur du monde entier. Non retenu dans les liens d'une doctrine étroite qui impose la haine de ce qu'elle ne comprend pas, libre au contraire de ses pensées comme de ses sympathies, Paris se tournera vers ces peuples que d'injustes préjugés nous ont représentés trop longtemps comme des races capables de nous servir, mais non de nous égaler : « O vous, dira-t-il, dont une politique sans justice et sans pudeur a faits nos justes ennemis, cessez de nous craindre et de nous haïr. Nous ne sommes pas de ceux qui viennent à vous l'injure à la bouche et le fusil dans la main ; nous respectons vos croyances, et nous honorons dans notre culte ceux qui vous les ont données. Si

nous vous sommes supérieurs par des connaissances plus nombreuses, par une science plus développée, par une industrie plus savante, nous le devons moins à la rareté de notre génie qu'à nos révolutions multipliées. Vous avez trouvé dès l'abord l'abri qui vous convenait et vous ne l'avez pas abandonné; nous, au contraire, chercheurs infatigables et jamais satisfaits, nous nous arrêtons à peine dans cette poursuite difficile et longue qui nous a coûté tant de larmes pour un peu d'expérience et de savoir. Nous vous appelons à partager le fruit de nos peines; à jouir des résultats sans avoir connu les souffrances qu'ils ont causées. Vous apprendrez cette science qui nous fait vos maîtres; vous avancerez comme en vous jouant à travers ces lois abstraites, dont chacune a demandé tant d'efforts, jusqu'aux derniers problèmes de la sociologie. Alors vous comprendrez votre situation et la nôtre, vous apprécierez l'immensité qui nous sépare, vous connaîtrez par quels degrés multipliés nous nous sommes éloignés peu à peu de vous, et vous sentirez naître en vos cœurs, pour cet Occident tant éprouvé, un sentiment de reconnaissance et d'admiration!

Paris va devenir la métropole religieuse du monde. Jusqu'aux plus éloignés de nos compatriotes planétaires, tous apprendront à respecter le Positivisme et l'Occident qui l'a produit, lorsqu'ils contempleront autour de Notre-Dame les tombes sacrées de Confucius, de Bouddha et de Mahomet; quand ils nous verront instituer des fêtes en l'honneur de ceux qu'ils révèrent, quand ils nous entendront apprécier toute la série de leur traditions, comme nous avons su apprécier les nôtres, et leur indiquer sans contradiction la voie qui doit les conduire de leur état ac-

tuel à l'état normal de notre espèce. Alors l'unité humaine sera fondée.

Cette pacifique révolution pourra d'autant mieux s'accomplir que le Positivisme a donné enfin la théorie positive des transitions. Auguste Comte a montré la possibilité et les conditions d'un passage direct du Fétichisme au Positivisme, ce qui est sans comparaison le cas le plus grave et le plus difficile, et que lui seul pouvait concevoir, puisque jusqu'à lui le Fétichisme méconnu était considéré comme une sorte de barbarie tout à fait indigne de l'attention des penseurs. Bien plus, Auguste Comte, par l'incorporation systématique du Fétichisme au Positivisme, dont nous avons dit quelques mots dans le cours de cette leçon, établit évidemment un lien sympathique entre nous et la majorité de notre espèce restée fétichique, et les populations théologiques elles-mêmes, chez lesquelles la doctrine primitive a laissé de si profonds souvenirs. En ce qui concerne le passage de l'état polythéique ou monothéique à l'état positif, Auguste Comte a sommairement indiqué les lois d'une semblable transition et nous les exposerons dans leurs détails, à mesure que nous examinerons les cas concrets correspondants.

Mais pour que cette transition systématisée et enseignée par le Positivisme puisse être appliquée par les chefs des populations retardées, une condition est nécessaire, à savoir la substitution du système de *ménagement* au système d'*hypocrisie*. Quand un régime est dans sa période de croissance, les croyances sont les mêmes dans les gouvernants et les gouvernés ; mais quand ce régime commence à décroître, il arrive que les classes supérieures ou au moins leurs représentants les plus éminents cessent de

croire aux conceptions fondamentales du système qui tombe, et jusqu'à l'établissement d'un régime nouveau, vivent plus ou moins complétement dans un état continu d'hypocrisie.

Les doctrines théologico-métaphysiques, en raison de leur caractère absolu, ne comportent pas, à l'époque de leur décadence, d'autre système que celui d'hypocrisie. La vérité n'apparaissant pas comme l'approximation graduelle de la réalité, il faut passer nécessairement, le jour où la foi vient à manquer, de la croyance au mépris, et ce régime inévitable à toutes les époques de transition devient, à la longue, aussi dégradant pour les chefs que pour les subordonnés. Si au début même de la décadence catholique, ce ne fut que prudence chez les premiers affranchis de cacher le fonds même de leur pensée; si nous excusons le grand poète de Florence d'avoir placé dans son enfer Farinata degli Uberti, suspect d'athéisme, et l'épicurien Cavalcante, le père même de son cher Guido, pouvons-nous admettre que de nos jours encore on puisse capituler avec sa conscience et faire paraître des croyances que l'on ne partage pas? Toute l'absurdité de la doctrine révolutionnaire a été d'appliquer ce système vicieux des transitions passagères à tous les états de l'Humanité.

Seul, le Positivisme, appréciant sans arbitraire les états successifs de l'évolution humaine, est assez relatif pour permettre d'estimer les croyances qu'on ne partage plus. Les chefs alors sont libres d'affirmer une foi contraire à celle des populations qu'ils dirigent; et cette affirmation sans mépris, loin de servir de base à un système d'exploitation, devient la condition nécessaire de tout progrès dans

la situation matérielle, intellectuelle et morale des masses gouvernées.

Le régime positif conduit donc par une voie sûre à ce système de ménagement qui doit permettre à tous les chefs politiques d'organiser, avec autant de fermeté que de modération, cette transition vers l'état normal de l'Humanité. Ce système, qui trouvera les bases essentielles de son développement dans l'institution plus ou moins prochaine des grandes fêtes des héros de l'Orient dans la métropole parisienne, ne saurait être repoussé par des peuples qui verront honorés dans la république occidentale les grands types qu'ils ont toujours respectés. C'est ainsi que notre exposition nous permet de poser les bases d'une politique vraiment planétaire, et que l'exécution même de ce cours est un premier pas vers cette politique. Nous ne saurions mieux en préciser l'ensemble que de donner en terminant la statistique jusqu'ici impraticable, de l'état sociologique de la planète; ce qui nous fournira l'indication sommaire des divers éléments chargés de concourir à l'unité finale du genre humain. Nous trouvons d'abord un dualisme caractéristique entre la république occidentale qui doit diriger l'Humanité dans l'installation de son régime normal, et le reste de la planète. La république occidentale, formée de populations solidaires depuis Charlemagne, se compose de la France au centre, de l'Italie et de l'Espagne au sud, de l'Angleterre et de l'Allemagne au nord, en y ajoutant les dépendances américaines. En dehors de cette grande république initiatrice, se trouvent la Russie et les populations islamiques, Turquie, Perse et Arabie, qui nous offrent le type des races monothéiques; dans l'Inde nous rencontrons les représentants du Poly-

théisme; dans la Chine et le Japon nous sommes en présence de masses immenses gouvernées encore par le Fétichisme astrolâtrique. Enfin, dans les nègres proprement dits, malgré la dangereuse propagande islamique, nous reconnaissons sans aucun doute les derniers partisans du Fétichisme primitif. Tel est l'ensemble des éléments dont le positivisme conçoit la coordination et l'évolution. C'est aux philosophes occidentaux à apporter dans leurs conceptions des vues assez précises pour que des hommes d'État vraiment supérieurs, s'il s'en rencontre, puissent organiser enfin une politique planétaire; qui trouvera, n'en doutons point, des représentants et des appuis dans les chefs orientaux, quand notre conduite plus digne nous l'aura enfin mérité.

QUATRIÈME LEÇON

POSITION DU PROBLÈME DE MOISE

I

POSITION DU PROBLÈME ET EXAMEN DES THÉORIES SUCCESSIVEMENT EMPLOYÉES POUR LE RÉSOUDRE.

Cette séance sera consacrée à poser le problème de Moïse et à apprécier les éléments qui nous permettront de le résoudre. Nous y traiterons donc principalement de la méthode historique, des principes sur lesquels elle repose, et de la certitude qui en découle.

Il existe un peuple dispersé par Titus, 70 ans après Jésus-Christ, répandu aujourd'hui sur toute la surface du globe, plus ou moins concentré en divers lieux, et continuant de former une véritable *nationalité religieuse*, c'est-à-dire une collection d'individus soumis à un certain ensemble de pratiques cultuelles qui les distingue et leur donne une existence propre sous quelque régime politique qu'ils soient placés. Un phénomène aussi intéressant suffirait déjà à attirer l'attention des philosophes sur ce problème tant controversé du mosaïsme, mais il se recommande à eux par bien d'autres raisons encore. Le catholicisme

et l'islamisme, ces deux grandes tentatives de religion universelle, qui, après une lutte acharnée, n'ont pu parvenir à se soumettre mutuellement, ont tiré l'un et l'autre leur origine du mosaïsme. N'est-il pas curieux d'expliquer ce commun point de départ? En troisième lieu plusieurs résultats de cette évolution, et entre autres la systématisation religieuse de la semaine, et les règles de morale universelle placées au décalogue, sont définitivement incorporés à la civilisation et tournent forcément notre attention vers le régime qui les a créés. A un autre point de vue, le mosaïsme constitue le seul cas bien défini d'une expérimentation sociologique, et nous entendons par là le cas d'un homme supérieur, qui s'efforce d'instituer chez le peuple qu'il dirige un régime absolument nouveau. Enfin cette évolution a servi de prétexte à une série d'objections contre la loi philosophique des trois états, instituée par Aug. Comte, objections renouvelées à l'occasion du fétichisme et du bouddhisme, et auxquelles il est nécessaire que nous répondions.

Notre premier devoir est de fournir quelques indications sommaires sur les différentes théories par lesquelles on s'est efforcé jusqu'ici d'interpréter cet étonnant phénomène sociologique. Qu'ont fait les historiens ou les penseurs de l'ensemble de documents que l'on possède sur ce sujet? Comment les ont-ils interprétés? Il n'est pas un homme qui, en face de ces documents et des faits qu'ils contiennent, n'ait fait son possible pour en trouver la liaison, l'explication, la théorie. Les systèmes les plus différents ont été présentés pour résoudre le problème, et, comme on devait s'y attendre, ils se sont trouvés soumis dans leur succession à la loi des trois états. Il existe donc trois sortes

de théories : des théories théologiques, des théories métaphysiques et enfin des essais très-incomplets de théorie positive, encore imbue, malgré toute la bonne volonté de leurs auteurs, de tendances profondément métaphysiques.

On n'attend pas de nous que nous examinions en détail toutes les spéculations que ce difficile problème a suscitées : ce serait aussi inutile que fastidieux. Nous nous contenterons d'emprunter quelques exemples à chacune des phases caractéristiques par lesquelles est passée la théorie, convaincus que l'intérêt d'un tel examen réside bien moins dans les doctrines elles-mêmes que dans les méthodes qu'elles ont employées.

Parlons d'abord des théories théologiques. La plus grande partie ne mérite pas de fixer l'attention : elles sont parfois fort ingénieuses et dénotent un réel esprit chez leur auteur ; mais l'imagination y tient une place trop importante et l'invention pure y supplée trop souvent à la simple interprétation. Quoi qu'il en soit, un fait domine les conceptions catholiques, car nous ferons porter sur celles-là seules tout notre examen : c'est que l'évolution a pour point de départ une *révélation* directe de Dieu. Voilà une religion, un décalogue, des pratiques cultuelles où tout est fixé, jusqu'à la manière précise dont seront sacrifiés les moutons et les bœufs, des règles de morale et d'hygiène, des règles de propreté, eh bien, toutes ces choses, c'est Dieu qui les a ainsi ordonnées! Il a parlé à Moïse, comme il parlera plus tard à Isaïe, à Daniel, à Amos ou à Zacharie, et il a établi avec un détail vraiment admirable jusqu'aux moindres institutions dont il voulait doter son peuple. Une telle conception n'a qu'un tort,

c'est d'exiger tout d'abord une démonstration suffisante de l'existence de Dieu, qui, malgré les plus recommandables efforts, n'est pas encore faite. Quelqu'un a-t-il vu Dieu, quelqu'un l'a-t-il disséqué, classé, étiqueté? Non. Or jusque-là il nous est impossible de nous rendre; nous refusons tout point de départ qui n'est point scientifique, c'est-à-dire accessible au simple bon sens, car la science n'est que le bon sens systématisé.

Mais le catholicisme a été plus loin. En face d'une religion d'où il émanait principalement, et qui lui avait fourni (par les prophètes surtout) cette belle conception d'une morale universelle, poussé par le besoin d'une *fixité* plus grande et d'une *tradition* assurée, le catholicisme a fait un pas de géant. Par l'organe de saint Paul, comme plus tard par celui de saint Augustin et de saint Jérôme, le catholicisme a admis la succession légitime de deux états sociaux différents; il a conçu le judaïsme comme un état préliminaire imparfait, préparant l'état plus parfait du catholicisme; il a précisé cette relation en regardant l'*ancienne loi* comme une *image* de la nouvelle; il a enseigné que les hommes avaient dû subir la première, à cause de la dureté de leur cœur, mais qu'ils avaient enfin mérité la seconde parce que ce cœur s'était amolli. C'était l'aurore de la sociologie; cette notion féconde d'une succession nécessaire et progressive dans les phénomènes sociaux, qu'Aristote lui-même avait ignorée, prenait place pour la première fois au foyer des idées humaines. C'était elle que développait, seize siècles après saint Paul, le grand Bossuet dans son *Histoire universelle*, où il montrait cette réalisation du plan de Dieu dans les événements sociaux; c'est elle qui inspirait en 1750 Turgot, jeune en-

D02489

core et sortant du séminaire, dans son discours sur les progrès de l'esprit humain : c'était elle enfin qui, prenant un jour son développement nécessaire, devait contribuer le plus à la ruine de ce catholicisme qui l'avait enfantée.

Ceux qui comprennent toute l'importance et toute la difficulté des idées mères, apprécieront, comme il le mérite, le service immense rendu en cette occasion par le catholicisme à l'Humanité, et quelle que soit la naïveté parfois ridicule des démonstrations qu'il en apporte, il faut savoir reconnaître tout ce que cette idée d'une *évolution* possible et légitime avait de capital pour l'avenir humain. Socialement parlant, nous ne pouvons nourrir que de l'admiration pour la conception catholique. Pour ce qui est des arguments, des preuves, sur lesquels les grands penseurs du catholicisme ont élevé leur théorie, il est trop évident qu'ils donnent prise à toute la malignité de la critique. Une imagination qui ne connaît que sa fantaisie, une lutte sans trêve avec le simple bon sens, sont comme le fondement de leur œuvre : les documents les plus simples sont torturés ; les faits les plus modestes deviennent extraordinaires, et l'on ne sait vraiment ce que l'on ne pourrait faire sortir des choses en lisant de semblables interprétations.

On peut prendre une idée assez exacte de cette façon plus qu'étrange d'expliquer les écritures dans *les Commentaires de saint Augustin sur le sermon de Notre-Seigneur sur la montagne*. Pour qu'on en juge mieux, nous en citerons ce passage caractéristique :

« *Jésus, voyant tout ce peuple, monta sur une mon-*
« *tagne, où, s'étant assis, ses disciples s'approchèrent*

« *de lui; et, ouvrant sa bouche, il les enseignait en* « *disant.* » Écoutez l'interprétation de ce verset par saint Augustin : « Cette *montagne*, dit-il, signifiait « les préceptes d'une vertu plus sublime ; parce que « ceux qui avaient été donnés aux Juifs étaient d'une « moindre perfection. C'est pourtant un seul et même « Dieu, qui, par une dispensation très-sage selon la « différence des temps, a donné par les saints prophètes et « ses autres serviteurs des préceptes moins parfaits à un « peuple qu'il fallait encore retenir par la crainte; et « qui en a donné de plus parfaits par son Fils à un autre « peuple qu'il était à propos d'affranchir par la charité. « Aussi n'y a-t-il que lui qui sache donner au genre « humain des remèdes qui soient parfaitement conve- « nables au temps auquel il les donne. Et il ne se faut pas « étonner que celui qui a créé le ciel et la terre ait donné « des préceptes plus parfaits pour le royaume du ciel « que pour celui de la terre. C'est donc de cette justice et « de cette vertu plus sublime que le prophète a dit : Votre « justice est comme les plus hautes montagnes; et c'est « ce que marque fort bien la montagne sur laquelle cet « unique Maître enseigne des choses que lui seul peut « enseigner.

« Il enseigne *assis*, pour marquer l'autorité et la dignité « du Maître.

« *Les disciples s'approchent de lui*, parce qu'il était « bien juste que ceux qui étaient plus proches de lui d'es- « prit par l'accomplissement de ses préceptes, en fussent « aussi plus proches de corps pour entendre ses paroles.

« *Et ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant :* « Cette circonlocution *et ouvrant sa bouche*, par le retar-

« dement même qu'elle apporte, signifie peut-être que « son discours sera un peu long ; si ce n'est qu'on veuille « dire, qu'il est ici marqué qu'il ouvrit sa bouche, parce « que c'est lui qui dans l'ancienne loi avait accoutumé « d'ouvrir celle des prophètes..... etc., etc. »

On conviendra que saint Augustin atteint là des limites qu'il serait malaisé de dépasser. Mais qu'importent de telles faiblesses dans les moyens, si le but offre par lui-même un véritable intérêt social ; nous devons avant toute chose tenir compte de l'intention qui a inspiré ces grands hommes et reconnaître l'importance des résultats qu'ils ont obtenus.

Le catholicisme donc a admis ces deux grands principes, qui sont le fond de son explication du mosaïsme : C'est Dieu même qui a révélé sa loi à Moïse ; et le christianisme n'est qu'un état plus parfait de cette première loi, institué chez les hommes par le Fils de Dieu.

Combien sont inférieures à cette conception catholique, où le sentiment social est toujours prédominant, les diverses théories métaphysiques que nous allons passer en revue ! Là toute inspiration sociale fait défaut et nous ne trouvons devant nous que la fantaisie plus ou moins bizarre des différentes interprétations. En dehors des théories purement révolutionnaires sur lesquelles il est inutile d'insister, nous nous heurtons dès le principe à une théorie encore aujourd'hui prépondérante et contre laquelle nous ne saurions nous élever trop hardiment : nous voulons parler de la fameuse *théorie des races*. Nous l'envisagerons d'abord dans sa généralité, puis dans l'application spéciale qu'on en a faite au cas juif.

Faut-il rappeler que cette théorie des races est d'origine

allemande, et qu'il a fallu toute la sagacité de nos modernes académiciens pour l'acclimater chez nous? D'une simplicité vraiment admirable, elle consiste à prétendre qu'*il existe entre les hommes des différences physiologiques primitives par lesquelles s'expliquent les différences sociologiques*. Il y a des races monothéiques, ou fétichistes; il y a des races guerrières, des races commerçantes, des races agricoles, etc., etc. Cela veut dire en langage métaphysique que certaines populations ont une tendance naturelle, une disposition particulière, qui les porte à croire en un seul Dieu, ou à respecter des fétiches, ou à faire la guerre, ou à commercer, ou à cultiver la terre, etc., etc. On voit de suite tout ce qu'il y a de commode dans une semblable théorie, grâce à laquelle il n'est pas un cas social qu'il ne soit aisé d'expliquer. Les Phéniciens se sont rendus célèbres dans l'antiquité par leur habileté de négociants; la raison en est fort simple : c'est que les Phéniciens étaient une *race* mercantile. Les Romains ont gouverné le monde : c'est que les Romains étaient une *race* politique. Vous soumettez un peuple voisin, c'est que vous êtes une *race* conquérante, tandis que vos voisins ont, de par la *race*, une disposition à être conquis. M. Mommsen va jusqu'à prétendre que la confection du calendrier est affaire de *races;* que certaines races comportent le calendrier, que d'autres ne le comportent pas!

Qui ne voit de suite toute l'absurdité d'une théorie semblable, sans parler de son danger? qui ne s'aperçoit que toute l'habileté consiste à mettre un mot à la place d'un autre, et que la conception est tout entière contenue dans l'éternelle définition : *Opium facit dormire, quia est in eo*

virtus dormitiva? Vous voulez expliquer un phénomène sociologique, une particularité nationale quelconque : vous l'affublez du mot *race* et le tour est joué; vous croyez en un seul Dieu, parce que vous êtes une race monothéique. Remarquez que si le fait vient à changer, la théorie change également. Il fut un moment où la France, ayant conquis l'Allemagne, fut une *race* politique, et où l'Allemagne fut le contraire. Par malheur, il est arrivé que les rôles ont été changés, et que l'Allemagne a conquis la France : les théoriciens allemands se sont empressés de retourner la théorie, et depuis cette époque, il est tout à fait certain qu'il était dans notre destinée d'être conquis!

Les partisans très-nombreux de cette théorie oublient deux choses : en premier lieu, que les hommes à l'origine des temps ont dû présenter une égalité à peu près parfaite de l'intelligence et du sentiment, que les différences ne se sont accusées qu'avec le temps, et qu'aujourd'hui les hommes ne sont pas égaux mais sont semblables, ce qui veut dire que s'il existe entre eux des différences, ces différences résident uniquement dans l'*intensité*, et ne sont point des différences spécifiques. Tous les hommes et les principaux mammifères eux-mêmes sont construits cérébralement sur un type semblable; chacun d'eux possède un certain nombre de facultés qui se retrouvent chez tous; tous, ils ont les mêmes dispositions naturelles, les mêmes passions, les mêmes besoins. Mais un moment arrive, et voici le second point sur lequel nous voulons insister, où les individus comme les nations manifestent des aptitudes particulières; vous trouvez effectivement alors des races guerrières, des races agricoles, des races industrielles ou

commerçantes. C'est qu'il s'est créé des *races sociologiques*, ce qui est très-différent des races physiologiques. Placées dans de certaines conditions de climat, de voisinage, d'existence, les peuples comme les individus ont cultivé surtout les dispositions qu'ils trouvaient plus naturellement l'occasion d'exercer. Or ces dispositions, développées par l'exercice, se sont non-seulement transmises, mais encore accrues par l'hérédité. Chaque nation s'est trouvée ainsi, après un certain temps, plus apte et plus attachée tout ensemble au genre d'occupations que la force des choses et les nécessités de l'existence sociale lui avaient d'abord imposé. C'est par l'influence croissante et graduelle des générations les unes sur les autres qu'un tel résultat pouvait seulement être obtenu ; c'est par elle que s'expliquent toutes les différences actuelles que l'on peut constater entre les peuples ; c'est par elle que nous sommes supérieurs aux nègres, de même que les citoyens de nos villes sont supérieurs à nos paysans.

D'une part donc, unité de la race humaine, de l'autre influence toujours croissante des générations les unes sur les autres, tels sont les deux points négligés par les métaphysiciens et dont le premier au moins n'a cessé d'être affirmé par le catholicisme.

Mais cette théorie des races, nous l'avons dit plus haut, est aussi dangereuse qu'elle est absurde. Il n'est pas d'infamie, il n'est pas d'oppression, il n'est pas de procédés internationaux plus ou moins odieux que ses partisans n'aient trouvé le moyen de justifier. Le monde, suivant eux, est divisé en deux parties : les nations supérieures et les nations inférieures, les *races* qui doivent conquérir et celles dont la destinée malheureuse est d'être conquises.

Sur celles-ci pèse une sorte de fatalité, contre laquelle il leur serait inutile de se révolter : le mieux pour elles est d'attendre leur sort et de s'y résigner.

Peuples de l'Europe, vous pouvez impunément débarquer dans l'Inde et la Chine vos soldats et vos canons ; vous n'avez devant vous que des races viles chez lesquelles vous pouvez vous livrer aux plus monstrueuses exactions ; Espagnols, vous pouvez faire en toute conscience la traite des nègres, car c'est une race faite pour l'esclavage et vous iriez évidemment contre les vues mêmes de la Providence en refusant de donner carrière aux dispositions natives de ces peuples ! C'est cependant à ces affreuses conséquences qu'aboutit une théorie insensée, dont les auteurs ne savent pas que toute la supériorité d'une nation tient uniquement à l'existence de quelques cerveaux de génie ; que si l'on ôtait à l'Occident les quatre ou cinq cents hommes qui, depuis les débuts de la science grecque, ont tout observé, tout étudié, tout inventé, tout construit, il ne resterait qu'une masse ignorante et misérable, livrée d'avance au premier soldat qui voudrait la conquérir ! N'y a-t-il pas en Orient parmi les Indous et les Chinois des hommes cent fois supérieurs à des milliers d'occidentaux ; et quand même l'Occident pris dans son ensemble serait supérieur à l'Orient, avons-nous plus de droits à opprimer les Chinois que n'en avait notre illustre Lagrange à opprimer les Français qu'il dominait de si haut ? Et n'y a-t-il pas une différence bien autrement considérable entre Lagrange et un de nos Français qu'entre un Français quelconque et un Chinois ? Pour nous, nous ne reconnaissons que des différences d'intensité. Toutes les supériorités individuelles ou collectives ne représentent que la culture plus spéciale et

plus prolongée d'une aptitude qui dans le principe a existé à peu près également chez tous.

C'est à la vertueuse Allemagne que nous devons cette dégradante théorie des races. En cette circonstance, comme toujours, les gobe-mouches de notre littérature n'ont pas manqué l'occasion de se faire à peu de frais une réputation d'érudits et de savants. Ils n'avaient qu'à suivre des Français illustres, les Fréret, les Volney, les Letronne et les Burnouf; ils ont couru droit aux faux savants de la Germanie. Mais aussi comme la discussion devenait facile! Vous osez contester une proposition avancée par Gesenius, Hauptmann ou Buxtorf! mais d'abord, savez-vous l'allemand? Vous ne savez pas l'allemand, et vous avez la prétention de raisonner sur ces choses? C'est toujours Sganarelle : Entendez-vous le latin? —En aucune façon. — Vous n'entendez point le latin? — Non. — Cabricias arci thuram, catalamus singulariter... — Que n'ai-je étudié! dit Géronte. Mais passons à l'application spéciale que l'on a faite de cette théorie des races au mosaïsme.

M. Renan a donné du mosaïsme une explication très-simple. Les Juifs sont des *Sémites*, et les Sémites sont essentiellement *religieux* et *monothéiques;* voilà pourquoi les Juifs croient en un seul Dieu. Est-il rien au monde de plus absurde qu'une telle conception? Comment un homme de la valeur de M. Renan ne comprend-il pas que *Dieu* est déjà une théorie, et que le cerveau ne peut contenir spontanément une théorie. Il ne contient en réalité que les aptitudes en vertu desquelles on les *construit* et on les *apprend* toutes. Car, pour le dire en passant, il n'existe point de différence essentielle entre *apprendre* et *inventer;* il n'y a entre ces deux choses que la différence d'intensité

qui caractérise l'état passif de l'état actif. Le peuple juif, qu'il fût sémite ou non, ne pouvait donc être spontanément monothéique. D'ailleurs, on fait à M. Renan une objection qui paraît d'abord embarrassante : C'est par la langue, lui dit-on, que vous distinguez les races ; or, il est très-certain que par la langue, les Phéniciens sont des Sémites ; comment expliquez-vous donc que les Phéniciens ne soient pas monothéiques? La réponse de M. Renan est admirable de simplicité ; la langue n'est plus, dans ce cas particulier, le caractère distinctif. Le caractère propre des Sémites, dit-il, est de n'avoir ni industrie, ni esprit politique, ni organisation municipale ; ils répugnent à la navigation et à la colonisation ; leur action est restée purement orientale et ne s'est fait sentir dans les affaires de l'Europe qu'indirectement et par contre-coup. Or, chez les Phéniciens, nous remarquons toutes les aptitudes contraires, donc les Phéniciens ne sont pas des Sémites. La rigueur du raisonnement est parfaite ; mais tout cela est-il sérieux? Comment! vous faites une théorie, par laquelle vous distinguez les races d'après la langue ; et parce qu'un cas vous embarrasse, vous laissez là tout bonnement votre théorie pour en construire une autre mieux appropriée ! Ne voyez-vous donc pas que vous ruinez du coup la première? M. Renan, qui a trouvé cette phrase étonnante, que *le désert était monothéique*, n'est pas un critique, mais un poëte. Il se fait lire avec un intérêt toujours égal, et en cela il diffère de la plupart de ses confrères de l'Académie, qui, au malheur d'être faux, joignent le tort plus grave d'être démesurément ennuyeux.

M. Michel Nicolas, homme très-intéressant et très-instruit, a donné aussi une théorie du cas juif. Sans parler

de l'interprétation qu'il donne de ce singulier monothéisme, nous nous arrêterons sur l'explication vraiment curieuse qu'il fournit des aptitudes toutes différentes du peuple juif, avant sa dispersion et après sa dispersion. Le peuple juif habitant la Palestine était un peuple agricole, et depuis qu'il en a été chassé, ou tout au moins depuis fort longtemps, il fait de la banque. Un partisan de la théorie des races n'envisage pas un tel cas sans émotion; car le coup est terrible pour ses idées. Mais un théoricien convaincu ne perd jamais contenance et ne tarde pas à trouver une explication. Voici donc ce que répond M. Nicolas : C'est par l'état final qu'il faut juger des aptitudes d'une race, les états primitifs n'étant le plus souvent que le produit d'une compression. Or, les véritables aptitudes du peuple juif sont dans la banque. C'est une race de banquiers, et ce que vous prenez pour une race d'agriculteurs, au début de l'évolution, n'est qu'une race de banquiers comprimés. — Cette théorie, pour être bizarre, n'en est pas moins gaie. Quelle certitude aurez-vous jamais sur les aptitudes d'une race quelconque, si vous admettez qu'il peut n'y avoir qu'apparence, et que l'état le mieux constaté peut n'être que l'enveloppe d'une chrysalide d'où sortira, dans un temps donné, l'état normal et définitif. Une race guerrière ne sera donc qu'une race agricole comprimée; une race commerçante ne sera qu'une race guerrière comprimée! On sourit de ces puérilités. Faut-il qu'une théorie aveugle assez complétement celui qui la soutient pour lui cacher tant de motifs suffisants et palpables qui expliquent ces modifications si fréquentes dans la vie des peuples! Comment ne voit-on pas que les nécessités mêmes de l'existence ont imposé aux nations le genre de travaux qu'elles ont

adopté? Le peuple juif a été d'abord agriculteur, parce que cet état pouvait seul à l'origine lui procurer les moyens de se nourrir. Pourquoi eût-il été chercher fort loin ce qu'il trouvait sur le coin de terre qui lui était réparti? Il n'était pas, comme certaines nations, acculé à la mer et forcé de subsister par la navigation et les colonies; il n'était point tenu à un état de guerre perpétuel avec ses voisins; pourquoi eût-il été surtout commerçant ou guerrier? il a pris l'état agricole parce que c'était pour lui le plus assuré et le plus commode. Plus tard, après sa dispersion par Titus, il est arrivé que la religion catholique, de plus en plus dominante et qui le considérait comme le bourreau de son dieu, lui refusa, dans tous les pays où elle dominait, les droits qui appartenaient à tout citoyen. Les Juifs, race maudite répandue en Espagne, en France, en Italie et en Allemagne, ne purent acheter et posséder la terre et se fixer au sol d'une patrie. Méprisés et haïs de tous, ils furent tenus sur un qui-vive perpétuel, dans la crainte continue de l'expulsion ou même de la mort. Les Juifs furent ce qu'ils pouvaient être; ils se firent usuriers, escompteurs, banquiers; ils prirent le commerce dont le fonds était le plus mobile, celui qui se prêtait le mieux à la fuite rapide, lorsqu'ils sentaient crouler sur eux l'édifice qui les abritait. Comme on leur refusait la terre, ils prirent l'or et en furent bientôt riches et avares. Mais tout cela n'est qu'un produit des circonstances, c'est la force des choses qui a créé ces hommes d'argent et non une aptitude particulière qui ne s'est développée que peu à peu. La France de 89 a donné aux Juifs les droits civils et politiques; ils sont devenus patriotes; ils occupent aujourd'hui les positions sociales les plus diverses; ils se montrent

habiles dans toutes les carrières; il suffira de quelques générations pour qu'ils produisent des guerriers, quoi qu'en pense M. Nicolas. Si beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui encore confinés dans la banque, c'est qu'ils suivent une impulsion donnée. C'est qu'en effet et depuis longtemps, ils ont acquis, par la culture incessante et héréditaire des mêmes facultés, une supériorité réelle dans leur profession et que nulle autre, par cela même, ne leur procurerait autant de profits.

D'ailleurs le même fait ne s'est-il point renouvelé pour les Maures d'Espagne, qui, après le retour de la domination catholique, placés dans des conditions tout à fait semblables à celles où s'était trouvé le peuple juif après sa dispersion, devinrent eux aussi, faute de mieux, escompteurs et usuriers. Ne vit-on pas le grand Cervantès lui-même réclamer l'expulsion de ces accapareurs de l'or espagnol?

Il nous reste à parler des diverses tentatives de théorie positive que le mosaïsme a suscitées jusqu'à nos jours. Pour des raisons que nous donnerons tout à l'heure nous verrons combien il était difficile qu'une théorie positive complète et suffisante pût surgir avant notre siècle. Les essais très-recommandables de certains auteurs tendent plutôt à éclaircir quelques points de cette histoire qu'à en donner une systématisation réelle. Spinosa et Volney ont attaché leur nom à cette sorte de travaux; Spinosa en hasardant une théorie du prophétisme, Volney en cherchant à résoudre le cas juif par une ingénieuse comparaison avec l'état actuel de l'Arabie. Mais ces deux hommes, comme tous ceux qui jusqu'ici se sont attachés à cette partie de l'histoire, ont surtout fait de la critique historique; et c'est

principalement à ce point de vue que nous les apprécierons dans quelques instants, quand, après avoir traité de la critique en général, nous aborderons la critique particulière des documents juifs.

II

DE L'ENSEMBLE DES DOCUMENTS D'APRÈS LESQUELS PEUT ÊTRE RÉSOLU LE PROBLÈME DE MOISE.

L'examen sommaire auquel nous venons de nous livrer démontre la nécessité de soumettre enfin ce grand problème à une méthode pleinement positive et indépendante de toutes les habitudes théologico-métaphysiques. Mais avant de rechercher cette solution définitive, nous avons à faire l'inventaire des nombreux documents dont se sont servis jusqu'à nous les théoriciens du mosaïsme; nous avons à les examiner, à les peser; nous avons à nous occuper, en un mot, de *critique historique*.

Nos académiciens ont fait de la Critique nous ne savons quelle déesse inaccessible, ne confiant ses secrets qu'à un petit nombre d'initiés. La critique serait quelque chose d'extraordinaire et de surhumain, tout à fait au-dessus du médiocre génie de la France, et qui ne pouvait être traitée comme il convenait que par l'incomparable Allemagne. Seuls des savants en *us*, en *off* ou en *ski* étaient capables de faire de la critique. Fantasmagorie pure! De tous temps on a fait de la critique; on en a même fait d'excellente, et il y a plus d'un siècle que les principes en ont été établis en France avec une sûreté de main qui ne sera pas dépassée. Il est vrai, que les Descartes, et les Lavoisier avaient

mieux à faire qu'à s'occuper de critique, et que ç'aurait été un désastre pour l'Humanité que de tels génies eussent abandonné un instant leurs spéculations habituelles pour épeler des livres hébreux. Mais si les plus grands noms de la science ne sont point tous attachés à ces études, elles ont néanmoins occupé des esprits tellement distingués qu'elles ont été bientôt portées à leur perfection et que pour l'Allemagne comme pour la France il n'y a aujourd'hui qu'à s'incliner et à suivre.

La critique, ce profond mystère académique, consiste à apprécier l'exactitude des divers documents historiques et en même temps le degré de leur certitude. Il y a dans toute science réelle deux opérations : 1° *Constater* et *apprécier* les faits ou phénomènes; 2° trouver les *relations* entre les faits ou déterminer les lois qui y président. Ces deux opérations se retrouvent en sociologie comme ailleurs: l'observation y est la base même de la science ; mais chaque science a sa manière d'observer; chacune a sa méthode qui lui est propre; chacune a ses procédés, ses moyens particuliers d'observation. La critique n'est autre chose que la théorie de la méthode d'observation dans les phénomènes sociologiques. Cette théorie s'est établie graduellement depuis le XVII^e^ siècle, elle est arrivée dans le cours du XVIII^e^ à un état de développement à peu près parfait, et elle n'attend plus aujourd'hui que sa systématisation positive. Bien qu'en effet cette théorie de l'observation sociologique ne pût s'achever définitivement et se systématiser qu'à la condition préalable d'une philosophie des sciences suffisamment constituée et d'une pleine indépendance mentale de la part de ses auteurs, cependant les esprits éminents, qui, depuis plusieurs siècles, se sont oc-

cupés d'histoire, ont de plus en plus introduit dans cette étude parfois si obscure les règles excellentes qui n'ont cessé de guider leurs successeurs. C'est donc la prétention la plus absurde et la plus outrecuidante que celle de nos contemporains à l'invention de la critique; les Chinois sourieraient vraiment de tant de fatuité, eux qui, par la nature même d'une civilisation où le *sentiment de la continuité* a développé au plus haut point les études historiques, sont arrivés dans cette partie de la science au plus étonnant degré de perfection.

C'est au grand mouvement philosophique et scientifique qui avait pris naissance avec Descartes, qu'est due l'impulsion qui a fondé une méthode d'observation en sociologie. Ce sont les méthodes mêmes employées dans les sciences inférieures qui ont frappé par la grandeur des résultats obtenus ceux qui préparaient alors la sociologie, et les ont amenés à en faire l'application à la science la plus difficile et la plus compliquée. Volney ne cesse de proclamer l'emploi dans les études historiques de ces méthodes qui ont été si précieuses pour l'élaboration des sciences plus élémentaires.

Mais le véritable fondateur de la critique, celui qui l'a porté à un état tellement parfait que le Positivisme seul, par une systématisation plus complète, pourra aller au delà, c'est notre illustre Fréret. Cartésien et newtonien tout ensemble, entraîné par cette passion d'exactitude scientifique qu'il avait prise dans l'admiration et l'étude de ses grands modèles, il aborda l'histoire avec la résolution d'y apporter la rigueur des mêmes procédés. Il institua d'abord la méthode qu'il comptait suivre : ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires, et sur le degré de certitude de*

leurs preuves font éclater à chaque page tout ce qu'il y avait de bon sens, de jugement vrai, et de solidité dans ce merveilleux esprit. On peut dire que cette œuvre qui est vieille aujourd'hui de plus de cent ans est le véritable *Discours de la méthode* en sociologie. Il n'en est pas une ligne qui ne mérite d'être recueillie et qui ne doive se fixer dans la mémoire de ceux qui débutent dans la science. Nous ne pouvons tout citer, mais nous prendrons au hasard quelques passages qui inspireront sûrement la curiosité de lire le mémoire tout entier.

« Il ne suffit pas de déterminer, en général, dit-il, le « degré d'autorité des écrivains dont on emploie les frag- « ments, il faut encore les interpréter et les suppléer par « des conjectures et des hypothèses qui ne tirent leur force « que de leur probabilité et de leur liaison avec le reste « de l'histoire. C'est principalement sur cet article que la « méthode des savants du siècle passé me paraît « vicieuse.

« La méthode qui peut nous mener au vrai dans quel- « que étude que ce soit, est celle qui commence par ras- « sembler des connaissances certaines sur les points par- « ticuliers, et qui ne regarde les principes généraux que « comme le résultat nécessaire de toutes les propositions « particulières, dont la certitude est déjà constante; c'est « elle qui sait distinguer non-seulement entre le vrai et le « faux absolu, mais encore entre les divers degrés de « probabilité qui approchent plus ou moins l'un de l'autre « de ces deux termes; c'est celle qui ne se contente pas « de discerner les diverses nuances du certain et de l'in- « certain en général, mais qui sait encore faire la diffé- « rence des diverses espèces de certitude, propres à cha-

« que science et à chaque matière; car il n'en est presque « aucune qui n'ait sa dialectique à part.

« Cette méthode n'a point été celle qu'ont suivie les sa- « vants hommes dont j'ai déjà parlé; ils ont commencé par « prendre leur parti dans les anciennes histoires, ou dans « celles des temps antérieurs à Cyrus, sur une légère et « superficielle inspection de quelques-uns des fragments « qui nous en restent; et après cela ils semblent avoir « étudié, non pour parvenir à la connaissance de ce qui « est, mais pour trouver des preuves de ce qu'ils ont ima- « giné devoir être; ils se sont cru en droit de lier ces « fragments par des suppositions ordinairement arbitraires, « et qu'ils présentent le plus souvent à leurs lecteurs, « comme ayant une certitude égale à celle du reste de « l'histoire. Dans le choix des témoignages opposés, c'est « rarement par la force et la solidité des preuves sur les- « quelles ils se sont appuyés, qu'ils se déterminent : ils ne « s'attachent presque jamais à rechercher le caractère par- « ticulier de sincérité et d'exactitude de l'auteur dont ils « sont tirés, la manière dont il avait pu être instruit des « faits sur lesquels il dépose, ou l'intérêt qu'il pouvait « avoir d'en altérer la vérité; ils sont déterminés le plus « souvent, dans ces occasions, à rejeter ou à recevoir ces « témoignages, par la convenance qu'ils y trouvent avec « les hypothèses qu'ils ont embrassées en commençant « leur ouvrage. La preuve en est claire : ils admettent et « rejettent le témoignage d'un même auteur, selon qu'il « les accommode ou les embarrasse, et quelquefois ils re- « çoivent une partie du même témoignage, tandis qu'ils « rejettent l'autre; ces deux différentes parties ayant la « même autorité, ne peuvent cependant être séparées sans

« violer la première règle de la critique qui veut que les « témoignages soient indivisibles. »

Si nous bornons ces citations, c'est que le temps nous presse et que nous ne pouvons tout parcourir. Quelle admiration ne fait pas naître tant de simplicité et de raison quand on considère à quel degré de certitude et de précision une semblable méthode a pu conduire son auteur ! Pour n'en citer qu'un exemple entre tant d'autres, nous rappellerons qu'au XVIII^e^ siècle il n'était pas un philosophe ou un savant qui ne haussât les épaules quand on lui parlait de ces *pluies de pierre*, rapportées par les anciens et regardées par eux comme des prodiges. Fréret, pesant les témoignages et leurs auteurs, appréciant comme il convenait les documents qui en faisaient mention, proclama, dans ses *Réflexions sur les prodiges rapportés par les anciens*, que ces phénomènes qui paraissaient si extraordinaires à ses contemporains, devaient cependant être tenus pour vraisemblables et qu'il ne pouvait y avoir de certitude en histoire si ces faits, appuyés sur un tel ensemble de preuves, étaient contestés. Or, ce qu'ignoraient les savants du XVIII^e^ siècle, ceux du XIX^e^ l'ont découvert : les pluies de pierre sont devenues un phénomène vulgaire, et tout le monde connaît les aérolithes des nuits d'août. Existe-t-il une preuve plus éclatante de l'excellence d'une méthode et de ses procédés qu'une telle justesse dans ses résultats? Est-ce un Allemand qui a découvert ces choses? Est-ce un Allemand qui a trouvé cette méthode et l'a si merveilleusement appliquée? Ce vrai Français, vigoureux et clair comme les grands savants de son pays, y a laissé une tradition et des successeurs. Faut-il citer Letronne, surnommé justement *le Fréret du XIX^e^ siècle*, et qui a montré dans

ses travaux sur l'Égypte, devenus classiques dans toute l'Europe, jusqu'où pouvait aller la divination historique? Citerons-nous enfin le dernier représentant de cette grande race, notre contemporain Eugène Burnouf, cet admirable philologue, qui a ressuscité la langue sacrée de Zoroastre et révélé au monde cette grande religion bouddhique, si peu connue avant lui? Est-il possible que, possédant de tels chefs, de tels guides, de tels modèles, nos savants français n'aient point honte de chercher à l'étranger leurs admirations et leurs principes?

Nous nous sommes assez étendus sur la critique en général pour traiter maintenant de la critique appliquée au cas de Moïse et des Juifs. Comme nous l'avons dit plus haut, cette critique, jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle, ne pouvait être que très-bornée et très-imparfaite. Pendant fort longtemps il a fallu une audace d'esprit et un courage peu communs pour aborder la critique des livres saints. Les documents juifs étaient trop étroitement liés à l'existence même du catholicisme pour que celui-ci, à une époque où il était maître absolu, permît facilement que l'on portât le flambeau dans des obscurités qu'il était dangereux de dissiper. Toutes les parties de cette foi étaient trop unies, trop bien soudées les unes aux autres, pour que l'on pût détruire l'une d'elles sans que l'édifice entier fût atteint; et s'il se rencontra quelques hommes hardis pour tenter l'aventure, l'accueil que firent à leurs travaux les puissances d'alors découragea leurs imitateurs. D'un autre côté les tentatives de ce genre, quelles qu'elles fussent, ne pouvaient être conçues dans un esprit suffisamment impartial. Les uns apportaient dans cette critique leurs théories théologiques, les autres, et c'était le plus grand nombre,

poursuivant avant tout la ruine du catholicisme dans celle du mosaïsme paternel, y mettaient toute l'ardeur révolutionnaire : ce n'était de part ni d'autre une critique vraiment positive. Mais, nous le répétons, cette appréciation générale de la Bible avant Jésus-Christ est le fait d'un très-petit nombre. La plupart de ceux qui ont étudié les livres saints se sont bornés jusqu'à nos jours à des critiques de détail véritablement inoffensives. Toute l'audace des commentateurs s'est bornée à disputer bravement sur des faits aussi importants que celui de la maladie plus ou moins propre dont furent frappés les Philistins, quand ils se furent emparés de l'arche sainte.

Nous n'avons à nous occuper ici que des critiques sérieux, de ceux qui risquaient leur tête ou tout au moins leur liberté.

Le premier en date est Spinosa. Né à Amsterdam, de famille juive, il était devenu cartésien. Par une tendance toute naturelle il tenta d'appliquer les procédés scientifiques à l'éclaircissement des livres de sa première religion, et fit paraître à Amsterdam, en 1670, son fameux *Tractatus theologico-politicus*, le seul ouvrage qu'il ait publié de son vivant, tant il fut effrayé de l'orage qu'il suscita. Il cherche à démontrer que les livres juifs n'ont pas d'autre valeur que tous les autres livres d'histoire, qu'ils n'ont point de privilége spécial qui les dispense de la critique. Il hasarde une théorie du prophétisme, qu'il cherche à faire rentrer dans une théorie plus générale. Il fait voir quelle incertitude règne dans l'intelligence des livres juifs à cause de l'absence de voyelles qui persiste dans ces livres jusqu'à l'apparition de la *Massora;* il cite cet exemple de l'interprétation donnée par saint Paul dans

une épître aux Hébreux d'un passage de la Genèse, différant de l'interprétation donnée de ce même passage, après l'introduction des *points-voyelles* dans l'orthographe des livres juifs par les *ponctuistes*, comme les appelle Spinosa. Là où ceux-ci ont lu. « *Et Israël se pencha vers le sommet de son lit*, » saint Paul a lu : « *Et Israël se pencha sur le haut de son bâton.* » Il note au passage un autre mot, le mot *yemin*, qui a également embarrassé les interprètes, dont les uns ont tenu pour *géant*, les autres pour *mulet*, et les derniers pour *eaux-chaudes*. Spinosa établit sans peine toute la difficulté qu'il y a à déchiffrer un texte donnant lieu à des interprétations si différentes. Mais ce n'est pas tout. Dans un huitième chapitre il discute l'authenticité des premiers livres de la Bible; il fait voir que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse qui raconterait sa propre mort dans le *Deutéronome* et dans l'*Exode* des miracles qu'il n'a pas faits; il montre que ces livres, comme ceux de *Josué*, des *Juges*, de *Ruth*, de *Samuel* et des *Rois*, ne sont point l'œuvre des hommes plus ou moins marquants auxquels ils sont attribués, mais plutôt celle d'un ou de plusieurs littérateurs postérieurs qu'il cherche à déterminer.

Nous trouvons ensuite l'ouvrage du père Richard Simon, prêtre de la congrégation de l'oratoire. Son *Histoire critique du vieux testament*, imprimée à Paris en 1678, fut immédiatement supprimée sur les instances de Bossuet. L'auteur avait beau affirmer dans sa préface qu'il ne travaillait qu'à la consolidation de l'Église; le terrible évêque vit le danger et le supprima. Deux ans après, en 1680, l'ouvrage reparaissait à Amsterdam, ce refuge éternel des philosophes. Il était divisé en trois parties. Dans la pre-

mière, l'auteur traitait du texte hébreu de la Bible, depuis Moïse jusqu'à son époque ; il montrait que les manuscrits sur lesquels on s'appuyait étaient tous postérieurs à Jésus-Christ, que tous étaient loin d'être d'accord, qu'on n'avait sur les manuscrits antérieurs que de très-vagues indications et qu'en somme, il n'y avait pas à montrer une confiance plus absolue en cette sorte de documents qu'on ne faisait pour les histoires de Plutarque ou de Tite-Live. Dans une seconde partie, l'auteur traitait des différentes versions de la Bible et de la valeur qu'il convenait d'accorder à chacune. Dans une troisième enfin il enseignait la vraie méthode pour bien traduire la Bible, montrant combien l'écriture y était obscure, et terminait par une critique des meilleurs auteurs, juifs ou chrétiens, qui avaient écrit sur la Bible. Le livre de Richard Simon est l'œuvre d'un critique supérieur. Toutes les règles de la méthode que Fréret formulera cinquante ans plus tard, sont déjà appliquées dans cette critique du vieux testament avec une sûreté et une précision vraiment remarquables.

Astruc, médecin de Louis XV, qui avait fait de la Bible l'étude la plus approfondie, publia à Bruxelles un ouvrage intitulé : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse.* Il y fait cette remarque que les documents dont se compose la Genèse sont le plus souvent juxtaposés ; les mêmes choses y sont racontées plusieurs fois et de façon différente. Pour qu'on en juge mieux, il place côte à côte sur deux colonnes voisines et dans une même page deux récits, qui plus ou moins séparés dans le texte ne semblent pas se rapporter au même fait. Par ce simple rapprochement, l'identité saute aux yeux. Il en conclut que la Bible n'est

qu'une sorte de compilation. Il note encore que Dieu y porte deux noms différents : Elohim et Jéhovah ; que ces noms ne sont pas employés indistinctement, et que les récits où le premier intervient ont un caractère tout autre que ceux où domine le second. C'est même de cette dissemblance qu'est parti M. Nicolas pour suivre à travers l'histoire juive une lutte entre de soi-disant Elohistes et de soi-disant Jéhovistes, dont la découverte fait assurément honneur à son imagination, mais qui n'est encore appuyée par aucune espèce de documents.

Nous nommerons encore Volney qui a fait faire un pas si capital à la chronologie des Juifs et qui a enfin ramené le judaïsme aux lois ordinaires de l'histoire. Il apporta dans l'étude de cette grande question un esprit véritablement scientifique, quoique trop imbu encore de préjugés révolutionnaires.

Il nous resterait à passer en revue les travaux de plusieurs critiques allemands ou français, ceux de M. Munck, de M. Kuenen, et l'œuvre si pleine d'aperçus ingénieux de M. Nicolas, mais nous avons hâte de dire quelques mots de ces documents eux-mêmes sur lesquels tant de critiques se sont exercés.

Les livres juifs s'arrêtent à l'époque des Macchabées ; le canon de la Bible ne va pas au delà. Ils sont composés en hébreu, qui est une langue morte depuis la captivité de Babylone. Esdras a coordonné des livres écrits dans une langue qu'on ne parlait plus. Ces livres ne sont pas uniquement des ouvrages d'histoire ; la poésie et le roman y tiennent leur place. Nous trouvons d'abord le *Pentateuque* composé de cinq parties : *Genèse*, *Lévitique*, *Nombres*, *Exode*, *Deutéronome* ; 2° le livre de *Josué* ; 3° celui

des *Juges*; 4° les quatre livres des *Rois*; 5° les deux livres des *Chroniques* ou *Paralipomènes*, sorte de résumé historique, contenant la généalogie de la nation juive depuis Adam. Dans ce que nous venons de citer est contenue l'histoire du peuple juif; çà et là on rencontre bien du roman, comme dans la Genèse, et de la poésie comme les cantiques de Moïse au Deutéronome et dans l'Exode; mais l'ensemble constitue une œuvre historique. A côté de ces grands livres d'histoire générale, se trouvent placés les livres des prophètes, mélanges de poésie et d'histoire; puis quelques récits épisodiques contenus dans les livres de *Judith*, de *Tobie*, de *Jonas*, d'*Esther* et de *Daniel*. Tout le reste appartient à la poésie : Ce sont *le livre de Job*, *les psaumes de David*, *les Proverbes*, *l'Ecclésiaste*, *la Sagesse*, *l'Ecclésiastique*, *le Cantique des cantiques*, et *les Lamentations de Jérémie*. Il est inutile de faire apprécier la richesse d'une semblable littérature et les ressources qu'elle présente au philosophe pour former son jugement sur les mœurs, le caractère, les aptitudes et le génie du peuple qui l'a créée.

Nous avons vu plus haut que le Pentateuque n'était point l'œuvre de Moïse, et paraissait appartenir à une époque beaucoup plus rapprochée. Cette époque ne peut être fixée avec précision. On oscille dans une période de 500 ans, entre Salomon et l'époque de la captivité. Le Pentateuque étant écrit, paraît-il, dans la même langue que les prophètes, on est porté à penser que les deux ouvrages sont du même temps.

En ce qui concerne la chronologie juive, nous pouvons dire d'une façon générale que l'incertitude augmente à mesure que l'on remonte dans le passé. Suivant Volney,

on peut l'établir jusqu'à Samuel d'une façon supportable; entre Samuel et Josué, on ne doit rechercher qu'un à peu près; au delà il n'existe rien. Nous ne possédons aucun renseignement exact sur les méthodes en usage chez les anciens Hébreux pour mesurer le temps. La Bible raconte qu'ils comptaient, avant la captivité, par jour, mois et année. Le jour commençait *probablement* le soir; mais où commençait le soir? La longueur du jour ne semble pas avoir été une mesure précise. Quant à la *subdivision* du jour, et aux moyens mécaniques nécessaires pour l'établir, il n'en est fait aucune mention. Peut-être cependant connaissaient-ils l'usage du cadran solaire, s'il faut en croire un passage du livre d'Isaïe, où il est dit que l'ombre rétrograda. La semaine porte en hébreu le nom de *schbouah*, ce qui veut dire *septaine*. Les jours, sauf le dernier, sont désignés par leurs numéros d'ordre; le dernier seul s'appelle *sabbath* ou *repos*. Le mois s'appelle *chodesch* ou *renouvellement*, ce qui fait supposer qu'il allait d'une nouvelle lune à l'autre; dans les derniers temps de la monarchie, on célébrait les néoménies. *Schanah* ou année signifie *répétition*. Le Pentateuque place le commencement de l'année à l'époque de la maturité du froment et sa fin à la récolte des fruits; c'est une sorte d'année lunisolaire grossièrement déterminée, et probablement empruntée aux Chaldéens.

Si l'on prend les livres historiques des Juifs, on constate une parfaite incohérence dans les indications des années des règnes, quoique les variations oscillent entre des limites assez restreintes. « Comment concilier, dit « Volney, les hautes idées que l'on a voulu se faire de « l'origine et de la nature de ces livres juifs avec l'inexac-

« titude, les négligences, les fautes matérielles de leur « rédaction qu'on ne peut mettre toutes à la charge des « copistes ; si les calculs eussent été clairs et bien or- « donnés ; si les sommes partielles eussent été contrôlées « par une addition résumée, les copistes n'eussent point « commis tant de divagations. Ce désordre de la chroni- « que des rois est une preuve sensible qu'aucune auto- « rité publique n'a présidé à sa confection, qu'elle n'est « point un ouvrage officiel, mais le travail volontaire d'un « ou de plusieurs individus, sans caractère authentique, « et dont le nom par cela même n'a point été apposé. »

Les indications que l'on possède sont suffisantes pour permettre une série chronologique jusqu'à Samuel. Au delà, c'est une approximation de plus en plus éloignée, et pour Moïse et les temps antérieurs, non-seulement les documents font défaut, mais il est inadmissible que ces documents aient pu exister. Comment eût-il été possible à Moïse de raconter la vie de peuples pasteurs qui ne possédaient aucun moyen quelconque de conserver le souvenir des événements? Cela n'est pas croyable et se trouve contredit par la force même des choses, plus puissante que toutes les sortes de documents.

III

DES CONDITIONS D'APPLICATION DE LA MÉTHODE POSITIVE A LA SOLUTION DU PROBLÈME DE MOÏSE.

En parlant de Fréret, dans le cours de cette leçon, nous avons dit qu'il avait formulé presque toutes les règles essentielles de la méthode d'observation en sociologie, et qu'il ne leur manquait véritablement qu'une systématisa-

tion positive. Cette systématisation est possible aujourd'hui. Des sciences qui naissaient à peine au temps de Fréret, d'autres qui n'étaient pas nées encore, sont aujourd'hui pleinement constituées et permettent de déterminer ces réactions réciproques de l'ensemble sur les parties, et des parties sur l'ensemble, qui sont le fond même de toute systématisation. La *Biologie*, la *Sociologie* et la *Morale* vont nous fournir des principes qui, il y a un siècle, n'étaient pas établis d'une façon *positive*; et qui nous seront du plus utile secours pour compléter cette méthode d'observation sociologique. D'autre part la philosophie des sciences, qui n'existait pas avant Auguste Comte, nous présentera des renseignements précieux sur l'art d'observer dans les sciences, et principalement dans les sciences inférieures, où cet art a été définitivement fondé. L'observation astronomique est en effet le plus parfait modèle que l'on puisse se proposer. Cette perfection tient surtout à ce que les observations astronomiques sont le point de départ de prédictions vérifiables, et que la valeur des observations se trouve tôt ou tard jugée par leurs résultats. C'est encore en astronomie qu'éclate avec le plus d'évidence cette réaction mutuelle de l'observation sur la théorie, que les critiques n'ont pas voulu voir, et qui est cependant la base de tout perfectionnement sérieux dans les sciences. On n'observe point pour le plaisir d'observer. On observe pour découvrir les lois de succession et de similitude qui relient entre eux les phénomènes correspondants; et l'on ne saurait trop insister sur ce point capital que, *non-seulement les phénomènes observés servent de base aux théories, mais surtout que les théories sont le moyen fondamental de perfectionner les méthodes d'observation.* L'astronomie

offre jusqu'à l'évidence la preuve de cette proposition.

On observe d'abord grossièrement le coucher et le lever d'une étoile, c'est-à-dire des *temps* et des *directions*. Viennent les Grecs, qui, ayant fondé la géométrie abstraite, construisent une théorie géométrique sur la marche de ces phénomènes célestes, ce qui permet des prévisions plus précises. Mais comme les prévisions ne se sont point réalisées, on conclut que les observations sont insuffisantes ou mal prises, et l'on perfectionne aussitôt la méthode d'observation, afin de pouvoir raisonner sur des phénomènes mieux établis. La théorie seule pouvait suggérer et diriger l'invention de procédés nouveaux mieux appropriés. Grâce à elle, grâce à cette réaction salutaire de la théorie sur l'art d'observer, on est conduit à deux progrès dont l'importance est capitale dans la science. Le caractère de l'un et de l'autre est d'opérer sur les observations brutes une *défalcation*, qui tient compte de la position de l'observateur et permet de rendre les observations à la fois plus comparables et plus précises. Avant la découverte de la théorie des *Réfractions* et de la théorie des *Parallaxes*, les observations de deux individus différemment placés ne pouvaient jamais être concordantes.

La *parallaxe* tient compte de la position excentrique de l'observateur, et ramène les observations à ce qu'elles seraient si l'observateur était au centre de la terre. Grâce à cette défalcation, toutes les observations sont prises comme si tous les observateurs étaient placés en ce même point. On fait un pas de plus, et pour le cas des planètes, on défalque l'influence de la position du centre de la terre. Par une nouvelle parallaxe, on ramène les observations à ce qu'elles seraient si tous les observateurs étaient placés

au centre du soleil. Par la théorie des *réfractions*, on défalque l'influence variable du voile gazeux à travers lequel nous observons, et l'on ramène les observations à ce qu'elles seraient si nous n'avions pas d'atmosphère. Enfin, grâce à une théorie plus savante, on a pu tenir compte de l'aberration de la lumière et de la nutation de l'axe de la terre. C'est ainsi que par d'admirables acheminements, l'observation brute fut peu à peu soumise à une suite de défalcations, qui rendirent les résultats comparables entre eux en dégageant toute influence de la situation propre à l'observateur.

Pour clore la série des grandes découvertes, Newton, appuyé sur la géométrie générale et sur la mécanique définitivement constituée, fonde la *mécanique céleste*, expression vraie de cette réaction puissante des sciences inférieures sur les supérieures à laquelle est dû le progrès simultané de l'observation et de la théorie. Nous ferons remarquer, en terminant ces quelques considérations, que la théorie ne perfectionne pas seulement l'observation en lui donnant un degré de précision qu'elle n'avait pas, mais aussi et surtout en éliminant les observations purement oiseuses et en fixant une destination aux observations.

L'observation sociologique doit nous présenter tous ces caractères, mais en même temps la complication croissante et les caractères spéciaux résultant de la nature même des phénomènes auxquelles elle s'applique. En dehors de la méthode de *filiation* qui lui est propre, elle empruntera directement aux sciences inférieures leurs méthodes d'investigation et en particulier la *méthode comparative*. Mais ce qu'elle appliquera par-dessus tout et c'est là-dessus principalement que nous voulons insister, c'est la méthode

de *défalcation*, que nous avons trouvée en astronomie. Cette *théorie des coefficients de défalcation* prend en sociologie une telle extension que toutes les règles de l'art d'observer en cette science, y sont, pour ainsi dire, contenues. Nous appliquerons le coefficient de *défalcation personnelle*, qui tient compte des caractères intellectuels et moraux de l'observateur ; le coefficient de *défalcation de position*, qui tient compte de la situation sociale de l'individu : le narrateur est-il contemporain du fait qu'il rapporte? Est-il intéressé ou non dans l'affaire? S'il s'agit d'une bataille, est-il chef ou soldat? Est-il gouvernant ou gouverné? nous appliquerons enfin le coefficient de *défalcation de l'époque*, non-seulement parce que nous avons à tenir compte du moment où a vécu l'historien, de la distance plus ou moins grande qui le sépare des événements qu'il raconte, mais surtout parce que nous devons faire un cas principal de la nature de la *théorie générale* qui, à une époque donnée, dominait l'observateur. Seul le positivisme pouvait fournir des règles sur ce dernier point, puisque seul, il a su apprécier jusqu'ici les différentes théories qui ont occupé la scène de l'Humanité.

La première chose qu'il importe d'établir, en abordant la théorie de Moïse, c'est qu'il ne faut point s'attacher dans ce cas, comme dans tous les cas analogues, à une prévision que le problème ne comporte pas. Les documents sont trop insuffisants pour qu'on puisse rechercher autre chose qu'une simple approximation. Vouloir aller au-delà c'est faire du roman et non de l'histoire, c'est se condamner à rejoindre dans l'inutilité et l'oubli la meilleure partie des livres que le mosaïsme a suscités. On admire très-certainement les Macchabées de Haendel, et le type de

Moïse qu'a crée Michel-Ange, mais on se garde bien de leur demander ce qu'ils savent des Macchabées ou de Moïse; car personne ne s'imagine qu'ils ont fait là de l'histoire. Cependant la plupart des ouvrages qui se rapportent au judaïsme ne sont pas plus vrais et sont assurément moins intéressants et moins beaux. D'ailleurs il faut bien remarquer que plus la précision est impossible à atteindre, moins aussi elle est nécessaire; car à ces époques de l'histoire humaine où les documents nous font défaut, le mouvement social est d'une lenteur si majestueuse que l'erreur de quelques années, de cinquante ans, d'un siècle peut-être, serait moins grave que l'erreur de quelques jours, de quelques heures même dans l'histoire de notre temps.

Nous aurons pour nous diriger dans ces études difficiles deux guides dont le secours a fait défaut à la plupart de ceux qui nous ont précédés; une *théorie positive de la nature humaine*, et *la sociologie*. Sans une théorie de la nature humaine, mieux vaut ne pas faire d'histoire, puisqu'on ne saura point apprécier ce qui est possible de ce qui ne l'est pas, ce qui est important de ce qui est secondaire. Il faudra croire sur parole les récits les plus merveilleux; puisqu'on ne connaîtra pas entre quelles limites précises peut varier la nature humaine, l'intelligence des hommes et leur moralité. Ne faut-il pas, suivant la très-juste remarque de Hume, considérer tout fait énoncé qui suppose une puissance mentale et morale exagérée, comme non moins impossible que celui qui suppose une *taille* ou une *durée* supérieure aux limites moyennes généralement constatées. Nous ferons donc un usage constant de cette théorie positive, telle que nous la trouvons condensée dans le tableau cérébral donné par Auguste Comte. Nous n'avons pas à

en parler ici avec détail. Nous nous contenterons de rappeler quelques-uns des théorèmes généraux que cette théorie a définitivement établis :

1° Quelle que soit leur origine, d'ailleurs inaccessible, il existe entre les hommes une parfaite identité dans les caractères fondamentaux qui les constituent; tous les hommes sont construits sur un type commun; ils sont semblables, et cette similitude s'étend jusqu'aux animaux supérieurs, ce qui est la base même de la méthode comparative en biologie. Nous avons assez insisté sur ce point au début même de cette leçon pour qu'il soit inutile d'y revenir ici.

2° Mentalement et moralement, l'espèce humaine est médiocre; elle n'est capable en général ni de très-grandes vertus, ni de très-grands vices; une intelligence vraiment supérieure est la chose du monde la plus rare; et ce qui fait défaut par-dessus tout, c'est le génie abstrait, celui qui découvre les lois, celui qui invente, celui qui construit.

3° Tout perfectionnement se transmet et se fixe par l'hérédité, et les générations en s'accumulant produisent ces différences profondes qui se manifestent entre les peuples. De là les *races*, ce phénomène purement sociologique, quoi qu'en aient dit nos modernes métaphysiciens.

4° Le résultat de tout travail mental est la prévision, d'où dépend l'action. Cette disposition, cette aptitude à faire des prévisions nous est commune avec les animaux, et c'est elle que nous voyons se manifester dans l'histoire sous les formes les plus diverses, depuis les jongleries des sorciers fétichistes, les prophéties et les oracles, jusqu'aux prévisions précises de la science.

Un dernier mot sur la sociologie. La sociologie abstraite

tant statique que dynamique sera le fondement même de nos observations et de nos théories concrètes.

La statique sociale nous a fait reconnaître sous des formes diverses l'existence *spontanée* dans toute société humaine de la *Propriété*, de la *Famille*, du *Langage* et de la *Religion*. Nous savons qu'à mesure que les fonctions se multiplient en se divisant, le concours tend également à s'accroître; ce qui nous fait proclamer la *nécessité d'un gouvernement*.

La dynamique sociale nous a enseigné la loi des trois états. Nous connaissons par quelles phases nécessaires l'esprit humain est passé, quelles modifications successives ont subies dans leur développement l'intelligence, le sentiment et l'activité.

Nous avons donc à nos côtés pour nous éclairer et nous diriger les guides les plus sûrs que jamais hommes aient possédés. Nous n'allons plus à l'aventure; nous voyons le but vers lequel nous marchons; nous sommes en mesure d'apprécier avec justice les événements et les hommes et de ne rien omettre de ce qui dans le passé peut avoir servi et honoré l'Humanité. Nous commencerons dans la prochaine séance l'appréciation de Moïse.

CINQUIÈME LEÇON

THÉORIE

DE LA FONDATION DU MOSAISME

OU

DE LA CIVILISATION HEBRAIQUE

I

FONDATION.

(Moïse.)

Nous avons, dans notre dernière séance, reconnu l'importance du problème de Moïse; nous avons analysé sommairement les documents sur lesquels il repose; nous nous sommes entretenus à ce propos de la critique historique, et finalement nous avons posé les principales règles de la méthode positive d'observation en sociologie.

Nous sommes suffisamment armés pour entreprendre aujourd'hui l'appréciation directe de la civilisation hébraïque.

Nous répèterons en commençant ce que nous disions dans notre dernière leçon : la théorie de Moïse ne peut être qu'*approchée;* nous n'avons pas entre les mains des éléments suffisants pour mettre dans la solution du problème l'étonnante précision que beaucoup de nos prédéces-

seurs y ont apportée; et il n'est pas dans notre intention d'encourir le même reproche, de tomber dans la même faute et d'éprouver le même échec.

Cette étude de la civilisation hébraïque nous demandera deux leçons : dans la première, nous l'apprécierons depuis son berceau jusqu'à la captivité de Babylone, l'an 588 avant J.-C.; c'est la civilisation hébraïque proprement dite. Dans une seconde, nous embrasserons la période qui va du retour de la captivité à la ruine de Jérusalem par Titus, et qui comprend plus particulièrement la civilisation juive; puisque tous les Israélites ne revinrent point de Babylone et que ce qui subsista de ce petit peuple se groupa autour de la tribu de Juda.

La Palestine est le lieu où s'est développée cette civilisation monothéique. Elle s'étendait entre le 31e et le 33e degré de latitude nord et entre le 32e et le 35e degré de longitude est. C'était une superficie totale d'environ treize cents lieues carrées, c'est-à-dire l'étendue de quatre ou cinq de nos départements français, tout au plus. Elle était baignée à l'ouest par la mer, arrosée par le Jourdain, traversée par les contreforts du Liban, bornée à l'est et au midi par le désert. Avec quelles civilisations, avec quels peuples, la population de la Palestine se trouva-t-elle en contact? Quelle fut sa situation sociologique, non moins importante à connaître, sans aucun doute, que sa situation climatérique? Les habitants de la Palestine étaient en rapport, au sud et à l'est, avec les Arabes nomades du désert; mais à l'est, le désert franchi, on se heurtait aux grandes théocraties de l'Euphrate et du Tigre, Babylone et Assur, vieilles civilisations disparues, dont un petit nombre de chercheurs ont retrouvé de nos jours quelques imposants

débris. Si l'on continuait vers l'est, on rencontrait les Mèdes et les Perses. Au nord de la Palestine, existaient des peuples sédentaires mais dispersés; c'étaient les gens de Damas, ceux de Tyr et de Sidon, ces derniers, peuples commerçants, riches, puissants par leurs colonies, cherchant leur développement vers la mer et ne demandant que la paix à leurs voisins du même continent. A l'ouest et longeant la mer, vivait cette petite peuplade de Philistins, active, guerrière, indomptable, qui fut le perpétuel tourment du peuple juif, la plaie toujours saignante de son flanc. Au midi enfin et inclinant vers l'ouest, on trouvait, au delà du désert, la grande civilisation égyptienne, mère immortelle de la civilisation occidentale. Les relations furent constantes entre la Palestine et toutes ces nations; les guerres, les alliances, le commerce firent naître des rapports incessants; les Juifs, suivant la sagesse qu'ils montrèrent et les chefs qui les conduisirent, y trouvèrent tour à tour la source de leur prospérité ou la cause de leur anéantissement.

Achevons ce court exposé de la situation par quelques données sur la situation chronologique: nous connaissons les conditions d'*espace;* voyons les conditions de *temps.* Les chiffres que nous allons donner, surtout à mesure que l'on remonte dans la série des âges, n'ont pas une valeur absolue, ce qui ne suppose pas cependant qu'ils soient arbitraires; mais au delà d'une certaine époque, ils sont tellement incertains, que toute leur valeur est une valeur logique, consistant surtout à fixer nos idées, à sortir d'une indétermination toujours fâcheuse.

La première période, qui comprend depuis la naissance de Moïse jusqu'au sacre de Saül par Samuel, s'étend de l'année

1491 avant J.-C. à l'année 1096. La seconde période, qui comprend depuis le sacre de Saül jusqu'à la captivité de Babylone, s'étend de l'année 1096 à l'année 588. La troisième période enfin, qui commence à la captivité et se termine à la dispersion des Juifs et à la ruine de leur nationalité politique sous Titus, se prolonge jusqu'à l'an 70 après J.-C. La durée totale de ce grand phénomène sociologique est donc de 1,561 années, et si l'on y ajoute les 1,800 ans environ qui nous séparent de l'époque de la dispersion, nous trouvons que le mosaïsme a aujourd'hui une existence de 3,361 années!

A quelle race appartenaient les Hébreux? Sans attribuer à la langue toute l'importance qu'on a prétendu lui donner, elle est encore cependant le meilleur caractère d'une commune origine entre certains peuples, ce qui constitue ce qu'on a appelé la race. Nous nous sommes assez étendus, dans la dernière séance, sur la question des races, pour qu'on ne se méprenne pas ici sur notre pensée, et nous n'avons pas à répéter que le mot race n'implique pour nous aucune idée de différence physiologique caractéristique. Par la langue les Hébreux appartiennent donc au groupe des Sémites. Ce groupe est originairement établi dans un espace compris entre la mer Rouge et la Méditerranée à l'ouest et au sud, le Tigre et l'Euphrate à l'est, le Taurus au nord. L'Hébreu, l'Arabe, le Chaldéen, le Syrien, le Phénicien, le Carthaginois et le Chananéen étaient des Sémites. Tous ces peuples parlaient une même langue, dont les dialectes différaient assez pour qu'ils ne pussent se comprendre entre eux, mais présentaient des *racines* semblables, preuve constante de l'unité philologique. Beaucoup de mots d'ailleurs étaient les mêmes

chez plusieurs populations : à Carthage, le mot par lequel on désignait les Suffètes était celui-là même par lequel les Israélites désignaient les Juges. Moïse et Annibal parlaient une même langue. Est-il un exemple plus frappant de la fausseté de cette théorie des races que celui de cette race sémitique, d'où sont surgies tant de civilisations différentes : intellectuelle et guerrière, comme celle de la Chaldée ; nomade, comme celle d'Arabie ; agricole, comme celle de Moïse ; commerçante, comme celle de Tyr ou de Carthage, sa colonie ?

Ces Hébreux étaient donc des Sémites, parlant la même langue que les peuples dont ils deviendront les voisins quand ils se seront emparés de la Palestine, Phéniciens, Arabes et Chaldéens. Au moment où surgit Moïse, qui devait imprimer à ce peuple une direction si extraordinaire, les Hébreux constituaient, s'il faut en croire la Genèse, l'Exode et les prophètes, une tribu nomade et pastorale, possédant tous les caractères propres à ces sortes de populations. C'étaient de simples Bédouins, et si Auguste Comte a placé au calendrier positiviste Abraham et Joseph, ce n'est pas qu'il ait eu des renseignements précis sur ces deux patriarches fameux, c'est qu'ils sont les seuls représentants de cet état primitif que la tradition ou la légende, si l'on préfère, nous aient conservés. En ce qui concerne plus particulièrement Joseph, M. Rougé paraît avoir retrouvé en Égypte une histoire assez semblable à celle de la Bible. Quoi qu'il en soit, ce petit peuple hébreu, après une vie errante plus ou moins prolongée, avait fait, comme font la plupart des nomades, et comme font encore les Bédouins de nos jours, comme l'a très-bien remarqué Volney : ils avaient été demander à l'Égypte une protection qui leur assurait la sé-

curité en échange de l'indépendance. Établis à l'entrée du pays, ils s'y étaient considérablement multipliés, et prenant goût à la vie sédentaire, ils seraient devenus un danger pour les maîtres du pays, si ceux-ci n'avaient cru prudent de les réduire en esclavage et de les employer à la construction de leurs digues ou de leurs pyramides; à un moment même ils ordonnèrent la mort des nouveau-nés, et ce fut comme par miracle que Moïse échappa à ce massacre.

Deux caractères principaux distinguent toutes les populations nomades et les Hébreux au temps de Moïse n'étaient pas encore assez attachés à la vie sédentaire, pour les avoir dépouillés. En premier lieu, ils étaient fétichistes. Le Fétichisme, comme nous l'avons vu, guide les premiers pas de l'Humanité. Tout homme, en naissant, comme tout peuple en formation, est naturellement fétichique; il conçoit ce qui est le plus simple à concevoir, il prête au monde ce qu'il sent en lui. Il est aussi absurde de supposer un peuple monothéique de naissance que de supposer un enfant à la mamelle qui trouverait du premier coup la quadrature de la sphère. D'ailleurs, comment ne pas admettre ce premier état fétichique du peuple hébreu, quand vous en voyez les traces persistantes et ineffaçables dans toute la suite de son histoire, au moins jusqu'au temps de la captivité? Les livres saints et en particulier ceux des prophètes sont remplis de témoignages à cet égard : « Car vous serez honteux, dit Isaïe, à cause des chênes que vous avez honorés ; et vous rougirez des jardins que vous avez choisis. »

La Genèse ne nous raconte-t-elle point que Rachel, fuyant avec Jacob la maison de son père Laban, emporte les fétiches sacrés du foyer domestique?

C'est le grand sujet de bataille de tous les prophètes; jamais un peuple ne mit autant de ténacité à garder ses vieilles croyances. Jüsqu'au bout il adore des pierres, il se taille des idoles dans le chêne, et il respecte des bois sacrés. Comme tout cela démontre peu ces merveilleuses dispositions monothéiques que lui accorde M. Renan! Le peuple juif, comme tous les peuples, a mis fort longtemps à dépouiller le vieil homme; Moïse, en brisant ses fétiches, l'avait soumis du premier coup à une épreuve trop rude, et Mahomet fut peut-être plus sage lorsqu'il conserva à l'adoration de ses fidèles la fameuse pierre noire de la Kaaba.

En second lieu, ce peuple nomade manquait absolument d'organisation politique. La famille, gouvernée par le patriarche, la tribu soumise à quelques *anciens*, de temps à autre, sous le coup de la nécessité, pour attaquer ou se défendre, l'union fortuite sous un seul chef; aucune espèce de lois, tout au plus quelques usages; la puissance suprême du père de famille, ayant droit de vie et de mort, maître absolu des personnes et des biens, telle dut être élémentairement la constitution hébraïque.

Donc, absence d'organisation politique, comme d'organisation religieuse, puisque, chez les fétichistes, chacun est maître de se choisir ses dieux, de les prendre où il lui convient, et de les honorer comme il l'entend.

Moïse dut se proposer un triple but, ou, si l'on préfère, un but principal subordonné à deux importantes conditions.

Le but suprême fut une révolution religieuse : *faire passer au monothéisme une population toute fétichique.* Révolution immense, réclamant de son auteur autant de

puissance intellectuelle que de puissance morale, un génie de premier ordre, joint à un caractère vraiment surhumain. Le but est par lui-même si peu impossible à atteindre que nous verrons plus tard Mahomet réussir encore dans une tentative semblable; mais il faut pour cela un plan si bien arrêté, si parfait dans les moindres détails et si complet ; il faut en outre une telle audace pour l'entreprendre et une telle fermeté pour le mener à bien, que les formules de l'admiration sont insuffisantes et que l'on excuse les hommes pour avoir cru si longtemps que de telles choses ne pouvaient être accomplies qu'avec l'assistance d'un Dieu.

Mais Moïse se serait vainement efforcé de modifier le peuple hébreu dans les conditions nomades où il se trouvait encore. L'état sédentaire et agricole était la condition première de toute révolution religieuse; car ce n'était pas seulement pour le vain plaisir de donner à sa nation une conception plus élevée du monde, qu'il entreprenait d'opérer une semblable révolution, c'était surtout pour assurer la moralisation beaucoup plus parfaite qui en était la conséquence. C'étaient donc des mœurs et des lois nouvelles, c'étaient des prescriptions de toute nature qu'il s'agissait d'établir avec le secours d'un culte et de rites appropriés, toutes choses incompatibles avec l'état nomade et nécessitant l'état sédentaire. Moïse se proposa donc une révolution économique : *faire d'un peuple nomade un peuple sédentaire et agriculteur*.

Enfin une dernière condition était nécessaire par l'absence même de toute transition graduelle entre deux états si éloignés : c'était une révolution militaire. Si Moïse avait dû élever lentement son peuple à l'état séden-

taire et agricole, et lui choisir d'abord une contrée inculte qu'il aurait défrichée peu à peu, il aurait pu mourir sans avoir obtenu, quant à l'installation du monothéisme, le plus médiocre résultat. Il fallait qu'il réunît en ses mains tous les pouvoirs, qu'il fût chef incontesté, qu'une hiérarchie s'établît dans toutes les parties de cette nation ; et pour cela il fallait qu'on fît la guerre, que le sentiment du danger groupât autour du plus intelligent et du plus énergique toutes les forces et toutes les volontés. Une fois la population aguerrie, le passage direct de l'état nomade au sédentaire était facile, puisqu'il ne s'agissait plus que de choisir entre tant de pays fertilisés celui qui convenait le mieux, d'en chasser ou d'en exterminer les habitants et de se mettre en leur place, procédé barbare, mais toujours commode.

Ces trois révolutions, religieuse, militaire et économique, ne pouvaient évidemment aboutir que si un même homme était capable de les concevoir, de les préparer, et de les achever. En cette circonstance, cet homme fut Moïse. Mais là surgit de suite cette grande question : Si le peuple hébreu fut conduit par Moïse au monothéisme, qui y conduisit donc Moïse lui-même? Moïse, quel que fût d'ailleurs son génie, était-il plus capable qu'aucun autre Hébreu de croire spontanément en un seul Dieu ?

Moïse comme tout autre naquit fétichiste, et il le fût demeuré sans doute si des circonstances heureuses n'eussent fait de lui le disciple des théocrates égyptiens. Le problème se réduit donc à un seul point : les théocrates croyaient-ils en un seul Dieu? Nous répondrons que les théocrates les plus éminents devaient, sans nul doute, par-

ticiper à cette croyance. Les catholiques ont infiniment exagéré la difficulté d'une telle création. A les croire, les seuls penseurs du monde juif et chrétien auraient pu s'élever si haut. Une telle prétention est inacceptable. Les conceptions de saint Augustin et de saint Jérôme sont évidemment inférieures à celles d'Archimède ; et leurs déclamations toujours vagues ou larmoyantes, malgré l'élévation de leurs sentiments sociaux, ne peuvent entrer en comparaison avec les découvertes vraiment merveilleuses du savant grec. Saint Paul est peut-être le seul homme d'entre les fondateurs du catholicisme dont le génie soit à la hauteur de ces grands esprits de l'antiquité. Les Aristote, les Platon, les Socrate et toutes les écoles qui en sont sorties croyaient en un seul Dieu. Ce n'est donc pas une sorte de privilége conféré au peuple juif et au peuple catholique que cette conception monothéique propre à tous les penseurs d'une civilisation suffisamment développée.

L'idée d'un Dieu unique et tout-puissant suppose une longue élaboration *abstraite* et par conséquent une classe spéculative. Il faut qu'un certain nombre d'hommes ait eu du loisir pour faire des observations prolongées, saisir ce qu'il y a de commun entre les divers phénomènes, en faire des groupes distincts et donner à chacun un Dieu pour le présider. Plus tard, le même effort cérébral qui conduit les hommes au polythéisme les conduit au monothéisme : quoique plus difficile et plus important, ce passage s'accomplit en vertu des mêmes procédés. L'abstraction plus cultivée détruit un à un les dieux multiples et ne laisse enfin debout que le Dieu de Moïse et de saint Paul, le Dieu d'Aristote et de Platon.

Ce sont des prêtres et des philosophes qui sont arrivés à cette conception, après des efforts séculaires, après des observations sans nombre, après des essais de toutes sortes, à travers des obstacles et des dangers incessants. Vouloir qu'une population ou qu'un homme ait pu spontanément s'élever à l'idée d'un Dieu unique, c'est admettre une impossibilité cérébrale aussi réelle que l'impossibilité matérielle la mieux constatée. Dans tous les sacerdoces, cette idée a plus ou moins surgi, et dans le polythéisme grec lui-même, la création de Jupiter, maître des hommes et des dieux, n'est pas très-éloignée de la conception monothéique proprement dite. A la vérité ce Dieu unique n'est pas partout le même, et ce serait faire erreur que de confondre le Dieu hébreu avec le Dieu grec. Surgis l'un et l'autre de la culture abstraite, ils sont les produits de moyens tout différents. Le premier est un Dieu sociologique, le second est un Dieu cosmologique. Le premier est sorti de la contemplation des sociétés : le spectacle de l'unité résultant d'une même impulsion, celui d'une hiérarchie sociale dont toute stabilité semblait dépendre, la conviction que les choses, dans les affaires humaines, devaient aller d'autant mieux qu'elles étaient plus concentrées dans une même main, conduisirent les penseurs à admettre que l'ordre et la régularité des phénomènes naturels devaient avoir une source analogue et ne reconnaître qu'une direction. Mais ce Dieu porte l'image de son origine. C'est un Dieu tout humain, c'est un tyran, que nos moindres affaires intéressent; il se passionne; il punit, il récompense, il prend parti dans les querelles, il a d'impardonnables caprices; il est parfois généreux et souvent terrible. L'autre Dieu, au

contraire, est le Dieu des philosophes, le Dieu de la science grecque, le Dieu demeuré seul quand tous les autres ont été chassés de l'Olympe par la découverte des lois naturelles; Dieu faible, Dieu timide, qui sent combien son empire est mal assuré; qui redoute le sort des Dieux auxquels il a succédé; qui s'est fait constitutionnel et espère se maintenir à force de complaisance et de nullité.

Quelle que fût son origine, l'idée d'un Dieu unique eut une importance morale incontestable. Le polythéisme était absolument incapable de concevoir le plan d'une direction morale suffisante, et cela se comprend si l'on se rappelle que dans le culte polythéique les vices avaient leurs dieux comme les vertus. Ne fallait-il pas honorer la divinité en cultivant ce qui lui était cher? Il y avait comme une sorte d'équivalence entre tous les aspects de notre nature, et rien ne pouvait être plus contraire à une systématisation morale qui recherche l'unité dans une prépondérance incontestée de nos meilleurs penchants. Cette coordination ne pouvait être opérée que par la conception monothéiste, ennemie de la dispersion, qui prêche l'ordre, le ralliement, qui veut établir partout, et dans la morale comme ailleurs, cette unité absolue qu'elle reconnaît dans l'univers. Or cette morale systématisée fut connue et enseignée par les Égyptiens, et cela seul serait pour nous une raison suffisante de croire qu'ils n'étaient pas étrangers à la notion d'un Dieu unique dont cette morale est sortie. C'est donc à lui que Moïse a emprunté tout à la fois son Dieu et son Décalogue. Il est véritablement absurde d'imaginer qu'un peuple nomade eût pu trouver le Décalogue quand on songe à ce qu'il a fallu d'observations, d'efforts, pour arriver à poser des règles morales infiniment plus simples que la

moindre d'entre celles qui y sont placées. Cet humble précepte « Tu honoreras ton père et ta mère » représente des siècles de penseurs et de moralistes, si l'on réfléchit qu'au début de l'espèce, l'habitude n'est pas d'honorer son père et sa mère, mais de les manger quand on a faim. Toutes ces règles morales, et en particulier celles du Décalogue, qui sont un essai de morale universelle, sont l'œuvre de théocraties séculaires où des générations de prêtres ont lentement apporté les perfectionnements voulus, sous l'influence de conceptions théologiques toujours améliorées.

Nous trouvons une dernière preuve de cette allégation, que les sacerdoces théocratiques ont dû arriver au monothéisme par leurs représentants les plus éminents, dans le secours qu'une telle conception apportait naturellement à leur politique. Était-il rien en effet de plus favorable à leur gouvernement que le spectacle de cette unité? que cette concentration des forces de l'univers entre les mains d'un seul Dieu? En face de ces tiraillements perpétuels dans le gouvernement des choses humaines que créait ce partage de l'autorité entre les prêtres de cent dieux, quelques-uns n'ont-ils pas caressé ce rêve d'un monothéisme final fondant l'ordre sur l'unité du pouvoir? Le polythéisme, par la raison opposée, devait être cher aux guerriers, qui trouvaient leur intérêt dans les rivalités sacerdotales et affermissaient leur pouvoir par ces divisions. Il est très-probable que des tentatives de colonisations monothéiques ont dû plus d'une fois être faites par les prêtres du Nil et de l'Euphrate, à qui de telles expériences étaient interdites dans leur propre pays ; mais, à la vérité, il est certain que si plusieurs de ces entreprises ont eu lieu, une seule, celle de Moïse, a réussi.

Le plan de Moïse peut se résumer ainsi : *Faire passer une population fétichique à l'état monothéique, de manière à pouvoir réaliser en elle la coordination morale que comporte un tel état.*

L'histoire de Moïse sauvé des eaux par une fille de Pharaon doit être authentique : elle explique mieux que toute autre chose la manière dont il fut élevé et instruit. Commis aux soins des prêtres égyptiens, il fut initié à toutes les connaissances, à tous les secrets, à toutes les créations du sacerdoce; il puisa là évidemment et la conception d'un seul Dieu et celle d'une morale coordonnée. Faut-il ajouter que Moïse était doué d'un véritable génie? Quand la pensée de faire de son peuple autre chose qu'un peuple nomade à demi esclave germa dans sa tête, il fit un choix dans les plus beaux résultats de cette civilisation égyptienne qui avait été l'étude de sa vie, et n'en prit que la partie la plus pure et la plus élevée. Il fit dans un cas beaucoup plus compliqué ce qu'avaient fait les Phéniciens empruntant leur écriture à l'Égypte, mais dégageant la partie phonétique de la partie hiéroglyphique de cette écriture.

Si Moïse était poussé par ses spéculations vers une révolution monothéique, le peuple hébreu d'autre part était admirablement préparé à la subir. Tombés dans une sorte de sujétion, ils étaient employés aux métiers les plus vils et les plus pénibles, et quelque dégradation que cette sorte d'esclavage leur eût imprimée, ils devaient avoir l'incommensurable désir de sortir d'une telle position. Moïse n'avait donc qu'à exploiter ces sentiments pour les déterminer sans peine à le suivre.

En second lieu, le peuple hébreu était toujours fétichiste

et c'était là une condition importante pour le succès de l'entreprise, car on n'avait pas à redouter l'opposition d'une caste sacerdotale dont les intérêts seraient contraires à cette grande révolution.

En troisième lieu, le peuple hébreu était demeuré suffisamment nomade pour ne posséder encore aucune des institutions propres à un état sédentaire, et Moïse n'avait pas à lutter contre un pouvoir politique qui se serait opposé, comme les prêtres, à tout changement. D'un autre côté, cet état mal défini permettait un facile retour à l'état nomade proprement dit, sans parler du charme naturellement attaché à cette situation vagabonde et qui doit toujours attirer les populations qui l'ont connu. Moïse n'avait donc pas à faire violence à son peuple pour l'arracher à sa nouvelle patrie et le mener aux lieux où devaient s'accomplir ses destinées.

Lui-même n'avait cessé d'être en communication avec sa famille et sa tribu ; sa mère avait été sa nourrice dans le palais des Pharaons, et la situation exceptionnelle que la faveur du sort lui avait faite devait inspirer aux autres Hébreux une sorte de respect et déjà comme une tendance à accepter son autorité.

Tout jeune encore, et, dit l'Exode, pour se soustraire à la vengeance du Pharaon, dont il avait tué un sujet qui malmenait un Hébreu, il alla au pays de Madian, sur les confins mêmes de la terre de Chanaan, s'y maria et pendant quelque temps parcourut le désert avec les troupeaux de son beau-père Jethro.

De retour en Égypte, il groupe autour de lui un petit nombre de chefs et entraîne les Hébreux dans le désert. Les y garda-t-il quarante ans, comme le veut la Bible?

Cela est au moins douteux, mais n'importe. Il était nécessaire et pour plusieurs raisons que cette population reprît pour un temps sa vie nomade. Il fallait, avant toute chose, que la génération qui avait vu l'Égypte eût disparu. Moïse ne pouvait en effet prétendre à aucune fondation vraiment solide, s'il n'avait en sa main des éléments neufs, des hommes qui, n'ayant connu ni la servitude égyptienne, ni le régime des Pharaons, se prêtassent aisément à la constitution religieuse et sociale qu'il lui conviendrait de leur imposer.

D'un autre côté, comme il s'agissait de conquérir des territoires déjà fertilisés et d'en chasser les habitants, il était indispensable de former le peuple aux batailles et de lui donner l'esprit militaire, ce qui n'était pas une médiocre entreprise, si l'on considère que l'esclavage a pour principal effet de dégrader ceux qui le subissent en leur ôtant tout autre sentiment que celui d'une grossière personnalité. Enfin il avait à former un personnel, à créer des chefs pour le seconder, pour le remplacer au besoin, pour continuer après lui l'œuvre commencée.

Dans la constitution nouvelle qu'il imposait au peuple hébreu, qu'emprunta-t-il à la civilisation égyptienne?

Il ne pouvait évidemment lui emprunter son régime des castes, qui suppose l'état sédentaire, une industrie déjà développée, une division du travail assez avancée. Il n'établit qu'une seule caste chez ce peuple pasteur : la caste sacerdotale, à la tête de laquelle il plaça son propre frère Aaron et sous ses ordres toute sa tribu, qui était la tribu de Lévi. En ce qui concerne le culte lui-même, les rites qu'il introduisit, les insignes dont il revêtit les prêtres et les sacrifices qu'il institua, il emprunta tout à l'Égypte.

M. Michel Nicolas fait à ce sujet une intéressante comparaison :

« On chercherait en vain, dit-il, à nier que le législateur ne se soit pas approprié un grand nombre de pratiques et d'institutions civiles et religieuses de l'Égypte. « L'arche sainte est incontestablement une imitation des « petites chapelles en bois peint ou doré dont on voit de « si fréquentes représentations dans les peintures égyptiennes. Le pectoral du grand prêtre rappelle l'image « que les prêtres de l'Égypte portaient sur leur poitrine. « Parmi les Hébreux comme parmi les Égyptiens, les « femmes n'exerçaient point le sacerdoce; les prêtres « étaient également vêtus d'une robe de lin d'une blancheur « éclatante; ils avaient seuls le privilége d'entrer dans « le temple proprement dit, dont l'accès était interdit « aux profanes, qui auraient été frappés d'une mort soudaine s'ils avaient transgressé cette défense. Chez les « Hébreux, comme chez les Égyptiens, les sacrifices et « les oblations fournissaient également aux prêtres la nourriture; les victimes devaient être sans tâche; les membres du sacerdoce étaient chargés de s'en assurer; enfin « les animaux offerts en sacrifice étaient traités à peu près « de la même manière : certaines parties devaient être « consumées par le feu, tandis que d'autres revenaient « à celui qui avait fait le sacrifice et servaient à un repas « de famille. »

« Des prescriptions légales analogues, souvent identiques, étaient imposées aux Hébreux comme aux Égyptiens. Pour les uns comme pour les autres, un certain « nombre d'animaux ne pouvaient servir à la nourriture... « ...Les deux peuples s'accordaient à regarder le porc

« comme immonde. Chez l'un comme chez l'autre, les lé-
« preux, considérés comme des êtres impurs, étaient sou-
« mis à des règlements analogues. Des lustrations étaient
« ordonnées pour certaines circonstances identiques; il y
« en avait de particulières pour la classe sacerdotale. Le
« deuil avait des usages semblables chez les deux nations...
« Enfin, il n'est pas jusqu'à ces franges qui pendent au
« bas des vêtements des enfants d'Israël, et qui ont donné
« lieu à tant d'hypothèses bizarres, qui ne se retrouvent
« au bas des tuniques de lin des Égyptiens. »

Saisissons cette occasion pour rendre à M. Michel Nicolas toute la justice qui lui est due. Si la théorie générale qu'il a présentée de l'évolution juive ne nous compte point parmi ses approbateurs, comme nous l'avons hautement proclamé dans notre dernière séance, au moins nous est-il permis de dire que ses livres sont de ceux qui seront lus avec le plus de fruit, qu'il a apporté dans les détails une sagacité vraiment remarquable et qu'il ne manque à son œuvre qu'une systématisation positive pour être bien proche de la perfection.

Deux de ces institutions cultuelles, dont l'une est empruntée à l'Égypte, suivant M. Nicolas, démontrent chez Moïse cette connaissance profonde de la nature humaine qui fait le grand législateur et le grand politique. Nous voulons parler de l'*Arche* et de la *Circoncision*. L'arche est l'emblème matériel de l'unité de son peuple; c'est le signe de la coordination; c'est le drapeau autour duquel il a groupé la nation. Quand les Hébreux s'arrêtent dans le désert et qu'ils forment leur camp, les douze tribus se placent suivant un ordre établi autour de l'arche sainte renfermée dans le tabernacle. Plus tard, ce sera l'arche

qui les ralliera dans les batailles, ce sera pour la défendre qu'ils sacrifieront leur dernier homme, et lorsqu'elle aura été prise et qu'eux-mêmes auront été soumis, ce sera pour la reconquérir qu'ils montreront le plus d'audace et de ténacité. Ce ne sont donc point des hochets sans importance que des emblèmes capables d'inspirer de tels dévouements et d'aider si puissamment à l'indépendance d'un peuple. Les chefs de religion ont admirablement compris que toute conception devait prendre corps, et qu'un signe matériel était la première condition de tout système et de toute unité. C'est ainsi que Mahomet a fait de la Mecque la représentation même de l'Islamisme : c'est la ville sainte où tout croyant doit aller se prosterner au moins une fois dans son existence ; c'est vers elle qu'il doit se tourner chaque jour aux heures fixées pour la prière. La même pensée a inspiré les catholiques, dirigeant vers Jérusalem le chœur de leurs cathédrales ; la même pensée encore a inspiré Auguste Comte quand il a recommandé d'orienter vers Notre-Dame tous les temples de l'Humanité.

La circoncision présentait un but analogue. C'était le signe qui devait isoler le peuple hébreu, en faire un peuple à part au sein des autres nations. L'enfant appartenait au prêtre et à la religion qui l'avait circoncis ; il était condamné à porter jusqu'à la mort l'ineffaçable témoignage de sa croyance, il faisait bon gré mal gré partie du peuple de Dieu.

Mais toute cette révolution mentale appuyée par des signes extérieurs, sur un culte et des pratiques appropriés, n'était que le fondement, l'assise sur laquelle le grand législateur voulait établir à jamais la partie la plus importante de son œuvre : la révolution morale. Il faut lire au

chapitre xx de l'Exode cet ensemble de préceptes religieux et moraux dans lequel il a jeté les bases d'une réforme empruntée sans aucun doute aux théocrates égyptiens, mais adaptée aussi parfaitement que possible au génie propre du peuple juif :

« Alors Dieu, dit la Bible, prononça toutes ces paroles « et il dit :

« 2. Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tiré du « pays des Égyptiens, de la maison de servitude.

« 3. Vous n'aurez point d'autre Dieu devant moi.

« 4. Vous ne vous ferez point d'image taillée ou quel- « que autre figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou en « bas sur la terre, ou dans les eaux sous la terre.

« 5. Vous ne les adorerez point et ne les servirez point; « car je suis le Seigneur votre Dieu, Dieu jaloux, qui punit « l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième « et quatrième génération, à l'égard de ceux qui me « haïssent;

« 6. Et qui fait miséricorde dans la suite de mille géné- « rations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes com- « mandements.

« 7. Vous ne prendrez point en vain le nom du Seigneur « votre Dieu : car le Seigneur ne tiendra point pour inno- « cent celui qui aura pris son nom en vain.

« 8. Souvenez-vous du jour du repos pour le sanctifier.

« 9. Vous travaillerez les six autres jours et vous y ferez « tous vos ouvrages.

« 10. Mais le septième jour est le repos du Seigneur « votre Dieu. Vous ne ferez en ce jour-là aucun ouvrage, « ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, « ni votre servante, ni vos bêtes de service, ni l'étranger

« qui sera parmi vous et dans l'enceinte de vos villes.

« 11. Car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la « terre, la mer, et tout ce qui y est renfermé, et il s'est « reposé le septième jour ; c'est pourquoi le Seigneur a « béni le jour du sabbat et l'a sanctifié.

« 12. Honorez votre père et votre mère, afin que vos « jours soient prolongés sur la terre que le Seigneur votre « Dieu vous donnera.

« 13. Vous ne tuerez point.

« 14. Vous ne commettrez point d'adultère.

« 15. Vous ne déroberez point.

« 16. Vous ne porterez point de faux témoignages « contre votre prochain.

« 17. Vous ne convoiterez pas la maison de votre pro- « chain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni « son bœuf, ni son âne, ni aucune de toutes les choses qui « lui appartiennent. »

Dans la première partie de sa loi, Moïse pose les fondements de son monothéisme et ses recommandations spéciales ne peuvent laisser aucun doute sur le fétichisme antérieur du peuple hébreu. Dans la seconde, il établit ces grandes règles morales élémentaires qui sont devenues comme le fond de la morale de tous les peuples. Prétendre avec M. Leplay qu'on n'ira pas plus loin, c'est vraiment se faire une médiocre idée de l'espèce humaine et ne point placer très-haut son idéal de moralité. Il suffit, d'ailleurs, de parcourir les préceptes secondaires qui forment la suite et le complément de cette partie principale, pour reconnaître que Moïse, avec toute sa sévérité, ne pouvait exiger d'un peuple aussi vicieux que la réforme de ses plus grossiers penchants, et qu'il eût fait œuvre inutile en lui

demandant une délicatesse qu'il était incapable de concevoir. C'est le règlement des *instincts nutritif* et *sexuel* qui forment le fond de cette législation, et personne ne s'imagine cependant que la morale ne puisse étendre plus loin son empire.

La théorie des forces sociales démontre qu'un organe unique pouvait seul poser les bases d'une semblable révolution; mais son caractère éminemment progressif et même prématuré exigeait, plus que pour tout autre, l'intervention de types véritablement exceptionnels, combinant leurs efforts simultanés ou successifs pour maintenir l'œuvre établie. Moïse seul, avec tout son génie, ne pouvait accomplir jusqu'au bout la prodigieuse réforme qu'il avait projetée. Non-seulement il fallait qu'autour de sa personne il groupât des hommes de valeur, pleins d'intelligence et d'énergie; mais il était encore nécessaire que pendant plusieurs siècles après sa mort il trouvât des successeurs dignes de lui.

Une chose qui frappe dans cette réforme, c'est le caractère d'*unité* dont elle est empreinte. Jamais une révolution n'a été plus systématique, jamais un plan n'a été conçu et exécuté avec plus d'ensemble. C'est une civilisation qui emprunte toutes ses parties aux civilisations voisines et qui cependant n'a le cachet d'aucune; tout se fond, tout se transforme en passant par le cerveau de Moïse; il en sort une construction véritablement originale, qui ne ressemble qu'à elle-même, qui n'appartient qu'à son créateur, et qui fait un peuple à part du peuple auquel elle est destinée.

Moïse, qui n'avait pu faire pénétrer dans un peuple nomade les progrès matériels que l'Egypte devait au ré-

gime des castes, convaincu d'ailleurs que ses réformes ne pouvaient acquérir de solidité que chez une nation devenue sédentaire, Moïse, quand ses moyens furent assez préparés, n'eut plus dans l'âme qu'une ambition : assurer l'établissement définitif des Hébreux sur une terre choisie. Or, ce choix était fait. Depuis son séjour chez les Madianites, il avait marqué dans sa tête que la patrie de son peuple serait le pays de Chanaan. Il avait aperçu des hauts plateaux du désert ce territoire fertile, semé de vignes et de blé, coupé de rivières, défendu naturellement par ses montagnes, jeté comme une oasis au milieu d'immensités sablonneuses, sans voisins dangereux ou incommodes, et habité encore par des populations dispersées. Il y mena ses douze tribus. Déjà, il avait établi sur la rive gauche du Jourdain Gad et Ruben et la demi-tribu du Manassé ; il était devant Jéricho, et la conquête semblait assurée, quand il sentit ses forces décroître et la mort approcher. Alors il se choisit un successeur jeune et guerrier, et présenta Josué au peuple. Puis il gravit le mont Nébo, et là, contemplant cette terre promise, où allait se dérouler l'avenir d'Israël, il expira.

II

INSTALLATION.

(Josué, Samuel.)

Cette seconde période, pendant laquelle les Hébreux conquièrent le pays et s'y implantent, va de la mort de Moïse à l'avénement de Saül, c'est-à-dire de 1451 à 1096. C'est un espace de 355 années. Nous répétons que ces chiffres n'ont qu'une valeur très-relative et que cette chronologie est incertaine. Durant ces quatre siècles environ,

la civilisation hébraïque s'installe sur la terre de Chanaan, sans toutefois s'y constituer définitivement, ce qui n'aura lieu que pendant la période suivante, sous l'influence du régime royal.

Le grand problème dont la solution était pendante à la mort de Moïse était le problème militaire. Il s'agissait de déposséder violemment des populations depuis longtemps établies, et de se mettre en leur place. Moïse avait déjà préparé l'action de son successeur, en fixant sur la rive gauche du Jourdain trois d'entre les tribus israélites, ce qui procurait un point d'appui pour des opérations ultérieures et pouvait fournir une retraite assurée dans le cas possible d'un insuccès. La fortune favorisa les Hébreux! Sous la conduite de Josué, ils franchirent le Jourdain, prirent Jéricho, dont les murailles, à ce qu'assure la Bible, s'écroulèrent au son des trompettes; puis Haï, puis Macéda, puis Lachis, puis Eglon, et ils se répandirent sur tout le pays.

Moïse avait dit, non sans cruauté, mais avec une admirable prudence : Vous exterminerez tous les habitants, hommes, femmes et enfants! Ce massacre général n'était pas seulement une garantie de sécurité, c'était surtout la condition première du maintien de l'unité religieuse. La réforme de Moïse était trop récente et n'avait pas encore poussé de racines assez profondes pour n'être pas mise en péril par le contact de populations polythéiques. Cette extermination était-elle réellement impossible, ou Josué se refusa-t-il à l'ordonner? ce qui est hors de doute, c'est qu'elle n'eut point lieu. Les peuples chananéens, sauf ceux de Jéricho et de Haï dont les habitants furent passés impartialement au fil de l'épée, furent épargnés; ils se

soumirent et demeurèrent mêlés aux vainqueurs qui se partagèrent leurs territoires. Plusieurs même ne purent être conquis. Les Philistins gardèrent jusqu'à la fin leur indépendance, et firent le désespoir des nouveaux maîtres de la Palestine. Jérusalem elle-même, la ville des Jébuséens, ne tomba qu'avec David sous le pouvoir des Hébreux.

C'était donc une conquête très-imparfaite. Pour la mener à bien, il eût fallut et une véritable armée comme celles des Romains ou des Grecs et plusieurs chefs militaires comme Josué. Or on ne pouvait donner le nom d'armée à un rassemblement plus ou moins nombreux, fort mal équipé probablement, et sans aucune espèce d'organisation. Quant aux chefs, une fois Josué mort et la conquête à peu près achevée, ils disparurent. Le partage de la terre se fit au sort. La tribu de Lévi, qui composait la caste sacerdotale ne reçut rien en propre, mais fut distribuée entre toutes les autres, et s'établit dans les faubourgs des villes sur toute l'étendue du territoire. Le mot de villes ne doit point éveiller une idée exagérée de l'importance des centres de population en Palestine. C'étaient tout au plus des villages, et quand nous voyons ce roi prisonnier des Hébreux, dans un retour amer sur le passé, rappeler les soixante rois que lui-même a soumis, il faut croire que toutes ses conquêtes eussent tenu aisément dans la vallée de Sèvres, entre Versailles et Saint-Cloud. Sous les rois seulement, se fonderont de vraies villes, comme Jérusalem ou Samarie. Enfin, des villes de refuge pour les meurtriers involontaires furent établies. Chaque tribu se gouverna comme elle l'entendit. La prépondérance des *anciens* ou de quelques familles riches assura la justice et

la solution des différends; mais il n'y eut pas l'ombre d'une organisation politique.

Le lien religieux fût le seul qui maintint la cohésion de cette nationalité, grâce à la dispersion des Lévites au milieu des diverses tribus d'Israël. L'arche, emblème de l'unité, fut placée à Silo, au milieu des montagnes, sous la garde du grand prêtre et de ses descendants. C'est dans ce cas particulier du peuple hébreu qu'apparaît avec le plus d'évidence peut-être cette grande notion sociologique, que le lien religieux qui s'adresse à l'*intelligence* plus encore qu'au *sentiment* et nullement à l'*activité* est incapable de fonder une société. La plus belle conception mentale qui soit au monde est insuffisante pour rallier les hommes. Il faut pour cette union nécessaire un objet, un but qui réclame le concours, qui groupe les efforts, qui oblige les hommes à se réunir pour se défendre ou pour attaquer. Jusqu'à l'époque de son activité militaire, jusqu'à la période royale, Israël ne fut pas un peuple, ce fut une sorte de république fédérative formée par de petits paysans propriétaires, cultivant la vigne, le blé, l'olivier et engraissant des troupeaux. Chacun vécut chez soi le moins mal qu'il put, sans relations avec ses voisins, soumis d'une façon plus ou moins complète aux pratiques du culte établi, ne demandant secours aux autres que dans le cas d'une agression. Alors quelques hommes de la tribu attaquée allaient sur la montagne allumer de grands feux et sonneraient de la corne. A ce signal on se réunissait des tribus environnantes, armé comme on pouvait, et on allait au-devant de l'ennemi. Lorsque le danger devenait pressant, lorsqu'une tribu avait été soumise, et que le besoin d'un chef se faisait sentir, alors surgissait quelque individualité hardie,

qui prenait la direction des affaires, et, celles-ci rétablies, gardait souvent le pouvoir sous le nom de Juge. Les Juges sortaient de toute condition ; ils étaient cultivateurs comme Gédéon ou chefs de brigands comme Jephté. Mais tout cela ne constituait pas une nation ; où sont les lois, les mœurs, les progrès, l'histoire enfin de ce peuple durant cette période des Juges ? Tout cela ne se créera et ne prendra vie qu'avec les rois, quand un régime suffisamment militaire aura groupé le faisceau des forces sociales, aura donné un but supérieur à l'activité. Et le lien politique aura une réaction salutaire sur la solidité du lien religieux. Jusque-là ce lien existe, mais impuissant et stérile. Que pouvait ce sacerdoce isolé, conservateur d'un dogme abstrait, et tout adonné à de petites pratiques cultuelles, au milieu des institutions polythéiques des nations conquises ? Vers qui allait le paysan hébreu ? Au Dieu d'Israël avec son autel de terre nue, ou aux dieux païens avec leurs idoles dorées et leurs bosquets voluptueux ? Le choix ne tardait guère, et malgré ces dispositions toutes monothéiques que lui concède M. Renan, le descendant d'Abraham se laissait entraîner peu à peu au culte plaisant et magnifique de Baal.

Cependant des caractères moraux non sans valeur surgirent de cette situation. Un sentiment puissant de l'indépendance individuelle prit naissance dans cette absence même de toute organisation politique. Chacun étant obligé de travailler pour lui-même, de se défendre comme il pouvait, de ne jamais compter sur le secours des autres, fut aussi le maître sur sa terre et arrangea son existence et ses affaires comme il l'entendit. Les mêmes causes développèrent le sentiment d'égalité déjà

favorisé par l'absence de castes. D'autre part, malgré la polygamie, le concubinat légal et le règlement plus qu'imparfait des incestes, la femme crût en dignité. Elle fut un modèle de vertu domestique et sociale. Quel peuple en dehors du peuple romain, peut offrir à notre respect des types féminins de dévouement et de force comparables à ceux d'Esther, de Judith ou de Déborah ! Enfin, l'initiative personnelle, obligée à suppléer sans cesse au défaut de gouvernement, prit un essor admirable, et, par le nombre et par le caractère des grands hommes qu'elle produisit, plaça la nation juive au premier rang des nations.

Mais nous touchons là au *prophétisme* et aux *prophètes*, dont l'étude nous présente de si intéressantes observations.

Le prophétisme n'a rien de propre au monde hébraïque ou juif. Il a toujours existé et il existe encore. Il est l'effet d'une loi générale de la nature humaine, et, nous ajouterons même, de la nature animale. Il prend naissance dans cette obligation de *prévoir*, commune à tous les êtres qui ont des besoins à satisfaire et une existence à soutenir. Tous les animaux se précautionnent, c'est-à-dire prévoient dans une certaine mesure, et l'existence humaine n'est qu'une perpétuelle prévision. Plus nous allons et plus cette prévision est réelle, scientifique, plus elle résulte de l'application des lois naturelles. Mais en consultant l'histoire, on reconnaît que la *prévision*, quoique reposant toujours sur une connaissance plus ou moins réelle des relations constantes, affecte néanmoins dans ses manifestations successives une forme soumise à la loi d'évolution de l'entendement humain. La *prévision* est tour à tour et parfois simultanément ou *fétichique* ou *théologique* ou *posi-*

tive. C'est principalement dans son mode fétichique ou polythéique que la prévision prend le nom de prophétisme. La forme fétichique est éternelle; elle dure toujours. C'est le *sort*. On prédit l'avenir d'après la position des objets observés, d'après les bruits qu'ils produisent, d'après la forme qu'ils présentent en un moment donné. Les augures lisent l'avenir dans le chant des oiseaux et dans leur vol; les aruspices dans les entrailles des victimes; les Grecs sont remplis d'espérance ou de crainte en écoutant le murmure des arbres dans la forêt de Dodone. Les sorcières voient l'existence dans la disposition des lignes de la main et consultent les cartes pour connaître la fortune. Pantagruel propose à Panurge, qui ne sait s'il doit se marier, d'ouvrir au hasard un Virgile ou un Homère et d'y puiser le conseil qu'il cherche; Rousseau lance son couteau contre un arbre pour savoir s'il sera damné, et, suivant que l'instrument s'y implante ou tombe, se croit perdu ou sauvé. Tout cela c'est de la prévision fétichique, et les Hébreux l'ont constamment employée. Par une sorte de transition entre cette forme et la forme théologique, se rencontre la forme fétichique astrolâtrique, déjà plus rapprochée de l'état positif. Sous l'influence de quel astre, de quelle étoile un événement s'est-il accompli? Êtes-vous né sous le Bélier, sous le Capricorne ou sous le Verseau? C'est l'astrologie proprement dite; c'est contre cette forme que les successeurs de Moïse se sont le plus violemment élevés.

Dans la forme polythéique, ce sont les dieux eux-mêmes qui, par l'organe des prêtres et plus souvent des prêtresses, prédisent l'avenir. C'est l'époque des *oracles* : tous les dieux eurent les leurs. Les plus célèbres furent ceux d'Apollon à Delphes, de Jupiter à Olympie, en

Crète et à Ammon, de Minerve à Mycènes, d'Hercule à Athènes, d'Esculape dans Épidaure. On peut constater dans ce que l'histoire nous a laissé de ces prédictions l'influence persistante d'un fétichisme salutaire. Les oracles rendus sont loin d'être toujours l'effet d'une fantaisie plus ou moins abandonnée à elle-même; ils se subordonnent le plus souvent aux indications cosmologiques les moins arbitraires, et donnent, dans une certaine mesure, une importance réelle à la prédiction des dieux.

La forme monothéique, qui caractérise le monde juif ne diffère de la précédente qu'en ce que tous les prophètes parlent au nom du même Dieu. Elle est plus systématique, elle est plus précise, mais elle est aussi moins fréquente. Elle a pris naissance avec Moïse et s'est poursuivie dans Isaïe, Jérémie, Ezéchiel; elle a persisté dans le peuple de Dieu jusqu'aux derniers jours de Jérusalem; elle a paru dans le monde chrétien avec saint Paul et les apôtres, dans le monde islamique avec Mahomet; nous la retrouvons aux Croisades avec Pierre l'Ermite et saint Bernard, et elle s'est finalement condensée dans l'infaillibilité papale, dernier vestige de l'institution.

La forme définitive de la prévision sera la forme scientifique. La connaissance des lois naturelles qui régissent les phénomènes sociaux permettra de les prévoir et au besoin de les diriger. Les hommes se détermineront désormais non sur les motifs d'une foi capricieuse, mais sur les raisons d'une foi positive; ils seront à la fois plus résignés et plus confiants et ils devront ce service au positivisme, plus capable que tous les régimes antérieurs de satisfaire, en cette circonstance comme en toute autre, aux besoins fondamentaux de notre nature.

Le prophétisme hébraïque n'est donc qu'un cas particulier du prophétisme universel ; s'il a pris en Israël une forme spéciale, il le doit non pas à la race, mais à la force même des choses qui lui a fait jouer dans cette civilisation un rôle particulier et prépondérant.

On voit surgir, et principalement durant toute cette période de l'histoire juive qui va de Josué à la captivité de Babylone, une succession d'hommes parlant au nom du Dieu de Moïse, rappelant les Hébreux à sa loi, les menaçant des plus terribles châtiments quand ils refusent de s'y conformer, et leur promettant la domination du monde, s'ils veulent être fidèles et soumis. Ces prophètes apparaissent spontanément et librement ; ils appartiennent à toutes les positions : Esaïe est un homme de qualité, au dire de Richard Simon ; Amos est un berger, Jérémie est le fils d'un prêtre. Mais ces hommes qui viennent de côtés si différents ne demeurent point isolés ; ils forment des écoles et des corporations où l'art de prophétiser et les procédés qu'il comporte sont étudiés et enseignés. Il ne faudrait point, avec la critique révolutionnaire, considérer de telles écoles comme des foyers d'hypocrisie et de mensonges, où se serait religieusement transmis l'art de tromper les hommes en employant le nom de la divinité. Les prophètes, et non-seulement ceux des Juifs, mais ceux même du polythéisme, étaient de bonne foi. Quand la Pythie se tordait sur son trépied en proie à une exaltation nerveuse affreusement pénible, elle se croyait réellement possédée d'un dieu et ne s'imaginait pas être autre chose qu'un organe docile et obéissant. Ce que l'on apprenait dans ces écoles comme chez les prêtresses d'Apollon, c'étaient les moyens les plus propres à faire naître cette sur-

excitation mentale et morale, condition nécessaire de l'intervention divine. Une fois que l'état cérébral convenable était obtenu, l'inspiration faisait le reste et le prophète parlait. Rien n'indique mieux la persistance du prophétisme hébraïque que les désignations successives appliquées à ses représentants dans l'histoire. Longtemps et jusqu'à l'époque de Samuel on les appelle du nom de *râh*, qui veut dire voyant; plus tard, sous la période royale, la Bible les nomme *nabia*, qui veut dire prophète. Mais ce sont toujours les mêmes hommes, sortis de la même origine et poursuivant la même destinée.

L'existence de ces prophètes, leur éclosion, leur nécessité trouvent une explication naturelle dans la situation même du peuple hébreu. La révolution monothéique de Moïse avait surpris un peuple fétichique. Or le fétichisme, par sa nature dispersive et concrète, est de tous les états de l'Humanité celui qui surexcite le plus aisément ce phénomène social : le *devin*. Tout le monde l'est à un certain degré, et l'absence d'organisation politique et religieuse facilite singulièrement cette disposition. Moïse, si grand réformateur qu'il fût, ne pouvait d'un seul coup faire disparaître des mœurs et des habitudes invétérées, et le devin dut évidemment survivre à l'état qui l'avait créé. Le devin fétichiste se transforma en devin monothéiste et constitua le prophète. Celui-ci, en effet, est aussi spontané et aussi fréquent. Les hommes qui, par une tendance particulière de leur nature, auraient été portés à interpréter les songes ou à prédire l'avenir dans le vol des oiseaux et le passage des étoiles, devinrent des prophètes. La grandeur intellectuelle et morale de l'œuvre de Moïse, dut agir profondément sur ces âmes impresssionnables et les

pousser vers l'apostolat. L'exemple même de Moïse, ce type admirable d'initiative individuelle, fut très-certainement pour beaucoup l'excitation la plus puissante à marcher sur ses traces et à ne point laisser périr ces institutions. Entre les mains des enfants de Lévi, à qui la garde en avait été commise, la religion établie s'évanouissait peu à peu. Ce n'était point quelques pratiques cultuelles sans pompe et sans splendeur qui pouvaient lutter contre les cérémonies fastueuses des cultes étrangers. Il eût fallu un enseignement, une prédication entreprise avec une foi vive et une ardeur d'apôtres; et l'on n'avait qu'un sacerdoce composé de bergers plutôt que de prêtres, sans aucune coordination sérieuse et d'une foi si peu parfaite qu'on le voyait se prêter à toutes les fantaisies populaires et, pour peu qu'on l'en priât, sacrifier à Baal aussi bien qu'à Jéhovah. Ce rôle, que la tribu de Lévi ne sut ou ne put prendre, ce furent les prophètes qui s'en emparèrent. Ils surgirent d'eux-mêmes et de partout avec cette hardiesse qui est un des caractères de leur nation; ils se firent les continuateurs de Moïse, les gardiens de sa morale, les ennemis acharnés des idoles et des faux dieux. L'idée de se rapprocher et de s'organiser en corporation spéciale dut naître d'elle-même chez des hommes qui parlaient et combattaient au nom du même Dieu. Dans l'absence de gouvernement où vivait le peuple d'Israël et dans la dispersion de ses croyances, ils comprirent de quelle force serait pour eux une organisation même imparfaite, mais constituant l'unité dans le but, dans la direction et dans les efforts. Leur corporation fut ouverte à tout ce qui avait la passion du mosaïsme, la haine de ses adversaires, l'ambition de faire triompher la vraie foi. Tout ce qu'il y eut de

plus grand dans Israël alla vers eux. Dans cette traversée de quatre siècles, qui va de Josué à Saül, et durant laquelle le peuple juif demeura presque constamment sans lois et sans chefs, ils parvinrent, à travers toutes les difficultés et tous les périls, à sauver et à appliquer les conceptions de Moïse. Nous verrons tout à l'heure comment le régime royal, en affermissant leur influence, contribua à assurer le succès de leur œuvre et à en développer les résultats.

Cette sorte de république fédérative, qui constituait tout le système politique du peuple hébreu, offrait les plus graves dangers au point de vue même de sa propre conservation. L'histoire des juges le démontre avec une singulière évidence.

Sans cesse exposé à la conquête et au pillage, plusieurs fois conquis et pillé, le peuple hébreu sentit à la longue les inconvénients d'un lien politique trop relâché, et comprit la nécessité d'un chef unique capable d'organiser la défense, en assurant la cohésion. Ce passage à l'état monarchique fut l'œuvre d'un grand homme, véritable successeur de Moïse, son égal en audace et en fermeté : nous parlons de Samuel.

Samuel était fils d'un petit propriétaire cultivateur; mais sa mère l'avait destiné à la vie religieuse et voué au culte dès son enfance. Élevé auprès du grand prêtre Héli (ou Ali) il fut initié à la vie sacerdotale, reçut toute l'éducation qu'elle comportait, et contracta dans cette position élevée toutes les relations qu'il devait mettre à profit plus tard pour rendre l'indépendance à son peuple. Devenu homme, il devint évident pour tous les Hébreux que Samuel hériterait de la charge d'Héli, dont les enfants, par

leur conduite indigne, s'étaient attirés le mépris public et ne pouvaient aspirer désormais à la première place du sacerdoce. D'ailleurs leur mort sur le champ de bataille empêcha toute compétition, et celle d'Héli, tué par la douleur, porta Samuel au rang suprême et remit entre ses mains tout ce qu'il restait encore d'autorité dans la nation.

Les Philistins venaient d'écraser le peuple hébreu; tout ce qui était valide avait péri dans la lutte; l'arche sainte était tombée au pouvoir du vainqueur. Il fallait se résigner pour un temps, se reconstituer avec patience, relever les courages, unir les forces et choisir l'heure. C'est ce que fit Samuel. Il sut attendre et conspirer pendant vingt ans. Dans la situation la plus difficile, il prépara avec une sage lenteur l'affranchissement de son pays; il mit une arme dans la main de chaque Hébreu, alors que les Philistins avaient fait défense de forger le fer; il tint éveillé dans les âmes le sentiment de la patrie; et, lorsqu'il jugea que le moment propice était arrivé, il donna le signal de la révolte, gagna la bataille de Maspha et secoua le joug étranger. En récompense de ses services, Israël le proclama juge, et pendant vingt années il gouverna avec prudence et sagesse.

Quoi qu'en ait dit Volney, ce Samuel est un homme de rare valeur. Volney reproche à Samuel d'avoir été ambitieux, de s'être emparé du pouvoir. Hélas! pourquoi certains hommes n'ont-ils pas eu l'ambition de Samuel? Pourquoi Danton a-t-il laissé au plus vide des rhéteurs la dictature qu'il a dédaignée? Ce n'est pas un crime d'être ambitieux, quand on n'a d'ambition que pour sa patrie, quand on n'a en vue que son bien-être et sa

gloire. Certes, c'est une jouissance incomparable que celle de gouverner les hommes, et aucun de ceux qui ont tenu le pouvoir ne l'a quitté sans douleur. Mais cela n'est-il pas la juste récompense de l'homme qui gère avec honneur les intérêts de son pays? Qui chargerait ses épaules d'un tel fardeau, s'il n'y avait dans ce fardeau même quelque douceur? Qui voudrait, sans cette compensation plus que légère, d'une existence pleine de dégoûts, où les jours heureux sont les plus rares, et qui, pour les meilleurs de ceux qui l'ont connue, s'est trouvée si souvent tranchée avant son son terme par le poignard d'un assassin?

Les Hébreux n'eurent qu'à bénir l'ambition de Samuel; et quand ils virent la vieillesse courber peu à peu le grand prêtre, ils cherchèrent autour d'eux le plus digne de le remplacer. Ce ne pouvaient être ses fils, aussi impopulaires et méprisés que ceux d'Héli. La nécessité d'une direction unique, l'exemple des nations voisines qui avaient trouvé dans la monarchie une force dont le peuple hébreu n'avait que trop souvent senti la réalité, poussèrent les anciens à demander à Samuel de leur donner un roi pour son successeur. Samuel y consentit et éleva Saül à la royauté. C'était un jeune et vaillant cultivateur, qui avait donné mille preuves de courage et fait paraître des aptitudes guerrières. Sa position modeste semblait répondre de sa soumission. D'ailleurs, en le choisissant, Samuel répandit sur son front l'huile sainte, et il établit par là une sorte de consécration sacerdotale, qui, sans nuire à l'action militaire des rois, les constituait dans un état de subordination nécessaire à l'égard des prophètes et des prêtres, première condition du maintien de cette unité religieuse qui était la raison d'être d'Israël. On peut ajouter que cette

consécration pouvait seule procurer la stabilité convenable au pouvoir naissant de Saül, au milieu de ces populations démocratiques insubordonnées.

Saül organisa une force militaire permanente. Il remporta des victoires et remplit le but principal qui avait fait créer la royauté. Mais s'il fit preuve de quelque capacité guerrière, il montra en toute autre chose une déplorable insuffisance. D'une intelligence médiocre, d'un caractère difficile, sujet d'ailleurs à une sorte de maladie nerveuse, qui ne lui laissait pas toujours le libre usage de sa raison, il fut en lutte continuelle avec Samuel. Celui-ci lui retira sa protection et lui désigna un successeur dans la personne du jeune David, qui devait montrer par la suite toute l'excellence d'un tel choix.

III

CONSTITUTION.

(David, Salomon, Isaïe.)

L'avènement d'un chef politique, vraiment digne de ce nom, le roi David, réalisa enfin le progrès nécessaire, sans lequel la révolution de Moïse eût infailliblement avorté. Le lien religieux est trop faible par lui-même pour constituer une société; il lui faut le secours du lien politique, seul capable de lui donner la solidité voulue, en déterminant le rapprochement des intérêts, en tournant vers un but commun toutes les énergies. Mais la condition fondamentale du lien politique et de sa réaction sur la consistance du lien religieux est la fondation d'une *grande ville* où toutes les forces intellectuelles et morales d'une nation vont se concentrer. Athènes, Rome, Paris, qui ont

contenu tour à tour la civilisation de l'Occident, sont l'éclatant témoignage de cette vérité.

Ce que Paris est à la France, Jérusalem le fut pour le peuple hébreu. David conquit Jérusalem sur les Jébuséens et en fit la capitale du royaume. Placée au milieu de montagnes, elle était facile à défendre, et plus éloignée que les villes du nord des puissances militaires dangereuses et des contacts polythéistes compromettants. Salomon acheva l'œuvre paternelle en construisant le Temple et déterminant par là dans la population un mouvement jusqu'alors inconnu. On vint à Jérusalem non-seulement de tous les points de la Palestine, mais de toutes les contrées environnantes. Les visiteurs affluèrent et la civilisation vint à leur suite. Alors on vit s'épanouir dans la nouvelle cité une magnifique efflorescence mentale; on vit naître la littérature, la poésie et l'histoire. Il se forma une classe théocrique qui s'adonna à la culture spéciale de l'intelligence et du sentiment, et ne cessa d'imprimer à ses productions le caractère propre au génie hébreu. C'est pendant cette période que furent rédigés, d'après des documents antérieurs, la plupart des livres hébraïques, depuis le roman de la Genèse jusqu'aux cantiques de Salomon; c'est principalement durant cette période que se développa, à côté de la poésie, ce prophétisme que nous avons vu naître et se constituer. Mais l'évolution mentale de ce peuple devait être nécessairement imparfaite et présenter des lacunes que rien ne pouvait combler. Le passage direct du fétichisme au monothéisme n'avait permis aucune préparation abstraite et avait rendu cette population incapable non-seulement de créer par elle-même aucune espèce de science, mais encore d'emprunter pour son usage la science toute faite

des théocraties voisines. Elle ne put même s'incorporer les notions astronomiques de l'Égypte ou de la Chaldée. Tous ses penseurs furent des historiens, des poëtes et des moralistes. Enfin l'absence de castes ne permit aucun progrès marquant dans les arts plastiques et les travaux de l'industrie, tellement qu'on fit venir d'Égypte et de Phénicie des ouvriers pour construire le temple et des artistes pour le décorer.

Dès son avénement, David avait eu à combattre des tentatives de séparation suscitées par la jalousie du fils de Saül et les avait heureusement comprimées. Mais le schisme, qui ne s'était point produit sous son règne et que Salomon avait contenu, éclata sous Roboam son fils et divisa le royaume. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent fidèles au roi de Jérusalem ; le reste reconnut le roi de Samarie. C'est la civilisation juive proprement dite qui commence. L'œuvre de Moïse va se concentrer sur ce petit coin de terre, et, loin d'en être affaiblie, va puiser dans cette condensation plus parfaite la force et l'unité qui lui manquaient. Entre les deux royaumes, et malgré le polythéisme à peu près constant des princes d'Israël, qui trouvaient un puissant secours politique dans l'introduction du culte étranger, l'unique lien qui subsista fut le lien religieux. Les prophètes ne cessèrent de proclamer partout le vrai Dieu et de rappeler à la loi de Moïse ces populations égarées. Plusieurs même payèrent de la vie d'audacieuses prédications. Puis vint la conquête du royaume d'Israël par Sennachérib, roi d'Assyrie, et Juda demeura le seul gardien du pacte conclu, s'il faut en croire la Bible, entre le Dieu d'Abraham et le peuple hébreu.

On s'est fait les idées les plus fausses sur le caractère

exclusif du mosaïsme, même à cet état de coordination intense qu'il a manifesté après le schisme et la conquête de Sennachérib. La doctrine n'a cessé de demeurer ouverte aux influences étrangères, et la seule règle qu'elle se soit imposée fut de transformer toujours ce qu'elle empruntait, avant de se l'assimiler. S'il en fut ainsi à une époque où le mosaïsme avait acquis une prépondérance incontestée, c'est-à-dire après la captivité de Babylone, à plus forte raison en fut-il de même durant la période royale où la loi de Moïse eut une fortune très-variable et rien moins qu'assurée. D'ailleurs il suffit de lire les prophètes pour connaître quelles relations constantes la Judée entretint avec l'Assyrie, la Chaldée et l'Égypte, et l'on ne peut douter que les penseurs de la civilisation juive n'aient trouvé un agent puissant d'impulsion mentale dans ces rapports avec les sacerdoces si cultivés des grandes théocraties.

Le prophétisme qui s'est établi chez les Hébreux pendant la période d'installation, prend à l'époque royale tout le développement qu'il comporte. C'est dans les prophètes que se résume surtout l'effort intellectuel et moral de l'évolution juive; c'est dans leurs œuvres parvenues jusqu'à nous que nous devons chercher tout ce qu'il y eut de poésie, d'enthousiasme et de vraie grandeur chez ce petit peuple si malmené par la fortune, mais si héroïque et si confiant.

Ces prophètes qui provenaient de toutes classes, comme nous l'avons vu, étaient aussi indépendants du sacerdoce que de la royauté. Ils n'étaient pas plus les serviteurs du temple que ceux du palais. Mais quand une question grave surgissait, quand le roi ou le grand prêtre avait commis quelque faute, quand le peuple s'était laissé entraîner

dans quelque erreur, on les voyait apparaître avec leur air inspiré, la bouche pleine de menaces terribles ou de paroles prévoyantes, subissant tous les tourments plutôt que de se taire, et ne connaissant de compassion que pour les malheurs de leur patrie. Dire que l'on a comparé de tels hommes à des *journalistes!* Seuls peut-être au monde les philosophes grecs présentent un phénomène sociologique analogue; mais avec cette différence profonde qu'ils sont plus extérieurs à l'ordre social que ne l'étaient les prophètes, et que leurs spéculations portent bien plus sur les questions purement philosophiques ou scientifiques que sur les questions sociales et morales. Le prophétisme constitue la première grande tentative qui ait été faite pour établir *l'ordre de mérite* en face de *l'ordre de naïssance* ou *de puissance;* c'est la première ébauche d'un *pouvoir spirituel* distinct du pouvoir temporel, et ne possédant qu'une influence *modificatrice.*

Les prophètes sont les véritables continuateurs de Moïse. Avec le secours des théoriciens indépendants, sortis de leur école, ils font d'admirables efforts pour maintenir le mosaïsme et le développer. Ils ne se confinent point autour de Jérusalem dans ce petit groupe fidèle de Juda et de Benjamin; ils vont dans Israël, au milieu des adorateurs de Baal et parfois même exposent leur vie. Ils rédigent les livres historiques et dogmatiques de l'hébraïsme; ils composent des romans et des poëmes et toutes leurs productions offrent ce cachet admirable de tendre vers un but unique : la fondation du monothéisme de Moïse. Cependant, si, de temps à autre, ils n'eussent rencontré dans les rois de Juda quelques alliés fidèles qui les secondaient dans leur action, il

est malheureusement probable que toute leur vaillance n'eût pu suffire à mener jusqu'au bout l'entreprise et que le polythéisme l'eût emporté. La révolution de Moïse était trop artificielle ; le peuple auquel il l'avait appliquée n'était pas assez préparé ; trop d'obstacles étaient dressés autour d'elle. Les prophètes seuls l'ont sauvée !

Mais leur action fut également politique. Sinon comme gouvernants, du moins comme conseillers, ils eurent une influence souvent considérable dans les affaires publiques. En prêchant la réformation morale et les préceptes de Moïse, ils concouraient évidemment à maintenir l'unité, première condition de l'indépendance. Réclamant sans cesse pour les pauvres et les déshérités, ils produisaient, en dehors de l'action morale, une véritable action politique, en apaisant des mécontentements légitimes et des divisions funestes. Enfin ils intervenaient dans le cas le plus naturellement propre à l'action du pouvoir spirituel, à savoir la *diplomatie*. Avec une sagacité qui lui fait le plus grand honneur, Jérémie ne cessa de prêcher l'alliance de la Chaldée et de montrer tout le danger de celle de l'Égypte ; l'avenir ne se chargea que trop de justifier ses prévisions. Sourd à tous les conseils, aveuglé jusqu'au bout, poussé par une tendance naturelle aux chefs militaires vers un polythéisme dangereux, incapable d'ailleurs de constituer l'unité religieuse monothéique, mais non moins incapable de constituer l'unité militaire, le parti aristocratique et royal cherchant toujours en Égypte un point d'appui contre la Chaldée, aboutit à la conquête définitive de la Judée par les Chaldéens.

L'école prophétique survécut au désastre et prit même dans cette grande épreuve nous ne savons quel essor no u

veau. La conception monothéique, jusque-là si étroite, acquit tout à coup une largeur inconnue. Jérusalem n'est plus la ville sainte d'une tribu juive; c'est la capitale du monde, c'est la métropole religieuse vers qui sont tournés les regards des peuples de la terre; c'est le temple où toutes les nations viennent chanter les louanges de Jéhovah. « Lève-toi, s'écrie le prophète, et sois illuminée; car « ta lumière est venue et la gloire de l'Éternel s'est levée « sur toi.

« Et les nations marcheront à ta lumière et les rois à ta « splendeur.

« Élève tes yeux et regarde; tous se sont assemblés et « sont venus vers toi.

« Les dromadaires de Madian et de Hépha, et tous ceux « de Séba viendront; ils apporteront de l'or et de l'encens « et publieront les louanges de l'Éternel.

« Toutes les brebis de Kédar seront assemblées vers toi; « les moutons de Nébajoth seront pour ton service; ils me « seront agréables étant offerts sur mon autel et je rendrai « magnifique la maison de ma gloire.

« Et les fils des étrangers rebâtiront tes murailles, et les « rois seront employés à te servir, car je t'ai frappée en « ma fureur, mais j'ai eu pitié de toi au temps de mon « bon plaisir... »

C'est dans cette conception ébauchée d'une religion universelle, jointe à l'adoucissement moral apporté surtout par Ézéchiel à la loi primitive du fondateur, que saint Paul et ses successeurs puiseront le principe de la révolution qu'ils vont tenter, quand les conditions mentales et politiques qu'exige son accomplissement seront assez complètement remplies.

L'exposition que nous achevons nous semble justifier la célébration positiviste, instituée par Auguste Comte, des fêtes de Moïse, Abraham, Joseph, Samuel, Salomon, David et Isaïe, types divers et caractéristiques de la civilisation juive.

SIXIÈME LEÇON

THÉORIE DE LA DISPERSION

DE LA

CIVILISATION JUDAIQUE

I

ÉVOLUTION.

(Esdras, Néhémie.)

Il nous reste à faire connaître aujourd'hui, pour achever la théorie du mosaïsme, ce qu'il est advenu de la civilisation juive durant la longue période qui commence à la captivité de Babylone et qui se termine à nos jours.

Comme dans nos leçons précédentes, nous glisserons rapidement sur les détails, et ne présenterons que les traits essentiels de l'évolution. Nous faisons œuvre de philosophe et non d'historien.

Cette période peut être divisée en deux parties :

1° De la captivité jusqu'à la dispersion par Titus;

2° De la dispersion jusqu'à l'époque contemporaine.

Jusqu'à la ruine de Jérusalem par Titus, les Juifs conservent, au milieu d'incessantes vicissitudes, une sorte d'existence politique. Depuis Titus, c'est un peuple disparu, et les Juifs ne forment plus qu'une nationalité religieuse.

Dans la première période, qui va de l'an 588 avant J.-C. jusqu'à l'an 70 après J.-C., il n'est plus question d'Hébreux ou d'Israélites; c'est une civilisation et un monde purement juifs qui se reconstituent à Jérusalem après la captivité. Cette captivité n'avait pas été bien affreuse. Les Juifs transportés à Babylone furent traités avec douceur par les populations polythéistes de la Chaldée; ils conservèrent leurs lois, leurs mœurs et leur religion; ils gardèrent une sorte d'autonomie au milieu de leurs vainqueurs, au point qu'ils continuèrent à être jugés par leurs anciens, comme l'histoire de Suzanne en fait foi. Ce traitement particulièrement débonnaire s'explique non-seulement par cette bienveillance propre aux nations polythéistes, qui les empêche de voir des ennemis dans tous ceux qui ne partagent point leur culte; mais encore par les sympathies réciproques qui devaient exister entre les représentants les plus élevés du pouvoir spirituel dans les deux pays, et surtout par cette considération que les plus grands et les plus clairvoyants des prophètes, et en particulier Ezéchiel et Jérémie, n'avaient cessé de prêcher, sans pour cela être vendus à Nabuchodonosor, comme on le dirait aujourd'hui, l'alliance salutaire de la Chaldée. Quand Cyrus, un demi-siècle plus tard, après avoir réuni la Médie à la Perse, s'avança vers Babylone, les Juifs oublièrent les excellents procédés des Babyloniens, pour aider de toute leur puissance le nouveau conquérant et assurer sa victoire. Faut-il les taxer d'ingratitude? Faut-il reprocher à ces prisonniers d'avoir désiré la liberté? Quoi qu'il en soit, cette conduite qu'ils reprirent dans la suite vis-à-vis de César dans ses démêlés avec Pompée et l'Égypte, les servit admira-

blement. Cyrus, qui achevait de fondre en un même empire les civilisations multipliées de l'Asie occidentale, reconnaissant du secours qu'il avait reçu en cette circonstance de la population juive, mû peut-être par une noble admiration pour l'œuvre de Moïse, Cyrus rendit un décret par lequel il autorisait les captifs à retourner en Palestine et à rebâtir le Temple. L'édit, s'il faut ajouter foi au livre d'Esdras, était conçu en ces termes :

« Ainsi dit Cyrus, roi de Perse :

« Jehovah, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et c'est lui qui m'a ordonné de lui bâtir « un temple à Jérusalem, qui est en Judée. Quiconque « d'entre vous est de son peuple, que son Dieu soit avec « lui, qu'il monte à Jérusalem qui est en Judée, et qu'il « rebâtisse le temple de Jehovah, Dieu d'Israël, qui est à « Jérusalem. Et tous ceux qui, faute de moyens, resteront « en arrière dans les endroits où ils sont établis, les gens « de l'endroit les aideront avec de l'argent, de l'or, du « bétail et d'autres biens, outre le don volontaire pour le « temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

Sous la conduite de Zorobabel et du grand-prêtre Josué, une partie seulement des Juifs fixés en Babylonie reprirent la route de la Palestine.

Donnons de suite, pour n'y plus revenir, les dates des grands événements que nous rencontrons dans cette histoire jusqu'à la dispersion sous Titus.

C'est en 536 que parut l'édit de Cyrus. Durant soixante-dix ans, les Juifs revenus à Jérusalem, ne parviennent pas à se reconstituer. En 458, Esdras arrive de Babylone à la tête d'une colonie nouvelle; mais ce second effort est encore insuffisant, car il fallait un homme politique. En

445, Néhémie, échanson du roi de Perse, prend la direction des affaires, et leur donne une impulsion qui se maintient jusqu'à la conquête d'Alexandre, survenue en 332. La domination persane a duré deux siècles. Les Juifs passent alors sous la domination greco-macédonienne jusqu'au soulèvement des Macchabées, l'an 167. Pendant un siècle, la Judée redevient indépendante, et en 63 elle retombe, par les victoires de Pompée, sous la domination étrangère qu'elle subira jusqu'au bout.

C'est seulement durant cette dernière époque de son histoire, qui va de la captivité de Babylone à la ruine de Jérusalem, que la civilisation juive se constitue réellement et que le problème de Moïse est définitivement résolu. Il consistait, comme nous l'avons vu dans notre dernière leçon, en une révolution morale appuyée sur une révolution religieuse monothéique. Il a fallu plus de mille ans pour que le plan du législateur se trouvât réalisé; il a fallu une suite incomparable de prophètes, hommes de génie et de vaillance; il a fallu un certain nombre de chefs politiques, de rois bienveillants et sympathiques, il a fallu que ce petit peuple, déjà si concentré dans ses douze tribus, se dépouillât encore et se réduisît en un noyau élémentaire; il a fallu enfin la création d'une grande ville qui fût comme le cerveau de cette population, pour que le mosaïsme prît corps et ne demeurât point une utopie!

Nous dirons plus : il a fallu la captivité de Babylone. Jusqu'à l'intervention et à la conquête chaldéennes, rien n'eut un caractère plus intermittent que la fidélité du peuple juif aux lois de Moise. A un roi, serviteur du vrai Dieu, succédait un adorateur de Baal; et si, de temps en

temps, quelques revers politiques, regardés comme un châtiment céleste, remettaient dans la bonne voie ce peuple difficile, il ne tardait guères à regagner le temple des faux dieux où l'on enseignait une morale plus accommodante. Vous avez le cou raide, disait Moise. Les prophètes sentaient profondément que le salut d'une nation si faible, au milieu d'empires prêts à la dévorer, était uniquement dans la force du lien religieux, et voyant non sans effroi la légèreté de leurs compatriotes, ils pouvaient prédire, sans effort, l'avenir qu'ils se préparaient. Ces prédictions n'étaient en réalité que les inspirations d'une politique clairvoyante, et ne nécessitaient point l'intervention du Dieu d'Abraham. Mais quand l'immense calamité de la conquête chaldéenne, prédite mille fois par Ézéchiel et Jérémie, se fut appesantie sur eux, les juifs ouvrirent enfin les yeux à la lumière, et reconnurent la juste main de Jéhovah. Loin de Jérusalem, ils firent un retour sur eux-mêmes et pleurèrent leurs fautes. Rapprochés par la communauté des maux, ils écoutèrent avec soumission la voix des prophètes captifs, qui, tout en appelant le repentir sur un passé funeste, faisaient luire à leurs yeux l'espérance d'un meilleur avenir. « Vous demeurerez au pays « que j'ai donné à vos pères, disait Ezéchiel, et vous serez « mon peuple et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de « toutes vos souillures; j'appellerai le froment et le mul- « tiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine; et vous « vous souviendrez de votre mauvaise voie, et de vos ac- « tions qui n'étaient pas bonnes; et vous détesterez en « vous-mêmes vos iniquités et vos abominations. »

Il se forma autour de ces chefs spirituels des groupes pleins d'une sainte ardeur, inébranlables désormais dans

leurs croyances, et quand l'édit de Cyrus rendit la liberté aux captifs, ce fut évidemment cette élite qui accompagna Zorobabel et Josué. Après plus de soixante ans d'exil, la génération qui avait vu Jérusalem était à peu près disparue, et dans les hommes de la génération nouvelle, ceux-là seuls qui possédaient une foi enthousiaste pouvaient se résoudre à quitter la position qu'ils s'étaient peu à peu créée en Babylonie, pour aller affronter en Palestine les hasards d'une fortune nouvelle. Il fallait d'ailleurs traverser le désert et lutter, dans un voyage de quatre mois, contre des obstacles de toute nature. Il n'y eut donc qu'un petit nombre de Juifs parmi les plus fervents qui osèrent tenter le sort et regagner la patrie de leurs aïeux.

Malheureusement, les deux chefs de l'expédition n'étaient point les hommes qui convenaient pour diriger une entreprise aussi difficile, et malgré l'excellence de leurs intentions et la ferveur de leur foi, ils n'obtinrent que les plus médiocres résultats. Plus de vingt ans s'écoulèrent avant que le temple fût reconstruit. Pendant plusieurs années les travaux furent interrompus par suite des intrigues d'un peuple voisin, les Couthéens ou Samaritains, qui ayant demandé à faire partie de la nouvelle communauté juive, et s'étant vus justement repoussés par Zorobabel, obtinrent du roi de Perse Cambyse de retirer aux Juifs le privilége que Cyrus leur avait accordé. En outre, des tiraillements incessants, fruit de l'insuffisance des chefs, entravèrent de longtemps toute reconstitution sérieuse et faillirent compromettre à jamais l'avenir du mosaïsme.

Parmi les Juifs demeurés à Babylone, il arriva très-heureusement qu'un grand nombre avaient fidèlement

conservé le profond sentiment religieux que la captivité avait développé chez tous ; et depuis le retour à Jérusalem d'une partie de la population, ceux que la nécessité, plus encore qu'un défaut d'ardeur, avait retenus en Mésopotamie, étaient restés en relations avec leurs coreligionnaires. Tenus au courant de l'état précaire de la colonie installée par Zorobabel, un certain nombre d'entre eux résolurent d'aller porter leurs concours à l'œuvre de résurrection et se mirent en route l'an 458, sous la conduite d'Esdras, qui était *sopher*, dit l'Écriture, ce que nous traduirons par érudit. Esdras, qui avait emmené avec lui quelques familles lévites et plusieurs centaines de Néthinim ou serviteurs du temple, et qui apportait au grand prêtre le produit de riches collectes faites parmi les juifs babyloniens, Esdras donna surtout une impulsion religieuse à la réorganisation judaïque. Sentant très-bien que les mêmes errements devaient amener tôt ou tard les mêmes catastrophes, il s'éleva avec force contre la coutume toujours combattue et toujours renaissante d'épouser les femmes polythéistes des pays voisins. Il n'était pas jusqu'au grand prêtre dont la femme avait été élevée dans le culte de Baal ou de Moloch. Une telle légèreté dans ses alliances aurait une fois encore perdu infailliblement le peuple juif, si Esdras n'eût obtenu que tous les mariages de cette sorte fussent cassés et que les femmes étrangères fussent renvoyées dans leur pays. Esdras signala principalement son intervention dans les affaires juives par la création de l'enseignement religieux. Mais avant de parler des *synagogues* et des institutions qui s'y rapportent, achevons par quelques mots l'histoire des événements politiques de cette époque.

Esdras, plus théoricien que politique, était incapable de créer la force militaire qui devait assurer au peuple juif la sécurité indispensable. De toutes les contrées environnantes, on se ruait sur Jérusalem, on ravageait les terres et on pillait les habitants. Le temple seul était reconstruit; la ville n'était encore qu'un monceau de ruines. Treize ans après l'arrivée de la seconde colonie, un nouveau chef vint de Suse, apportant aux Juifs ce qui manquait précisément à Esdras : des aptitudes politiques et militaires. Ce fut Néhémie, échanson du roi de Perse. Avec lui, tout changea de face. De chaque juif il fit un soldat. L'on construisit et l'on se battit tour à tour; Jérusalem fut entourée de fortifications, défendue par une citadelle et respectée enfin par ses voisins. Alors seulement l'œuvre de réorganisation put se poursuivre sans être constamment entravée et interrompue.

Les Juifs ne pouvaient songer à constituer un pouvoir politique indépendant, dans l'état de sujétion où ils se trouvaient vis-à-vis de la Perse; mais il ne leur était point défendu d'organiser le pouvoir spirituel le plus propre à maintenir chez eux l'unité religieuse. Jusqu'à la captivité de Babylone, le pouvoir spirituel, comme nous l'avons vu, avait été exercé par les prophètes dont l'action fut nécessaire tant que les Juifs demeurèrent l'incorrigible peuple que nous savons. Mais depuis le retour à Jérusalem, les choses étaient changées : la soumission était faite. Il ne s'agissait plus de créer la loi ou de la développer. La situation ne demandait désormais que des interprètes pour l'expliquer et pour l'enseigner. C'est alors que fut instituée la synagogue; c'est alors que surgirent les scribes, les rabbis, les maîtres et les docteurs de la loi.

Esdras avait été autorisé par Artaxerxès à établir des tribunaux juifs. Ces tribunaux siégeaient les lundis et jeudis, et comme il y avait ce jour-là grand concours de monde, Esdras en profita pour faire lire publiquement le livre de la loi. Tel fut le principe de la *synagogue*. « Des réunions religieuses ou des *synagogues*, dit M. Munck dans son très-remarquable ouvrage sur la Palestine, furent établies dans toutes les villes, et on composa, à l'usage de ces réunions, un rituel de lectures et de prières. On mit en ordre tout ce qui avait pu être sauvé de la littérature des anciens Hébreux; on en fit faire des copies correctes, et en y joignant les discours des derniers prophètes, on créa une bibliothèque sacrée, composée de la plupart des livres qui forment maintenant l'Ancien Testament, et qui fut augmentée ensuite de quelques autres écrits composés plus tard et jugés dignes d'être reçus au nombre des livres sacrés. Toutes ces institutions et d'autres encore sont attribuées à Esdras; mais la tradition fait partager ses travaux par un conseil qu'il établit lui-même et dont il avait la présidence. Ce conseil est connu sous le nom de *kénéseth ha-guedolah*, c'est-à-dire, le *grand synode*, ou, comme on l'a appelé plus souvent, la *grande synagogue*. »

Telle fut la création puissante à laquelle les Juifs durent de conserver à jamais leur nationalité religieuse.

Dans toutes les petites villes de la Judée qui existaient sous la protection de Jérusalem; dans tous les centres de la Babylonie où s'étaient fixées pour toujours quelques familles juives emmenées en captivité, il s'établit de ces synagogues, de ces réunions dans un lieu consacré, où l'on fit la lecture et l'interprétation de la loi; c'est ce que nous retrouverons plus tard quand la dispersion du monde

juif sera un fait accompli ; de Tanger à Pékin, de Saint-Pétersbourg au cap de Bonne-Espérance, la moindre agglomération aura sa synagogue et son rabbi. Ce fut surtout mais non exclusivement parmi les lévites que se recrutèrent ces scribes, ces érudits, ces interprètes, auxquels fut confiée la mission d'enseigner et d'expliquer la loi. Le culte en fut profondément modifié. Ces éternelles tueries de moutons et de bœufs, qui faisaient des prêtres de Moïse de véritables bouchers, diminuèrent peu à peu et furent très-heureusement remplacées par des pratiques moins sanglantes et plus élevées. Il s'établit tout un code de cérémonies religieuses, dans lesquelles les prières et les actes symboliques tinrent la place la plus importante ; de telle sorte que le jour où, Jérusalem étant détruite et les Juifs dispersés, les sacrifices devinrent impossibles, le culte offrit encore des rites précis, que les fidèles purent observer en tout lieu, et qui demeurèrent le plus puissant des liens entre les membres épars de la nation. Ce progrès immense dans les pratiques du culte fut dans la suite adopté et systématisé par le catholicisme, auquel ne revient en aucune façon le mérite de l'avoir produit.

Cette grande évolution doctrinale, qui s'accomplit graduellement, est l'œuvre de ces docteurs de la loi, de ces rabbis qui, émanés de toutes les classes, constituèrent le véritable pouvoir spirituel du peuple juif, en remplacement des prophètes. La règle de leur conduite, le résumé de leur sagesse, est contenu dans trois préceptes attribués aux hommes de la grande synagogue par les anciens docteurs, c'est-à-dire aux collaborateurs ou aux successeurs d'Esdras.

« Soyez circonspects dans vos jugements. »

« Formez beaucoup de disciples. »

« Faites une haie autour de la loi. »

Les deux derniers préceptes se comprennent d'eux-mêmes. Ayez une foi ardente; que la flamme de vos cœurs échauffe également ceux qui vous approchent; ne gardez point pour vous-même les instructions d'une loi bienfaisante, mais répandez-les parmi vos semblables. Gardez la loi à l'abri de toute souillure; craignez le contact des croyances étrangères; constituez des pratiques et des habitudes qui soient un rempart autour de la vraie foi et la maintiennent dans la splendeur de sa pureté primitive.

« Soyez circonspects dans vos jugements. » Celui qui a créé ce précepte a-t-il voulu seulement recommander par là aux docteurs et aux érudits d'apporter la plus sage réserve dans l'interprétation de la loi? Ou faut-il donner un sens plus général à cette formule en se rappelant que les docteurs juifs, en même temps qu'ils enseignaient la religion de Moïse, étaient également médecins et jurisconsultes, et qu'ils avaient souvent à rendre des jugements dans le sens propre du mot? C'était alors une sorte d'appel à garder toujours la mesure convenable, la modération voulue, au milieu de ces nombreuses et difficiles fonctions.

Une des recommandations caractéristiques de la religion judaïque fut que chacun connût et pratiquât un métier manuel. Ce n'est pas aux positivistes qu'il est utile de démontrer toute l'excellence de ce précepte, qu'Auguste Comte a introduit dans le régime positif. Comment sera-t-on capable d'apprécier à sa valeur l'utilité sociale du travail manuel, si l'on ne s'y est point livré soi-même, si l'on n'en connaît pas les difficultés? C'est ce qu'avait admirablement compris la civilisation juive, et sous son in-

fluence le plus grand philosophe était également un ouvrier. Le grand saint Paul faisait des tapis et aurait pu vivre de son métier. On a épuisé en France toutes les moqueries à l'égard de penseurs, de poëtes, de philosophes qui ne se croyaient pas déshonorés parce qu'ils cultivaient un métier manuel. Quoi de plus sage cependant? Dans le cas où les conceptions et les poëmes auraient été jugés ridicules, que serait-il resté à leurs auteurs?

Cette évolution, opérée par les rabbis, trouva sa base essentielle dans les livres consacrés : le *Pentateuque*, qui contient la loi, et les ouvrages des *Prophètes*, qui la développent en la complétant.

Mais les spéculations juives, tout en puisant à cette source, n'ont cessé de subir l'influence des causes diverses qui ont donné aux conceptions de cette époque le cachet qui leur appartient.

Nous rencontrons d'abord l'influence du milieu perse, à laquelle furent soumis les Juifs, bien moins lorsqu'ils étaient captifs à Babylone, que durant la période qui suivit, et pendant laquelle ceux qui étaient demeurés en Mésopotamie ne cessèrent d'entretenir d'amicales relations avec les membres les plus élevés du sacerdoce persan.

En second lieu, nous devons constater l'influence croissante de la situation politique. Les esprits d'élite, dans la position dépendante où se trouvait la Judée, devaient tourner principalement leurs efforts vers les spéculations philosophiques et religieuses. Mais, d'autre part, comme la partie essentielle, fondamentale de l'œuvre était accomplie, comme il n'y avait plus à lutter avec une population rebelle pour lui faire accepter le dogme et le régime, les conceptions nouvelles portèrent principalement sur le dé-

veloppement des parties accessoires, ou consistèrent à greffer des idées étrangères sur le fond même de la doctrine de Moïse.

Enfin, sous la domination gréco-macédonienne, l'influence grecque apparaît. Non-seulement il existe des relations directes entre la Palestine et la Grèce, ce qui suffirait à expliquer l'échange des idées philosophiques, mais sous les rois égyptiens, successeurs de Ptolémée Lagus, Alexandrie devient le centre d'une importante population juive qui, au contact de la philosophie athénienne, dont cette ville fut un des asiles préférés, s'efforce d'adapter à ses rudes croyances quelques-unes des spéculations plus délicates de la Grèce. C'est dans cette école juive d'Alexandrie, où l'on tente d'associer Platon et Moïse, que le christianisme ira puiser les plus importantes de ses conceptions. Au milieu de ces influences diverses, il ne faut jamais oublier que les Juifs, en s'assimilant les doctrines étrangères, ne cessèrent de les transformer. La création appartenait bien en réalité à Platon, à Aristote ou à Zoroastre, mais une fois mise à sa place dans la doctrine juive, elle faisait corps et ne semblait pouvoir être détachée sans que l'édifice croulât.

Trois importantes conceptions signalent cette période antérieure à Jésus-Christ. Ce sont *les anges, la résurrection des corps, le Messie.*

Expliquons d'abord la création des *anges*. Elle est la conséquence nécessaire du monothéisme. La doctrine monothéique est en elle-même inacceptable pour la masse humaine. Ce Dieu unique, qui est à la fois invisible et présent, qui est partout et nulle part, est une institution qui peut satisfaire à la rigueur quelques cerveaux suffisam-

ment abstraits, mais qui s'impose difficilement à la généralité des hommes dont la préférence a toujours été pour les dieux à face humaine. Il était donc utile d'apporter quelque adoucissement à cette effrayante abstraction, et les anges, serviteurs de Dieu, ses messagers auprès de l'espèce humaine, tout semblables aux hommes dont ils ne différaient matériellement que par deux ailes blanches commandées par un service aérien, formèrent une sorte de transition entre le ciel et la terre. Néanmoins cette conception ne surgit point dans une tête juive. Il y a bien au début de la Genèse quelques récits où interviennent les anges; mais ils sont écrits par des poëtes d'une époque assez récente pour qu'on puisse les attribuer à l'influence étrangère. Moïse ne parle jamais des anges dans les discours où il traite de ses relations avec Dieu. D'ailleurs, son Dieu est encore si près de l'homme, qu'il pouvait convenir à l'imagination de ceux qui l'écoutaient ; c'est par la suite seulement que le Dieu de Moïse se dépouille de ses caractères humains pour prendre une enveloppe nuageuse et insaisissable; et c'est au même instant que la conception des anges s'accuse et s'accentue. Les anges sont un emprunt fait par le judaïsme à la religion de Zoroastre. « Dans le Nouveau Testament et dans le Thalmud, dit M. Munck, que nous citerons aussi souvent que possible, les anges et les démons jouent un très-grand rôle, et il est évident que la croyance populaire des Juifs avait adopté jusqu'à un certain point le dualisme des Perses qui fut subordonné au monothéisme mosaïque. Déjà, dans les croyances des anciens Hébreux, nous rencontrons les messagers célestes, ou les anges, représentant les actes émanés de Dieu et les facultés de la nature; les Hébreux pou-

vaient donc facilement retrouver leurs *messagers célestes* dans les *Izeds* de la doctrine de Zoroastre. A l'exemple de cette doctrine, on arriva bientôt à distinguer un esprit représentant le mal, un ange rebelle, l'ennemi de l'humanité, qu'on désignait par le nom de Satan (adversaire), et qui est l'Ahriman de la doctrine du Zend-Avesta; on entoura Satan de mauvais anges, ou de démons, semblables aux *devs* d'Ahriman. A la tête des bons anges on plaça sept princes ou *archanges;* ce sont les sept Amschaspandas des Perses, dont le premier est Ormuzd. Il y est fait allusion dans le livre de Daniel, écrit à l'époque des Macchabées, et on les représente comme les protecteurs des différents peuples et empires. »

Si l'on va au fond des choses, on reconnaîtra qu'un Dieu unique, flanqué d'anges et d'archanges, constitue en réalité une sorte de polythéisme et que cette forme théologique est la seule, en fin de compte, qui puisse se maintenir et subsister.

Mais dans cette conception des anges, il est une partie qui ne doit point périr. C'est une création si pleinement conforme aux besoins permanents de la nature humaine qu'Auguste Comte, tout en y apportant une modification essentielle, a pu l'incorporer à sa doctrine : nous voulons parler de la théorie des anges gardiens. Cette idée, non moins profonde que poétique, consiste à croire que chacun de nous possède à ses côtés un ange qui l'assiste, qui le conseille dans les moments difficiles, qui le surveille dans ses actions, qui l'approuve ou le condamne suivant le bien ou le mal qu'il a fait. Il n'est pas douteux qu'il y a là une source de puissante amélioration. Et comme nous serions coupables si nous laissions échapper

la moindre occasion de moraliser notre espèce, il faut introduire dans le régime définitif cette conception modifiée. Les Juifs et les catholiques croient à la présence réelle d'un être invisible qui les accompagne sans cesse; nous positivistes, ayons toujours présente dans notre esprit, par un effort mental dont chacun de nous est capable, l'image élevée et pure de l'être le plus respecté et le plus chéri. Agissons constamment comme si nous avions à craindre son blâme ou à mériter son approbation; inspirons-nous de sa conduite, de ses sentiments, de ses pensées; travaillons à nous rendre dignes de lui.

La *résurrection des corps* pas plus que les *anges* ne semble une conception propre au génie hébreu. On ne la trouve nulle part dans le Pentateuque et dans les livres des prophètes. Elle est probablement empruntée, comme la plupart des créations juives de cette période, à la doctrine de Zoroastre, au mazdéisme. La résurrection des corps est quelque chose de tout à fait différent de l'immortalité de l'âme; celle-ci est d'origine grecque et exige un développement abstrait que le judaïsme n'a jamais connu. Cette idée de la résurrection consiste à croire que les corps de ceux qui auront mené une existence vertueuse recouvreront un jour leur vitalité première et reparaîtront sur la terre pour y goûter une éternelle félicité. C'est une idée toute nouvelle dans le monde juif; elle est même contraire à la pure doctrine de Moïse qui veut que tout soit terminé ici-bas, que chacun y reçoive sa récompense ou sa punition et ne soit éprouvé au delà de la mort que dans la personne de ses descendants. Dieu bénira votre postérité, disait Moïse. Dieu persécutera vos enfants jusqu'à la dixième génération. Mais une telle doctrine n'était accep-

table qu'autant que l'expérience n'aurait pas encore démontré que la répartition des biens et des maux était loin d'être faite suivant les mérites de chacun. Ce peuple toujours malheureux, qui ne cessait de voir la fortune accorder sa protection aux plus criminels et aux plus vicieux, fut promptement désabusé et dut se jeter avec avidité sur une doctrine plus juste et plus consolante. Nous ne rechercherons pas si la conception en elle-même est raisonnable, si elle n'offre pas des impossibilités gigantesques; nous ne poserons pas la question à la manière de Voltaire demandant de quelle façon s'y prendra Dieu pour retrouver le corps de son missionnaire dévoré par un Iroquois, qui lui-même aura fourni le déjeuner d'un Huron. Pour un Dieu, qui faisait tant de miracles, c'était un jeu de reconstruire les corps, et, étant donné l'ensemble du système, cette conception partielle n'avait rien de plus extraordinaire que les autres. A tout prendre d'ailleurs, mieux vaut, si l'on croit à une récompense future, se promettre une perpétuelle félicité sur la terre que l'éternelle et béate contemplation du point lumineux de la rose mystique dont parle Dante dans son paradis. On remarquera que plusieurs motifs devaient pousser les Juifs vers cette croyance. En premier lieu leurs intraitables dispositions fétichiques devaient les y porter naturellement. La mort n'étant, pour les fétichistes, qu'une modification dans la manière d'exister, qu'une vie différente, rien ne leur coûtait moins que de supposer un retour possible à l'existence première. Il suffisait donc que cette supposition fût de quelque utilité dans la doctrine pour qu'elle s'y glissât sans effort. C'est ce qui arriva. Promettre à chacun, comme faisait Moïse, qu'il serait récompensé durant la vie ou dans la

personne de ses descendants n'étant plus possible, depuis que l'expérience avait fait évanouir toute illusion, on crut à la résurrection des corps, dont tout homme pouvait attendre la justice qu'il méritait. Enfin l'idée messianique elle-même ne fut peut-être pas sans action sur le développement de cette croyance.

En ce qui concerne l'*immortalité de l'âme*, le judaïsme ne pouvait, par sa nature même, s'élever à une telle conception. C'est une production du génie grec. L'âme, ce quelque chose qui n'a ni forme, ni étendue, ni mouvement, qui est invisible et immortel, est le fait d'un travail abstrait séculaire; ce n'est pas une invention juive, c'est une invention platonicienne. Le christianisme s'est efforcé de concilier l'idée grecque de l'âme immortelle avec l'idée juive de la résurrection des morts. Nous n'oserions dire qu'il y soit absolument parvenu. Ses docteurs ont toujours éprouvé quelque difficulté à expliquer clairement cette combinaison, et le grand saint Paul lui-même ne fut pas sans essuyer à ce propos quelques ennuis. Nous devons dire qu'avant la naissance du catholicisme, une secte juive admettait déjà l'immortalité de l'âme qu'elle avait empruntée aux penseurs grecs; c'était la secte des Pharisiens. Elle représentait dans le judaïsme l'élément progressiste; et refusant de s'en tenir exclusivement à la lettre de la loi, mettait tous ses soins à introduire dans la doctrine les conceptions plus élevées de la philosophie étrangère. Dans une direction tout opposée était la secte des Sadducéens qui, étroitement campés dans le dogme sacré, ne connaissaient que la loi et les prophètes, et repoussaient tout compromis. Les Sadducéens constituaient le parti réactionnaire.

Nous voyons enfin se développer principalement vers cette époque l'*idée messianique*, dont le germe est répandu un peu partout dans les livres saints. On disait au peuple juif : Si vous n'avez point rencontré jusqu'ici la prospérité que Dieu a promise à vos pères par la bouche de Moïse et des prophètes, c'est que cette heure n'a point sonné. Dieu vous éprouve encore. Mais un jour viendra où des hommes extraordinaires apparaîtront parmi vous, qui vous conduiront aux destinées merveilleuses que Dieu a placées dans l'avenir de son peuple. Vous verrez se succéder à votre tête des chefs qui auront le génie de la guerre et celui des conquêtes pacifiques ; ils étendront votre empire sur toute la terre et amèneront les nations à la religion de Moïse. En dernier lieu surgira celui qui sera le plus grand et le plus puissant de tous; il tiendra en ses mains l'épée et le flambeau ; par la vertu de sa parole ou par la terreur de ses armes, il mettra le monde à vos pieds et fera de Jérusalem la reine des nations! Cette idée d'un Messie futur qui se rencontre si fréquemment dans les ouvrages des prophètes, et spécialement dans le livre de Daniel où il acquiert une véritable précision, est une des plus nobles et des plus salutaires qui aient surgi dans le judaïsme. C'était une invention de génie que de montrer à ce peuple son idéal dans un avenir lointain et de le soutenir au milieu de tant d'épreuves par une éternelle espérance. Rome et Athènes avaient placé l'âge d'or au début de l'histoire; Jérusalem en fit le but visible vers lequel devaient tendre tous les efforts de l'Humanité; elle le lui montra comme la récompense promise à ses travaux et à ses douleurs. Au lieu d'une philosophie sans espoir qui ne sait que chercher d'un œil attristé son idéal disparu, elle

a jeté le fondement de cette philosophie positive qui est la philosophie de l'audace, de l'espérance et du progrès!

Pour terminer ces considérations sur la doctrine judaïque de cette grande période, nous dirons que le progrès moral suivit le progrès des idées. Déjà Ézéchiel avait apporté quelque adoucissement à la rudesse mosaïque et donné à la morale un caractère plus humain. Ses successeurs l'imitèrent. Les préceptes du Deutéronome s'adoucirent en se dépouillant des particularités hébraïques et la loi juive prétendit à devenir l'expression d'une morale universelle. On vit même apparaître chez quelques-uns le commandement idéal de la morale définitive : Faites le bien pour le bien lui-même.

Nous ne disons rien des vicissitudes diverses par lesquelles passa la Judée durant les quelques siècles qui la séparèrent de sa fin. Malgré la compassion que méritent ses malheurs, malgré tout l'intérêt qu'inspire la faiblesse aux prises avec la force; malgré l'héroïsme dont firent preuve les Macchabées, nous voyons, sans les maudire, arriver la conquête romaine et les légions de Titus. Il fallait que la Judée conquît le monde ou fût conquise. Nation intolérante, affichant le mépris de tout ce qui vivait autour d'elle, gonflée d'orgueil par l'immensité même de ses espérances, elle avait le don d'exaspérer les plus pacifiques et les plus patients. Dans de telles conditions, il lui eût fallu, pour garder son indépendance, qu'elle possédât une force militaire comparable à l'armée de Mahomet; et encore celle-ci ne rencontra-t-elle point sur son chemin les géants de César ou des Flaviens.

La dernière heure de Jérusalem était venue. Les Juifs montrèrent un courage, une résignation, un fanatisme

admirables; dans leur ville lentement détruite, ils tinrent jusqu'au dernier, comptant moins sur leurs forces que sur ce Messie tant de fois annoncé. Ils périrent, Jérusalem fut anéantie, mais le Mosaïsme subsista.

II

DISPERSION.

Il ne faut pas croire que la dispersion du monde juif date seulement de la ruine de Jérusalem. Il est très-certain que cette époque voit finir la nationalité politique des disciples de Moïse; mais il y a déjà longtemps que beaucoup d'entre eux sont fixés dans des pays autres que la Judée, et ne sont plus retenus à la mère patrie que par un lien religieux. En fait, la dispersion a commencé avec la captivité. Durant les soixante années qu'elle dura, un grand nombre de Juifs s'établit définitivement en Babylonie. Ils se répandirent dans toute la Perse, formant dans les villes et les bourgades des sortes de juiveries qui toutes eurent leur synagogue, leurs réunions périodiques, leur docteur. De là ils gagnèrent peu à peu les hauts plateaux de l'Asie centrale et finalement pénétrèrent en Chine. C'est là que les rencontrent les grands missionnaires jésuites du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Ils sont devenus les sujets du céleste empire, et quelques-uns même se sont élevés à plusieurs reprises au poste de mandarin.

Ceux qui étaient demeurés à Babylone formèrent là un centre très-puissant et dont l'influence religieuse fut loin d'être limitée à cette partie du monde. La synagogue fut une école célèbre dont les décisions furent écoutées et la

dénomination de Thalmud de Babylone donnée au recueil qui est sorti de son enseignement, suffirait à marquer la place importante qu'elle se conquit dans le judaïsme. Les Juifs babyloniens ne cessèrent de conserver des relations avec Jérusalem tant que celle-ci exista ; ils y envoyèrent régulièrement des dons et des ambassades, et nous avons vu qu'Esdras avait été le chef d'une de ces caravanes envoyées vers la mère patrie. La puissance de ces Juifs de la Haute-Asie, gens actifs et industrieux, et pour la plupart supérieurs, par la culture intellectuelle, aux populations avec lesquelles ils étaient en contact, devint tous les jours plus considérable, et ne tarda point à faire sentir son action dans la politique. Sans parler de l'influence qu'ils semblent avoir eue sur les affaires intérieures de l'État dès l'époque d'Assuérus, où il leur fut permis de se livrer pendant plusieurs jours, s'il faut en croire la Bible, au massacre de leurs ennemis, ils deviennent dans la suite assez forts et assez dangereux pour entraver, par la seule crainte qu'ils inspirent, Pétronius, légat de Caligula, dans ses projets sur la Judée. Partout les membres de ces juiveries arrivent à de hautes positions, surtout financières, non sans exciter, comme de juste, la haine des populations au milieu desquelles ils sont établis. Leur action religieuse d'ailleurs ne se borne point à maintenir dans le mosaïsme les descendants des premiers captifs; ils se livrent à la propagande, ils répandent leur religion et font de véritables conquêtes dans un milieu polythéique et fétichique.

Ce fut dans le monde gréco-romain que ce prosélytisme trouva principalement l'occasion de s'exercer. Dans la privation de toute vie municipale ou politique à laquelle la domination romaine avait condamné le monde occidental,

les esprits d'élite qui cherchaient dans les hautes spéculations intellectuelles une satisfaction à leur activité, se jetèrent avidement sur un système où une doctrine élevée servait de base à la morale la plus complète et la plus générale qu'on eût encore vue. Les Juifs n'avaient pas attendu la conquête d'Alexandre pour entrer en communication avec la Grèce. A plusieurs reprises, ils avaient tenté de nouer des relations, et les Macchabées avaient même conclu un traité d'alliance avec les Lacédémoniens. Mais lorsque l'influence grecque pénétra avec Alexandre et ses successeurs, non-seulement dans l'Asie occidentale, mais encore dans le nord de l'Afrique, et en particulier dans l'Égypte, les Juifs y pénétrèrent à sa suite et s'y installèrent solidement. Le nombre et l'importance des juiveries de l'Asie Mineure nous sont assez révélés par les difficultés qu'elles suscitèrent à saint Paul, et dont il est question dans le Nouveau Testament. Ils s'établirent en nombre considérable à Alexandrie, à Péluse, qui est la clef de l'Égypte du côté de la Syrie, et à Memphis. Ils suivirent Ptolémée Lagus en Cyrénaïque, et y fondèrent d'importantes colonies. Protégés par les Lagides, persécutés par Cléopâtre, ils trouvèrent appui dans César qu'ils soutinrent de tout leur pouvoir, et qui ne cessa de leur en garder de la reconnaissance.

Alexandrie devint pour les Juifs un centre philosophique et religieux, non moins important que Babylone; mais de même qu'à Babylone la civilisation juive avait subi l'influence du mazdéisme de Zoroastre, de même à Alexandrie elle subit l'influence du platonisme. Elle s'incorpora non pas la science, mais la philosophie platonicienne. Philon fut le représentant le plus considérable de cette nou-

velle école, qui a marqué sa trace dans l'histoire plus par le bruit qu'elle a fait que par ce qu'elle a apporté réellement au capital intellectuel de l'Humanité. Son utilité principale fut de préparer les esprits à l'adoption du catholicisme, en les habituant à cette combinaison du monothéisme et de la systématisation morale avec la philosophie de Platon. En dehors de ce service rendu à la doctrine catholique, il n'est rien resté du mosaïsme alexandrin. Tout ce qu'il a été capable de produire, ce sont des spéculations oiseuses, sans réalité, sans portée, dont tout le mérite fut de donner naissance aux plus incroyables divagations, et par la suite à d'innombrables hérésies. Comme on vérifie là les vues trop justes d'Auguste Comte sur l'effrayante inanité de la métaphysique et la nécessité absolue d'un règlement intellectuel!

Dès l'année 163 avant J.-C., un traité d'alliance était intervenu entre la république romaine et les Juifs; il avait été renouvelé en 139 par Judas Macchabée. Il est donc très-probable que dès cette époque, et peut-être avant, les Juifs avaient pénétré en Italie. Les guerres de Pompée durent grossir considérablement la colonie juive établie à Rome. Les Juifs prirent parti pour César, ils l'appuyèrent en Égypte, et en furent récompensés par une constante protection. Quand il tomba sous les coups de quelques aristocrates et mauvais sujets, ils témoignèrent par de publiques manifestations de leurs regrets et de leur douleur. Auguste et la plupart des Césars jusqu'à la dynastie des Flaviens leur continuèrent la même bienveillance, et peut-être les Juifs auraient-ils trouvé dans l'organisation romaine les fondements d'une véritable prépondérance religieuse, si le catholicisme n'eût pris tout à coup un essor

immense, et en devenant la religion de l'Occident ne fût demeuré seul en présence du monothéisme mosaïque.

A compter de cette époque, la situation des Juifs est modifiée. Ils ne trouveront plus sous le catholicisme la liberté dont ils ont joui sous le polythéisme gréco-romain. L'islamisme même, cette autre tentative de religion universelle, qui surgira au commencement du VII^e^ siècle, montrera à leur égard moins de cruauté. La persécution est lente; elle les chasse, ou peu s'en faut, de France, d'Italie, d'Allemagne; l'Espagne, qui a encore besoin de leur habileté financière et politique, les garde jusqu'à l'entière expulsion des Maures. Mais la royauté espagnole elle-même, devenant rétrograde, persécute le ministre juif de Ferdinand et d'Isabelle, dernier représentant de cette race de politiques éminents, et alors il n'existe plus en Europe que deux refuges pour ce peuple maudit : la noble république hollandaise et la puissante Venise, où ira mourir Abarbanel.

Pendant cette immense période qui commence à la dispersion totale du peuple juif et qui se termine à nos jours, l'élaboration mentale propre au judaïsme continue à garder le caractère des périodes précédentes; elle est essentiellement métaphysique et nullement scientifique.

Elle consiste, en dehors des spéculations propres qui constituent en majeure partie le Thalmud, en spéculations métaphysiques présentant deux caractères différents : les unes où se fait sentir spécialement l'influence grecque de Platon et d'Aristote, de ce dernier surtout quand son importance devient prépondérante chez les Islamistes; les autres où domine l'esprit juif, mais assaisonné d'orientalisme. A cette sorte appartient en particulier la *Kabbalah* ou *Ka-*

bale dont nous donnerons un court exposé après avoir dit quelques mots du Thalmud. Nous empruntons à M. Munck les détails qui vont suivre.

Il y a deux Thalmuds : l'un émané des écoles de Palestine et appelé le Thalmud de Jérusalem, fut achevé probablement dans la seconde moitié du quatrième siècle; l'autre, appelé le Thalmud de Babylone, fut rédigé, au cinquième siècle, par Aschè, célèbre docteur de l'Académie de Sora, et par son disciple Rabina, et terminé l'an 500 par Rabbi José. Le Thalmud de Babylone, plus complet et plus clair que celui de Palestine, est aussi celui dont l'autorité a prévalu parmi les Juifs.

Le Thalmud est formé de deux parties : la *Mischna*, qui veut dire *répétition* ou *seconde loi*, et la *Guemara*, qui veut dire *complément*.

La Mischna est un vaste corps de lois, divisé en six parties appelées *Sedarim* (ordres), savoir : 1° *Séder Zéraim* (des semences), renfermant les lois et observances à l'égard de tout ce qu'on sème et qu'on plante. En tête de cette première partie se trouve un traité sur les prières journalières et celles qu'on doit prononcer dans les diverses circonstances. 2° *Seder Moëd* (des fêtes), traitant du sabbat et des jours solennels, ainsi que des jours de jeûne. 3° *Séder Naschim* (des femmes), traitant du mariage, du divorce et de tout ce qui se rattache aux rapports mutuels des époux. 4° *Séder Nézikin* (des dommages), traitant des indemnités dues pour les dommages causés à autrui, et en général de tout ce qui a rapport au droit civil, au droit pénal et aux tribunaux. Cette partie, sur différents points, offre une grande analogie avec le droit romain. On y a inséré un traité de morale, renfermant les

sentences des Pères de la Synagogue. 5° *Seder Kodaschim* (des choses saintes), renfermant les lois et règlements des sacrifices et des autres choses consacrées à la divinité, les préceptes sur les aliments et la description du temple de Jérusalem. 6° *Seder Tohoröth* (des purifications), traitant des choses pures et impures et de la purification des personnes et des choses. Chacune de ces parties est subdivisée en différents traités et chaque traité en chapitres.

Ce code fut successivement annoté, discuté et amplifié par les écoles de Palestine et de Babylone, et dans chacune des deux Académies, on fit plus tard un recueil de ces annotations et discussions; ces recueils, beaucoup plus volumineux que la Mischna qui leur sert de texte, reçurent le nom de *Guemara* (complément).

Si nous avons fidèlement énuméré les différentes parties dont se compose le Thalmud, ce n'est pas, qu'on veuille bien nous croire, que nous voulions apporter ici une précision dans le détail que nous avons négligé partout ailleurs; c'est que nous avons trouvé là une occasion naturelle de montrer l'un des côtés vraiment remarquables de la systématisation morale du judaïsme que le Thalmud contient dans son entier. Nous voulons parler de l'universalité de cette doctrine qui prend l'homme dans son ensemble physique, social et moral; qui lui fournit les préceptes de sa conduite privée, domestique, publique, mais qui est aussi un code d'hygiène et de jurisprudence. Toutes ces choses, en effet, sont inséparables : l'homme ne se segmente pas au gré des législateurs et des moralistes. Ce fut la gloire du mosaïsme de l'avoir compris comme l'échec du catholicisme de l'avoir trop oublié. En resti-

tuant à la morale la médecine et l'hygiène que le monothéisme catholique en avait séparé, le positivisme n'a fait que reprendre la grande tradition de tous les sacerdoces de l'antiquité.

Nous empruntons encore à M. Munck l'esquisse rapide que nous allons donner de la Kabbale :

Le mot *Kabbale*, ou mieux *Kabbalah*, vient du verbe *Kibbel*, qui veut dire *recevoir par tradition;* les adeptes ont cru devoir décorer du nom de *tradition* une doctrine qu'ils faisaient remonter jusqu'à Abraham et même jusqu'à Adam qui, selon eux, fut initié dans les mystères par l'ange Raziel. La doctrine de la Kabbale, déposée plus tard dans *le Livre de la création* et dans *le Livre de l'éclat*, a eu sans doute sa première origine dans l'exil de Babylone; mais le système tout entier n'a pu se former que plus tard sous l'influence des écoles juives d'Alexandrie, où les doctrines de Pythagore et de Platon furent combinées avec certaines autres doctrines philosophiques que, jusqu'ici, on a vaguement désignées par le nom de *philosophie orientale*, mélange de spéculations profondes et de croyances superstitieuses, de haute sagesse et d'extravagances. Les Kabbalistes modernes divisent ordinairement leur science en deux parties; l'une *théorique* ou *spéculative*, l'autre *pratique*. Mais M. Munck, suivant un ordre qui lui paraît plus méthodique et en même temps plus conforme au développement historique de la Kabbale, la divise : 1° en symbolique; 2° en positive ou dogmatique, et 3° en spéculative ou métaphysique.

La *Kabbale symbolique* donne les moyens de trouver dans l'Écriture sainte un sens ésotérique ou mystique, différent du sens littéral. On y parvient par différentes per-

mutations ou combinaisons de lettres. Parmi les différentes méthodes de substitution, celle qu'on appelle *ath basch* consiste à substituer la dernière lettre de l'alphabet à la première, l'avant-dernière à la seconde et ainsi de suite. C'est de cette manière que le mot *Scheschah*, employé par Jérémie, nom de pays inconnu, est expliqué par *Babel*, ce qui convient aux deux passages. Une autre méthode consiste à n'avoir égard qu'à la valeur numérique des lettres et à leur en substituer d'autres qui produisent la même somme, car les Hébreux, comme les Grecs, employaient les lettres de l'alphabet comme chiffres numériques. Le mot *Maschiah* (Messie) donne la valeur numérique de 358; il en est de même du mot *nahasch* (serpent). Les kabbalistes concluent de là que le Messie l'emportera sur Satan, représenté sous l'image du serpent, et qu'il détruira le péché et la mort spirituelle. Dans une troisième méthode, on réunit les lettres initiales ou finales de plusieurs mots, pour en former un seul, ou on considère les lettres d'un seul mot comme autant de mots dont elles formeraient les initiales. Ainsi les trois lettres du mot *Adam* forment les initiales des trois mots *Adam, David, Messie*, ce qui indique que l'âme d'Adam, par la métempsycose, devait reparaître dans les corps de David et du Messie. Cette méthode d'exégèse laisse, comme on voit, un champ assez vaste à l'imagination.

La *Kabbale dogmatique* comprend tout cet amas de croyances et de dogmes mystiques, entés sur le judaïsme pendant et après l'exil de Babylone, adoptés en substance par les Pharisiens, et naturalisés longtemps avant la formation de la Kabbale spéculative. Quoique celle-ci ait adopté en général l'essence de ces dogmes, elle ne s'oc-

cupe pas de leurs détails positifs. La Kabbale dogmatique traite des anges et des démons et de leurs différentes divisions, des différents départements du paradis et de l'enfer, de la transmigration des âmes, etc... Toute cette partie est purement mythologique; ces mythes sont empruntés aux Chaldéens et aux Perses, mais les Kabbalistes n'ont pas manqué d'y exercer leur imagination et d'amplifier à leur manière les fables étrangères.

Enfin la *Kabbale spéculative* ou *métaphysique* renferme un système de philosophie qui tend à mettre d'accord le monothéisme et le dogme de la création avec ce principe fondamental de la philosophie ancienne : *ex nihilo nihil fit.*

Aucune substance n'est sortie du néant absolu : tout ce qui est a tiré son origine d'une source de lumière éternelle, de Dieu. Dieu n'est compréhensible que dans sa manifestation; le Dieu non manifesté est pour nous une abstraction. Ce Dieu est de toute éternité; c'est, selon les termes des Kabbalistes, le *Vieux des jours*, l'*Occulte des occultes*. Sous ce rapport il est aussi appelé le *Néant*, et c'est ainsi que le monde créé par lui est sorti du néant. Ce néant est unique, c'est l'unité individuelle et infinie; c'est pourquoi il s'appelle *En-Soph* (sans fin). Cet *En-Soph* n'est borné ni déterminé par rien, car il est tout et rien n'est hors lui.

. . . . . .

Est-il bien nécessaire de poursuivre? Faut-il pousser plus avant dans ces ténèbres? Il est évident que nous sommes ici en présence de cerveaux malades. Des spéculations de cette nature ne sont que des produits pathologiques dont l'étude intéresse trop spécialement la médecine mentale pour que nous puissions nous y arrêter.

Le culte et la systématisation morale monothéique offraient très-heureusement un but plus élevé à l'activité du génie juif et l'arrachaient à ce bourbier de spéculations extravagantes, éternel danger des théologies monothéiques, qui n'obtiennent quelques résultats qu'en les noyant dans un déluge de conceptions arbitraires, dont il est toujours pénible de les dégager.

Le rôle essentiel des philosophes juifs à partir du moyen âge fut de propager parmi les chrétiens les conceptions de la philosophie ou pour mieux dire du péripatétisme arabe. Cependant, parmi eux, plusieurs ont conservé un caractère propre, et par-dessus tout sont demeurés juifs.

Le premier en date est Moses Maimonide, né à Cordoue, en 1135. Il étudia la philosophie et la médecine sous Tophaïl et Averroës; il s'occupa de mathématiques, de théologie, de langues, et porta la lumière dans la jurisprudence hébraïque. On venait des contrées les plus éloignées pour l'entendre, pour le consulter, pour discuter avec lui. Il fut médecin du sultan Saladin et de ses successeurs. A sa mort, il fut si regretté que l'année 1208 porta, dans les annales des Hébreux, le nom d'*année de lamentation*.

Levi-ben-Gerson, appelé aussi *maître Léon*, naquit à Bagnol en Languedoc, vers la fin du XIII^e^ siècle. Il apporta dans ses études sur le monde juif une philosophie presque positive; il eut l'audace de rapprocher tous les modes de la prévision, comme nous le faisions nous-même dans la dernière séance et de donner une théorie du prophétisme.

Citons encore Isaac Abarbanel, philosophe, politique et homme de finances, ministre du roi de Portugal, ministre de Ferdinand et d'Isabelle, qui, chassé d'Espagne sur la fin de ses jours, s'en fut mourir à Venise.

Le dernier représentant de cette remarquable évolution fut Spinosa qui, sans répudier la succession des grands penseurs juifs, se laissa aller au courant de la philosophie moderne, sous l'influence de Descartes.

Nous aurions à parler ici du rôle économique des Juifs, mais ce que nous en avons dit dans une de nos leçons précédentes, en critiquant la théorie de M. Nicolas, nous semble devoir amplement suffire. Nous n'admettons pas que les Juifs soient une race de banquiers, quelque aptitude qu'on leur reconnaisse justement pour une telle fonction. La force des choses et non une disposition physiologique les a faits ce qu'ils sont. Ils ont été agriculteurs et pasteurs, tant qu'ils ont pu posséder et cultiver la terre. Ils se sont faits banquiers quand on leur a refusé tout autre moyen de subsister. Ils auraient pu aussi bien être, si d'autres circonstances avaient surgi, des navigateurs ou des soldats. Si aujourd'hui ils ont une supériorité réelle dans l'art de manier l'argent, c'est qu'ils l'ont lentement acquise, et qu'ils bénéficient actuellement des efforts accumulés de plusieurs générations.

Cependant nous ajouterons à ce que nous avons dit précédemment une remarque qui a son importance. Le rôle économique joué par les Juifs à partir du moyen âge est le résultat d'une double condition : 1° la concentration de l'argent entre les mains des plus économes et des plus habiles; et 2° la dispersion même du peuple juif dans toutes les parties du monde. C'est cette concentration pécuniaire en même temps que cette dispersion qui ont fait d'eux presque nécessairement les banquiers de la planète, et il n'est pas étonnant qu'on leur doive l'invention de la lettre de change, cette création capitale de la fonction,

Nous avons démontré depuis longtemps que la fonction du banquier, la plus abstraite des fonctions industrielles, consistait dans le *payement*, en qui se résument toutes les autres opérations. Or le change est précisément un admirable procédé de payement établi entre les différents lieux de la terre, et les Juifs, en l'instituant, ont rendu un véritable service à l'Humanité.

III

RÉSULTATS.

Nous avons à résumer brièvement les résultats principaux de cette civilisation juive, dont nous achevons de présenter l'évolution. Parmi ces résultats, les uns sont demeurés définitivement dans l'avoir de l'Humanité, d'autres ont disparu, mais non sans produire des conséquences considérables et laisser une trace profonde dans l'histoire.

L'hébraïsme, par sa base monothéique et par l'élaboration d'une morale de plus en plus systématisée, avait jeté les fondements d'une religion universelle. Bien plus, les Prophètes avaient entrevu même cette idée grandiose, cette conception capitale du genre humain réuni dans une même adoration et venant de tous les points de la terre sacrifier au Dieu d'Abraham et de Moïse. Plus tard, on avait reconnu pendant la domination romaine, par la dispersion même d'innombrables synagogues, combien une croyance commune pouvait s'accommoder des régimes politiques les plus différents. C'est là évidemment que saint Paul a trouvé la base de son christianisme. Sans doute,

d'autres conditions et de très-nombreuses furent nécessaires, mais la conception fondamentale émana du mosaïsme. C'est ainsi que tout se lie et tout s'enchaîne dans l'histoire de l'Humanité. C'est un spectacle vraiment imposant que cette suite d'efforts prolongés, multipliés et difficiles par lesquels l'homme s'élève lentement à l'état de famille et à l'état de tribu et pose, en la préparant, la solution du grand problème qui doit contenir tous les autres : *l'unité finale du genre humain !* Mais la tentative de saint Paul, tout admirable qu'elle fût, devait, quoique mieux préparée, avorter comme celle de Moïse. Le christianisme se rapprochait du but, mais ne l'atteignait pas.

Six siècles plus tard, Mahomet, contemplant le monde juif et le monde chrétien, puisa à la fois chez Moïse et chez saint Paul, et voulut lui aussi fonder une religion universelle, sur la double base d'une foi monothéique et d'une morale systématique. Nous apprécierons dans quelque temps l'immense utilité de la création islamique, mais nous pouvons dire de suite que, de la lutte des deux grands monothéismes chrétien et musulman, et de l'impossibilité qu'ils ont rencontrée de se soumettre l'un l'autre, est sortie cette démonstration décisive que la religion universelle qui doit fonder l'unité humaine ne peut être cherchée dans le théologisme. Sa *subjectivité* naturelle, malgré des artifices plus ou moins nombreux et parmi lesquels il faut compter l'emploi de la force, le rend incapable de fournir jamais la base mentale indispensable à une semblable opération.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les grands politiques du monde catholique ou mahométan ont compris qu'il y avait pour eux mieux à faire qu'à poursuivre éternelle-

ment une impossible suprématie. Déjà sous François Ier, la France ne craignait point de s'allier à la Turquie, et cette conduite trouvait un imitateur dans le grand cardinal de Richelieu. Auguste Comte a fait cette observation que du contact entre le monde chrétien et le monde musulman étaient sortis les premiers émancipés. C'est ainsi que dans Ivanhoë, Walter Scott fait un athée du templier Brian de Boisguillebert. Qu'on ne croie pas qu'il y ait là simplement pure fantaisie d'imagination ; il y a la constatation d'un fait réel et dont l'explication est simple. Comment des hommes supérieurs, comme le furent très-certainement plusieurs de ces templiers, n'auraient-ils point été saisis de voir que chez les deux peuples il existait en nombre égal des hommes de haute valeur, intelligents, moraux, dévoués, poursuivant de nobles buts, capables de grandes actions? Et si les deux religions pouvaient l'une et l'autre produire de tels hommes, laquelle d'entre les deux était supérieure à l'autre? Qui ne voit dans ce contact un germe certain de tolérance d'abord, et finalement d'athéisme.

Mais le service rendu par la religion de Moïse, en tant que système de morale, se fait sentir au delà des deux grandes tentatives monothéiques auxquelles elle a donné naissance. Nous avons fait la remarque en exposant le contenu du Thalmud que le mosaïsme avait pris l'homme tel qu'il est, dans son ensemble, et avait étendu ses préceptes à tous les aspects de cette nature, si variable et si compliquée.

Le catholicisme, en ne suivant pas l'exemple de son prédécesseur, commit une faute grave; il sépara l'étude de l'homme moral de l'étude, trop grossière suivant lui,

de l'homme physique, et ne s'aperçut pas qu'en laissant à d'autres le soin de la *chère guenille*, il préparait de ses propres mains l'inévitable prépondérance du médecin sur le prêtre et semait dans son avenir un germe de mort. Le positivisme, mieux instruit, a emprunté aux Hébreux, comme à tous les sacerdoces de l'antiquité, leur vue admirable sur la nécessité de soumettre à une même étude la totalité du problème humain; il a réintégré dans la morale l'étude de l'hygiène et a dit au prêtre : Tu seras médecin!

En dehors de ces résultats généraux qui donnent à la civilisation juive une importance incontestable, nous devons encore parler des produits plus spéciaux qui lui marquent une place d'honneur dans l'histoire de l'esprit humain. Auguste Comte a placé la Bible ou Canon hébraïque dans la Bibliothèque positiviste. Sans accorder à ce Canon l'importance exagérée qu'il a plu à certains littérateurs de lui attribuer, on doit reconnaître que la décision d'Auguste Comte se justifie sans difficulté. Nous ne parlerons pas de l'importance historique de ces précieux documents que chacun appréciera d'autant mieux qu'il les lira à la lumière d'une théorie vraiment scientifique. Mais nous rappellerons qu'on trouve dans la Bible des œuvres esthétiques de la plus haute valeur qui, malgré l'engouement sans mesure dont on a fait preuve à leur égard, ne cesseront d'être lues avec intérêt. Les pages romanesques des livres d'Esther ou de Ruth, les psaumes, les cantiques, les imprécations des prophètes, leurs chants d'allégresse, ont donné à la poésie biblique un renom qui ne périra pas. Un pur fétichisme y règne sans partage, et là encore l'hébreu n'a point fait preuve de cette nature abstraite qu'on

a tenté de lui concéder. Les chants patriotiques que renferme la Bible n'ont point la grandeur et la noblesse romaines, mais ils gardent, par le sentiment civique et l'enthousiasme religieux qui s'y trouvent toujours combinés, nous ne savons quelle âpreté séduisante qu'on chercherait vainement ailleurs. Quant au poëme de Job, nous nous refusons à lui accorder d'autre importance qu'une importance historique; c'est un type de prédication monothéique dont la valeur a été surfaite par des critiques convaincus de la réalité objective du monothéisme.

Un des résultats les plus intéressants qu'ait produits l'évolution hébraïque, est assurément l'admiration qu'elle a fait naître pour les grands hommes qui l'ont dirigée.

Jamais chefs, assurément, nous parlons des plus fameux, n'ont connu autant d'imitateurs passionnés que les chefs du peuple hébreu. Et c'est justice. Aucune autre évolution, en raison même du caractère prématuré de l'évolution hébraïque, n'a senti autant que celle-ci l'impérieuse nécessité d'être menée, jusqu'au bout, par des types exceptionnels, sous peine d'un avortement certain. L'histoire hébraïque offre l'étonnant spectacle d'une suite presque continue de natures éminentes combinant au plus haut degré ces deux caractères nécessaires, bien que d'apparence contradictoire : *une direction systématique et synthétique* jointe à la plus étonnante *initiative individuelle*. Ces hommes, par leur hardiesse, par leur énergie, par leur héroïsme, n'ont cessé d'étonner le monde: ils ont été les modèles sur lesquels de grands guerriers et de grands politiques ont tenu leurs regards sans cesse attachés; ils ont inspiré plusieurs des plus belles productions esthétiques dont se glorifie l'Humanité. C'est dans les héros de la

Bible que Cromwell a cherché l'exemple des vertus qu'il a montrées; c'est la Bible qu'il a mise entre les mains de ses soldats, pour en faire l'invincible armée dont l'histoire a enregistré les hauts faits; c'est dans la Bible qu'un siècle plus tard, et sous l'influence persistante du souffle Cromwellien, qu'Haëndel puisa l'ardeur patriotique qu'il mit dans l'âme de son Judas Macchabée. Où donc, sinon dans la Bible, Michel-Ange a-t-il puisé le type colossal de son Moïse? Où donc Mahomet s'est-il inspiré avant de fonder une religion nouvelle et de tenter la conquête du monde? Que tous ces grands hommes aient subi plus ou moins directement l'action des récits bibliques, qu'il ait été dans leur intention de prendre pour modèle tel ou tel personnage du monde hébreu, cela n'a au fond que la plus médiocre importance; ce qui est incontestable et mérite d'être signalé, c'est qu'ils ont calqué leur conduite sur celle des héros hébreux, et qu'à leur exemple, ils ont toujours mis au service des plus nobles causes les caractères les plus audacieux.

Citons enfin, pour clore cette trop rapide énumération, l'institution de la *Semaine*, ce type des constructions subjectives destinées à régler la vie. Nous avons, en traitant du calendrier, assez parlé de la semaine, pour qu'il soit inutile d'y revenir ici. Rappelons cependant que les Hébreux ne l'ont point inventée, et l'ont très-probablement empruntée aux Chaldéens, mais si cette création ne leur appartient pas, c'est eux néanmoins qui nous l'ont transmise, et c'est à ce titre que nous la présentons comme un des résultats du mosaïsme.

Arrivé au terme de cette exposition, il nous reste à montrer quel enseignement en découle. On ne saurait

s'étonner qu'après une étude consacrée à l'œuvre de Moïse, ce soit vers les Juifs que nous tournions notre pensée. Ceux d'entre eux qui vivent au milieu de nous et que nous pouvons journellement observer, semblent avoir été touchés, comme la plupart des Occidentaux, par l'aile philosophique de la science, et avoir gardé, pour la religion de leurs pères, plus de respect que de ferveur. Chez eux comme chez nous la foi a fait place à l'indifférence. Cependant il reste au fond de leur cœur un vieil attachement pour la race dont ils sont sortis; ce n'est pas sans orgueil qu'ils rappellent l'antiquité de leur origine et les grandes choses que leurs ancêtres ont accomplies. Ils n'ont plus l'ardeur qui fait les apôtres et les soldats, mais ils ont conservé une sorte de patriotisme, d'où peuvent surgir encore de hautes pensées et de nobles résolutions. Nous dirons aux Juifs : Vous qui n'avez été grands et puissants dans le monde qu'en demeurant unis, accepterez-vous qu'un scepticisme niais vous arrache à vos meilleures traditions? Vous avez été forts parce que vous avez été religieux : vous pouvez retrouver cette force en retrouvant une religion. Tous les théologismes sont morts, il est vrai; et l'œuvre de Moïse ne saurait survivre à celle de saint Paul et de Mahomet. Vos pères ont cherché une religion universelle; ils ont préparé les deux entreprises catholique et musulmane, et ces trois tentatives ont échoué. Quel homme intelligent parmi vous ne voit désormais qu'aucune croyance divine ne peut conduire finalement à l'unité du genre humain? Seule, la science systématisée, en fournissant une base convenable, a préparé ce grand résultat. La Religion universelle existe; elle appelle du sein de toutes les doctrines les âmes d'élite avides de réa-

lités et qu'ont lassées de vains efforts. Venez, Juifs, à la religion de l'Humanité! Elle vous apporte ce que vos ancêtres ont ambitionné sans l'atteindre; elle seule, loin de les mépriser, rend une suprême justice à la civilisation qu'ils ont fondée; elle les honore dans ses fêtes; elle place dans ses sanctuaires l'image de votre Moïse; elle fera chanter dans ses concerts les hauts faits de vos Macchabées!

Vous entrevoyiez, dans les aspirations de vos prophètes, une Jérusalem, reine du monde, devant laquelle s'inclineraient les nations; qui tiendrait le glaive et le flambeau; qui saurait convaincre, mais au besoin imposer. Vous avez vu s'écrouler tant d'espérances et vous avez compris que vouloir dominer par la force vous était plus impossible encore que de dominer par la foi. Mais si votre Jérusalem n'est plus, si les siècles ont passé sur ses ruines, si quelque mosquée a remplacé les temples de Salomon et d'Esdras, une autre Jérusalem est née qui, plus que celle de David et d'Isaïe, pourra prétendre à la suprématie religieuse de l'Humanité. C'est la grande cité occidentale, où, depuis la chute de Rome, se sont élaborés les plus importants problèmes de l'esprit humain; où la philosophie et la science ont trouvé leur asile préféré, où l'émancipation religieuse et politique a fait ses premiers pas; c'est la capitale de la France, c'est Paris!

SEPTIÈME LEÇON

APPRÉCIATION

DE LA

CIVILISATION BRAHMANIQUE

(MANOU)

I

THÉORIE GÉNÉRALE DE L'ÉVOLUTION DU BRAHMANISME.

Nous poursuivons l'étude des grandes théocraties de l'antiquité par l'appréciation du brahmanisme. Auguste Comte, forcé de placer un type concret dans son calendrier historique, a pris celui de Manou : mais il a fait là comme il a fait pour Abraham, pour Prométhée et pour Ossian : il a accepté la légende, sans autre but que celui de fixer l'esprit et de résumer en une image toute une masse d'événements, de sentiments et de pensées. L'existence de Manou est en effet plus qu'hypothétique, et s'il faut en croire Brighou, qui expose ses lois, sa naissance ne laisserait pas d'offrir quelque étrangeté. C'est Manou qui parle dans ce récit :

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain « maître devint moitié mâle et moitié femelle, et en s'unis- « sant à cette partie femelle, il engendra Virâdj.

« Apprenez, nobles Brahmanes, que celui que le divin

« mâle, appelé Virâdj, a produit de lui-même, en se li-
« vrant à une dévotion austère, c'est moi, Manou, le créa-
« teur de tout cet univers. »

Ce Manou, enfanté par la dévotion austère de Virâdj, et qui, à son tour, donne naissance à une série de sept autres Manous, tous chargés de vertus et de propriétés extraordinaires, a confié au *richi* (sage et religieux) Brighou le soin d'exposer sa loi, et cette exposition est contenue dans le livre que nous possédons et qui est intitulé : Lois de Manou. C'est là, comme dans les Védas et les deux grandes épopées brahmaniques du Mahâbhârata et du Ramâyâna, qu'il faut chercher la connaissance de cette antique civilisation.

Somme toute, et malgré l'exquise précision que les auteurs des livres sacrés de l'Inde ont mise dans leurs récits sur Manou et ses hautes actions, ce qui apparaît le plus clairement, c'est qu'on ne sait rien de lui. Dès nos premiers pas, le caractère indou éclate dans toute sa splendeur : la précision mathématique au service des divagations les plus insensées ; ils ont des milliards de dieux, mais tous rangés dans un ordre parfait, classés et numérotés ; ils ont appliqué nos méthodes de classification aux choses sur lesquelles il est impossible de rien savoir ; ils ont une poésie, ils n'ont pas d'histoire. C'est tout justement le contraire de ce que nous observons en Chine, où nous trouvons un peuple exact, précis, ordonné, mais en revanche peu poëte.

Avant d'aborder l'appréciation du brahmanisme, disons quelques mots de la semaine à laquelle appartient Manou et dont le chef est Bouddha. Et d'abord comment est-elle compo[illegible]?

Premier jour : *Bélus*, qui a pour adjudant *Sémiramis*, dont la fête sera célébrée tous les trois ans.

Second jour : *Sésostris*.

Troisième jour : *Manou*.

Quatrième jour : *Cyrus*.

Cinquième jour : *Zoroastre*.

Sixième jour : *les Druides, Ossian*.

Septième et dernier jour : *Bouddha*.

Cette semaine est consacrée aux théocraties normales, c'est-à-dire polythéiques et présentant pour la plupart un développement complet du régime des castes. Nous disons *pour la plupart*, parce que la nature concrète du calendrier n'a point toujours permis de choisir des types parfaits.

Bouddha, dont Auguste Comte a fait le président de cette semaine, doit cet honneur à deux considérations : entre ces différents types, c'est de beaucoup le mieux connu, et en second lieu, c'est celui dont l'influence domine encore les populations les plus nombreuses. Mais le caractère révolutionnaire de l'œuvre de Bouddha fait de lui un type moins pur que ceux de Sésostris et de Manou.

Ceux-ci représentent les théocraties absolument normales, c'est-à-dire polythéiques et où se sont pleinement développés le régime des castes en même temps que la prépondérance de la caste sacerdotale. Sésostris, c'est la théocratie égyptienne qui, outre sa valeur propre, a pour nous une importance particulière à cause de son action sur l'Occident par l'intermédiaire des Grecs, des Juifs et des Phéniciens.

Manou, c'est la théocratie indoue, puissante encore sur une portion considérable de notre espèce.

Bouddha, comme nous l'expliquerons avec le développement convenable dans une prochaine séance, c'est une révolution dans la théocratie brahmanique, révolution dont l'influence s'est répandue sur les populations immenses qui environnent l'Hindoustan.

Bélus et Sémiramis sont les représentants des deux théocraties d'Assur et de Babylone, grandies sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, et dont l'action, comme celle de la théocratie égyptienne, s'est fait sentir jusqu'à nous à travers les Grecs et les Juifs.

Cyrus, type de la théocratie persane, représente une théocratie altérée par la prépondérance militaire, mais sans qu'il en résulte un type franchement militaire comme celui de Rome. Sortie de la conquête définitive de populations théocratiques par une peuplade militaire, elle a, par ses luttes contre les Grecs, puissamment réagi sur les destinées de l'Occident.

Zoroastre est le réformateur de la théocratie médique dont le polythéisme avait conservé en le systématisant le culte fétichique du *feu*. La doctrine de Zoroastre a engendré une nationalité religieuse, dont les adhérents, qui subsistent encore dans l'Inde, se distinguent par une admirable rectitude mentale ; elle a fourni au Judaïsme, comme nous l'avons remarqué, plusieurs de ses conceptions; elle a enfin troublé le christianisme en donnant naissance à la secte des Manichéens.

Les Druides et Ossian marquent la place de ces théocraties où il n'y a de vraiment caractéristique que l'existence d'une caste sacerdotale et dont l'Occident a été le plus important pour ne pas dire le seul théâtre.

Revenons à Manou et au brahmanisme.

Comme nous l'avons fait pour le cas juif, nous commencerons par définir les conditions de temps et de lieu au milieu desquelles s'est développée cette grande civilisation brahmanique.

La terre des brahmanes est un vaste triangle dont la base est au nord sous un climat tempéré, et le sommet au sud en pleine zone torride. La limite septentrionale est fournie par les monts Himalaya dont la chaîne court de l'est à l'ouest. A l'ouest, une chaîne de montagnes se dirigeant du nord vers le sud part de l'Himalaya pour aboutir à la mer, et contribue à borner le bassin de l'Indus. Cette chaîne prend d'abord le nom d'Indou-Kouch, puis celui de monts Soliman; elle sépare l'Inde du monde persique. La limite orientale est constituée par les monts qui circonscrivent à l'est le bassin du Brahmapoutre. Enfin, les deux côtés du triangle, dans la plus grande partie de leur longueur et la pointe elle-même, sont baignés par la mer qui, d'un côté, prend le nom de golfe du Bengale et de l'autre celui de mer d'Oman.

Au nord, à l'est et à l'ouest, l'Inde, par ses limites naturelles, est séparée de trois grandes civilisations distinctes. A l'ouest, l'Indus et les monts Soliman et Hindou-Kouch forment une barrière entre elle et le monde persique et européen. Au nord, l'Himalaya la sépare de la Tartarie et de la Chine; à l'est le Brahmapoutre la sépare de cette contrée si bien nommée Indo-Chine, qui tient son état mental de l'Inde bouddhique et son état politique de l'empire chinois. Là ont pris naissance, ont vécu et se sont éteintes des civilisations prodigieuses, sur lesquelles, dans ces dernières années, quelques voyageurs nous ont rapporté un petit nombre de documents. Au milieu de forêts presque

inaccessibles dorment des cités immenses, auprès desquelles Paris et Londres ne sont que des villages, et qui n'ont laissé d'autres traces sur la terre que ces gigantesques débris.

Mais le grand triangle lui-même qui constitue l'Inde ne forme pas un tout homogène; la chaîne des monts Vindhya qui, parallèle à l'Himalaya, le divise en deux parties, sépare également deux populations qui, dans l'origine au moins, ont été distinctes et le sont encore à beaucoup d'égards. La différence cosmologique entre la grande presqu'île du Sud qui porte le nom de Dekan et la partie du territoire située au nord des monts Vindhya, se trouve donc associée à une différence sociologique. De tout temps le peuple indien a eu conscience de cette distinction et la loi de Manou l'a systématiquement confirmée. Nous trouvons, en effet, au livre second, un passage caractéristique à cet égard :

« La région située entre les monts Himavat et Vindhya,
« à l'est de Vinasana et à l'ouest de Prayâga, est appelée
« Madhyadésa (pays du milieu).

« Depuis la mer orientale jusqu'à la mer occidentale,
« l'espace compris entre ces deux montagnes est désigné
« par les sages sous le nom d'Aryâvarta (séjour des hom-
« mes honorables).

« Tout lieu où se rencontre naturellement la gazelle
« noire est reconnu convenable pour l'accomplissement du
« sacrifice; le pays des Metchas en est différent.

« Ceux qui appartiennent aux trois premières classes
« doivent avoir grand soin de s'établir dans les lieux qui
« viennent d'être désignés; mais un Soûdra, s'il est en
« peine pour se procurer sa subsistance, peut demeurer
« dans n'importe quel endroit. »

Prayâga, dont il est parlé dans le premier de ces versets, était un lieu de pèlerinage célèbre, au confluent du Gange et de la Djemnah. C'est aujourd'hui Allahâbad. Quant aux Mletchas, dont il est question plus loin, ce sont pour les Indous les étrangers, les barbares.

Tel est le théâtre sur lequel s'est développée la civilisation brahmanique.

Tentons maintenant de préciser les conditions chronologiques du problème. Mais, hélas! nous sommes ici dans le royaume du vague. Le peuple indou est le peuple indécis, indéterminé par excellence; jamais une nation n'a senti à un degré moindre le besoin de certitude et de réalité ; les Indous n'ont pas d'histoire, mais des épopées merveilleuses sans commencement et sans fin, pleines de légendes, débordantes de poésie, et où les auteurs, chose curieuse, se sont efforcés de racheter, par la précision méticuleuse du détail, l'incroyable fantaisie de l'invention. Il en résulte que, dans cette immense évolution dont l'origine se perd dans la nuit des temps, on n'arrive à saisir d'indications chronologiques précises qu'à l'époque tardive où elle entre en contact avec les civilisations étrangères qui l'entourent. Ce sont alors celles-ci qui nous fournissent quelques renseignements sur l'état du brahmanisme et nous permettent d'établir un peu d'ordre dans cette confusion.

On peut donc faire deux parts dans cette histoire :

1° De l'origine de la civilisation indoue jusqu'au milieu du VII^e^ siècle de l'ère chrétienne, époque vers laquelle commencent des relations constantes et multipliées avec les autres populations.

2° Du milieu du VII^e^ siècle jusqu'à nos jours. Dans cette seconde période, grâce aux Arabes, aux Persans, aux

Mogols, aux Européens, les indications chronologiques acquièrent une précision croissante.

Dans la première période, une date capitale nous est fournie par la naissance de Bouddha, qui a lieu vers la fin du VII^e^ siècle avant notre ère, soit 623 ans avant Jésus-Christ, si nous nous en rapportons aux travaux spéciaux que le bouddhisme a suscités dans l'île de Ceylan. Nous trouvons encore un point de repère dans l'expédition d'Alexandre (336 ans avant Jésus-Christ); nous savons qu'à cette époque il existait des Bouddhistes sur les bords de l'Indus. Depuis lors et jusqu'au moment où la conquête arabe vient apporter définitivement la précision dans ce chaos, nous ne trouvons d'indications que dans les récits des Chinois bouddhistes, qui sont venus pieusement visiter en pèlerinage les lieux où était né le chef de leur religion. Mais ces pèlerins sont d'une époque déjà récente : Fa-Hien parcourt l'Inde au IV^e^ siècle de notre ère et Niouin-Thsang au VII^e^, en l'année 632.

Avant la naissance de Bouddha, l'unique renseignement chronologique que nous possédions sur l'histoire de l'Inde se trouve dans la Bible, où il est raconté que Salomon, en l'année 1076 avant Jésus-Christ, ayant envoyé des navigateurs sur les bords de la mer indienne, ceux-ci rapportèrent de la côte occidentale de la grande presqu'île des objets sur lesquels étaient gravés des noms indous ou sanscrits. On en conclut naturellement que la civilisation brahmanique s'était étendue, dès cette époque, dans la partie orientale du Dekan.

En dehors de ces rares documents, nous ne possédons rien qui puisse nous donner avec quelque exactitude l'ordre dans lequel se sont succédé les grands événements

qui composent cette évolution. Nous nous trouvons dans la nécessité, pour jeter quelques jalons dans la longue période antérieure à la naissance de Bouddha, d'appliquer la loi sociologique, qui détermine la succession des événements d'après la nature des conceptions philosophiques ou religieuses qui leur correspondent. Plus le document est simple et empreint de fétichisme, plus il est ancien ; plus les documents se ressentent d'une métaphysique croissante, plus ils sont rapprochés de nous. C'est par cette considération que nous assignons aux Védas la plus haute antiquité entre les productions diverses du brahmanisme.

A une époque qu'il est impossible de fixer, fût-ce à dix siècles près, on a vu s'établir sur les bords du Gange une population portant avec elle des lois et des croyances particulières et qui devait constituer l'élément fondamental de la civilisation indoue. Nous passons intentionnellement sous silence les pérégrinations des fameux Aryas, soi-disant partis des bords de l'Oxus. D'une part l'hypothèse tient trop de place dans cette histoire, et, d'un autre côté, cela n'offre pour nous que le plus médiocre intérêt.

Ce qui nous importe beaucoup plus, c'est de faire remarquer, puisque l'occasion s'en présente, la profonde vérité de ce théorème sociologique, que les plus grandes civilisations sont contenues à leur origine dans un groupe relativement restreint, qui, sous l'influence de causes multiples, parmi lesquelles il faut compter comme une des plus importantes le milieu cosmologique, s'élève peu à peu au-dessus des populations environnantes, et, par divers procédés militaires ou autres, se les assimile en les dominant. Il en est de ce cas plus compliqué, comme pour les grands hommes au milieu d'une nation. C'est toujours

un *individu*, qui, à un moment donné, prend la direction et pousse ses concitoyens dans une voie de progrès ; de même c'est toujours un groupe peu étendu qui absorbe les autres et les civilise.

Notre étude se partage naturellement en trois parties :

1° Étude de la civilisation indoue depuis son origine jusqu'au VIII^e^ siècle de notre ère ;

2° Étude de cette civilisation depuis le VIII^e^ siècle jusqu'à nos jours ;

3° Appréciation de la véritable politique de l'Occident à l'égard de l'Inde.

L'étude de la civilisation indoue présente comme toute autre à considérer deux points : les procédés par lesquels elle s'est constituée, et les phases diverses qui caractérisent son évolution.

Cette civilisation, une fois créée, s'est développée sous l'action de trois influences distinctes. En premier lieu, l'influence cosmologique et les luttes du groupe civilisateur avec les populations environnantes. En second lieu l'influence naturelle qui résulte des efforts accumulés des générations successives. Aucune constitution sociale ne présente peut-être, à un aussi haut point et durant un temps aussi prolongé, l'exemple de ce progrès continu qui s'accomplit sans secousse sous le poids seul des antécédents. Ce n'est pas, à coup sûr, le monde occidental, avec ses révolutions périodiques et ses progrès démesurés, entrecoupés de réactions, que l'on peut comparer à ce monde des brahmes, où les progrès sont à peine sensibles, mais où l'on ne sait pas rétrograder.

La dernière des influences que nous avons signalées se rencontre dans les éléments modificateurs surgis de

l'évolution elle-même. Ici, c'est le bouddhisme qui fut par excellence cet élément modificateur. Sorti du brahmanisme, il trouva sa raison d'être en niant la suprématie de *la caste* des brahmes, et lutta contre eux pendant quinze cents ans. Il fut vaincu, mais son influence sur la civilisation brahmanique fut immense. Les brahmes ne maintinrent leur empire que par de justes concessions ; ils admirent dans leur doctrine tout ce qui pouvait y pénétrer, sans y importer le désordre ou la ruine ; ils firent tourner au profit de la religion de Manou la force par laquelle elle devait périr.

A la base de cette civilisation nous trouvons comme chez toute autre le fétichisme. C'est l'invariable début de toute civilisation commençante ; c'est l'état premier et nécessaire de toute nation comme de tout individu ; c'est le principe de toute mentalité. Aucun document, aucune preuve en dehors des lois mêmes d'évolution de l'entendement humain ne nous est nécessaire pour affirmer le fétichisme du brahmanisme naissant. Mais nous nous emploierons d'autant moins à réfuter les théories bizarres de ceux qui veulent accorder au peuple indou le même privilége de spontanéité théologique qu'au peuple hébreu, que l'examen même superficiel des documents écrits et des habitudes encore persistantes ne saurait laisser aucun doute sur l'exactitude de notre appréciation.

Les documents invoqués ont une autorité d'autant plus réelle qu'ils ont nécessairement surgi à une époque postérieure à l'installation du polythéisme et de la nouvelle société. Ce sont les traces non disparues encore du régime antérieur que l'on peut suivre dans les pages pleines de fétichisme des antiques Védas, premier monument de la

civilisation indoue. C'est le feu, *Agni;* ce sont les vents, *Maroutas;* c'est l'air, *Vâyou;* c'est le crépuscule, c'est l'aurore, c'est le soleil, c'est le firmament, *Indra,* qui forment les sujets de ces hymnes tout enchantées de poésie :

« Je célèbre Agni, le pontife, le prêtre resplendissant « du sacrifice, l'auteur de l'invocation dispensant les plus « riches trésors.

« Agni est digne des louanges des chantres anciens et « de celles des nouveaux : qu'il amène ici les Dieux!

« Agni, l'offrande entière que tu environnes de toutes « parts parvient jusques aux Dieux... etc., etc... »

C'est le feu qui a été l'un des premiers alliés de l'homme dans sa lutte contre la nature, en facilitant la destruction d'immenses et impénétrables forêts. Ses services sont relatés dans les vers descriptifs du Rig-Véda : « Excité par « le vent, le feu retentissant pénètre rapidement dans les « taillis avec ses flammes et sa puissance : Agni, quand « tu te jettes subitement comme un taureau sur les arbres « de la forêt, alors ta route est noire, ô toi dont les flam- « mes sont rougeâtres et qui es impérissable. Tous les « êtres stables ou mobiles redoutent Agni dans son vol. »

Nous ne pouvons que citer au hasard quelques passages, mais rien assurément ne serait plus aisé que de montrer la provenance fétichique, directe ou indirecte, de la majeure partie de ces dieux.

Le Rig-Véda suffirait à lui seul à appuyer notre démonstration, si nous ne possédions des arguments encore plus puissants et d'une valeur bien autrement incontestable : nous voulons parler des pratiques actuelles des peuples indous. Un livre publié à Londres vers 1820, aux frais de la compagnie des Indes, et traduit plus tard en

français par son auteur, l'abbé J.-A. Dubois, missionnaire dans le Meissour, nous offre les plus intéressants détails sur le culte public rendu par les populations de l'Inde à de purs fétiches. « A la fin de novembre, dit-il, ou au commencement de décembre, on célèbre la fête de *divouligai* (des lampes). Durant plusieurs jours qu'elle dure, les Indiens mettent, chaque soir, des lampes allumées devant les portes de leurs maisons, ou dans des lanternes de papier, qu'ils attachent au bout de longues perches plantées dans la rue : cette fête paraît principalement destinée à honorer le feu.

« Chaque cultivateur va, trois jours de suite, se prosterner et déposer des offrandes de fleurs, de lampes allumées, de riz bouilli et de fruits, devant le tas de fumier qu'il a amassé pour servir d'engrais, et le supplie humblement de bien fertiliser ses terres et de lui procurer d'abondantes moissons. Ce culte, comme on voit, ressemble assez à celui que les Romains rendaient à leur dieu Sterquilinus.

« Le *nahgara-pantchamy* est encore une grande fête, qui, au commencement de février, se célèbre en l'honneur des serpents, et surtout des plus venimeux, tel que l'espèce de serpent à lunettes appelée *cobra de capello* par les Portugais, et *nahga* ou *nahgara* par les Indiens. Les habitants vont visiter les trous où ont coutume de se tenir cachés ces animaux, auxquels ils font, avec une dévotion profonde, des offrandes de lait, de bananes, etc... »

L'abbé Dubois consacre un chapitre entier à la description des divers cultes rendus aux animaux. Les uns sont adorés à cause des services qu'on en attend, les autres à cause de la crainte qu'ils inspirent. En première ligne, nous trouvons le culte du singe ou *Anouma*, révéré dans

l'Inde entière, mais principalement par les sectateurs de Vichnou, l'un des trois dieux du Trimourty. On n'ignore pas que c'est à la tête d'une armée de singes que Rama, le héros fameux du Ramayana, accomplit la meilleure partie de ses prouesses.

Vient ensuite le culte de *Bassoura* ou du Taureau, divinité favorite des dévots de Siva, autre dieu du Trimourty; puis celui de l'oiseau *Garouda*, qui n'est autre que l'aigle du Malabar, précieux par la guerre qu'il fait aux serpents. Enfin ceux-ci, véritable fléau de l'Inde, doivent, à la terreur qu'ils répandent, les honneurs divins dont on les entoure. Dans quelques contrées, les animaux aquatiques eux-mêmes jouissent d'immunités spéciales, et dans ces parages la pêche est interdite.

Mais le culte fétichique de l'Inde n'est point borné aux seuls animaux; les objets inanimés y participent également. C'est la pierre *Salagrama*, que les brahmes regardent comme une métamorphose de Vichnou, sorte de coquille fossile du genre des *cornes d'Ammon*, à laquelle on offre tous les jours des sacrifices. C'est la plante *Toulochy*, espèce de basilic cultivée en Europe, regardée et honorée comme la femme de Vichnou. Ses feuilles ont une odeur suave et aromatique, elles sont béchiques et cordiales; elles ont leur emploi en médecine. C'est l'herbe *Darba*, espèce de borraginée, sur laquelle courent toute sorte de légendes merveilleuses et en l'honneur de laquelle on célèbre une fête chaque année, le huitième jour du mois de septembre. Nous rencontrons enfin l'arbre *Assouata*, l'un des plus beaux du pays, aux larges feuilles, qui produisent une ombre rafraîchissante et qui, en s'entre-heurtant, font entendre un bruissement mélodieux.

Ces plantes, comme les animaux précédemment cités, ont leur image en tous lieux, et leur représentation fournit le plus important sujet des sculptures et des ornements dans les édifices consacrés.

Notre théorie se vérifie donc absolument, Le peuple brahmanique a débuté, comme tous les autres, par le fétichisme, dont il a gardé, comme tous les autres, l'empreinte ineffaçable et salutaire.

Nous disions, dans une précédente séance, que le fétichisme avait donné à l'esprit humain l'indispensable fixité qui seule pouvait lui permettre de franchir sans encombre une période théologique, dont le caractère principal était de croire possible une variabilité sans limites, et nous faisions remarquer que le fétichisme comprenait deux périodes : une première période pendant laquelle se développait le fétichisme proprement dit; une seconde, qui voyait naître et se constituer le fétichisme astrolâtrique. Bien que la manière de concevoir les phénomènes soit identique dans les deux cas, la seconde forme est cependant plus systématique que la première; elle contient déjà un premier degré d'abstraction; elle constitue une sorte de transition entre l'état primitif et le polythéisme qui le suit. Le fétichisme astrolâtrique, par le nombre relativement restreint des objets de son adoration, outre la stabilité propre à toute conception fétichique, donne à l'intelligence une idée de mesure, de limitation, d'ensemble, de systématisation en un mot, que ne comportait point le fétichisme universel. Cette base astrolâtrique a manqué à la civilisation indoue et nous serions tentés d'attribuer à cette absence l'esprit d'indétermination qui est un de ses caractères principaux, et le déchaînement plus complet que

partout ailleurs des divagations métaphysiques. Il est certain que le passage de ces populations à l'état sédentaire a été tardif, et qu'un commencement de polythéisme s'était déjà manifesté quand l'établissement définitif a eu lieu. La transition astrolâtrique, qui eût exigé des observateurs sédentaires, fit nécessairement défaut.

Quoi qu'il en soit, il est arrivé que, dans un groupe de cette population aryenne, non encore complétement fixée, sans ville prépondérante, et sans régime astrolâtrique préalable, le polythéisme a directement surgi. Le Rig-Véda nous présente, dans sa spontanéité première, ce mélange caractéristique de polythéisme et de fétichisme.

Si plusieurs fois déjà nous avons montré par quels degrés successifs s'effectuait le passage entre ces deux états, le cas présent est assez particulier pour que nous insistions de nouveau et suivions une fois encore, dans leur développement naissant, ces premiers progrès de l'esprit humain.

L'observation abstraite crée les dieux, a dit A. Comte. Le théorème est incontestable, mais il faut le préciser. L'abstraction, en effet, tout en demeurant l'unique procédé, peut, suivant les cas, s'appliquer d'une façon toute différente. En parlant de Moïse et de la théocratie égyptienne, nous avons accordé au monothéisme deux origines distinctes : une origine cosmologique, puisée dans la contemplation longtemps prolongée des phénomènes naturels et une origine sociologique, tirée du spectacle même de la société. Si nous observons avec quelque attention la naissance des dieux dans le polythéisme, nous reconnaîtrons sans peine qu'elle appartient uniquement à ce dernier mode. Une population encore nomade, ou qui arrive seu-

lement à l'état sédentaire, ne peut guère avoir étendu ses observations au delà de la société qu'elle compose. Ce qu'elle connaît le mieux, c'est elle, et de même que l'homme, dans sa première conception, a prêté à tout ce qui l'entourait sa propre nature, au second pas qu'il fait, il assimile ce qui se passe dans le monde à ce qu'il voit se passer dans la famille ou dans la tribu. Si dans chaque famille et dans chaque tribu, un chef dirige les affaires communes et fait concourir à un même but les diverses opérations, par un motif analogue, les dieux seront chargés de diriger les phénomènes communs que l'observation nous présente, et de présider les groupes des objets et des événements semblables. Les premiers dieux sont très-simples, ils diffèrent peu des fétiches ; ce ne seraient que des fétiches plus puissants, s'ils n'étaient extérieurs au phénomène. Au début, le jour est un fétiche; chaque tribu, chaque lieu a son jour qui n'est pas celui de la tribu ou du lieu voisin. Plus tard on s'aperçoit que, dans plusieurs endroits, le phénomène se reproduit, toujours égal à lui-même, et l'on se demande s'il n'y aurait pas un être pour diriger ces phénomènes communs. On crée alors le Dieu du jour. Mais, dans le jour même, l'observation fait naître des divisions : l'aurore devient une déesse et le crépuscule un dieu ; puis on constate la ressemblance entre le crépuscule et l'aurore et, réunissant les deux phénomènes sous la direction du même dieu, on les confie à Janus, Janus bifrons, le dieu qui ouvre et ferme le jour. On peut étudier dans un intéressant opuscule de M. Ploix, ingénieur hydrographe des plus distingués, toute la mythologie sortie du Jour, tous les dieux émanés de cette racine aryenne *Div,* dont les Latins ont fait *dies*. De même le Nuage fut d'abord un fétiche.

On prêta longtemps une vie propre à cette grande masse sombre qui contenait la foudre. Ce n'est que tard qu'on saisit ce qu'il y avait de commun entre plusieurs nuages différents et qu'on leur donna pour maître un Dieu armé du tonnerre. Il en fut ainsi pour les vents, pour les fleuves, pour les mers, pour tout ce qui présenta des manifestations communes dans tous les lieux et dans tous les temps. Nous ne pouvons suivre, dans toutes ses conséquences, le développement de la culture abstraite dont nous présentons les premiers essais, mais il est facile de comprendre maintenant la croissante raréfaction des dieux. Comme on a donné un chef aux groupes des fétiches semblables, on donnera également un chef aux dieux dont les attributions mieux observées, seront reconnues identiques, et il y aura des dieux supérieurs et des dieux inférieurs, et le nombre des premiers ira en diminuant jusqu'au jour où l'on ne connaîtra plus qu'un seul dieu.

Tout est contenu dans le brahmanisme . on y adore des fétiches, comme l'a constaté l'abbé Dubois; on y adore des dieux de puissance diverse, et en quantité si considérable que le cerveau d'un brahme est incapable de les contenir tous; enfin, on y proclame l'existence d'un Être suprême, principe et fin de toutes choses, et dont tous les autres dieux ne sont qu'une émanation.

La théorie de la naissance des dieux va nous fournir celle de la création des castes. Lorsque un petit nombre d'hommes, ayant de l'intelligence et du loisir, eurent créé des dieux, ils devinrent naturellement les intermédiaires entre ces dieux sortis de leur cerveau et le reste de l'Humanité. Ils crurent en dignité, en influence; on écouta pieusement leur parole; on suivit ponctuellement leurs

conseils ; la classe sacerdotale était fondée. A son tour elle institua les autres classes, ce que le polythéisme rendait aisé. Le polythéisme, en effet, se prêtait merveilleusement à cette consécration des pouvoirs. On trouva facilement un Dieu pour présider à chaque fonction, pour la protéger, pour la défendre et, à mesure que l'état sédentaire établit davantage la division du travail, les dieux se multiplièrent en même temps que les fonctions. Le prêtre consolida et accrut ces divisions; il les consacra au nom de la divinité, il donna à chacune l'indépendance nécessaire à la plénitude de son développement.

La civilisation indoue nous présente un remarquable exemple de la constitution polythéique des castes, réduites à quatre par les lois de Manou, mais subdivisées presque à l'infini par les progrès des institutions. « Pour la propagation de la race humaine, dit Manou, le Souverain Maître, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse, et de son pied, produisit le Brâhmane, le Kchatriya, le Vaisya et le Soûdra. »

Les Brahmanes composent la caste sacerdotale, mais celle-ci est divisée en trois ou quatre castes principales, qui elles-mêmes en comptent au moins vingt chacune ; et les lignes de démarcation entre toutes ces castes sont tellement prononcées qu'elles s'opposent à toute espèce de fusion, et surtout à celle qui pourrait s'opérer par le mariage.

Les Kchatriyas forment la caste militaire. Plus encore que celle des Brahmes, elle est divisée et subdivisée.

Les Vaisyas sont commerçants, chefs d'industrie ou d'agriculture; leurs catégories ne sont pas moins nombreuses que celles des Kchatriyas.

Enfin viennent les Soûdras, laboureurs, manœuvres, artisans, employés à tous les travaux manuels et aux professions mécaniques, offrant plus de divisions que les trois autres, et composant, avec les Pariahs, les neuf dixièmes de la population.

Quant aux Pariahs, sur lesquels se tait la loi de Manou, ils forment actuellement une cinquième classe, mais cette classe a été constituée par des individus chassés de leur caste, qu'un sort commun a groupés; ce sont les esclaves-nés de l'Inde; ils sont soumis aux travaux les plus pénibles; ils vivent dans la plus profonde abjection.

Toutes ces castes sont répandues d'une manière très-inégale sur la surface de la grande presqu'île indoue; et les mêmes castes peuvent affecter des caractères très-différents suivant la contrée où on les observe. Ainsi les Brahmes du Sud sont certainement inférieurs par la moralité et par l'intelligence, aux Brahmes établis sur les bords du Gange, parmi lesquels se sont conservées plus intactes les grandes traditions. Les Kchatriyas sont plus nombreux dans le Nord que dans le Midi. Des influences diverses, et qu'il serait mal aisé de déterminer avec précision, ont donné naissance en maint endroit à des castes qu'on ne retrouve pas ailleurs, et chez qui se gardent des priviléges ou des habitudes au moins bizarres. L'abbé Dubois cite dans le Travancor une caste appelée caste des *naïmars* dans laquelle les femmes sont autorisées à avoir plusieurs maris. On trouve dans le Marava, pays voisin de la côte de la Pêcherie, la caste des *Calléars*, c'est-à-dire des voleurs, dans laquelle cette honorable profession s'exerce comme une prérogative héréditaire. Les princes qui commandent au Marava appartiennent à cette

caste et aucun de ceux qui la composent ne rougit de son métier. Ils s'imaginent, en volant, ne faire que leur devoir, et user seulement d'un droit inné. Il existe dans la même province une caste des *tottiers*, où l'inceste est permis et pratiqué. En général, il est peu de tribus chez lesquelles ne se conserve quelque coutume particulière qui les distingue des autres. La forme et la couleur des vêtements, celle des joyaux, les ajustements sont autant de signes caractéristiques.

Le régime des castes ne fut jamais un obstacle au libre développement du travail et de l'industrie ; car sans porter une atteinte sérieuse au plan primitif du fondateur, il ne cessa de s'adapter, comme il convenait, aux besoins croissants de la civilisation. Nos corporations des derniers siècles opposaient une barrière bien autrement puissante à l'essor industriel. Il faut croire que les préjugés et l'antipathie que l'on rencontre en France contre une constitution sociale qui a rendu de si grands services à l'Humanité, tiennent surtout à la lutte que notre pays a soutenue si longtemps, et soutient aujourd'hui encore contre la caste royale, la dernière de toutes.

Nous rappellerons en quelques mots le rôle de ce régime, sorti des entrailles même du polythéisme.

C'est d'abord un grand appareil de conservation. La caste conserve les procédés, les méthodes et les inventions. Il a fallu des castes pour conserver les conceptions intellectuelles et les institutions militaires, comme les plus humbles métiers manuels. Le feu, ce premier des arts, nécessita la création d'une classe spéciale chargée de le garder. C'était un collége de prêtres à Athènes ; c'étaient les Vestales à Rome. Les propositions philoso-

phiques n'existent en réalité que lorsque, ayant subi la coordination convenable, elles sont conservées dans un certain groupe. De nos jours et depuis longtemps, cela s'appelle une école; à l'origine, cela fut une caste.

Mais la caste ne se contente pas de conserver les inventions, elle les perfectionne. A une époque et dans une civilisation où l'industrie abstraite n'existait pas, et où il fallait une longue pratique avant d'être passé maître dans le métier, tout progrès eût été impossible, si l'enfant, initié de bonne heure à tous les secrets de la profession paternelle, n'eût pu consacrer la meilleure partie de sa vie à les enrichir et à les améliorer. Nous savons d'ailleurs, et nous l'avons déjà plusieurs fois rappelé, que les aptitudes acquises, physiques et morales, bonnes ou mauvaises, se fixent par la génération dans la descendance; il se forme à la longue des races distinctes, qui ont des dispositions différentes, des goûts particuliers, des qualités spéciales, des vices qu'elles possèdent en propre; en sorte que si la répartition des hommes entre plusieurs castes a été dans l'origine l'œuvre peut-être arbitraire de la religion, il est certain qu'avec le temps cette division s'est trouvée confirmée par de réelles différences dans la nature morale, intellectuelle et physique.

Un autre caractère du régime des castes est d'avoir *socialisé les fonctions*. Toute fonction fut instituée au nom d'une doctrine religieuse et morale qui lui imposa des devoirs et fixa étroitement l'étendue de ses priviléges. Tout homme eut dans la société un rôle utile, tout homme eut le sentiment de sa responsabilité, aucun ne se crut avili par la nature d'une profession établie par les dieux eux-mêmes. Quel contraste avec ce que nous

présente l'Occident ! Ici nul sentiment social, et en même temps nulle dignité, poursuite exclusive d'un but personnel, épouvantable anarchie, où toutes les différences entre les hommes ne sont le plus souvent constituées que par le degré d'insolence ou d'avilissement.

De plus, la caste est un moyen de défense pour les classes inférieures. La caste entière prend le parti de celui de ses membres qui a été injurié, et refuse tout service jusqu'à complète réparation de l'insulte ou du préjudice. Les boulangers ne feront plus de pain, les blanchisseurs ne laveront plus ; et comme dans cette constitution religieuse, il ne peut venir à l'idée de personne d'usurper une fonction qui ne lui appartient pas, les nécessités pressantes de la vie sociale amèneront bientôt les coupables à résipiscence et réconcilieront les intérêts.

Enfin, et c'est là le point important et admirable du régime des castes, les devoirs augmentent à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie. Le pariah n'a aucun devoir ; il n'est soumis à aucune règle ; il ne connaît que sa fantaisie. La vie du brahmane, au contraire, est soumise à une réglementation si sévère, si pointilleuse, nous pourrions dire si tracassière, que peu d'hommes assurément, en dehors de ceux que leur naissance a destinés à cette fonction, voudraient s'y assujettir. Il faut lire dans les lois de Manou les prescriptions imposées au brahme pendant la durée du repas pour se faire une idée de cette insupportable tyrannie. Les Kchatriyas, où se recrute la caste royale, quoique jouissant d'une liberté plus grande que celle des brahmanes, sont astreints, en dehors même des devoirs que le gouvernement leur impose, à une série d'obligations journalières que ne connaissent point les classes inférieures.

Nous ne prétendons pas certainement que de nos jours les hommes qui occupent de hautes positions doivent se conformer aux pratiques plus ou moins minutieuses des lois de Manou, faire chaque jour un certain nombre d'ablutions à de certaines heures et se garder de certaines nourritures; mais nous estimons que tous doivent puiser là ce principe de conduite qui consiste à se reconnaître des devoirs d'autant plus nombreux qu'on occupe un rang plus élevé dans l'État, par le fait du mérite, de la richesse ou de la naissance.

La notion du devoir s'est développée lentement; elle a grandi avec la civilisation. L'homme s'est subordonné d'autant mieux qu'il s'est éloigné davantage de son origine. Ceux qui ont la prétention de le conduire, doivent donner l'exemple de cette soumission, et bien loin de chercher dans le pouvoir le moyen le plus sûr d'échapper à toute contrainte, ils doivent comprendre que le fardeau est d'autant plus lourd qu'ils veulent s'élever davantage, que seuls les animaux et les esclaves ne connaissent point de règle, et que celui qui gouverne sans s'imposer d'autre frein que son bon plaisir, n'est qu'un animal ou un esclave couronné.

Nous voudrions pouvoir donner avec quelque détail les plus importantes dispositions contenues dans les lois de Manou sur la série des devoirs propres à chacune des quatre classes. Mais borné par la rapidité nécessaire de cette exposition, nous nous contenterons de résumer brièvement le contenu de ces douze livres sur lesquels est fondée la civilisation brahmanique.

Le premier livre est une sorte de Genèse, c'est l'histoire mythique de la création. On y voit l'Être suprême dis-

siper l'Obscurité primitive, créer Brahma et produire ensuite le Brahmane, le Kchatriya, le Vaysia, le Soudra et les Manous et Brighou et les divinités inférieures, et tout ce qui existe dans le monde, les astres, la terre, les plantes, et les animaux, etc.

Cependant la fin de ce premier livre contient quelques notions sur l'établissement des quatre classes, sur la destination générale de chacune, sur la supériorité et les priviléges des Brahmanes, sur le droit exclusif qu'ils possèdent d'enseigner la loi de Manou. Dans les derniers versets l'auteur proclame l'excellence de cette loi, la vertu des coutumes immémoriales, et donne un aperçu des matières qui seront traitées dans les onze livres suivants.

Le second livre traite des *Sacrements* et du *Noviciat*. Après avoir posé ce noble principe que chacun *doit accomplir son devoir sans espérer aucune récompense*, le législateur prenant l'enfant à sa naissance, énumère les sacrements qui lui seront imposés durant la vie. Le choix d'un nom est une chose importante : « Que le nom d'un Brahmane, dit la loi, par le premier des deux mots dont il se compose, exprime la faveur propice ; celui d'un Kchatriya, la puissance ; celui d'un Vaysia, la richesse ; celui d'un Soûdra, l'abjection. Le nom d'un Brahmane, par son second mot, doit indiquer la félicité ; celui d'un guerrier, la protection ; celui d'un marchand, la libéralité ; celui d'un Soûdra, la dépendance. Que celui d'une femme soit facile à prononcer, doux, clair, agréable, propice ; qu'il se termine par des voyelles longues, et ressemble à des paroles de bénédiction. » La cérémonie de la Tonsure, celle de l'Investiture viennent ensuite. Le reste est presque entièrement consacré à l'éducation du jeune homme et en

particulier du jeune Brahmane. Les actes pieux auxquels il doit se livrer, les règles d'abstinence qu'il est tenu d'observer, la conduite qui lui est recommandée à l'égard de ses parents et de ses maîtres, les marques de respect dont il entourera les hommes respectables, son père et sa mère, son instituteur et par-dessus tout les femmes, sont fixées dans ce second livre.

Le troisième livre règle le mariage et les devoirs du chef de famille. En ce qui concerne le mariage, l'alliance est prohibée jusqu'au sixième degré. De minutieuses recommandations sont faites au jeune homme qui cherche femme : il doit éviter de s'unir à une famille sans piété, qui ne pratique point les sacrements, ou qui se trouve affligée de maladies constitutionnelles. « Qu'il n'épouse pas une fille ayant des cheveux rougeâtres, ou ayant un membre de trop, ou souvent malade, ou insupportable par son bavardage, ou ayant les yeux rouges ; qu'il prenne une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant, dont le corps soit revêtu d'un léger duvet, dont les cheveux soient fins, les dents petites et les membres d'une douceur charmante. » Suivent quelques indications sur les huit modes de mariage, leurs avantages et leurs inconvénients, et un certain nombre de prescriptions sur les rapports entre époux. Après avoir enjoint d'honorer les femmes et promis une prospérité sans égale aux familles dont les femmes seront environnées de respect et de soins, l'auteur traite des devoirs du père de famille, des cinq obligations journalières qui lui sont prescrites, de l'hospitalité et des égards dont il est tenu envers ses hôtes, des personnes dont l'existence lui est confiée, de ce qu'il se doit à lui-même, et fi-

nalement de ce qu'il doit aux Mânes. Cette partie est de beaucoup la plus importante du livre. La cérémonie journalière et mensuelle du *Sraddhâ* (repas funèbre en l'honneur des Mânes) forme l'unique sujet d'une longue série de prescriptions minutieuses touchant le lieu, l'heure, les préparatifs, l'ordonnance du festin, ceux que l'on doit y inviter, ceux qu'il faut en écarter avec soin, les pratiques religieuses dont on l'entoure.

Le livre quatrième, qui s'adresse principalement aux brahmanes, est tout un traité de morale et d'hygiène. Après avoir indiqué suivant quels modes chacun est autorisé à se procurer sa subsistance et rappelé les principaux devoirs du père de famille, Manou expose, dans un ordre assez imparfait à la vérité, les nombreux préceptes qui constituent sa loi morale. A côté des recommandations concernant la chasteté, la charité, la patience, la méditation, la véracité, la droiture, la probité, la douceur et la tempérance se rencontrent des règles multipliées sur tout ce qui regarde l'hygiène et en particulier la propreté.

Le vice contre lequel le législateur s'élève avec la plus visible horreur est l'hypocrisie. Il y revient sans cesse : « Le dwidja aux regards toujours baissés, d'un naturel pervers, pensant uniquement à son propre avantage, perfide et affectant l'apparence de la vertu, est dit avoir les manières du héron. Il est précipité dans l'enfer appelé Andhatâmisra, en punition de sa mauvaise conduite. » De là aussi cet autre précepte : « Que le sage observe constamment les devoirs moraux avec plus d'attention que les devoirs pieux ; celui qui néglige les devoirs moraux déchoit, même lorsqu'il observe tous les devoirs pieux. Le caractère saillant de cette réglementation morale est de

pousser à la mansuétude, à la générosité, à la bonté. Cette bonté ne comprend pas seulement les autres hommes, elle s'étend à tous les êtres animés. Le sage brahmane n'emploiera la nourriture animale que dans le cas de nécessité absolue ; il évitera même d'affliger aucun être vivant. Est-il nécessaire d'insister sur ce côté vraiment admirable de la civilisation brahmanique?

Le cinquième livre est consacré dans sa première partie au règlement de l'instinct nutritif, et dans sa seconde à la condition des femmes. Leurs occupations, la fidélité qu'elles doivent à leur mari, les devoirs que leur impose sa perte et parmi lesquels ne figure point la coutume barbare et beaucoup plus tardive de chercher la mort sur un bûcher, les mérites d'une femme vertueuse, la haute récompense qui l'attend, la punition qui menace l'infidèle, tout cela trouve sa place ici.

Le sixième livre se rapporte aux devoirs de l'anachorète et du dévot ascétique. Le brahmane qui a passé par l'état de novice et celui d'homme marié n'est encore qu'à moitié chemin de la béatitude infinie qui lui est promise, en récompense d'une vertu parfaite. Il achèvera son existence dans la retraite, au milieu d'incessantes austérités, plongé dans une perpétuelle méditation, l'esprit toujours tourné vers la délivrance finale. Pour prix de cette annihilation de lui-même et après avoir franchi les deux degrés de cette mort anticipée, il parviendra au but suprême, qui est de s'identifier avec Brahma.

Le septième livre s'occupe de la conduite des rois et de la classe dont ils font partie. C'est un code de politique et d'art militaire. L'auteur après avoir rappelé que le monarque n'est autre qu'*une grande divinité résidant sous une*

forme humaine, place à ses côtés pour l'aider dans ses fonctions le Génie du châtiment, d'essence non moins divine, protecteur de tous les êtres, exécuteur de la justice. Il traite ensuite des devoirs du roi, des avantages d'une sage conduite, des dix-huit vices qu'il doit fuir, du choix de ses ministres et particulièrement de ses ambassadeurs qui seront versés dans la connaissance de tous les sastrâs, sauront interpréter les signes, la contenance et les gestes, seront purs dans leurs mœurs et incorruptibles, habiles et de grande naissance. La résidence royale, la construction du palais, le mariage des rois, le conseiller spirituel chargé de les assister, leurs obligations envers les brahmanes, leurs devoirs sur le champ de bataille, le partage du butin, quelques règles de tactique militaire, donnent lieu à autant de prescriptions généralement empreintes de sagesse et d'habileté. Le reste du livre est consacré à des objets de moindre importance, tels que le lever du roi, les audiences, les festins et les revues.

Le huitième livre traite de l'office des juges et des lois civiles et criminelles. Nous ne pouvons donner ici, même en les résumant, les importantes dispositions qui s'y trouvent insérées. Nous ne ferons qu'énoncer, d'après les textes mêmes de Manou, les dix-huit titres principaux dont il se compose. Le premier comprend les dettes; le second, les dépôts; le troisième, la vente d'un objet sans droit de propriété; le quatrième, les entreprises commerciales faites par des associés; le cinquième, l'action de reprendre une chose donnée; le sixième, le non-payement des gages ou du salaire; le septième, le refus de remplir les conventions; le huitième, l'annulation d'une vente ou d'un achat; le neuvième, les discussions entre un maître et son valet; le

dixième, la loi qui concerne les disputes sur les limites; le onzième et le douzième, les mauvais traitements et les injures; le treizième, le vol; le quatorzième, le brigandage et les violences; le quinzième, l'adultère; le seizième, les devoirs de la femme et du mari; le dix-septième, le partage des successions; le dix-huitième et dernier, le jeu et les combats d'animaux.

Le livre neuvième ne semble qu'une annexe des précédents. On y rencontre des prescriptions civiles et criminelles et de nouvelles indications sur le pouvoir et les attributs royaux. Il se termine par l'énoncé rapide des devoirs qui incombent aux deux dernières classes, les vaysias et les soudrâs. Ces préceptes, simples autant que sages, n'offrent rien qui mérite d'être particulièrement cité.

Le dixième livre s'occupe des classes mêlées et des cas de détresse. La division d'une société en castes exige du législateur une grande sévérité à l'égard de ceux qui violent la règle fondamentale, que chacun doit se marier dans sa caste; sans quoi tous les rangs seraient promptement confondus. Manou n'autorise même pas l'union entre individus appartenant à deux classes qui se suivent. Tous les enfants nés de ces mariages sont regardés comme étant d'origine vile; ils sont destinés par leur naissance à des emplois déterminés, d'autant plus bas et abjects que les parents se sont plus écartés, en s'unissant, de l'ordre établi. La seconde partie du livre traite de ce qui est spécialement permis dans les cas difficiles où la stricte application de la loi entraînerait infailliblement la perte de l'individu et de la société.

Le livre onzième fixe les pénitences auxquelles doivent se soumettre ceux qui ont péché contre les prescriptions

établies. Rien n'est assurément moins barbare. En dehors de l'inceste, cruellement puni, toutes les autres fautes et le meurtre lui-même ne connaissent jusqu'à la mort d'autre expiation que le jeûne, les austérités, la lecture des livres sacrés, les dons aux Brahmanes, et les services humiliants.

C'est en effet dans le douzième livre que se trouve contenue la véritable sanction de la loi de Manou. Les pénitences subies durant la vie ne sont qu'une sorte d'*à-compte* sur le châtiment qui attend l'homme après la mort. C'est là que chacun sera traité suivant ses mérites. Celui qui se sera élevé à la suprême bonté et à l'intelligence parfaite des dogmes divins, aura pour récompense d'être absorbé dans Brahma. A la vérité, la législation de Manou n'appelle que le brahmane à la jouissance d'une aussi incomparable félicité. Les membres des classes inférieures n'y parviendront qu'autant qu'ils auront mérité d'abord de revenir sur terre en qualité de brahmanes. En dehors de cet anéantissement divin, but supérieur des ambitions humaines, et privilége de quelques-uns, les états les plus divers attendent les hommes, suivant la vertu ou le vice qu'ils auront montré. Ceux qui, sans l'atteindre, se seront approchés de la perfection, auront rang de dieux et de demi-dieux, entreront dans les phalanges célestes ou reparaîtront sous forme de brahmanes, d'anachorètes ou de dévots ascétiques, qui sont les états les plus rapprochés de l'état le plus parfait. Les criminels au contraire, jugés par Yama, dieu des enfers, subiront, avant de renaître, les tourments les plus affreux; puis, ils revivront un jour sous une enveloppe d'autant plus vile que leur crime aura été plus grand. Condamnés à ressusciter cent fois, mille fois,

pendant des millions d'années, il leur sera permis d'aspirer encore au bonheur suprême, à condition de remonter lentement tous les degrés de la hiérarchie des êtres, depuis la liane et le brin d'herbe jusqu'au kchatriya et au brahmane, en remplissant exactement les devoirs propres à chaque position.

Telle est dans son ensemble et trop rapidement résumée la législation de Manou. Fruit d'une civilisation déjà développée, elle l'a si admirablement affermie que le temps a été impuissant contre elle, et que les siècles en passant ont pu la modifier mais non la détruire. Cette stabilité qui nous pénètre d'admiration est le propre de ces belles institutions théocratiques, solides comme leurs temples de granit, où tout se tient, où tout se prête un mutuel appui, où rien n'est laissé à l'arbitraire, où il existe une règle pour chacun des cas de la vie humaine, où le dogme n'est qu'une partie presque secondaire, dans un ensemble dont la morale, la jurisprudence, l'hygiène, le régime public et privé, forment les éléments principaux. C'est dans cette synthèse, dont le Mosaïsme nous a fourni déjà un éclatant exemple, que le Brahmanisme a puisé sa force. Par là, il a montré sa supériorité sur les religions qui, comme le catholicisme et le bouddhisme, ne se sont adressés qu'à un petit nombre de tendances mentales, et morales et de parti pris ont négligé plusieurs nécessités fondamentales de notre nature.

Il nous reste, pour achever cette exposition rapide de la constitution brahmanique, à donner en quelques mots le caractère de son développement mental, philosophique, esthétique et social.

La classe sacerdotale, lorsqu'elle fut suffisamment constituée, s'appliqua naturellement à développer le poly-

théisme, et à tirer de la doctrine qui l'avait créée, toutes les conséquences qu'elle comportait. Mais la culture abstraite propre au sacerdoce brahmanique présente ce caractère particulier que dès ses premiers pas elle s'arrête, qu'elle ne s'améliore pas, et que les conceptions qui en dérivent, bien que se multipliant à l'infini, n'offrent point ce progrès graduel et continu que l'on remarque ailleurs, et principalement chez les Grecs.

C'est qu'il existe un vice originel dans le polythéïsme indou : Il est venu trop tôt. Il est apparu dans un état semi-nomade, il n'a pu surgir que de l'observation sociologique, il est sorti du fétichisme sans transition astrolâtrique préalable. Cela fut cause que l'abstraction chez ce peuple se porta exclusivement sur l'étude des *propriétés* et aucunement sur celles des *relations*.

Dans toute étude abstraite, en effet, on considère d'abord les propriétés, dont l'ensemble caractérise les phénomènes; puis, on observe comment varient ces propriétés, quand elles réagissent les unes sur les autres, et cela constitue l'étude des relations, qui est infiniment plus compliquée et plus difficile. Un petit nombre de cerveaux sont seuls capables de découvrir des relations; tout le monde est plus ou moins apte à trouver des propriétés.

Les premières relations cherchées et découvertes portent naturellement sur ce qu'il y a de plus élémentaire, et avant d'étudier les relations qui existent entre les différentes propriétés des corps, on étudie les relations plus simples qui lient les corps entre eux. Or, comme de tous les phénomènes, les plus facilement observables sont très-certainement les phénomènes célestes, c'est par là que dans

toutes les civilisations a débuté l'étude des relations. Celles à qui la base astronomique a manqué, comme cela est arrivé à la civilisation brahmanique, n'ont pu fonder chez elles de véritable science; elles ont fait de l'abstraction, mais cette abstraction a porté uniquement sur l'étude des propriétés, et comme ces propriétés sont nombreuses, que leurs nuances sont multipliées, que leurs combinaisons sont presque infinies, leur étude a conduit aux divagations les plus insensées. Ces civilisations ont fait plus de métaphysique, les autres ont fait plus de science.

La mentalité brahmanique s'est principalement exercée sur deux points : les dieux d'abord, qu'elle a faits de plus en plus nombreux et compliqués, et en second lieu, les propriétés purement abstraites de la métaphysique, carrière sans limites, où les imaginations indoues se sont follement déchaînées. Il y a bien, à la base de cet immense développement poétique et philosophique, un monument sacré, sur lequel tout semble reposer, les *Védas;* mais ici, comme dans la plupart des religions, le commentaire a dévoré le texte, et l'on a trouvé dans les Védas tout ce qu'on a voulu. Les Védas contenaient déjà un nombre de dieux très-respectable; les *Pouranas,* vastes recueils où est renfermée la légende indoue, depuis l'époque védique jusqu'à l'époque bouddhique, contiennent des millions de dieux. A côté d'une philosophie orthodoxe, dont la prétention était de conserver dans sa pureté première le dogme contenu dans les Védas, s'élevèrent une foule de sectes disputant sur les points les plus insaisissables des conceptions métaphysiques et constituant une philosophie hérétique. Entre toutes, il en est une qui non-seulement par sa valeur propre, mais encore par l'étendue de ses conquêtes, mérite au plus haut

point de fixer l'attention : c'est la secte bouddhique, à laquelle toute la séance prochaine sera consacrée.

On n'attend pas de nous que nous consacrions un seul de nos instants à ces spéculations sans base et sans frein qui composent la philosophie indoue. Il nous suffira de faire ressortir le résultat le plus important de ce laborieux effort mental. En effet, bien que n'ayant rien produit qui soit véritablement digne d'être incorporé au capital intellectuel de l'humanité, la philosophie brahmanique a eu cependant cet effet précieux de développer, dans les classes cultivées de l'Inde, les plus remarquables aptitudes abstraites ; si bien que cette population, chez qui un développement prématuré a fait avorter toutes les hautes découvertes scientifiques, est néanmoins admirablement disposée à les comprendre et à se les assimiler. Il faut lire ce qu'a écrit lord Wellesley pour connaître tout ce qu'il y a de sagacité, de pénétration, de finesse dans le cerveau d'un brahme, pour savoir quels diplomates habiles, quels inappréciables ambassadeurs sont sortis de cette race intelligente et cultivée chez qui l'hérédité a produit à la longue des natures d'une délicatesse infinie.

L'estime qu'il nourrissait pour cette caste illustre a porté Auguste Comte à placer un brahme dans le comité occidental, et depuis la mort du grand philosophe, nous avons vu des Indous venir au positivisme, et accepter dans toutes ses parties et dans toute sa rigueur la religion de l'Humanité.

Rien n'est plus propre à montrer par quelles phases diverses est passée l'évolution religieuse et philosophique du brahmanisme, que de contempler l'état des conceptions dans la population contemporaine. Les classes inférieures

sont plongées dans un véritable fétichisme, comme le montre jusqu'à la dernière évidence l'intéressant ouvrage de l'abbé Dubois; à un degré plus élevé domine le polythéisme, polythéisme extravagant, où s'agite un milliard de dieux : enfin, au sommet, dans la portion la plus cultivée de la classe spéculative, règnent la métaphysique et le monothéisme, avec toutes les imaginations et toutes les insanités qui leur sont propres.

Le développement esthétique de la civilisation indoue fut immense, mais là encore ce qui frappe par-dessus tout, c'est cette absence de mesure et de proportion que nous ne cessons d'y signaler. Leurs poëmes contiennent des centaines de milliers de vers. Ce sont d'interminables légendes, où dieux et hommes passent par toutes les transformations imaginables, et accomplissent sans efforts les prouesses les plus merveilleuses. Tout est confondu dans ces récits. L'imagination ne s'y reconnaît aucune loi, et s'il faut rendre entière justice aux pages vraiment poétiques qu'on y rencontre, on est cependant forcé de placer ces œuvres colossales autant qu'imparfaites, non loin des produits plus imparfaits encore de leur fastidieuse métaphysique.

Leur architecture ressemble à leurs poëmes : même immensité, même absence de proportions. Des monuments que l'œil ne peut embrasser, des temples énormes, creusés dans le granit des montagnes ou élevés sur le sol, surchargés de tours, de coupoles, d'étages, n'ayant à aucun degré ce qui constitue la véritable œuvre d'art : l'ordre, la mesure, la précision. Ils ont mieux réussi dans la sculpture, où leurs qualités d'invention ont trouvé le plus favorable emploi. Ils ont échoué davan-

tage dans la peinture, où la négligence qu'ils ont apportée dans les détails de la forme, gâte le plus souvent ce qu'il y a de mouvement, de vie, de grâce dans leurs productions. Seul, le théâtre a produit chez eux des œuvres du plus haut mérite. On y retrouve la marque délicate du génie indou. L'analyse des sentiments et des passions, l'étude des caractères, leur a permis de déployer toute cette pénétration, toute cette finesse d'esprit qui est comme le cachet particulier de la race. Jamais leurs comédies ou leurs drames ne présentent un mot ou une action qui choque la bienséance ou les mœurs; tout, au contraire, y conspire à honorer et à cultiver les meilleurs sentiments de la nature humaine : l'attachement, la vénération et la bonté. Qu'on lise pour s'en convaincre ce chef-d'œuvre de tendresse, de grâce et en même temps de force, intitulé : *La reconnaissance de Sakountala*, dont l'auteur porte un nom fameux dans l'Inde, Kalidasa. Mais, il faut bien le dire, jusque dans leur théâtre, nous rencontrons le défaut saillant de leur génie : leurs pièces sont d'une désespérante longueur. Plusieurs ont dix fois la dimension d'une tragédie grecque. Là même ils n'ont pas approché de la perfection.

La science, par les raisons que nous avons précédemment exposées, ne pouvait guère naître dans l'Inde; tout au plus était-elle capable de s'y développer. La plus importante découverte, dont nous soyons redevables à la civilisation brahmanique, est très-certainement la loi qui, en arithmétique, détermine la valeur du signe d'après sa position. C'est cette loi qui leur a permis d'apporter un ordre si étonnant dans leurs spéculations métaphysiques les plus déréglées, et de soumettre la création de leurs dieux à l'échelle des progressions numériques. En ce qui

concerne l'algèbre, ce qui paraît le plus probable, c'est qu'ils l'ont empruntée aux Grecs et perfectionnée. Quant à l'astronomie, M. Biot a démontré qu'ils la tenaient également des Grecs, malgré l'opinion contraire d'un petit nombre d'érudits. Letronne en effet a dit cette chose admirablement vraie, que lorsqu'une même découverte se rencontre chez deux nations différentes, il peut arriver que l'une et l'autre la revendiquent justement, s'il s'agit d'une observation qui peut être faite en tous lieux. Mais si l'invention consiste simplement en une désignation arbitraire, qui se trouve être la même dans les deux cas, on peut être persuadé que l'un des deux peuples l'a empruntée à l'autre. C'est ce qui est arrivé précisément pour le zodiaque et ses noms. Si sa division appartient aux Chaldéens, sa terminologie appartient aux Grecs, et les védistes n'ont fait que la décalquer.

Quant à l'état politique de l'Inde, il était constitué par un certain nombre de principautés temporelles distinctes, jouissant d'une indépendance variable suivant les circonstances, mais présentant toutes, à quelque degré, les caractères essentiels de la théocratie brahmanique. Il n'a existé dans l'Inde ni concentration politique, ni concentration religieuse; il n'y a eu qu'homogénéité. Si la vallée du Gange, en effet, demeura toujours le centre fondamental du brahmanisme et garda presque intactes les lois de Manou, il n'en fut pas de même pour le reste de la grande presqu'île, qui fut dans ses diverses parties très-inégalement pénétrée par cette civilisation, et dont certains points n'en furent même jamais atteints.

La commune agricole forme la base économique de cette société. Les terres appartiennent à la commune, et

chaque année la répartition en est faite entre les divers individus qui la composent. C'est une demi-propriété. Au milieu des bouleversements et des révolutions qu'a traversés la constitution politique des indous, la commune agricole s'est conservée, et c'est sur elle que repose encore la vie matérielle de la nation.

Les contacts ultérieurs et le mouvement spontané de cette civilisation ont donné lieu à des révolutions plus nombreuses que ne le fait supposer de prime abord le spectacle apparent d'une immobilité absolue. Sans parler du Bouddhisme dont l'étude nous retiendra plus longtemps, nous citerons le cas des *Sicks*, population située à l'ouest de l'Hindostan, entre l'Himalaya, l'Indus et le Setledje, qui, à une époque où la conquête mongole les avait entourés de toutes parts, tentèrent, sous l'influence de la civilisation islamique, de fonder une doctrine monothéique, capable de réunir dans un même culte les Islamistes et les Indous.

Il était impossible que ce vaste système religieux et social, fondé par les brahmes du nord et maître de la plus grande partie de la presqu'île indoue, demeurât éternellement à l'abri des atteintes de peuples plus militaires que l'esprit de conquête devait pousser vers ces bords. Après des milliers d'années, durant lesquelles ce pays n'avait connu de la guerre que des luttes intestines, les soldats de Mahomet parurent vers le nord et, traversant l'Indus, pénétrèrent dans la vallée sainte où le Gange s'unit à la Djemnah. Depuis lors les conquérants ne firent que se succéder sur cette terre malheureuse, et quand l'Asie y eut épuisé ses légions, l'Europe en fit son champ de bataille et s'y disputa l'empire. C'est cette action étrangère et son

influence sur la constitution religieuse et sociale de l'Inde qu'il nous reste à examiner.

II

DE L'INFLUENCE DES CONTACTS ÉTRANGERS SUR LA CIVILISATION BRAHMANIQUE.

Si grandes, si majestueuses que soient ces constitutions théocratiques, elles ont ce défaut capital d'être profondément incapables de pourvoir à leur sécurité et d'assurer leur indépendance. La suprématie de la caste sacerdotale, malgré ses résultats admirables en beaucoup de points, est impuissante à développer suffisamment la notion de *patrie*, qui exige nécessairement la prépondérance de l'activité militaire. Cela ne signifie pas que les populations soumises à ce régime soient dénuées de courage et de dévouement; nous sommes très-loin de le penser ; mais nous estimons qu'une vie trop intellectuelle, des tendances trop subjectives, effet le plus fréquent des institutions théocratiques, sont faites pour distraire les hommes de cette coordination pratique, indispensable à la défense de toute société.

Deux populations ont principalement influé sur les destinées de l'Inde : ce sont celles qui ont tenté systématiquement de fonder la religion universelle, c'est-à-dire les chrétiens et les musulmans. Nous montrerons dans quelque temps, en traitant de Mahomet et de son œuvre, que l'Indus aurait dû être vers l'est l'extrême limite de la conquête islamique, pour que celle-ci ne cessât de demeurer utile et ne devînt jamais perturbatrice. Mais ici nous n'avons qu'à prendre le fait tel qu'il se présente et à rechercher quelle sorte d'influence ont exercée dans l'Inde les sectateurs de Mahomet.

Dès la 44e année de l'hégire, en 664 après J.-C., les conquérants étaient arrivés sur les bords de l'Indus. Pendant un demi-siècle leurs incursions au delà de ce fleuve n'eurent d'autre but que celui de piller. Pénétrant d'un côté ou d'un autre, ils ravageaient un territoire, et, chargés de butin, repassaient le fleuve et les montagnes. Mais en 711, sous le règne du calife Oualid, les musulmans se décidèrent à tenter de plus sérieux efforts. Sous prétexte qu'un bateau mahométan avait été arrêté indûment dans un port du Sind, par le râdja Dâhir, une armée, sous la conduite de Mohammed-Cassim, envahit les États de ce prince, s'empara du Moultan et aurait pénétré dans le royaume de Canoudje, si la mort de son chef, soumis au plus barbare supplice, ne l'eût arrêtée dans ses conquêtes. Pendant quelques années les musulmans demeurèrent en possession du pays dont ils s'étaient emparés ; mais ils en furent assez promptement chassés, et pendant cinq cents ans on ne les revit plus sur les bords de l'Indus.

La dissolution de l'empire des califes et les révolutions qui s'en suivirent avaient protégé durant quelques siècles les populations indoues contre de nouvelles tentatives. Mais de nouveaux royaumes s'étant formés, les conquérants ne tardèrent pas à reparaître. D'ailleurs, ce furent cette fois les Indous qui attaquèrent. Une dynastie tartare ghaznévide, s'étant établie dans le Khorassan et le Caboul, le radja de Lahore, Djeipâl, alarmé de ce voisinage, crut bien faire d'engager la lutte plutôt que d'avoir à la subir. Pour son malheur, il fut battu et traita. Mais à peine rentré dans ses États et se croyant à l'abri de toute atteinte, il refusa d'accomplir les clauses du contrat. Sebektegin, chef actuel de la dynastie ghaznévide, rassembla

une armée, et malgré l'immensité des forces de son adversaire qui avait entraîné dans sa cause les princes de Delhi, d'Adjmir, de Calendjar et de Canoudje, il le battit une seconde fois, poursuivit les Indous jusque sur l'Indus, et s'étant emparé de Pechaver, ville située sur les bords du fleuve, il y laissa un gouverneur et une armée. Des événements le rappelèrent de l'autre côté des montagnes et l'empêchèrent de poursuivre sa conquête. Quand il mourut, il légua, « comme Philippe de Macédoine, sa pensée à son fils, en même temps que son royaume. »

Ce fils fut l'illustre sultan Mahmoud. Nous n'avons pas à raconter ses victoires et ses belles actions. Durant son règne, qui dura de l'an 1006 à l'an 1027, il guerroya surtout contre les radjas de l'Indus qu'il soumit, et ne tourna que rarement ses armes contre ceux du Gange. Ce fut, dans toute la force du terme, un grand prince. Aussi profond politique que guerrier intrépide et habile, il ne cessa de montrer une noble générosité, sans se départir de la justice la plus inflexible. Ami des lettres et des arts, il créa des universités, bâtit des temples d'une richesse merveilleuse, encouragea les poëtes et les savants. On lui a reproché quelques actes de cruauté; mais il était tartare et musulman et l'hérédité pas plus que la religion n'avaient développé chez lui les sentiments tendres. Ses successeurs continuèrent sa politique et poussèrent à plusieurs reprises des expéditions contre les radjas de la vallée du Gange. A cette époque le centre de l'empire des Ghaznévides se déplace, et la vraie capitale devient Lahore, dans le bassin de l'Indus.

En 1186, par une suite de révolutions, dans le détail desquels nous nous garderons d'entrer, l'empire patan ou

afghan se substitue à celui des Ghaznévides. Les princes de Ghour, chefs de la nouvelle dynastie, invinciblement portés, comme leurs prédécesseurs, à étendre leurs possessions vers l'est, conduisent des expéditions contre les radjas d'Adjmir et de Delhi, et s'emparant de leurs royaumes, font de la dernière de ces villes le siége d'une vice-royauté. La conquête musulmane ne s'arrête plus; la vallée du Gange est peu à peu soumise, et le Bengale tombe au pouvoir des Islamistes qui poussent même quelques incursions dans le Dekan. Mais après une série de princes marquants dans la politique et la guerre, l'empire afghan, dirigé par des mains inhabiles, laisse échapper une partie de ces conquêtes, si bien que vers la fin du XIVe siècle, au moment où il touche à sa perte, le Bengale, le Béhar et le Dekan se sont rendus indépendants depuis longues années.

Enfin se fonda l'empire mogol. Déjà en 1399, Timour à la tête des Mogols avait passé l'Indus et envahi l'Hindostan. Mais cette invasion, qui n'alla pas au delà de Delhi, n'était pas une véritable conquête. Après avoir promené pendant plusieurs mois l'incendie, le pillage et le massacre à la suite de son armée, Timour, ne laissant rien dans l'Inde que le désert qu'il avait fait et la terreur de son nom, regagna brusquement son propre royaume. Ce ne fut qu'un siècle après environ que Djahir-el-din-Mohammmed, surnommé Bâber (le Tigre), implanta dans l'Inde la dynastie des Mogols. Le 10 mai 1525, il acheva par la prise d'Agra la conquête de l'Hindostan, après cinq invasions successives, dans chacune desquelles il avait montré autant d'audace que d'habileté. Bâber fut un des princes les plus accomplis qui montèrent sur les trônes de

l'Inde. Doué d'un réel mérite militaire, d'une bravoure incomparable, il fit preuve de générosité, de justice, d'affabilité, qualités non moins précieuses chez les rois que les talents de la guerre. Il aima passionnément la musique et la poésie ; et l'on possède écrite par lui-même l'histoire de sa vie. Si l'on n'y trouve pas à chaque page les pensées philosophiques les plus profondes, au moins y rencontre-t-on fréquemment des vues sages et de nobles sentiments. Il raconte lui-même cette réponse mémorable, qu'il fit, jeune encore, à des conseillers qui, dans un moment critique, lui conseillaient une lâcheté : « Puisque la mort est inévitable, dit-il, au moins est-il glorieux de l'affronter avec courage, face à face, plutôt que de reculer, pour gagner quelques années d'une honteuse existence. Acquérons au moins de la gloire, puisqu'il n'y a pour l'homme que la gloire au delà du tombeau. »

Bâber légua son trône encore mal affermi à son fils Houmaïoun, prince rempli de bonnes qualités, mais chez qui la passion de l'astronomie ne rachetait malheureusement pas un caractère faible et une nature peu faite pour le commandement. Trahi par ses frères et par des princes vassaux, chassé de ses États, il céda pendant treize ans la place aux usurpateurs, et quand la fortune le ramena vers Delhi, il n'y rentra que pour y mourir.

Mais pendant son exil un fils lui était né qui devait être le plus admirable représentant des conquérants de l'Inde, le plus sage et le plus grand des souverains qui l'ont gouvernée.

Akbar monta sur le trône en 1566. Son règne dura cinquante et un ans. Sans parler de son génie politique et guerrier et de son héroïsme chevaleresque, nous rappelle-

rons qu'il fit preuve de la plus incomparable tolérance, tolérance pratiquée du reste à un degré remarquable par tous les princes mogoliques, à l'exception d'Aurengzeb. La conduite d'Akbar montra d'ailleurs qu'en religion il était plus curieux que fervent. Il aimait à s'entourer des représentants de tous les cultes et à les faire discuter en sa présence. C'est ainsi qu'ayant appris que des missionnaires portugais étaient arrivés à Goa, il désira les voir et les entendre. Il leur facilita le voyage, les reçut magnifiquement, les écouta avec bienveillance, montra du respect pour leur religion, leur donna même pendant quelque temps l'espoir d'une conversion, mais en réalité s'amusa d'eux et les laissa partir fort désappointés. Akbar fit rédiger sous le nom d'*Aïn-Akbary* une statistique générale de son empire, qui est la plus complète description de l'Inde que nous possédions. A sa mort, il avait réuni sous son sceptre tous les pays où les musulmans avaient porté les armes avant lui.

Il eut pour successeurs son fils Djihangire, Schah Jehan, fils de Djihangire, et Aurengzeb, son arrière-petit-fils, qui monta sur le trône après avoir fait périr tous ses frères et jeté son père dans une prison pour le reste de ses jours. Sous ces trois empereurs, l'état de l'Inde fut peu modifié; l'empire mogol garda sa puissance et ne connut d'autres troubles que ceux des dissensions intestines.

Sous Djihangire les Anglais font dans l'Inde leur première apparition. Le capitaine William Hawkins arrive à Surat le 24 août 1608. Forcé d'aller jusqu'à Agra, pour solliciter de l'empereur une autorisation de faire le commerce que les vice-rois de la côte lui ont refusée, il gagne la confiance du monarque, qui le comble de dons, et lui

accorde pour ses compatriotes toutes les faveurs qu'il est venu lui demander.

Sous Aurengzeb commence à se développer au centre de l'Inde, dans un pays montagneux et inaccessible, la puissance des Mahrattes, qui, après d'obscurs commencements, devaient un jour renverser l'empire des Mogols et disputer aux Anglais la suprématie de l'Hindostan.

Sous les successeurs d'Aurengzeb, la désagrégation commence. Pendant qu'à l'intérieur les Mahrattes et les Sicks, dont nous avons dit quelques mots dans le courant de cette leçon, ne cessent d'étendre leur domination, les nations voisines, Perses et Afghans, reprennent le chemin de l'Inde et s'emparent plusieurs fois de Delhi. Le dernier de ces conquérants, l'afghan Ahmed, aurait pu aisément s'asseoir sur le trône des Mogols; mais la décomposition profonde où était tombé l'Hindostan le détourna de conserver une conquête entourée d'ennemis et trop éloignée de ses États; il laïssa donc le vain titre de Grand Mogol au descendant légitime, et ne garda pour lui que les provinces situées à l'occident de l'Indus. Mais l'empire d'Akbar n'existait plus.

Il nous reste à dire quelques mots de l'action européenne ou pour mieux dire, occidentale.

Le puissant esprit d'initiative propre aux peuples de l'Occident devait les porter tôt ou tard à chercher fortune au delà des mers, et l'Inde, avec son territoire fertile, ses incalculables richesses, ses mines de diamants et de pierres précieuses, et sa population peu guerrière n'était point faite pour les éloigner. Certes, il était utile à beaucoup d'égards que deux mondes aussi opposés se connussent et s'appréciassent, mais il ne l'était point que l'intervention occi-

dentale prît un caractère d'exploitation et de férocité que l'Inde jusqu'alors n'avait pas connu.

Les Portugais, les premiers, sous la conduite de Vasco de Gama, abordèrent sur les côtes occidentales de la presqu'île. Leurs faits d'armes furent brillants; mais ils n'occupèrent que quelques points.

Les Hollandais, qui apparurent ensuite, apportèrent dans l'Inde bien moins l'esprit de conquête que le désir de s'y livrer au commerce et à l'industrie. Ils furent en général bien accueillis par les radjas et les rois mogols. Nous avons vu Akbar appeler leurs missionnaires à sa cour, et les entourer de ses faveurs. Ils profitèrent de cet appui pour entraver durant de longues années le développement de l'influence anglaise qui naissait à peine vers l'an 1600, sous le règne d'Élisabeth.

Ce n'est en effet qu'au XVIII^e^ siècle, pendant la pure prépondérance parlementaire, que le mouvement colonial de l'Angleterre dans cette partie du monde acquit une impulsion décisive. Deux hommes furent, en cette occasion, les principaux auteurs de la fortune anglaise : Clive et Warren Hastings, le premier supérieur au second. L'Inde devint pour un temps une proie que se disputèrent l'Angleterre et la France, mais tandis que celle-ci, malgré le génie politique de Scipion Dupleix, voyait chaque jour s'évanouir son influence, l'autre ne cessait d'étendre et d'affermir sa domination. En 1759, les Anglais s'emparèrent du Bengale. Lord Clive soumit ou rendit tributaires les chefs des tribus du Bengale, d'Oude et des Circars du nord. Seringapatam fut prise sur Tippoo-Saïb en 1799 par le marquis de Wellesley, et l'Inde entière, à l'exception du royaume de Lahore, qui conserva son in-

dépendance, tomba au pouvoir de la Compagnie. L'année 1818 vit la fin des grandes luttes soutenues par les Anglais contre les Indous.

Pour nous, nous regardons comme un événement heureux l'échec de notre influence dans l'Inde et nous regretterions profondément que nos tentatives de conquête n'eussent point avorté. Cette défaite est préférable à nos yeux à une suprématie obtenue par les armes et dont nous n'aurions certainement pas mieux usé que ne l'ont fait nos voisins. Quel que fût en effet le pays que les hasards de la guerre devaient le plus favoriser, cette conquête ne pouvait être que désastreuse, si, au lieu d'envisager l'intérêt étroit d'une nation, on ne considère que les intérêts généraux de l'Humanité. L'Angleterre conquérant les Indes n'a rien de commun avec Rome conquérant les Gaules. Ce n'est point la civilisation que les Anglais ont apportée au pays des brahmes, puisqu'ils y ont trouvé un état social à beaucoup d'égards plus parfait que le leur; c'est l'exemple des passions les moins recommandables, et des pratiques les plus dégradantes. Il fallait laisser ce vieux régime théocratique se développer à sa guise, et se transformer spontanément sous l'influence continue des relations étrangères que lui-même aurait recherchées. Le changement se serait opéré seul dans ces cerveaux préparés par un travail intellectuel vingt fois séculaire, et quand l'Occident plus avancé serait parvenu enfin à un état pleinement positif, il n'aurait eu qu'une main à tendre pour amener à lui les descendants de Manou.

Il est triste d'avoir à constater qu'entre les différentes conquêtes que l'Inde a subies, la conquête islamique fut de tous points supérieure à la conquête européenne. Les Isla-

mistes, comme tous vrais conquérants, s'installaient dans le pays et s'y incorporaient. Ils ne conservaient point d'intérêt étranger à la nation conquise, et toute leur ambition était de gouverner au plus grand profit des vaincus. Remplis de tolérance, ils se seraient gardés de toucher à la religion, aux mœurs, aux coutumes de leurs sujets; ils s'inclinaient avec respect devant leurs brahmes et laissaient volontiers, moyennant un tribut d'argent et un subside militaire, le gouvernement à leurs radjas. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y eut jamais d'exactions commises et qu'aucun acte de violence ne jeta, au début surtout, quelques ombres sur ce tableau. Mais nous avouons sincèrement que les massacres de Timour et les férocités des Cassim ou des Mahmoud nous laissent indifférents quand nous les comparons à ces exterminations non sanglantes mais plus barbares mille fois, que l'avarice occidentale a pratiquées chez les Indous. Le sabre, après tout, n'est pas plus cruel que la famine; et si Tamerlan, égorgeant cent mille prisonniers, nous fait frémir, que dirons-nous des conquérants modernes, assistant impassibles à la mort d'un demi-million d'hommes qu'ils ont affamés?

Est-il rien au-dessous de la domination industrielle? Le militaire s'établit et gouverne, tandis que l'industriel ne sait qu'exploiter. L'industriel n'a pas d'intérêts communs avec le peuple conquis. Il laisse dans la mère patrie toute sociabilité, toute bienveillance, toute pudeur; il vient dans la colonie pour y faire fortune; il retourne au pays natal pour en jouir. Que lui importe s'il épuise dans sa source la vitalité d'un peuple, au milieu duquel il ne passe que quelques années et qu'il n'a même pas le temps de connaître? Que lui font les conditions d'existence, les

nécessités sociales, les besoins matériels et moraux d'une population qu'il n'épargne qu'autant qu'elle peut l'enrichir? Qu'importe la misère indoue, puisqu'il y a des palais sur la Tamise, et que certains hommes ne connaissent point le chiffre de leur fortune?

Nous avons vu ce qu'était le régime des castes. Nous savons que dans l'Inde chacun était tenu, par sa religion, d'exercer un certain métier et point d'autre. D'habiles négociants sont venus d'Europe vendre à vil prix les produits de leurs fabriques, et des milliers d'indigènes ont préféré périr plutôt que d'abandonner la profession de leurs pères, devenue impuissante à les nourrir. Le riz faisait vivre ces populations immenses. Mais les Anglais n'avaient que faire du riz, tandis que l'opium, qu'ils vendaient en Chine, leur rapportait les plus beaux profits. On remplaça donc le riz par l'opium, et l'on affama les Indous pour empoisonner les Chinois. Les exploits sinistres des Ghaznévides et des Mogols sont de véritables idylles à côté de ces actes monstrueux. Que vient-on nous parler de civilisation? Qu'on nous montre, parmi les représentants les plus éminents de cette fameuse Compagnie des Indes, un homme qu'on puisse comparer à cet Akbar, rêvant d'unir le dogme de Mahomet au dogme de Manou et de donner une même religion aux peuples d'origine diverse dont il dirigeait les destinées? Ne vit-on pas d'ailleurs, en pleine chambre des lords, un ancien gouverneur de Bombay, Sir Clerck, déclarant qu'il considérait la domination musulmane comme supérieure à tous égards à la domination des Anglais, ses compatriotes?

De nos jours, à Londres même, des voix se sont élevées, réclamant du gouvernement de la Grande-Bretagne une

politique plus généreuse et plus humaine. Entre tous, un homme s'est signalé par son admirable ardeur à prendre en main la cause de ces opprimés. M. Richard Congrève, au moment même où l'insurrection des cipayes exaspérait au plus haut point ses compatriotes et leur ôtait tout sentiment de justice et toute clairvoyance, ne craignit pas de flétrir l'atrocité de la répression et de réclamer, par les motifs les plus nobles et les plus recommandables, le complet abandon de l'Inde. Les Anglais ont ce mérite de pouvoir tout dire et de savoir tout entendre. Si la parole du chef vénéré des positivistes anglais n'a pas eu encore sur son pays l'influence dont elle était digne, il faut croire cependant que des sentiments si justement exprimés n'ont pas été absolument sans écho. Que le gouvernement d'Angleterre demeure quelque temps encore aux mains des classes libérales, et il y a lieu d'espérer que nous verrons se modifier le caractère de l'intervention anglaise dans ces contrées, et une politique d'hommes d'État succéder enfin à cette politique d'exploiteurs.

III

DE LA POLITIQUE RATIONNELLE D'APRÈS LAQUELLE DOIVENT ÊTRE RÉGLÉES LES RELATIONS DE L'OCCIDENT AVEC L'INDE.

Sur la surface de l'Inde nous trouvons aujourd'hui répandus des brahmanistes, des musulmans, des Guèbres ou Parsis, sectateurs de Zoroastre, et enfin une sorte de bouddhistes qui s'appellent Djeinas. Au point de vue politique, le pays est demeuré divisé en un certain nombre de royaumes distincts, groupés sous la domination anglaise.

Mais le gouvernement de la reine s'est, depuis la dernière insurrection, définitivement substitué au gouvernement de la Compagnie. Dans cette situation religieuse et sociale, quelle sera la conduite du pouvoir européen établi dans l'Inde? quels seront ses devoirs? vers quel but devront tendre les efforts de sa politique?

Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer nos auditeurs aux conseils exposés par nos confrères positivistes de Londres, et en particulier par M. Congrève, dans le livre intitulé : *De la politique extérieure de l'Angleterre.* Nous ne ferons donc que résumer ici les conclusions qu'ils ont formulées.

Nous l'avons déjà dit et nous le répétons : il n'est plus possible à notre époque de gouverner en simple empiriste. Les hommes qui ont fait preuve en d'autres temps du plus profond génie, comme les Richelieu et les César, seraient impuissants aujourd'hui, s'ils ne voulaient soumettre leur conduite aux règles d'une politique scientifique, c'est-à-dire basée sur les lois découvertes de la sociologie. Les chefs européens, il y a encore deux siècles, n'avaient guères à porter leurs regards au delà de l'Occident. C'est tout au plus si la Turquie, de temps à autre, venait leur rappeler qu'il existait des Orientaux. Toute la diplomatie se pratiquait entre populations qui s'étaient élevées ensemble, qui avaient contribué toutes, bien qu'à des degrés divers, à fonder une même civilisation, qui possédaient une croyance commune, dont les mœurs et les lois n'étaient point trop différentes. Mais aujourd'hui l'homme d'État doit porter dans sa tête la planète entière. L'Occident n'est qu'un point. L'Amérique, l'Afrique et l'Asie l'inquiètent autant et plus qu'une partie quelconque de la vieille Eu-

rope; il faut conclure des traités avec les peuples de l'extrême Orient; il faut savoir ce qui se passe à Pékin, à Yeddo, à Calcutta ou à Benarès. Comment cultiver ces relations, nouer ces alliances, gouverner en un mot, si l'on ignore ces populations, si l'on n'apprécie pas à leur valeur les civilisations qu'elles ont constituées? Le temps où l'on traitait de barbares ou d'imbéciles tout ce qui n'était pas chrétien est définitivement passé.

Si le politique à la vérité ne peut toujours être un philosophe, il peut au moins régler sa conduite sur les avis de ceux dont l'unique prétention est de conseiller et de démontrer. Le philosophe trouve les lois; c'est au politique de les appliquer.

Or, s'il est un point que la philosophie a mis en lumière, c'est la tendance croissante de l'humanité à s'unir. Unité religieuse, morale et politique, tel est le but suprême vers lequel les hommes sont entraînés sans le savoir, mais qu'il importe de leur montrer, afin que, s'aidant eux-mêmes, ils y parviennent avec moins d'efforts. Cette unité se fera lentement; elle s'accomplira sous l'impulsion de la religion universelle, qui, recueillant les débris des religions éteintes, entraînera dans une même foi tous les membres de l'Humanité. La France a pour mission de diriger ce mouvement unanime des peuples vers une civilisation commune, parce qu'elle est encore, malgré les apparences, la plus émancipée des nations, et la plus capable de tendre aux faibles une main désintéressée. Mais pour se rendre digne d'un si noble rôle, la France doit la première donner l'exemple d'une politique nouvelle dans ses rapports avec les pays moins avancés, et en particulier avec ceux de l'extrême Orient. En Chine, en Indo-Chine, au

Japon et dans l'Inde elle se montrera plus soucieuse d'apporter que de prendre; elle aidera ces peuples à acquérir ce que leur civilisation n'a pu leur donner; elle leur communiquera les trésors de sa science, et les progrès de son industrie; elle ne demandera en échange que leur reconnaissance et leur amitié.

Abandonnons d'abord toute pensée de convertir ces populations au monothéisme. Sans empêcher les missionnaires catholiques ou protestants d'aller prêcher, avec le succès que l'on connaît, leurs doctrines dans ces contrées, notre devoir est de leur ôter toute protection officielle et de ne point prêter à leur action morale l'appui de notre influence matérielle.

D'une part, il est peu honorable de vouloir imposer aux autres une foi que l'on ne partage plus et d'appeler les Orientaux à jouir d'un christianisme que l'Occident a délaissé. D'autre part, il est vraiment peu habile d'offrir à la crédulité chinoise ou indoue une croyance inférieure sur plusieurs points à celle qu'ils possèdent et qui, pour le merveilleux, ne saurait lui être comparée. Les Indous haussent les épaules quand vous venez leur parler de vos miracles. Qu'est-ce que la multiplication des pains sur la montagne ou l'eau changée en vin des noces de Cana, auprès de cette galanterie d'un dieu indou qui, pour protéger contre les ardeurs du soleil le teint de sa maîtresse, change une montagne en parasol? Êtes-vous assez dépassés? Vous ne prendrez pas l'Indou par le spectacle des hauts faits de votre Dieu parce qu'il a mieux à vous offrir; vous ne le prendrez pas par l'étalage de vos conceptions métaphysiques, parce que sur ce point il est en mesure de vous écraser, et vous n'êtes pas

de force à discuter avec ses brahmes ; vous ne le prendrez pas par l'espoir de votre paradis ou la crainte de votre enfer, car les châtiments qu'il redoute sont plus terribles que les vôtres, et dans les récompenses qui lui sont promises, l'état même de dieu n'est pas le plus parfait qu'il puisse atteindre ; enfin, vous ne le prendrez pas par la beauté de votre morale parce que la sienne en maint endroit lui est supérieure et qu'elle a certaines maximes désintéressées que la vôtre ne connaît point. D'ailleurs, les résultats qu'ont obtenus les représentants du christianisme dans l'Inde sont faits pour décourager les plus ardents. Les Indous qui se convertissent au monothéisme se font, non pas chrétiens, mais mahométans. Ils repoussent une religion qui est apparue sous leur soleil avec les peuples auxquels ils sont redevables de tous leurs maux. Le christianisme ne représente à leurs yeux qu'esclavage et que misère, tandis que l'islamisme porte avec lui les meilleurs souvenirs de leur prospérité et de leur grandeur.

Est-ce à dire par là qu'il serait de beaucoup préférable que les Indous se fissent islamistes ? Telle n'est pas notre pensée. Nous estimons, en effet, que les conversions musulmanes sont dangereuses, et que l'Occident ne doit pas voir sans terreur l'étendard de Mahomet rallier les peuples sans nombre qui occupent la terre depuis Tanger jusqu'au Brahmapoutre. L'islamisme ne prêche point comme le catholicisme et le bouddhisme la résignation et l'humilité. Il fait de ses adeptes des hommes fiers et susceptibles, jaloux de leur indépendance, pleins de mépris pour la vie, ardents à propager leur foi. Qu'un mot d'ordre parte de la Mecque et vous verrez, depuis les hauts plateaux de l'Asie centrale

jusqu'aux profondeurs des déserts d'Afrique, s'ébranler des millions d'hommes qui viendront se ruer sur l'Occident. Nous redoutons les conquêtes, même pacifiques, de l'Islam, et ce ne sont point elles que chez les Indous nous appelons de nos vœux.

Laissons le système brahmanique, dit M. Richard Congrève, suivre son cours naturel. Nous pourrons de cette manière épargner aux populations qui s'abritent encore dans son sein et qui restent attachées à ses cérémonies (sans approfondir sa doctrine), la phase religieuse que représente aujourd'hui le christianisme. Nous pourrions alors espérer que, sans partager l'agitation qui accompagne l'évolution religieuse de l'Occident, les peuples de l'Inde accepteraient un jour la nouvelle foi qui viendrait s'offrir à eux pure de tous les souvenirs d'abjection et d'esclavage qui ternissent à leurs yeux le christianisme.

C'est en effet cette foi nouvelle qu'il importe de répandre aujourd'hui dans l'Inde ; elle n'est point mystérieuse et indémontrable : elle a pour fondement une doctrine scientifique et positive que les classes cultivées accueilleront sans efforts. L'espoir que nous fondons sur ces cerveaux que l'abstraction a longuement nourris, n'est pas un espoir chimérique. Sans avoir pu les découvrir eux-mêmes, par une suite de causes que nous avons exposées, ils sont admirablement aptes à saisir toutes les lois abstraites que l'Occident a trouvées. Nous avons donc pleine confiance dans le succès réservé dans l'Inde à la foi positive et à la religion de l'Humanité. Plusieurs d'entre ces hommes sont déjà venus vers nous, et ces conquêtes rapides sont le présage de bien d'autres. Sommes-nous donc des milliers en France

et les conversions s'y font-elles si vite? Il faut savoir attendre. Espérons que le jour, probablement encore éloigné, où la France enverra dans l'Inde des ambassadeurs positivistes, ils y trouveront pour leur répondre des positivistes indous.

M. Richard Congrève a parfaitement déterminé le devoir actuel du gouvernement anglais dans l'Inde. Il ne s'agit pas pour lui d'évacuer immédiatement sa conquête, ce qui pourrait être aussi nuisible aux intérêts indous qu'aux intérêts de l'Angleterre. Mais sa politique doit tendre à rappeler le pays à son ancienne indépendance. Qu'il conserve les gouvernements distincts dont il a fait ses tributaires et ses vassaux, qu'il les fortifie même, qu'il établisse entre eux un lien fédératif qui les rende assez forts pour résister un jour aux entreprises étrangères, qu'il contribue enfin à former une classe chargée de coordonner et de conseiller ces gouvernements et qui remplace le pouvoir spirituel que les brahmes ont tenu jadis.

Nous en avons fini avec le brahmanisme. Sans nous faire illusion sur les défauts d'une exposition trop courte, nous croyons cependant qu'elle a cet avantage de projeter une lumière plus vive sur les points qu'il importait d'éclairer. Nous ne prétendons point donner ici autre chose que de rapides esquisses. Nous voulons avant tout qu'on saisisse l'ensemble, et c'est de parti pris que nous négligeons les détails. Nous consacrerons au bouddhisme notre prochaine leçon.

HUITIÈME LEÇON

APPRÉCIATION DU BOUDDHISME

(BOUDDHA)

I

AVÉNEMENT ET DÉVELOPPEMENT DU BOUDDHISME.

Le bouddhisme est une hérésie dans le brahmanisme. Cette hérésie, qui prit naissance dans l'Inde, à la fin du VII^e^ siècle avant Jésus-Christ, ne put s'y maintenir. Chassée, après une lutte de plusieurs siècles, de son pays natal, elle se répandit avec un succès prodigieux autour de l'Hindostan et de nos jours elle règne au Cachemire, au Nepál, au Thibet, en Tartarie, chez les Mogols, en Chine, au Japon, dans les royaumes d'Annam et de Birman et à l'île de Ceylan. C'est peut-être de toutes les religions celle qui compte le plus grand nombre d'adhérents, et à ce titre elle mérite toute l'attention du philosophe et de l'historien.

Le bouddhisme consiste essentiellement dans une doctrine morale dont le but est de perfectionner et de rendre prépondérants les mobiles moraux les plus élevés de notre nature.

Or, comme un tel but peut être recherché et atteint par

tout le monde, sans distinction de classe et même de nation, il est arrivé qu'une conséquence directe de cette réformation morale fut qu'elle se trouva dans l'Inde en contradiction flagrante avec le régime des castes et qu'elle amena nécessairement la suppression de la caste brahmanique ou sacerdotale en même temps que l'énervement de toutes les autres.

Le brahmanisme avait bien posé un idéal semblable; mais les brahmanes seuls étaient appelés à le réaliser et tout homme de condition inférieure devait aspirer d'abord à devenir brahmane, c'est-à-dire à reparaître un certain nombre de fois sur la terre avant de prétendre à cet état d'anachorète ou de dévot qui assurait le bonheur suprême, c'est-à-dire l'absorption dans Brahma.

La doctrine du Bouddha, brisant tous les priviléges, faisant du soudra l'égal du brahmane, flattait l'impatience et la vanité humaines : elle devait infailliblement réussir. Mais c'était principalement une doctrine universelle, susceptible de convenir à toutes les natures et à tous les peuples. A Pékin comme à Paris, il est permis à tout homme de développer chez lui la tendresse et de comprimer la sexualité, tandis que les pratiques particulières recommandées au Kchatriya ne sont de mise que dans l'Hindostan.

Le bouddhisme constitue donc une tentative de religion universelle qui a eu pour théâtre la haute Asie; si bien que l'on rencontre dans l'histoire trois tentatives de cette sorte : le catholicisme et l'islamisme, tous deux issus du mosaïsme et tous deux propres à l'Occident, et le bouddhisme propre à l'Orient.

Au milieu de quelles circonstances s'est développé le bouddhisme?

La révolution ne pouvait venir de la classe sacerdotale, contre qui le coup était dirigé. C'était évidemment parmi les kchatriyas que le réformateur devait se rencontrer. Il avait dû se former dans la classe militaire, en dehors des brahmes, un groupe d'esprits spéculatifs, qui, par cette raison même qu'ils n'appartenaient pas à la caste sacerdotale, avaient plus d'indépendance d'esprit et de véritable initiative. On conçoit en effet que les chefs de la caste militaire n'étaient point tous absorbés assez complétement par les choses du gouvernement et de la guerre pour ne pouvoir consacrer quelques loisirs aux choses de l'esprit, et ceux qui, pour différentes raisons, n'occupaient aucun emploi dans l'État, étaient par leur position même, par leur rang, par leur famille, assurés d'une indépendance matérielle, qui leur permettait de se livrer en toute sécurité aux travaux philosophiques.

N'oublions pas d'autre part que la culture mentale et morale était commune au jeune brahme et au jeune kchatriya; qu'ils étaient élevés dans les mêmes écoles par les mêmes maîtres, et qu'arrivés à la maturité, toute la distance qui les séparait était au plus de quelques longueurs de rêveries métaphysiques.

Enfin, comme tous les militaires, les kchatriyas, malgré leur subordination apparente, devaient nourrir contre les brahmes un fonds de dispositions hostiles ou tout au moins jalouses. Comment posséder le pouvoir et la force, sans désirer la prééminence? Il fallait en réalité peu de choses pour que le kchatriya, rompant avec la tradition, se proclamât indépendant.

La situation des militaires vis-à-vis des brahmes permettait donc et sollicitait même jusqu'à un certain point toutes les tentatives. D'un autre côté le régime brahmanique n'était pas sans contenir de formidables abus, et il se trouvait naturellement derrière le réformateur toute une masse d'opprimés prêts à le suivre et à l'appuyer. Il ne manquait que l'*organe indispensable*, pour que le mouvement se produisît.

Or la situation des brahmes n'était pas assez solidement établie pour leur permettre de résister victorieusement. Un immense développement intellectuel s'était accompli par eux, mais non absolument au profit de leur influence et de leur pouvoir. Ne s'en étant pas tenu au dogme primitif, ils avaient interprété et surtout créé avec une audace vraiment incroyable, mais d'un exemple funeste. Ils avaient habitué les esprits à toutes les combinaisons délicates de la métaphysique et de la morale, mais en même temps ils les avaient détournés du respect scrupuleux de la tradition, et avaient préparé eux-mêmes les révolutions qui devaient s'accomplir contre eux.

En dernier lieu, le brahmanisme, qui avait si fortement constitué dans la société indoue la hiérarchie des fonctions, manquait cependant d'unité. Point de coordination, point de chef. Bien que gardant toujours les caractères essentiels de leur profession, les brahmes étaient loin de présenter partout un type constant, comme cela nous frappe dans le catholicisme. Ils formaient au contraire une infinité de sectes, chez qui le dogme variait aussi bien que les usages, sans relations suivies avec les brahmes des pays voisins, souvent même en hostilité ouverte les uns avec les autres, se méprisant et s'insultant. Aussi le jour où une réforme

se fit contre eux, elle les trouva dispersés et incapables d'étouffer dans son germe le monstre naissant.

Si l'histoire de l'Inde était mieux connue, il est très-probable que nous trouverions dans une période antérieure à celle du Bouddha des entreprises semblables à la sienne, qui, moins bien conçues, moins bien menées, ou trop prématurées peut-être, ont échoué.

Avant d'exposer dans ses différentes parties la doctrine bouddhique, il est naturel que nous résumions en quelques mots l'histoire de son fondateur.

Le nom de *Bouddha* désigne le sage dans sa pureté, sa grandeur, dans sa puissance plus qu'humaine, plus que divine. C'est le titre que prit le créateur de la religion nouvelle, quand il se crut revêtu des qualités nécessaires pour l'enseigner et la répandre. Il était de la race royale des Çâkyas, dont les possessions s'étendaient dans l'Inde centrale au pied des montagnes du Nepâl. Il naquit à Kapilavastou, ville capitale du royaume, et reçut le nom de *Siddhârtha*, qu'il conserva tant qu'il résida auprès de sa famille en qualité de prince royal. Sa mère Mâyâ Dévi était aussi célèbre par sa beauté que par sa vertu et ses talents. Son père, le roi Çouddhodana, nous est représenté comme un prince d'un grand mérite, « gouvernant selon la loi, » chéri et respecté de ses sujets, depuis les conseillers et les gens de cour jusqu'aux chefs de maison et aux marchands.

Siddhârtha est le nom sous lequel le fondateur du Bouddhisme est le moins connu. En dehors du nom de Bouddha, par lequel on le désigne plus ordinairement, il est encore appelé *Çâkyamouni*, qui veut dire le solitaire, le moine des Çâkyas, ou bien encore *Çramana Gaoutama*,

l'ascète des Gotamides : on l'appelle encore *Sougata* ou le bienvenu, et *Baghavat* ou le bienheureux.

L'enfant était merveilleusement beau, et le brahmane Asita crut reconnaître sur son corps les trente-deux signes principaux et les quatre-vingts marques secondaires, qui caractérisaient le grand homme. Privé de sa mère, qui mourut sept jours après sa naissance, il fut confié aux maîtres les plus habiles, qu'il ne tarda pas à égaler. Une tendance naturelle vers la solitude et la méditation, une sorte de tristesse répandue sur sa personne, causèrent d'assez vives alarmes à son père pour qu'il songeât à le marier aussitôt que l'âge le permit. Siddhartha, après sept jours donnés à la réflexion, y consentit et épousa la belle Gôpa, qui était, comme lui, de la famille des Câkyas et qu'il reçut pour prix de sa victoire, dans une lutte où il l'avait emporté sur tous ses rivaux, non-seulement dans les exercices de l'esprit, mais encore dans ceux de force et d'adresse.

Cependant cette union, si heureuse qu'elle fût, ne pouvait distraire Siddartha de ses pieuses méditations. Pénétré des tristesses, des douleurs, et de l'instabilité de la vie humaine, qu'il attribuait aux passions et à l'ignorance, il rêvait une réformation morale, qui rendît tout homme à la pleine possession de lui-même, lui procurât l'état de calme parfait, avant-coureur de la félicité suprême, et, l'arrachant au tourment odieux des existences futures, le conduisît, par une voie sûre, à l'éternel repos, au *Nirvâna*.

« Les êtres que nos sens nous révèlent, pensait-il, sont vides au dedans ; ils sont vides au dehors. Aucun d'eux n'a la fixité, qui est la marque véritable de la loi. Mais cette loi qui doit sauver le monde, je l'ai comprise ; je

dois la faire comprendre aux dieux et aux hommes réunis. Cent fois je me suis dit : Après avoir atteint l'intelligence suprême (Bodhi), je rassemblerai les êtres vivants ; je leur montrerai la porte la plus sûre de l'immortalité. Les retirant de l'océan de la création, je les établirai dans la terre de la patience. Hors des pensées nées du trouble des sens, je les établirai dans le repos. En faisant voir la clarté de la loi aux créatures obscurcies par les ténèbres d'une ignorance profonde, je leur donnerai l'œil qui voit clairement les choses; je leur donnerai le beau rayon de la pure sagesse, l'œil de la loi, sans tache et sans corruption. »

Alors il prend le parti de s'arracher au monde, et malgré les instances et les précautions de son père, il quitte le palais de Kapilavastou, il renonce à sa jeune femme, il abandonne le luxe et le pouvoir royal. Se faisant pauvre et mendiant, il va chercher dans le désert la solitude propice à l'élaboration du grand problème qu'il s'est proposé. Plusieurs fois, on le voit descendre à Vaiçâli ou à Râdjagriha, pour y suivre l'enseignement des plus illustres brahmanes; mais bientôt désillusionné, il reprend le chemin de la montagne, et là, entouré de quelques disciples plus ou moins fidèles, il poursuit ses méditations.

Cependant le terme de cette longue et difficile épreuve est arrivé. Çâkyamouni s'est haussé jusqu'à l'Intelligence suprême, il va devenir le rédempteur des hommes, il se proclame Bouddha. « Il avait enfin trouvé la voie forte du grand homme, la voie du sacrifice des sens, la voie infaillible et sans abattement, la voie de la bénédiction et de la vertu, la voie sans tache, sans envie, sans ignorance et sans passion, la voie qui montre le chemin de la délivrance, et qui fait que la force du démon n'est pas une

force, la voie qui fait que les régions de la transmigration ne sont pas des régions, la voie qui surpasse Çakra, Brahma, Mahéçvara et les gardiens du monde, la voie qui mène à la possession de la science universelle, la voie du souvenir et du jugement, la voie qui adoucit la vieillesse et la mort, la voie calme et sans trouble, exempte des craintes du démon, qui conduit à la cité du Nirvâna. »

A ce moment Siddârtha, qui est devenu le Bouddha, est âgé de trente-six ans. Dans toute la force de la maturité, doué de beauté et d'éloquence, il commence la vie militante du prêcheur et parcourt les villes et les royaumes, enseignant sa loi et multipliant les conversions. C'est dans Benarès, la ville sainte, la ville forte du brahmanisme, sur les bords du fleuve sacré, qu'il remporte ses premiers et ses plus éclatants succès. Les rois viennent à lui et le protégent. Ils se font les apôtres de sa doctrine, et la défendent contre les brahmanes, qui usent de tous les moyens en leur pouvoir pour l'anéantir. La prédication fut la seule arme dont se servit le Bouddha. Moyen admirable de propagande et d'enseignement, mais portant la tache révolutionnaire qui est dans le caractère même du fondateur; nous verrons qu'il s'est conservé dans le bouddhisme, et que de nos jours encore, dans le royaume de Siam, les religieux se rendent dans les assemblées populaires pour lire et enseigner la loi.

Les livres sacrés du bouddhisme nous fournissent peu de renseignements sur l'existence du Bouddha depuis son entrée à Bénarès jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de quatre-vingts ans. Le récit de quelques triomphes et de plusieurs conversions importantes; des traces précieuses de son enseignement, fertile en paraboles; ses discussions

avec les brahmanes qu'il ne cesse de battre en toute rencontre, tels sont les événements dont nous entretiennent les recueils bouddhiques, durant la dernière partie de cette grande vie. Les détails intéressants qu'ils peuvent contenir vont trouver leur place dans l'exposé qui nous reste à faire de la doctrine réformatrice du Bouddha.

Il y a deux parties dans l'œuvre du Bouddha : sa métaphysique et sa morale. De la première nous dirons à peine quelques mots. Qu'elle ait été, dans l'esprit de son fondateur, la partie essentielle et fondamentale, la base même du système, cela nous inquiète peu. La métaphysique du bouddhisme est fille de la métaphysique des brahmes et nous la traiterons avec une égale indifférence. Que nous importent les changements apportés par le Bouddha aux conceptions plus ou moins extravagantes des disciples de Manou? Il a pris ce qu'il a trouvé dans le milieu philosophique où il a vécu ; il l'a modifié autant qu'il était nécessaire pour effectuer la révolution qu'il projetait ; tout cela n'est pour nous que le moyen dont il s'est servi et ce moyen a été ce qu'il pouvait être. Ce qui nous importe, ce qui nous attire, c'est la réforme morale accomplie par le rénovateur. Pour lui, cette réforme n'était pas le but suprême vers lequel allaient ses aspirations; ce n'était qu'un acheminement nécessaire pour gagner des régions plus hautes. Mais en fait, et pour regarder humainement les choses, cette réforme est le fonds même de l'œuvre du Bouddha ; c'est là qu'est son titre de gloire ; c'est par là seulement qu'il mérite de demeurer dans le souvenir de l'Humanité.

On se souvient que le brahmanisme offrait comme but à l'ambition humaine l'absorption dans Brahma, sorte

d'annihilation divine, peu intelligible et mal définie. Mais les brahmes seuls, et parmi eux ceux qui avaient passé par les états plus parfaits d'anachorète et de dévot, avaient droit de prétendre à cette haute rémunération. Les autres hommes ne pouvaient aspirer, malgré l'existence la plus vertueuse, qu'à retrouver sur terre, dans une suite de vies ultérieures, une condition plus élevée, qui, s'améliorant à chaque résurrection, devait les conduire lentement à l'état de brahmane, et de là à l'absorption définitive. On comprend sans peine ce qu'il y avait d'effrayant dans cette perspective accablante de vies successives, durant chacune desquelles il fallait montrer une vertu parfaite pour s'élever d'un degré dans la suivante. Quelle soif de repos, quel désir d'anéantissement devaient dévorer ces hommes! Comme ils durent aller avec enthousiasme vers ce Bouddha libérateur qui brisait leurs chaînes et promettait une mort qui ne finirait pas.

Tout homme, quelle que fût sa caste, pouvait désormais aspirer au Nirvâna, c'est-à-dire à l'annihilation totale, absolue, s'il voulait se soumettre complétement aux règles difficiles, pénibles, longues, que lui imposait le Bouddha. L'avenir humain se faisait moins douloureux et moins sombre, mais c'était à la condition que les hommes accrussent la somme de leurs devoirs et l'énergie de leurs efforts. La morale des brahmes était d'une beauté singulière; celle de Çakya est un idéal si parfait et si pur qu'un petit nombre de natures exquises peut seul y atteindre, et que la masse est impuissante à le remplir. Qu'importait d'ailleurs? La moralité générale profitait de ce travail presque toujours infructueux et les hommes se perfectionnaient en aspirant, même en vain, à un idéal trop élevé.

Comme toute grande systématisation morale, celle du Bouddha a un double caractère ; elle est à la fois *positive* et *négative*. Positive, elle proclame la prépondérance absolue des sentiments bienveillants, la nécessité de la tendresse, du dévouement et de la charité. Négative, elle commande de comprimer les instincts personnels, les passions égoïstes et basses. Ces deux parties sont évidemment inséparables.

Le Bouddha prêche l'abstinence. Le religieux bouddhique ira le matin de porte en porte quêter silencieusement sa nourriture ; il ne fera qu'un seul repas chaque jour et jamais après l'heure de midi. Il sera vêtu de haillons misérables, ramassés sur les routes ou dans les cimetières, et qu'il aura cousus de ses mains. Un manteau de laine jaune, obtenu de même façon, le protégera contre les rigueurs du froid. Le Bouddha impose à ses religieux la plus inflexible chasteté ; il leur défend jusqu'aux joies les plus permises du foyer domestique, il leur refuse l'épouse et les enfants. Il leur prêche l'humilité, la simplicité du cœur, le renoncement aux vanités mondaines : « Vivez, ô religieux, dit-il, en cachant vos bonnes œuvres et en montrant vos péchés. » Nous verrons tout à l'heure qu'il a dans son système introduit la confession. Par les vertus d'abstinence et de chasteté, il domptait les plus terribles des penchants humains, les instincts nutritif et sexuel ; par l'humilité il domptait la vanité et l'orgueil. Enfin il comprimait l'instinct destructeur par l'essor qu'il donnait à la tendresse, en l'étendant aux animaux et aux plantes et jusqu'aux objets inanimés. Il recommandait d'éviter non-seulement le mensonge, mais encore la médisance, manifestation de l'instinct destruc-

teur, la grossièreté du langage et les discours vains et frivoles. Le vrai religieux n'ira point répéter ce qu'il a entendu pour brouiller les gens entre eux, mais il fera son possible pour réconcilier ceux qu'un dissentiment aura divisés. Il se plaira dans la concorde; son discours sera toujours convenable et il ne parlera jamais pour ne rien dire.

Entre les vertus qu'il met au premier rang nous devons citer encore la patience, le courage, la contemplation, la science, et par-dessus tout l'aumône ou la charité. Celle-ci n'est point la charité facile qui consiste à donner aux autres quelques parcelles de son superflu. C'est une charité sans bornes qui, s'adressant à tout ce qui existe, exige souvent de celui qui la pratique les sacrifices les plus absolus.

La légende raconte que Çâkyamouni n'est arrivé à l'état de perfection suprême, n'est devenu Bouddha, que pour avoir, dans une vie antérieure, donné son corps en pâture à une tigresse affamée, qui n'avait plus la force d'allaiter ses petits.

Dans une autre légende, le fils du roi Açoka, injustement soupçonné par son père, qu'une de ses femmes a trompé, est privé de la vue. Il se soumet à son sort avec un calme parfait; il se réjouit d'avoir échangé les yeux de la chair contre les yeux parfaits et irréprochables de la sagesse; et il va errant de ville en ville jusqu'au palais d'Açoka. Celui-ci, désespéré, veut faire périr la reine, cause d'un tel malheur. Mais Kounala intercède et souhaite à celle qui l'a persécuté, de conserver longtemps le bonheur, la vie et la puissance. Il rejette sur lui seul le malheur qui l'a frappé, et qu'il a mérité sans doute pour

quelque faute commise dans une existence antérieure.

On serait en droit de critiquer le Bouddha, s'il avait prétendu exiger une vertu si haute, une telle abnégation de soi-même, de tout homme sans distinction. Mais il ne faut pas oublier que ses religieux seuls sont tenus de remplir les conditions de ce pur idéal ; ceux-là qui aspirent au Nirvâna, qui veulent vivre sur terre leur dernière vie, sont tenus d'atteindre à cette incomparable perfection. A la multitude il ne recommande qu'une chose : c'est de se rapprocher autant que possible du type suprême, en cultivant les mêmes vertus. Cet homme qui prêche à l'ascète la pureté absolue, est le même qui place au premier rang les vertus domestiques : la piété filiale, l'amour maternel et la fidélité conjugale. Il détermine le but supérieur vers lequel chacun doit tendre, mais en même temps il fixe le minimum de moralité auquel chacun doit s'astreindre. Pour cinq de ses préceptes il réclame de tous une observance rigoureuse, obligatoire : *ne point tuer, ne point voler, ne point commettre d'adultère, ne point mentir, et ne point s'enivrer*. A ce minimum s'ajoutent successivement des préceptes plus difficiles, exigeant de ceux qui s'y soumettent des efforts de plus en plus pénibles et prolongés.

Une conséquence, qui d'ailleurs n'est point exclusivement propre au bouddhisme, de cette perfection morale, est que celui qui y est parvenu, peut à l'occasion se mettre au-dessus des lois du monde extérieur et des dieux qui les régissent. Nous retrouvons cette même faculté dans le monde catholique où la puissance surnaturelle est attachée à la personne des saints ; mais tandis que chez les bouddhistes, c'est l'homme lui-même qui agit en vertu d'un pouvoir propre, chez les catholiques c'est Dieu qui

agit par l'intermédiaire d'un élu. Les légendes bouddhiques sont pleines des miracles opérés par les religieux, et même par de simples laïques, auxquels il suffit pour les accomplir, d'une bonne pensée ou d'un acte méritoire. En voici deux exemples tirés du *Visouddhimargga Sanné :*

La mère d'un dévot singhalais étant fort malade, son médecin lui ordonna de manger du lièvre. Le fils sortit et prit un lièvre au piége. Mais comme l'animal se mit à crier, le jeune homme se dit : « Comment une existence peut elle être sauvée par la destruction d'une autre existence? » Et il lâcha l'animal. De retour à la maison, il raconta ce qu'il avait fait et fut accablé des railleries de sa famille; mais lui, s'approchant de sa mère, lui dit : « Depuis mon enfance jusqu'à ce jour, jamais je n'ai détruit, à ma connaissance, la vie de quelque créature que ce soit. Par la puissance de cet acte méritoire, soyez guérie. » A l'instant même, la malade se leva guérie.

Un prêtre nommé Mahâmitta, avait également sa mère malade d'un ulcère. Elle le fait prier par sa sœur de lui indiquer un remède. Le prêtre répond : « Je ne connais point la vertu des plantes; mais je possède un pouvoir bien plus grand. Depuis que je suis en religion, je n'ai jamais violé les préceptes de la loi; par ce mérite, que ma mère soit guérie. » A l'instant, l'ulcère se sécha et disparut.

On raconte encore que sous le règne du roi Açoka, le plus grand et le plus célèbre des rois bouddhistes, une famine terrible, qu'un sage avait prédite, vint désoler ses États. Malgré les provisions immenses dont on s'était muni, dans l'attente du fléau, un jour vint où tout manqua, et où le roi lui-même n'eût plus en sa possession qu'une poignée de riz. A trois cents lieues de là, un sage reli-

gieux, par la seule puissance de ses méditations profondes, est instruit de la position du roi et se transporte miraculeusement auprès de lui. Il lui demande l'aumône et Açoka se prive en sa faveur de son dernier aliment. Aussitôt tout change ; l'abondance renaît, des vivres surgissent de toutes parts. C'est un enchantement, une féerie.

On voit qu'en ce qui concerne le merveilleux, le bouddhisme ne le cède en rien aux autres religions, et en particulier au catholicisme, qu'on lui compare, ou au brahmanisme dont il procède.

La systématisation morale introduite par le bouddhisme devait nécessairement conduire à une *casuistique* ou classification des péchés, d'où surgissait, comme une conséquence naturelle, une véritable hiérarchie dans les différents états de moralité. Il y avait des degrés dans la perfection et les hommes ne s'élevaient que péniblement au degré suprême qui était l'état de Bouddha. Or à celui-là seul il était donné de conquérir le repos éternel et de s'endormir dans le Nirvâna. Les autres états moins parfaits ne comportaient point une telle récompense. Ceux qui y parvenaient étaient destinés à revenir sur terre, mais dans une condition supérieure. Dès la naissance, leurs dispositions étaient meilleures ; ils se sentaient plus près du but, ils avaient moins d'efforts à faire pour l'atteindre. Le Bouddha empruntait donc au Brahmanisme sa doctrine de la transmigration, mais il la rendait singulièrement moins affreuse en présentant aux hommes un terme assez rapproché, pour que chacun pût l'entrevoir et par un immense effort y parvenir.

Parmi les écrivains qui ont écrit sur le bouddhisme, l'un d'eux, M. Barthélemy Saint-Hilaire, ne semble pas

avoir considéré cette œuvre immense d'un point de vue suffisamment relatif. Partant de cette idée plus que présomptueuse, que le christianisme est le dernier mot de l'esprit religieux de l'humanité, il compare la religion de saint Paul avec la religion du Bouddha, et montre une indignation vertueuse toutes les fois que celui-ci s'écarte de l'idéal que le premier a posé. En vain est-il forcé de s'incliner avec respect devant la morale de Câkya-mouni; en vain est-il forcé de reconnaître que cette morale a exercé dans l'Asie l'influence la plus salutaire; en vain fait-il lui-même le plus éclatant éloge de ce constant apprentissage des plus hautes vertus, tout cela le conduit à penser que ce système est un système *hideux* et *révoltant*. Et pourquoi? Parce qu'il n'y a pas trace de Dieu dans le bouddhisme. Le Bouddha n'a pas placé à l'extrémité de la vie humaine une âme immortelle, un Dieu justicier, des voluptés éternelles, prix de la vertu, des tourments sans fin, prix du crime; il n'a point alléché par un appât vulgaire la moralité humaine; il a dit simplement à l'homme vertueux : Je t'arrache au supplice de l'existence; dors éternellement! Quel monstre, en vérité, qu'un tel réformateur!

Quel homme, cependant, ayant le sentiment de la vraie grandeur, capable d'apprécier l'abnégation, le dévouement, la charité, ne se sent ému en contemplant l'œuvre du Bouddha, et ne prend en pitié les anathèmes vieillis de cette métaphysique sans bonne foi? N'est-ce pas aux résultats que nous devons juger le système, et si une religion a su perfectionner la morale, développer le cœur, donner carrière aux penchants sympathiques et refréner nos instincts les plus grossiers, devons-nous lui demander

un compte minutieux des conceptions plus ou moins arbitraires dont elle a entouré et comme voilé ce qu'il y a de réel, d'essentiel, de fondamental dans ce qu'elle a produit? Il nous suffit qu'elle ait amélioré l'espèce humaine pour que nous lui accordions respect et admiration, et si le Bouddha, dans son système, a pu, comme Laplace, se passer de l'hypothèse divine, nous n'en tirons qu'une conséquence, c'est que l'idée de Dieu et la morale ne sont point choses inséparables, et qu'il y a quelque niaiserie ou quelque impudence à faire d'athéisme le synonyme d'immoralité.

La réforme du Bouddha devait nécessairement avoir de graves conséquences sociales. Appelant tous les hommes à jouir du privilége qui jusque-là avait été réservé aux brahmanes, il frappait le brahmanisme à la tête, et portait le coup le plus sensible à la constitution de Manou. En la rendant accessible à tous, il supprimait en fait la caste sacerdotale; mais lui imposait aussi le seul mode de recrutement dont elle fût susceptible, puisqu'il faisait du célibat une condition expresse de la vie religieuse. Toutes les classes en dehors de celle des Brahmes, trop directement atteinte, accueillirent avec empressement la doctrine nouvelle, et les rois en particulier ne se firent faute de l'encourager et de la répandre. C'était leur cause qu'ils soutenaient en défendant le bouddhisme et en contribuant à ruiner la prépondérance des brahmes. Alliés naturels de la réforme naissante, ils en acceptèrent toutes les conséquences et furent les premiers à secouer les vieux préjugés de caste. Le roi Açoka, à la stupéfaction de son entourage, s'avisa de prendre pour épouse une femme de la classe des barbiers, l'une des plus viles de l'Inde, et l'his-

toire nous le présente démontrant à ses ministres que la fille d'un barbier peut être douée des mêmes qualités que la fille d'un prince, et que la caste ne fait point la vertu.

Dans une autre circonstance, Açoka répond à un courtisan qui veut le détourner de se prosterner devant les religieux : « C'est par un sentiment d'orgueil et d'enivrement, dit-il, que tu veux me détourner de me prosterner devant les religieux. Si ma tête, ce misérable objet dont personne ne voudrait pour rien, rencontre quelque occasion de se purifier, et acquiert quelque mérite, qu'y a-t-il là de contraire à l'ordre? Tu regardes à la caste dans les religieux de Çâkya, et tu ne vois pas les vertus qui sont cachées en eux. On s'enquiert de la caste quand il s'agit d'une invitation ou d'un mariage, mais non quand il s'agit de la loi; car les vertus ne s'inquiètent pas de la caste. Si le vice atteint l'homme de haute naissance, on le méprise; si la vertu habite chez l'homme de famille pauvre, on doit l'honorer en se prosternant devant lui. » Et encore : « Ne connais-tu pas cette parole du héros compatissant des Çâkyas : Les sages savent trouver de la valeur aux choses qui n'en ont pas? Quand mon corps, abandonné comme les fragments de la canne à sucre, dormira sur la terre, il sera bien incapable de saluer, de se lever et de réunir les mains en signe de respect. Quelle action vertueuse serai-je alors en état d'accomplir? Souffre donc que maintenant je m'incline devant les religieux, car celui qui sans examen se dit : « Je suis le plus noble » est enveloppé des ténèbres de l'erreur. Mais celui qui examine le corps à la lumière des discours du sage aux dix forces, celui-là ne voit pas de différence entre le corps d'un prince et celui d'un esclave. La peau, la chair, les os, la tête sont les

mêmes chez tous les hommes; les ornements seuls et les parures font la supériorité d'un corps sur un autre. Mais l'essentiel en ce monde est ce qui peut se trouver dans un corps vil, c'est ce que les sages ont du mérite à saluer et à honorer. »

Jamais assurément plus nobles paroles ne sont sorties de la bouche d'un homme et d'un roi; mais combien profonde avait dû être la révolution opérée, pour que l'Inde brahmanique entendît de telles choses sans frémir, et acceptât qu'un de ses rois se fît le champion de l'égalité!

Pour accomplir cette révolution, le Bouddha n'employa ni la conspiration, ni l'intrigue; il ne recourut pas à la force, et cependant les rois, tuteurs naturels de sa doctrine, se seraient empressés de lui prêter main forte en aidant le prosélytisme par un peu de persécution. La prédication fut la seule ressource dont il usa. Il chercha toujours à persuader, jamais à contraindre. Les discours, où il exposait sa doctrine, étaient semés de paraboles souvent ingénieuses. A l'appui de ses enseignements il apportait de nombreux exemples, en se plaisant à retracer des épisodes tirés de ses vies antérieures, racontant ses fautes et ses chutes, montrant les châtiments qui les avaient suivies, invitant ses auditeurs à les éviter. C'était une sorte de confession publique.

Ses disciples systématisèrent ces deux choses. A l'exemple de leur maître, ils continuèrent d'employer la prédication, et introduisirent cette arme de propagande dans les manifestations de leur culte régulier. Comme tout le monde pouvait se faire religieux, tout le monde était appelé à instruire le peuple et à enseigner la loi. Il y avait là un fonds de liberté, d'indépendance, d'ini-

tiative individuelle, qui devait servir au plus haut point les intérêts de la nouvelle religion, et contribuer plus peut-être qu'une organisation moins imparfaite à sa rapide propagation.

D'autre part ils rendirent obligatoire pour tous la confession publique et périodique des fautes. Au début, au temps même du Bouddha, les religieux se confessaient deux fois par mois, à la nouvelle et à la pleine lune. Peu à peu, la multitude suivit l'exemple des religieux, et chacun voulut faire sa confession publique. Une réglementation devint nécessaire, et le roi Açoka décréta que ces grandes manifestations pieuses n'auraient plus lieu que tous les trois ans. Lui-même demanda à la confession la purification de son passé, et ce passé n'était point sans souillure, si l'on songe qu'il n'était monté sur le trône qu'en marchant sur le cadavre de son père. La légende raconte que, du vivant même du Bouddha, le roi Adjâtaçatrou, qui lui aussi avait assassiné son père, contemplait par une nuit splendide, de la terrasse de son palais, le spectacle solennel des confessions bouddhiques. Profondément ému par ce qu'il voit, par ce qu'il entend, déchiré par le remords, il veut imiter ces hommes, et se décharger, comme eux, du poids qui l'oppresse. Il court se jeter aux pieds du Bouddha, fait l'aveu public de sa faute, et s'en retourne purifié et converti.

Les premiers disciples du Bouddha, ceux qui, entraînés par sa parole, avaient voulu marcher sur ses traces et parvenir eux-mêmes à l'état de Bouddha, avaient formé le premier noyau de la nouvelle classe théorique. Ce nom de classe théorique ne rend que très-imparfaitement notre pensée : nous nous en servons, faute d'un autre, mieux

approprié. Les premiers religieux bouddhiques étaient de simples ascètes, menant dans la solitude l'existence la plus misérable et ne sortant de leur retraite que pour aller prêcher la loi. Pour remplir exactement les conditions de la vie religieuse que le Bouddha avait imposées, il fallait avoir la foi, être âgé de vingt ans et ne pas être affligé de certains défauts physiques, garder une chasteté absolue, se soumettre à un jeûne rigoureux, ne vivre que d'aumônes.

Plus tard, la piété des fidèles construisit les *Vihâras* que les rois dotèrent avec magnificence, et que des donations particulières ne cessèrent d'enrichir. Il y eut des couvents d'hommes et des couvents de femmes, car celles-ci pouvant prétendre comme les hommes à la vie religieuse se livrèrent aux mêmes pratiques et jouirent des mêmes institutions. Mais il ne faut pas croire que ces richesses, en s'accumulant entre les mains des bouddhistes, changèrent en quoi que ce soit leur manière d'être et que l'opulence les pervertit. Ces richesses et cette opulence furent consacrées au culte et jamais à l'entretien personnel de ses desservants. Ils firent de splendides demeures aux reliques sacrées du Bouddha; ils ne trouvèrent jamais assez d'or, de diamants et de pierres précieuses pour les construire et les parer. Pour eux, ils couchèrent sur la dalle nue de leurs palais et ne firent qu'échanger contre une voûte de pierre le feuillage épais du sandal ou du palmier. Leur vie eut la même austérité. La méditation, la prière, les services domestiques, de courts instants de repos se partagèrent leurs journées. Chaque matin, après le sacrifice, qui consistait en une offrande de fleurs déposée sur le *stoûpa*, sorte d'autel élevé dans la cour du monastère,

ou aux pieds de l'arbre *bodhi*, arbre sacré planté au milieu de cette même cour, le religieux bouddhiste descendait au village accompagné d'un novice, et là, tendant à chaque porte le vase de bois destiné à cet usage, les yeux baissés et le corps dans une posture discrète, il demandait sa nourriture à la générosité d'autrui. Mais la règle voulait qu'il gardât le silence le plus absolu. Ni sollicitations, ni prières. Rien de commun avec cette mendicité avilissante de certains ordres occidentaux, qui fatiguent les fidèles à force de platitudes et d'obsessions. Le religieux bouddhiste ne pouvait demander l'aumône et manger après l'heure de midi. Quelle que fût la quantité de riz, seul aliment autorisé, qu'il eût recueillie, son devoir lui commandait de s'en contenter. Défense était faite de mendier l'un pour l'autre. Qui ne mendiait pas, ne mangeait pas.

Tous les observateurs sans exception rendent hommage à la pureté parfaite de ces existences. Cette règle sévère et presque inhumaine n'a cessé d'être pratiquée par ces hommes convaincus avec la plus scrupuleuse fidélité. Jamais on ne vit ces monastères sortir de leur destination primitive, contenir autre chose que des modèles d'ascétisme et d'austérité; jamais on n'y connut les débauches honteuses dont furent témoins à certaines époques les cloîtres de l'Occident; jamais ces pieux édifices ne devinrent de mauvais lieux.

Bien que le Bouddha paraisse avoir complétement fixé ses propres idées sur les points importants de sa doctrine, il ne leur avait pas donné toujours une forme assez définitive et assez précise, pour qu'aucune discussion ne surgît après sa mort sur quelque partie du dogme ou de la mo-

rale. D'un autre côté, le Bouddha n'avait rien écrit, et il était important de ne point abandonner à la seule tradition les paroles et les préceptes du maître. De là, la nécessité des conciles. Un premier concile, convoqué immédiatement après la mort du Bouddha, et composé de ses principaux adhérents, fixa dans les *soûtras* la doctrine du fondateur. Deux autres conciles rédigèrent dans la suite le texte définitif des écritures canoniques. Cette rédaction, terminée deux siècles au moins avant notre ère, est celle que nous possédons, et qu'ont reçue, en la traduisant dans leur langue, tous les peuples qui ont accepté le bouddhisme. Les deux derniers conciles furent réunis l'un et l'autre pour mettre un terme à des hérésies qui déchiraient la nouvelle religion. Le premier siècle qui suivit la mort de Bouddha ne connut qu'un schisme ; mais le second en vit naître dix-huit, et c'est pour les combattre et mettre en même temps un terme aux guerres civiles qu'ils avaient engendrées dans l'Inde, que le roi Açoka convoqua le dernier concile.

Le canon des livres sacrés, commun à tous les peuples bouddhistes, comprend trois classes et forme ce qu'on nomme en style liturgique « la Triple corbeille. » La triple corbeille comprend les *Soûtras*, le *Vinaya* et l'*Abhidharma*, c'est-à-dire les livres légendaires, les livres de la discipline et la métaphysique. Les Soûtras forment la partie la plus considérable du *Toumpikata* ou Triple corbeille. Ils contiennent les discours du Bouddha et ne renferment pas moins de 200,000 stances, indépendamment du commentaire, qui en a davantage encore.

Le Vinaya est formé de cinq ouvrages. Les deux premiers sont une sorte de code criminel ; les deux seconds un code religieux et civil. Le cinquième n'est qu'un com-

mentaire et une explication des quatre autres, sous forme de catéchisme. Le Vinaya se divise en 169 lectures, de 250 stances chacune, la stance comprenant 4 *pâdas* de 8 syllabes ou 32 syllabes en tout, ce qui fait 42,250 stances pour l'ensemble du Vinaya, sans compter les 27,000 stances du commentaire.

Quant à l'Abhidharma, il contient la métaphysique. Il est formé de sept ouvrages, dont le texte comprend 96,250 stances, tandis que les commentaires n'en comprennent que le tiers au plus.

Nous n'avons que peu de choses à dire du culte bouddhique. Le Bouddha, exclusivement préoccupé de la morale, avait supprimé toutes les cérémonies brahmaniques et fait table rase des pratiques méticuleuses recommandées par les lois de Manou. Mais lui mort, une sorte de culte surgit parmi ses disciples, culte d'abord modeste et facile, adressé à la mémoire du fondateur. Les fidèles allèrent se prosterner devant les images peintes ou sculptées de Çakyamouni, et devant les *stoupas*, ou édifices consacrés, renfermant ses restes. L'image était entourée des grandes formules morales et des plus importants préceptes contenus dans la doctrine, si bien que l'hommage rendu au Bouddha était encore un enseignement et contribuait à la moralisation. Nous devons ajouter que ce culte, si simple à son début, prit insensiblement, sous l'influence théologique et métaphysique, un développement exagéré. Le culte des reliques en particulier acquit peu à peu cette importance extraordinaire qu'il a conservée jusqu'à nous. Le prix que les peuples bouddhistes attachèrent aux restes de Çâkya eut cet effet miraculeux de les multiplier presque à l'infini, et le phénomène que les Occidentaux

ont pu admirer chez eux, se produisit également dans l'Inde. Il n'y eut pas une contrée qui ne voulût avoir sa relique. Plusieurs prétendirent posséder le corps entier du Bouddha ; mais toutes eurent au moins l'une de ses dents, que Hiouen-Thsang, dans son voyage, rencontra en quantité prodigieuse. Ces dents sont de dimensions démesurées; quelques-unes ont plusieurs pouces de long. Celle qui est vénérée à Ceylan, et qui passe pour l'une des plus authentiques, a la longueur d'un petit doigt. La crédulité populaire ne s'en incline pas moins avec respect devant ces prétendus restes, et l'on a vu des rois indous entreprendre des guerres pour les enlever à leurs voisins. On conserve également en différents endroits les objets qui lui ont appartenu. Dans le royaume de Nagarahâra, on garde précieusement son vêtement et son bâton : à Kongkanapoura, son bonnet de prince royal, quand il n'était encore que Siddhârtha. Aux jours de fête, on tire ce bonnet de la riche cassette où il est serré, et on le présente à la vénération des fidèles, qui s'imaginent le voir entouré d'une lueur extraordinaire. On se croirait en pleine catholicité!

D'un autre côté, l'image du Bouddha va elle-même en se compliquant. Le Bouddha primitif se transforme en une trinité qui n'est pas sans quelques points de ressemblance avec celle du catholicisme, et qui s'efforce comme elle de représenter les trois grands aspects de la nature humaine. Cette trinité se compose de Bouddha, l'intelligence, Dharma, la loi, et Sanya, l'union.

Nous pensons avoir insisté suffisamment sur les points principaux de la doctrine bouddhique pour avoir fait naître dans l'esprit de nos auditeurs un sentiment de profonde estime, nous dirions presque d'admiration pour cette

immense réforme que le génie d'un homme a conçue et réalisée. On ne peut véritablement marchander l'éloge à une religion qui a su imposer son joug à la moitié de l'Asie, sans autre arme que son éloquence, et donner aux peuples qui l'ont embrassée, un caractère de douceur et de bienveillance qui n'a cessé de faire l'étonnement de ceux qui les ont fréquentés. Mais cette sympathie que nous affichons très-ouvertement pour le bouddhisme ne doit pas nous aveugler au point de laisser dans l'ombre les défauts très-réels que, dès l'origine, il portait en germe, et qu'il a assidûment développés. Nous devons donc retracer en quelques mots ce qu'il a en lui-même de profondément défectueux.

Nous avons vu, en traitant du brahmanisme, jusqu'où pouvait aller la folie de certaines conceptions mentales, dans des cerveaux incomplétement préparés, et comment l'abstraction livrée à elle-même, sans base suffisante, sans contre-poids nécessaire, aboutissait fatalement au dévergondage intellectuel. Il n'est pas étonnant que le bouddhisme, issu du brahmanisme, fût affligé du même vice et connût, dès sa naissance, la même tendance invincible vers les spéculations déréglées. Mais le bouddhisme devait, sur ce point, dépasser singulièrement le brahmanisme, et cela se conçoit aisément, si l'on veut considérer dans quelles conditions particulières se trouvaient les classes théoriques de l'une et l'autre religion. Les brahmes étaient loin d'avoir une vie exclusivement spéculative. Les cérémonies du culte, très-minutieuses et très-développées, l'instruction de la jeunesse des classes supérieures, les pratiques particulières auxquelles ils étaient personnellement tenus, l'office de conseillers auprès des rois, étaient

des occupations très-attachantes et qui avaient en outre ce résultat précieux de les faire participer constamment aux difficultés de la vie pratique. On peut croire que s'ils n'ont pas été plus loin dans leurs divagations mentales, ils le doivent uniquement au frein salutaire imposé par ces lourdes obligations professionnelles. Il en était tout autrement des religieux bouddhistes. Poursuivant un but plus personnel que social, ne connaissant d'autre étude que celle du perfectionnement moral, recherchant la science suprême et la suprême vertu, ou du moins ce qu'ils prenaient pour telles, ils menaient une vie toute subjective, et ne connaissaient d'autre monde que celui de leurs sentiments et de leurs pensées. Il est aisé de s'imaginer à quelles aberrations devaient être entraînés ces hommes toujours repliés sur eux-mêmes, abîmés dans d'interminables méditations, livrés à toutes les combinaisons que peut offrir une métaphysique déchaînée. C'est l'orgie des spéculations mentales.

Au milieu des insanités que le bouddhisme a vues naître, nous retrouvons ce caractère particulier, déjà signalé dans le brahmanisme, d'un ordre numérique parfait, mis au service du plus étonnant déluge de productions arbitraires; car il n'y a point de chaos dans cette immense folie. On peut même penser qu'ils n'ont autant développé leurs spéculations sur les nombres que pour les appliquer utilement au classement de leurs conceptions subjectives. Cela éclate dans l'exposition faite par Bouddha lui-même de sa théorie numérique, telle qu'elle est rapportée par M. Abel Rémusat et que nous voulons citer ici parce qu'elle est curieuse à plus d'un titre. « Il y a trois systèmes de numération. Le premier est le système inférieur où les nombres

croissent de dix en dix; puis le système où ils croissent de cent en cent; enfin dans le système supérieur les nombres se multiplient par eux-mêmes : c'est ce qu'on nomme la méthode des dix grands nombres. Le point de départ des dix grands nombres est l'asankhya (cent quadrillions). Multiplié par lui-même, ce nombre fait un asankhya élevé à la deuxième puissance (l'unité suivie de 34 zéros), lequel, à son tour, multiplié par lui-même, produit le second des dix nombres (l'unité suivie de 68 zéros). On répète cette double opération sur celui-ci, puis sur chacun des suivants, jusqu'au dixième, qu'on nomme *indiciblement indicible*, et qui ne pourrait être exprimé que par l'unité suivie de 4,456,448 zéros; ce qui, en typographie ordinaire, ferait une ligne de chiffres de plus de 44,000 pieds de longueur. Ce dernier nombre est encore surpassé par celui qu'on emploie dans certaines circonstances, notamment dans la cosmographie mythologique et qui n'est point évalué. Son nom désigne le nombre des atomes contenus dans le mont *Méru*, ou montagne céleste. »

On conviendra qu'un tel développement donné à la numération, n'était pas plus nécessaire à la vie pratique qu'aux véritables spéculations scientifiques. Les peuples qui ont vraiment cultivé la science n'ont jamais trouvé l'emploi de ces nombres prodigieusement compliqués, et il faut aller jusque dans l'Inde bouddhique pour concevoir qu'il soit possible de les appliquer.

Puisque les hasards du discours nous ont amené à parler du mont Méru, nous exposerons brièvement en quoi consiste cette conception à la fois brahmanique et bouddhique, que l'on rencontre à chacune des pages de la mythologie indoue. Ce sera notre unique incursion dans ces régions

du rêve, et notre seule infraction à la règle que nous nous sommes imposée de n'y jamais pénétrer.

Les bouddhistes conçoivent la terre comme un plan composé de quatre continents, rangés autour du mont Méru, montagne fabuleuse, qui est tout à la fois la partie la plus élevée du monde terrestre et le point central du ciel visible. Elle plonge d'ailleurs au-dessous des quatre continents autant qu'elle s'élève au-dessus d'eux. Sur ses flancs les plus inaccessibles, les bouddhistes placent les étages inférieurs des cieux, qui s'élèvent par degrés au-dessus de la terre. Le mont Méru contient cinq étages ou degrés superposés, dont les deux plus élevés appartiennent à la première région céleste ou région de la Concupiscence, qui renferme en outre quatre autres degrés. La deuxième région céleste comprend quatre sphères, appelées sphères du Dhyâna ou de la Contemplation. Chacune de ces sphères contient un nombre variable de degrés dont l'ensemble s'élève à dix-huit. Chacun de ces degrés, depuis le premier degré du mont Méru jusqu'au plus élevé des étages célestes, est occupé par des génies ou des divinités, dont l'espèce devient de plus en plus précieuse à mesure que l'on atteint des régions plus hautes. Faut-il citer les noms de toutes ces phalanges célestes? Cela n'offre vraiment que peu d'intérêt. Remarquons seulement que jusqu'au douzième degré, nous retrouvons les noms de la mythologie brahmamique, depuis les Yakchas et les Garoudas qui occupent les étages inférieurs du mont Méru, jusqu'aux quatre grands Brahmâs qui habitent le douzième degré. Au-dessus, tout est bouddhique. Les êtres qui peuplent ces degrés supérieurs, sont de plus en plus parfaits et les noms qui les désignent expriment jusqu'à la

satiété les idées de pureté, de lumière et de grandeur. Tout homme, après la mort, si toutefois il a quelque peu approché de la perfection, ira pendant un temps, avant de renaître, résider dans quelqu'une de ces régions. Il montera d'autant plus haut qu'il aura mieux rempli l'idéal que le Bouddha a posé. Pour achever l'exposition complète du système des mondes supérieurs, tel que le conçoivent les bouddhistes, il faudrait parler de la troisième région céleste, de toutes la plus élevée, et qu'on appelle « la région sans formes. » Région immatérielle, infinie en espace et en intelligence, et couronnée par un ciel où il n'y a ni idées, ni absence d'idées. C'est là que se rencontre le Nirvâna. Mais sur cette troisième région, M. Eugène Burnouf n'a trouvé que des renseignements insuffisants, et n'a pu répandre sur son sujet toute la lumière qu'il eût désiré. Nous n'irons pas dans cette voie plus loin que le grand critique et nous bornerons là cette description du mont Méru, très-peu intéressante certainement, mais fort capable de donner quelque idée des bizarres conceptions bouddhiques.

Quelque violent que fût dès l'abord le coup porté au brahmamisme par Çakyamouni, il est très-certain que le bouddhisme ne dut point tarder à réagir salutairement sur la vieille religion de Manou. Les brahmes ne purent voir sans terreur s'élever auprès d'eux et contre eux cette foi séduisante vers laquelle se précipitaient le peuple de l'Inde et ses rois. Ils durent sentir la nécessité d'un immense effort pour arrêter les progrès de l'hérésie naissante, et tout faire pour l'étouffer. De ce moment date très-certainement une ère nouvelle pour le brahmanisme. C'est alors qu'il se transforme et s'améliore ; c'est alors

que ses prêtres, sortant de leur quiétude, et combattant le bouddhisme avec ses propres armes, se rendent plus indépendants du culte et de la pratique, et s'adonnent davantage aux spéculations abstraites. De cette époque datent les quelques progrès que les brahmes ont faits dans les sciences et en particulier dans la science mathématique, dont le développement nous semble s'être effectué dans l'Inde sous la double influence de la réaction bouddhique et d'une incontestable impulsion grecque. A cette époque également appartient le grand essor architectural, dont l'Inde des radjahs offre de si admirables traces, et qui a nécessité pour se produire que la révolution du Bouddha vînt rajeunir l'imagination épuisée des artistes et des penseurs.

Quand on considère l'enthousiasme qui accueillit dès ses débuts la réforme du Bouddha, quand on voit des villes entières entraînées vers lui, et tant de rois charmés accepter sa loi, on est porté à penser que l'Inde entière va devenir bouddhique et rejeter de son sein ses brahmes et leur religion. C'est cependant le contraire qui a lieu. Le bouddhisme, il est vrai, prend d'abord un accroissement merveilleux; il acquiert une puissance presque égale à celle de son adversaire; mais comme les deux religions ne peuvent vivre éternellement côte à côte, et que l'une des deux doit asservir l'autre, une lutte terrible s'engage, d'où le brahmanisme antique sort définitivement victorieux. Cela n'a rien qui doive étonner. Les choses ne pouvaient tourner autrement.

Le brahmanisme organique, malgré ses défauts, est supérieur au bouddhisme révolutionnaire. Le bouddhisme est incapable de fonder une société. Il peut

tout au plus la modifier. Le brahmanisme, au contraire, en introduisant chez des populations immenses le régime des castes, leur a assuré la constitution la plus stable que le monde ait jamais connue. Il a animé d'une vie puissante les sociétés qu'il a dirigées; il a créé des ouvriers et des poëtes; il a donné carrière aux grandes impulsions de l'intelligence, de l'activité, du sentiment; il a satisfait dans une mesure convenable aux plus importants besoins de l'Humanité. En comparaison de ces résultats immenses, qu'a fait le bouddhisme?

Il n'a su faire que des saints. Sans doute sa morale était plus générale, plus universelle, et plus parfaite que celle des brahmes, elle s'adressait à tous les hommes tandis que l'autre ne convenait guère qu'aux Indous; mais l'idéal posé par le bouddhisme était incapable, à lui seul, de faire vivre une société. Si le bouddhisme, qui s'est répandu si facilement autour de l'Inde, n'a pas mené à une mort rapide les populations qui l'ont accepté, c'est qu'il a trouvé préexistantes des constitutions politiques et sociales, qu'il n'a qu'imparfaitement modifiées. Que serait devenue une société exclusivement composée de talapoins?

Comme le catholicisme et pour les mêmes raisons, le bouddhisme s'est montré insuffisant. Si élevé et si pur que l'un et l'autre aient conçu leur idéal, ils ne pouvaient, par leurs seules forces, rien créer qui subsistât. Faisant d'une vie religieuse et toute mystique le but supérieur des efforts humains, ils ne s'apercevaient pas qu'ils travaillaient uniquement pour quelques natures d'élite, et qu'ils laissaient dans l'oubli l'immense majorité des hommes, qui ne peut vivre de méditations. Il faut à cette humanité une doctrine qui, en posant aussi haut que

possible l'idéal de la moralité, tienne compte cependant de tous les penchants avouables de sa nature, se prête à toutes les conditions de la vie sociale, s'intéresse à toutes ses nécessités.

Il n'est pas sans profit, et c'est par là que nous voulons terminer, de comparer à ce point de vue les trois grands régimes dont nous achevons l'étude : Mosaïsme, Brahmanisme et Bouddhisme. Le Bouddhisme, comme nous venons de le voir, gardera éternellement l'honneur d'avoir posé, comme il convient, le problème moral : prépondérance de l'altruisme, et règlement de l'égoïsme. Mais, l'ayant posé, il ne l'a point résolu, parce qu'il a laissé en dehors de toute règle les fonctions spéciales de la vie sociale.

Le Brahmanisme, au contraire, règle toutes les fonctions, établit des lois morales effectives sur tous les sujets, mais, en étant plus réel et plus spécial, il perd du même coup le caractère d'universalité indispensable pour fonder l'unité du genre humain.

Le Mosaïsme, en n'admettant qu'une caste, la caste sacerdotale, occupe une position intermédiaire. Il a à la fois la réalité du brahmanisme et une partie de la généralité du bouddhisme.

Au reste, la base théologique de toutes ces doctrines les rendait singulièrement impropres à fonder la religion universelle. Si empiriquement quelques-uns de ces grands législateurs ont obtenu des résultats devant lesquels nous nous inclinons avec respect, il faut bien reconnaître qu'il n'était pas en leur pouvoir de résoudre un problème aussi compliqué. Il n'a été résolu que de nos jours, quand, sous le puissant effort d'un homme de génie, la science

touchant à son terme a découvert les lois qui régissent la nature humaine et dominent les sociétés.

II

PROPAGATION DU BOUDDHISME EN DEHORS DE L'INDE.

Nous avons vu, sans entrer d'ailleurs dans aucun détail, avec quelle facilité le bouddhisme s'était répandu dans l'Inde. Sans parler des qualités précieuses qui attiraient vers lui les meilleurs esprits, l'intervention du pouvoir temporel, même dans les limites restreintes où il trouva l'occasion de s'exercer, ne fut pas sans quelque influence sur la conversion rapide d'une partie importante de ces populations. Sans se faire persécuteurs, les rois, en embrassant avec ardeur la foi nouvelle, lui donnaient quelque chose de leur prestige et entraînaient par leur exemple cette masse indifférente qui court d'elle-même où elle voit le pouvoir et la force. Entre tous ces princes, il en est un que célèbrent particulièremnt les légendes bouddhiques : c'est Açoka, dont le nom est déjà revenu à plusieurs reprises dans le courant de cette exposition. Il était roi de Maghâda et vivait vers l'an 325 avant J.-C. Si son avénement au trône est loin d'être irréprochable, puisqu'il n'y était monté qu'en assassinant son père et tous ses frères, au nombre de près de cent, son long règne n'a été qu'une suite de nobles actions. Adepte fervent de la religion bouddhique, il signale sa piété par l'érection de monuments innombrables et splendides, il répand sur les religieux d'inépuisables aumônes, il envoie des missionnaires dans les parties de l'Inde non encore converties. Sa propre sœur et

son fils Mahinda sont entrés en religion. Il les charge d'aller porter la loi du Bouddha à l'île de Ceylan, dans la bienheureuse Langkâ. Son prosélytisme s'étend jusqu'au Kâchemire et au Ganghâra, et pénètre dans le pays des Mahrattes jusqu'alors réputé inaccessible.

Les propos que l'histoire met en différentes occasions dans la bouche d'Açoka et dont nous avons cité plusieurs, sont très-capables de faire apprécier à sa valeur cet admirable type de moralité royale ; mais très-certainement rien n'égale en noblesse les paroles qu'on lui prête sur son lit de mort, et par lesquelles nous achèverons de peindre ce grand roi : « Je ne désire, pour prix de cette bonne œuvre, ni la possession du palais d'Indra, ni celle du monde de Brahma ; à plus forte raison ne désiré-je pas le bonheur de la royauté qui s'échappe plus vite que l'eau qui coule. Ce que je souhaite pour prix de la foi parfaite avec laquelle je fais cette donation, c'est d'exercer sur moi-même cet empire si digne de respect qu'honorent les Aryâs, et qui est un bien à l'abri du changement ! »

Ainsi, dès l'époque du roi Açoka, la doctrine bouddhique avait déjà dépassé l'Inde et commençait à rayonner sur les pays d'alentour. Le bouddhisme, il faut bien le dire, se prêtait merveilleusement à cette propagande. Tous les peuples acceptaient sans opposition et sans effort cette morale si générale, si dégagée de cette réglementation précise et spéciale, que l'on rencontre dans la morale des régimes théocratique et militaire. Aucune constitution politique ou sociale n'était directement atteinte par cette religion, qui, s'adressant surtout à l'individu, ne le mettait pas en état d'hostilité nécessaire avec les pouvoirs

établis. D'autre part, outre que la supériorité très-réelle de la morale du bouddhisme, non-seulement sur la morale brahmanique, mais encore sur toutes les morales des religions avoisinantes lui conciliait partout les natures d'élite, le mode d'action qui lui était propre, c'est-à-dire la prédication, en mettant la propagande à la portée de chacun, faisait un apôtre, souvent irrésistible, de tout adepte, tant soit peu fervent. Enfin, les habitudes de sobriété extrême, commandées aux religieux, rendaient faciles leurs déplacements. Tout homme, s'il voulait se conformer au régime d'ascète imposé par le Bouddha, pouvait entreprendre en toute sécurité les plus lointains voyages; il était sûr de rencontrer toujours un tronc d'arbre pour sa nuit et quelques onces de riz pour sa nourriture du matin.

Tout donc concourait à l'envi à rendre facile la propagande bouddhique. Les religieux indous se répandirent au delà du pays natal et allèrent prêcher leur Évangile aux populations de la haute Asie. En dehors de l'utilité qu'il y eut à soumettre ces peuples innombrables à la religion du Bouddha, qui les adoucit tous et triompha chez quelques-uns d'une véritable férocité, il y avait encore dans cette propagande l'intérêt très-appréciable de mettre en rapport les unes avec les autres des nations qui s'ignoraient et de transmettre à plusieurs les résultats obtenus chez d'autres par une civilisation plus avancée.

La doctrine du Bouddha gagna l'île de Ceylan et le Nepal, envahit l'Indo-Chine, la Chine et le Japon, soumit le Thibet et la Tartarie. Bref, c'est elle qui aujourd'hui compte le plus grand nombre d'adhérents, et si, comme nous le disions dans une leçon précédente, les affaires de la planète se décidaient, comme le veulent sans doute nos démo-

crates, au suffrage universel et à la majorité relative des votants, nous serions menés haut la main par les disciples de Çâkyamouni.

Nous exposerons dans un résumé très-rapide les résultats les plus importants de la propagande bouddhique dans les différents pays où elle s'est exercée et en premier lieu dans l'île de Ceylan.

Fa-hien, voyageur chinois (395 à 416 après J.-C.) trouve le bouddhisme installé et florissant dans l'île de Ceylan, appelée aussi Sinhala ou royaume du Lion, car la légende veut que cette population tire son origine de l'accouplement monstrueux d'un lion avec la fille d'un roi. Le culte y est magnifiquement desservi par un clergé nombreux et opulent. Fa-hien compte dans un seul couvent cinq mille religieux, dans un autre trois mille, dans la capitale du royaume cinq à six mille, que le roi nourrit. Il estime que l'île doit en renfermer de cinquante à soixante mille. Il observe, comme nous l'avons signalé, que tous ces religieux sont individuellement aussi pauvres que l'exige la loi et que leurs temples seuls sont riches et splendides. Le peuple est aussi pieux que les rois et les quatre castes assistent régulièrement aux prédications saintes.

Depuis Fa-hien les documents authentiques commencent à ne plus faire défaut sur l'histoire du bouddhisme à Ceylan. Quelques années à peine après l'incursion du voyageur chinois, est entrepris et achevé, au moins dans sa première partie, le *Mahâvamsa*, qui contient l'histoire du royaume du Lion, depuis le Nirvâna du Bouddha (543 avant J.-C.) jusqu'à l'an 301 au moins de notre ère. Le Mahâvamsa est écrit en vers pâlis par Mahânâma, oncle du roi Dâsenkellîya; il se compose de cent chapitres et d'environ dix-

huit mille vers. Les autres annales de Ceylan, moins célèbres que le Mahâvamsa, sont écrites en langue singhalaise. Elles forment quatre grandes compositions, qui commencent leurs récits à la naissance du Bouddha, et quelquefois même beaucoup plus haut.

Ces vastes recueils contiennent une chronologie en même temps qu'une histoire. Les Singhalais datent leur ère de la mort du Bouddha, et c'est d'après les documents qu'ils ont fournis que l'on place généralement l'époque de cette mort en l'an 543 avant J.-C. Ces annales, dont quelques-unes contiennent l'histoire du Bouddha, retracent les événements qui ont suivi sa mort et en particulier les trois conciles qui ont fixé le canon des diverses écritures bouddhiques. Ces annales se poursuivent ensuite sans interruption jusqu'à nos jours.

Outre ces chroniques locales très-instructives, Ceylan tient encore une place considérable dans le Bouddhisme par la collection particulière d'ouvrages orthodoxes, qu'elle a conservée après l'avoir reçue, soit au moment de sa conversion, soit quand le Bouddhisme chassé de l'Inde se transporta vers l'orient. Cette collection est en langue pâli, langue vulgaire, et de tous points semblable, quant au fond même des ouvrages dont elle se compose, à la collection des mêmes livres écrits en langue sanscrite, langue sacrée, que l'on a trouvée dans le Nepâl.

Nous aurions voulu raconter avec quelque détail, d'après le récit même du Mahâvamsa, la conversion de Ceylan au Bouddhisme. Le temps malheureusement nous presse et nous ne pouvons en parler longuement. Nous avons raconté, en parlant du roi Açoka, qu'il avait envoyé son propre fils, devenu religieux, prêcher la doctrine du Boud-

dha dans l'île de Ceylan. Le roi qui régnait à cette époque sur les Singhalais était son allié; il s'appelait Devânampiyatissa, et les annales de l'île disent que ce fut un grand prince. Açoka, avant de lui envoyer son propre fils pour le convertir, s'était efforcé déjà en plusieurs occasions de l'attirer à la nouvelle foi, mais en vain. Tout cela change avec l'arrivée de Mahinda, fils d'Açoka. Les cœurs s'émeuvent. Le roi et tous ses conseillers se convertissent. La belle-sœur du roi, la princesse Anoûla, et cinq cents femmes suivent cet exemple. Le peuple accourt en foule vers le palais pour entendre la prédication, et les conversions s'opèrent par milliers. Le roi de Ceylan, devenu disciple fanatique de la religion du Bouddha, ne cesse d'élever des monuments sacrés et des monastères; il obtient de son ami Açoka l'inestimable don d'une clavicule de Çâkya, dont la réception dans l'île est l'occasion de fêtes magnifiques; il obtient qu'Açoka aille couper lui-même une branche de l'arbre sacré, célèbre dans le Bouddhisme, sous lequel Çâkya est devenu Bouddha, et la lui envoie par sa sœur Sanghamittâ. Il faut lire dans le récit singhalais quel accueil triomphal est fait à cette branche par le pieux roi. Il s'avance jusqu'au cou dans la mer pour la recevoir. Les marques de la vénération la plus profonde lui semblent insuffisantes : il l'investit de la souveraineté de Langkâ; il fait sentinelle à la porte de la salle où il l'a placée. Nous ne finirions pas si nous voulions raconter toutes les marques de piété données jusqu'à sa mort par Devânampiyatissa. Quand il meurt, Ceylan est entièrement convertie au Bouddhisme, et le royaume de Sinhala devient sous ses successeurs l'un des plus ardents foyers de la doctrine de Çâkya.

Le Bouddhisme, en franchissant les hautes montagnes, qui enferment au nord la presqu'île indoue, pénétra dans le Thibet. Là régnait, en l'année 407 après J.-C., le ro Lhatatori. C'était, à ce que prétendent les traditions thibétaines, le descendant d'une race royale implantée dans ce pays par un prince indou, dans le IVe siècle qui précéda l'ère chrétienne. Le Bouddhisme, accueilli par le prince sans hostilité, fit les progrès les plus rapides et deux générations ne s'écoulèrent pas avant que le Thibet fût converti.

Mais le Bouddhisme thibétain prit un caractère particulier. Tandis que partout ailleurs le pouvoir spirituel, confié aux religieux, était dans un état à peu près complet de dispersion, il arriva chez les Thibétains à cet état de condensation parfaite, qui se traduisit par la création d'un chef religieux, unique et infaillible. Le Bouddhisme alors se transforme en Lamaïsme ou Lamisme. Ce changement s'opéra sous les influences les plus diverses. Entre celles qui nous semblent avoir été dominantes, nous citerons la fondation de la capitale Lassa qui s'accomplit sous le règne de Frongdsan-Gambo, arrière-petit-fils de Lhatatori, au commencement du VIIe siècle. Le nouveau centre d'impulsion et de direction, en affermissant l'unité politique, dut naturellement réagir sur l'établissement de l'unité religieuse. C'est d'ailleurs vers cette époque que l'écriture est introduite au Thibet et que commence la véritable civilisation thibétaine et bouddhique. En 790, monte sur le trône le roi Thisrang. Sous son règne, les ouvrages sanscrits, qui contiennent la doctrine du Bouddha, sont traduits en thibétain ; une impulsion nouvelle est donnée aux choses religieuses, le Bouddhisme s'orga-

nise définitivement, une hiérarchie sacerdotale est constituée. Le chef suprême de la religion est le grand Lama, Dalaï-Lama. Il est à la fois infaillible et éternel : il ne peut errer et il ne meurt pas. La première condition paraît élémentaire à des gens nourris d'infaillibilité papale ; la seconde, qui semble plus difficile, a été réalisée par les Thibétains de la manière la plus simple. Ce serait vraiment extraordinaire que la mort du grand Lama ne coïncidât point à peu près exactement avec la naissance de plusieurs enfants, dans le royaume du Thibet. Celui de ces enfants dont le corps porte certaines marques caractéristiques, que les prêtres seuls savent reconnaître et n'ont jamais manqué de rencontrer, est censé recueillir l'intelligence immortelle du grand prêtre qui vient de mourir. Les religieux l'entourent et le proclament. Élevé parmi eux, l'enfant se plie de bonne heure au rôle qu'un simple hasard lui a réparti. Habitué à recevoir dès le berceau les hommages d'une foule respectueuse et craintive, il ne tarde pas à faire paraître la majesté qui convient à sa fonction ; et les voyageurs qui, passant à Lassa, ont vu ces Lamas enfants, ont tous été frappés de la dignité dont leur petit être semblait déjà plein.

Au XIII^e^ siècle les grands Lamas réunirent dans leurs mains les deux pouvoirs. A la direction religieuse, ils joignirent le gouvernement politique, et le conservèrent jusqu'au jour où des alternatives diverses ravirent au Thibet une partie de son indépendance et l'obligèrent à reconnaître la suzeraineté de la Chine.

Le Bouddhisme, une fois maître du Thibet, poursuivit ses conquêtes au nord et à l'ouest et pénétra chez les Tartares, sous la forme lamaïque, vers l'année 1247.

Entre les peuples tartares, les Mogols furent les premiers convertis ; mais dans une anarchie de cinquante ans qui désola leur empire au XVI^e^ siècle, le Bouddhisme faillit périr et ne dut son salut qu'au règne réparateur d'Altan-Kagan, qui, au sortir de cette période funeste, s'empara de la royauté.

L'Humanité ne peut être assez reconnaissante envers la religion lamaïque pour l'incomparable service qu'elle lui rendit en convertissant les populations de la Tartarie. Sous l'influence bienfaisante de la doctrine du Bouddha, ces nomades féroces s'adoucirent ; et l'on vit cesser les incursions terribles, qui tant de fois avaient désolé le monde et ébranlé la civilisation jusqu'en ses fondements. Nous pouvons d'autant mieux attribuer au Bouddhisme cet inappréciable résultat que les peuples tartares que le Bouddhisme n'a pu rallier et qui se sont faits islamistes, n'ont point participé à cet adoucissement des mœurs et se sont constamment signalés par une exceptionnelle cruauté.

Le Bouddhisme qui, à l'époque d'Alexandre, avait gagné les bords de l'Indus, ne tarda pas à le franchir. Nous le trouvons au VI^e^ siècle de l'ère chrétienne chez les populations établies auprès de la mer Caspienne, au delà des montagnes qui forment au nord la limite persane. C'est ainsi que Hiouen-Thsang, le pèlerin chinois, 630 ans après J.-C., trouve à Samarkand le culte du feu, mais à Baktra le culte bouddhique. Le Bouddhisme s'étendait donc à cette époque bien au delà de l'Indus, vers l'occident et le nord. Il était alors florissant dans les riches vallées qu'arrose le fleuve, et la capitale du Kachemire contenait plus de cent couvents et des milliers de religieux. Mais le

Bouddhisme ne s'est point maintenu dans cette partie de l'Asie. A la suite de révolutions, dont le détail nous est inconnu, il a été refoulé peu à peu et de nos jours il a disparu de ces contrées.

C'est principalement à l'est et au nord-est de l'Inde que les disciples du Bouddha effectuèrent leurs conquêtes les plus lointaines et les plus sûres. Dans l'Indo-Chine, c'est-à-dire dans le Birman, dans les royaumes de Siam, d'Ava, de Cambodge, le Bouddhisme a pénétré et constitue aujourd'hui encore la religion dominante. A Siam et dans le Birman on retrouve quelque chose d'analogue à ce que nous avons déjà rencontré au Thibet. Il existe dans le sacerdoce un chef et une hiérarchie. Tout porte à croire que des missionnaires bouddhistes durent de très-bonne heure se rendre dans le Birman et y opérer des conversions; mais ce n'est que 386 ans après J.-C. que les livres canoniques y furent apportés de Ceylan et seulement vers le milieu du x^{e} siècle que le Bouddhisme y conquit une prépondérance incontestée.

C'est vers l'année 638 après J.-C. que le Bouddhisme semble avoir été introduit dans le royaume de Siam. Son apparition dans le Cambodge remonte à une époque bien antérieure, soit au II^{e} siècle de l'ère chrétienne. L'histoire de son accroissement dans ces contrées, et en particulier dans le Cambodge, nous est profondément inconnue. Cependant il est très-certain que le Bouddhisme a dû rencontrer sur cette terre des civilisations déjà puissantes, et contribuer activement lui-même à les développer. Les ruines prodigieuses de la cité disparue d'Angcor sont là pour témoigner que vers le XII^{e} siècle de notre ère, des peuples indigènes, dont nous ignorons l'histoire, étaient arrivés à

un degré de prospérité et de magnificence, que l'Occident, il y a quelques années à peine, ne soupçonnait même pas. A en juger par ce qui reste de cette ville immense, dont les débris gigantesques se dressent au milieu d'une forêt presque impénétrable, les Cambodgiens bouddhistes avaient atteint dès cette époque dans les arts de la forme, architecture et sculpture tout au moins, une grandeur, une délicatesse, une perfection, devant lesquelles nous ne pouvons retenir notre admiration.

La Loubère, vers la fin du XVII^e^ siècle, nous a laissé sur la vie des religieux bouddhistes de l'Indo-Chine, désignés ordinairement sous le nom de Talapoins, la plus intéressante description. Ces hommes ont rempli, aussi complétement qu'il est possible de l'imaginer, l'idéal de pureté surhumaine que le Bouddha a posé. Le code de leurs préceptes qu'ils observent avec la fidélité la plus scrupuleuse renchérit encore, s'il se peut, sur les règles imposées par le fondateur. Aussi le scepticisme occidental n'a point manqué de faire des Talapoins le sujet de ses risées, et d'appliquer leur nom comme une injure à tout homme qui sent en lui-même le besoin d'une religion. On a déclamé contre les Talapoins comme on a déclamé contre les couvents. A quoi bon ces existences qui ne produisent rien et ne consomment pas? A l'encontre des préjugés de l'industrialisme moderne, nous refusons de nous associer à l'expression de ce mépris. Nous croyons qu'il a été utile et convenable que l'argent ne servît pas uniquement à la surexcitation des instincts bas, mais fût employé aussi à organiser la *culture morale*, en entretenant des individus qui donnaient l'exemple d'une absolue pureté. Que cette moralité ait été surtout négative, c'est-à-dire ait consisté

presque uniquement dans la compression de certains penchants, nous n'en disconvenons pas et nous la croyons à cet égard très-imparfaite ; mais, dans cette mesure même, l'exemple fourni par les religieux a été profitable, et a contribué certainement à perfectionner des masses toujours sensibles au spectacle de la vertu.

Le Bouddhisme, introduit en Chine vers l'an 65 de l'ère chrétienne, étendit ses conquêtes jusqu'aux limites les plus reculées de l'empire dans toutes les classes de la population. Sa première apparition au Japon date seulement de l'année 552 après J.-C. Il ne s'y est installé définitivement qu'un demi-siècle après et s'y est constitué en plusieurs sectes.

En Chine et au Japon, bien qu'extraordinairement répandu, le Bouddhisme n'a joué qu'un rôle modificateur. Il a puissamment agi sur l'existence individuelle ; il a aidé à transformer, à moraliser ces populations. Mais il s'est trouvé là en face de la religion de Confucius, qui, plus forte que lui, l'a dominé. Le Céleste-Empire n'a pas connu cette expansion complète du Bouddhisme que nous avons signalée chez les populations où son essor n'a pas été entravé, et en particulier dans l'Indo-Chine, à Ceylan, en Mongolie, en Mandchourie, au Thibet et au Nepâl, la seule partie de l'Inde où le Bouddhisme se soit conservé, quand il fut chassé du pays natal par le Brahmanisme victorieux.

III

SITUATION ACTUELLE DU BOUDDHISME.

Si le Bouddhisme ne s'est point maintenu partout où il s'était d'abord implanté, s'il a vu la conquête islamique le refouler en deçà de l'Indus et lui ravir la majeure partie des Tartares, s'il a été, défaite plus grave, chassé finalement de l'Inde par le Brâhmanisme, il lui reste encore dans l'Asie assez de fidèles pour imposer le respect et se recommander à notre attention. Après avoir retracé dans les deux premières parties de cette leçon les points principaux de la religion du Bouddha, après avoir exposé ses rapides succès et montré la forme particulière qu'a prise son développement dans les pays divers où elle s'est définitivement implantée, il nous reste à apprécier dans son ensemble cette grande tentative et ses résultats.

Comme le Mosaïsme, le Bouddhisme constitue, si on le considère dans ce qu'il a d'essentiel, une véritable expérimentation sociologique.

Ce mot d'expérimentation appliqué à la sociologie étonne sans doute bien des gens. Quand il est si pénible de faire accepter par le plus grand nombre que la sociologie est une science qui a ses lois, ses procédés, sa méthode, comment prétendre, sans aller au-devant du ridicule, qu'elle comporte des expériences comme la physique ou la chimie?

De telles répugnances ne sont possibles que parce qu'on ne se fait point de l'expérimentation une idée aussi élevée, aussi générale qu'il convient. On est trop habitué à ne concevoir d'expérience que celle qui se pratique dans les

sciences du monde inorganique ou dans la moins compliquée du monde vivant. Encore dans cette dernière, ceux qui la manient, en y apportant les vues étroites du chimiste ou du physicien, l'ont dénaturée en l'appliquant et n'en ont obtenu jusqu'ici que des résultats insuffisants ou trompeurs.

L'expérimentation, si nous donnons à ce mot la signification étendue et complète qu'il est utile et juste de lui accorder, a sa place dans toutes les sciences. Partout elle est l'un des éléments indispensables de la méthode qui conduit à la vérité. Ce qui peut tromper l'observateur inattentif, c'est que l'expérimentation ne revêt point toujours les mêmes caractères, et que la complication très-inégale des phénomènes étudiés la rend tout à fait différente suivant qu'on l'applique dans les sciences inférieures ou dans les sciences placées au sommet de la hiérarchie.

Dans les premières, les recherches portent sur des phénomènes assez simples pour que le savant puisse à son gré en modifier l'arrangement, faire varier, comme il lui plaît, les conditions dans lesquelles ils se manifestent, les produire autant de fois qu'il le juge utile. Dans ces sciences, l'expérimentation porte sur deux phénomènes, que l'on modifie alternativement, en observant dans chacun des cas les perturbations produites sur le phénomène demeuré libre. Dans la loi de Mariotte, par exemple, où l'expérimentation nous amène à reconnaître que le volume d'un gaz, la température demeurant égale, varie en raison inverse de la pression qu'il supporte, nous avons à considérer deux phénomènes : *volume* et *pression*. Par un procédé aussi ingénieux que simple, qui consiste surtout à

isoler convenablement la masse gazeuse, de telle sorte qu'elle demeure constante, on observe quelle réaction va produire sur elle une pression que l'on fait varier. On double, on triple, on quadruple la pression et le volume de la masse gazeuse devient deux fois, trois fois, quatre fois moindre. On pourrait également, abandonnant la pression à elle-même, faire varier le volume et l'on constaterait que la loi se vérifie encore.

La loi de Mariotte nous offre le type à peu près parfait de cette expérimentation élémentaire, propre à la physique, que Galilée a introduit le premier dans la science, par son admirable découverte des lois qui régissent la chute des corps.

L'expérimentation présente, à peu de chose près, les mêmes caractères en chimie, où nous observons les réactions des diverses substances, élémentaires ou composées, les unes sur les autres, et les lois de ces réactions ; mais déjà elle s'adresse à des phénomènes moins généraux et moins simples, et offre plus de complications. Indépendamment, en effet, des lois spéciales qui régissent la constitution intime des corps et qui sont l'objet même de la chimie, il y a encore à tenir compte sans cesse des lois physiques qui dominent les phénomènes chimiques, et qui, ntervenant dans toute expérience, ont une influence assurée dans son résultat. L'observateur est obligé à plus de circonspection, à plus d'efforts; l'expérimentation est plus difficile, elle présente des résultats moins certains.

Qu'est-ce donc quand nous mettons le pied en biologie? Là, la complication est telle qu'il a fallu à certains savants la vanité sans scrupules qui leur est propre, pour oser prétendre que l'expérimentation leur avait procuré

des découvertes de quelque valeur. Il n'y a pas une science peut-être où l'on ait plus expérimenté, sans qu'on puisse dire quel fruit on a tiré de tant d'expériences. Si nous mettons à part cette sorte d'expérimentation toute industrielle, qui consiste à intervenir chez les animaux domestiques, dans les conditions fondamentales de leur existence, afin de développer chez eux certaines propriétés aux dépens des autres, et de produire des bêtes plus grosses, plus musculeuses, plus légères, plus nerveuses, ou munies d'un foie plus développé, nous interrogeons vainement les annales de la science pour connaître quels progrès vraiment importants sont sortis de cette expérimentation conduite par des mains humaines. Le cabinet du physiologiste est devenu un abattoir. On y taille, on y mutile, on y crucifie de mille manières de malheureuses bêtes, qui refusent de livrer à leurs bourreaux le secret de leur vie. Si depuis tant d'années que le massacre des innocents continue, on avait seulement reconnu, à travers cette vapeur de sang, la possibilité d'une découverte, peut-être en prendrions-nous notre parti et nous tairions-nous sur l'immoralité de tels procédés. Mais il suffit d'ouvrir les traités où sont consignées ces belles expériences pour apprécier à sa mesure leur utilité. Il n'est pas un point, tant soit peu obscur, sur lequel deux savants soient parvenus à s'entendre ; chacun garde son hypothèse et déchire à belles dents celle du voisin : tous ont obtenu des résultats opposés et tous cependant prétendent avoir découvert la vérité.

Pouvait-il en être autrement? Frappés des résultats merveilleux que l'expérimentation avait apportés dans l'étude du monde inorganique, les biologistes l'ont introduite dans leur science avec la conviction qu'ils en obtien-

draient les mêmes effets. Ils n'ont pas songé que la complication exagérée des phénomènes vivants leur interdisait un tel espoir et qu'ils couraient naïvement à un échec certain. Les phénomènes biologiques, indépendamment des lois qui leur sont propres, sont assujettis encore aux lois plus générales de la chimie et de la physique. De là déjà des difficultés immenses, puisqu'on ne peut isoler arbitrairement les phénomènes et que dans les phases diverses dont toute expérimentation se compose, personne n'oserait espérer que les conditions dans lesquelles elle s'accomplit demeureront toujours égales. La chaleur, l'électricité, la lumière ne cessent pas d'agir, non plus que les lois des réactions chimiques; et il suffira que dans votre expérience biologique vous ayez fait varier à un certain moment, même sans le vouloir, quelqu'une de ces conditions, pour que le résultat obtenu soit sans valeur. Mais que dirons-nous de la complication des phénomènes biologiques eux-mêmes? Ne saute-t-elle pas aux yeux? N'est-il pas ridicule de vouloir étudier le fonctionnement d'un de ces appareils si délicats, en faisant abstraction de tous les autres, comme s'il existait sans eux, comme s'il pouvait s'en passer? La moindre mutilation a des effets que nous ne soupçonnons pas, et quand des hommes qui se croient sérieux s'amusent à couper par tranches le cerveau d'un animal, afin de trouver la fonction de la partie qu'ils enlèvent dans le désordre qu'ils vont produire, ces hommes nous font singulièrement douter de leur intelligence et de leur bonne foi. Tout est lié, enchevêtré, confondu dans le corps humain ; toutes les parties en sont solidaires, et l'on ne peut toucher à aucune sans que le reste en soit perturbé.

L'expérimentation doit-elle donc faire défaut à la biolo-

gie? Telle n'est, en aucune façon, notre pensée. Mais l'expérimentation, et c'est là le point important des considérations que nous voulions présenter, doit revêtir un caractère nouveau en pénétrant dans le monde organique.

La définition que les dictionnaires donnent du mot « expérimentation » est fausse, en ce sens qu'ils la font toujours dépendre d'une volonté arbitraire, qui la dirige à sa fantaisie dans un but déterminé. L'expérimentation n'est pas seulement artificielle; elle est quelque chose de moins étroit. Pourquoi vouloir que celui qui observe la réaction d'un phénomène sur un autre, but commun de toute expérience, soit toujours l'individu qui l'a fait naître? Ne peut-on profiter du hasard qui arrange les choses et modifie les situations? Qu'importe à l'observateur si les conditions qu'il recherche se présentent d'elles-mêmes ou sont un effet de sa volonté? L'expérimentation en sera-t-elle moins parfaite et son résultat moins acceptable? Si, d'un autre côté, cet ensemble de circonstances multiples, qui constitue le hasard, nous offre dans certains cas des arrangements de phénomènes que nous serions impuissants à produire, et qui nous permettent d'étudier certaines réactions rares et précieuses, faut-il négliger de telles occasions et repousser la fortune qui nous tend la main?

En biologie, la maladie est le type de cette expérimentation naturelle, mille fois plus parfaite et mieux ordonnée que toutes celles qui sont sorties de l'imagination de nos penseurs. Au lieu de ces dissections grossières, qui vont toujours au delà du but qu'on se propose, et qui intéressent souvent toute autre chose que ce que l'on veut atteindre, la maladie isole avec une délicatesse admirable jusqu'aux plus ténus des éléments dont nos organes se com-

posent; elle les excite, elle les paralyse ou elle les détruit, et son action dans la plupart des cas est si mesurée et si lente, que pendant longtemps le reste de l'organisme ne semble pas s'en ressentir, et que l'on peut étudier la fonction de la partie malade avec la conviction qu'on ne lui attribue pas témérairement ce qui appartient à d'autres. Par quel autre procédé que celui de l'expérimentation pathologique trouvera-t-on jamais la solution de ces problèmes qui semblent d'abord insondables, de l'innervation et du cerveau? Est-ce en continuant d'enfoncer des aiguilles dans le cervelet d'un pigeon ou d'un cobaye que l'on pense découvrir la clef de ces mystères qui s'appellent le mouvement, la sensation, le sentiment, la pensée? N'est-ce pas au lit du malade, et dans des cas moins graves ou plus récents, autour de nous, dans la société, parmi ceux que nous fréquentons et qui nous approchent, et encore dans les documents aussi précieux qu'innombrables que nous a transmis l'histoire, qu'il faut puiser les éléments de cette étude ardue mais nécessaire, du caractère, de l'intelligence et du sentiment?

Si l'expérimentation artificielle est tellement hérissée de difficultés dans les recherches biologiques que son emploi n'y procure que des résultats vraiment dérisoires, que dire de son intervention en sociologie? Ici les phénomènes atteignent un tel degré de complication, ils sont assujettis à des lois si nombreuses et si différentes, ils sont si parfaitement liés les uns aux autres, que vouloir de parti pris agir dans un sens déterminé sur quelqu'un d'entre eux, passerait pour une folie que l'on pardonnerait à peine au plus léger des romanciers. L'opinion générale est tellement faite à cet égard, que l'idée de progrès ne peut se

faire accepter par le plus grand nombre, et que l'on traite sans exception d'utopie toute proposition quelconque de sortir du *statu quo*.

L'expérimentation artificielle est en effet d'autant moins praticable en sociologie, que nous y rencontrons, en dehors même des difficultés immenses qui se sont présentées en biologie, et qui se sont encore accrues en s'élevant d'un degré dans la hiérarchie, des obstacles moraux presque insurmontables. Il est, on en conviendra, encore moins permis d'expérimenter sur une société que sur de malheureux lapins, et mal en prendrait peut-être à celui qui oserait le tenter. Ici donc, d'une façon plus absolue encore qu'en biologie, il faut se renfermer dans un rôle passif, et s'abstenir d'un procédé non moins immoral qu'illusoire.

Cependant l'expérimentation n'est pas plus absente en sociologie que dans les sciences biologiques; elle n'y est ni moins fréquente ni moins précieuse, elle y étale cette même perfection que le génie de l'homme serait impuissant à lui procurer; mais elle y revêt par-dessus tout ce caractère d'expérimentation naturelle dont la maladie nous a offert tout à l'heure un si admirable exemple.

Les maladies sont en biologie ce que sont les révolutions en science sociale; et de même que les maladies doivent être pour nous les plus inestimables des documents dans la recherche des lois qui régissent les phénomènes vitaux, de même les révolutions seront aux yeux du philosophe de véritables expérimentations, portant la lumière dans les études sociologiques. S'il nous est interdit de rien tenter par nous-mêmes, il nous est permis de contempler ce qui a été tenté par d'autres, et l'histoire est riche en réformateurs. Parmi ceux-ci, les uns ont agi par am-

bition ou par orgueil ; les autres, par amour de leurs semblables ou par haine d'institutions oppressives. Plusieurs ont été mus par des sentiments inavouables, le plus grand nombre par des sentiments généreux. Mais aucun assurément n'a cru faire ce que nous appelons « une expérimentation » et contribuer, en quoi que ce fût, à la fondation d'une science qui n'était même pas entrevue. C'est pour nous seuls que ces grandes tentatives révolutionnaires prennent un caractère scientifique, en devenant les éléments principaux de nos études et de nos découvertes, et si nous leur appliquons, par analogie, le nom d'un procédé cher aux sciences, que l'on a appelées expérimentales, nous n'ignorons pas que rien en réalité n'est moins conforme à la pensée de leurs auteurs.

L'expérimentation en sociologie peut porter sur deux points. En premier lieu sur la *vitesse* du mouvement, qui peut être retardée ou accélérée. En second lieu sur l'*intensité* donnée au développement de quelque élément social qui s'exagère aux dépens des autres. Nous allons nous expliquer sur ces deux points.

Quant au premier, il nous suffit de rappeler la loi des trois états pour qu'il apparaisse clairement que le passage d'un état à l'autre peut être singulièrement facilité ou entravé, non-seulement par toutes sortes de circonstances extérieures à l'homme, mais par l'homme lui-même. Le Mosaïsme constitue à cet égard un exemple tout à fait frappant. Dans l'appréciation que nous en avons faite, nous avons principalement appelé l'attention sur les difficultés inouïes de cette tentative audacieuse qui consistait, de la part d'un homme plus intelligent et plus éclairé que le reste de son peuple, à faire passer celui-ci du plus gros-

sier fétichisme au monothéisme le plus pur, sans aucune espèce de transition polythéique. Nous avons vu que les obstacles s'étaient tellement amoncelés sur les pas de Moïse, qu'il n'avait qu'à demi réussi, et que seule, une condensation de plus en plus parfaite dans les éléments chargés de maintenir son œuvre, avait pu la sauver du plus absolu des avortements. Le Mosaïsme est le type de l'expérimentation sociologique portant sur la vitesse du mouvement social, et spécialement sur son accélération. Dans un autre sens, et comme exemple du mouvement retardé, on pourrait citer le cas de Julien l'Apostat, s'efforçant de ramener au polythéisme une population qui en est sortie.

L'expérimentation sociologique peut également porter, avons-nous dit, sur l'exagération de l'un des éléments sociaux et produire alors quelque chose de tout à fait semblable aux maladies de la biologie.

Il y a en effet dans la vie sociale, comme dans la vie individuelle, trois éléments dont le concours harmonique est nécessaire à la santé : nous voulons parler du *sentiment*, de l'*intelligence* et de l'*activité*. Le premier pousse, la seconde éclaire, et la troisième réalise. L'état normal, dans les sociétés comme chez les individus, réside dans la parfaite synergie de ces trois éléments fondamentaux de la nature humaine.

Avant qu'ils fussent encore complétement développés, la théocratie a, dans une mesure suffisante, constitué cette synergie et par là donné une vie puissante et prolongée aux sociétés qu'elle a conduites. Le positivisme prétend la constituer à son tour, mais en agissant cette fois sur des éléments, qu'une suite de révolutions a amenés à la plénitude de leur développement.

En dehors de cet état normal que l'Humanité a connu à l'origine, et qu'elle retrouvera dans son âge mûr, nous rencontrons l'état révolutionnaire, qui est à l'état normal ce que la maladie est à la santé. Les révolutions sont de véritables expériences pathologiques. Elles ont pour but et pour résultat de développer un des éléments de notre nature au détriment des deux autres. Nous verrons, en poursuivant ce cours, comment l'état révolutionnaire a spécialement cultivé l'intelligence chez les Grecs et l'activité chez les Romains. Nous voulons montrer aujourd'hui que cet état a fait avec le bouddhisme son apparition dans le brahmanisme, en développant le sentiment aux dépens de l'intelligence et surtout de l'activité.

La théocratie brahmanique avait tenu la balance à peu près égale entre les trois éléments. Il s'était efforcé de donner satisfaction, dans une mesure convenable, aux penchants essentiels de l'Humanité. Il avait placé haut l'idéal moral; mais il avait donné carrière aux besoins intellectuels et, par le régime des castes, organisé, aussi bien que possible, les manifestations de l'activité.

Le bouddhisme, en proclamant la prépondérance absolue de l'altruisme sur l'égoïsme, commit une erreur et une faute. Il oubliait que l'égoïsme est spontanément prépondérant dans la nature humaine, et que l'altruisme ne peut avoir sur lui qu'une action modificatrice. Il allait donc se briser contre un obstacle invincible.

En refusant d'admettre que les nécessités cosmologiques valussent la peine qu'on luttât contre elles, il supprimait du même coup l'activité, dont l'unique emploi est de les combattre et de les vaincre, et en même temps il

détournait l'intelligence de son rôle véritable qui doit consister surtout à éclairer cette activité.

Aussi le bouddhisme, en systématisant cette prépondérance de l'altruisme, but admirable mais insuffisant, ne put-il rien fonder. Les peuples qui l'ont adopté, quoique transformés par sa morale, ont subsisté, non pas grâce à lui, mais, on peut le dire, malgré lui. Aucune société n'eût résisté à une doctrine qui méconnaissait à ce point toutes les conditions de son existence et faisait de ses partisans les plus zélés de simples rêveurs, demandant la vertu parfaite à une constante inaction.

C'est surtout en considérant les résultats obtenus par le bouddhisme sur les sociétés qu'il a converties, et en particulier sur les hommes qu'il a poussés à la vie religieuse, qu'on peut le qualifier réellement d'expérimentation sociologique. Les plus audacieux penseurs ne sauraient s'imaginer ce que peut devenir une population, chez qui le sentiment serait cultivé au delà de toute mesure, et nous savons qu'aucune expérimentation directe n'est possible. Eh bien! le bouddhisme a résolu ce problème. Il a réalisé ces conditions difficiles. Il a mené à bout l'expérience, et ne nous a laissé que la peine d'en recueillir les résultats.

Il nous reste, avant de terminer, à examiner, comme nous l'avons fait pour le Brahmanisme, la conduite que doivent tenir les Occidentaux à l'égard des nations bouddhiques; et comme pour nous la solution du problème consiste à amener à la religion positive ces populations attardées dans des religions provisoires, c'est aux moyens propres à atteindre ce grand but final que nous devons principalement nous attacher.

L'effort qu'il doit nécessiter est moindre qu'on ne se

l'imaginerait d'abord. En effet, si l'on se reporte à ce que nous avons dit dans le courant de cette leçon, on sait qu'en aucune contrée, si ce n'est peut-être au Thibet, le Bouddhisme n'est parvenu à une coordination puissante ; nulle part sa synthèse incomplète n'a pu s'emparer complétement de la société ; nulle part elle n'a subordonné la puissance temporelle, pour laquelle elle n'a même jamais été un obstacle difficile à vaincre. Comment le Bouddhisme s'opposerait-il efficacement aux efforts du positivisme, agissant avec son incontestable supériorité synthétique sur ses adeptes désunis et dispersés ?

Pour que le positivisme fasse dans ces contrées de rapides conquêtes, il suffira donc de deux choses :

En premier lieu, ôter au christianisme tout appui officiel et ne favoriser en aucune manière les missions quelconques. Nous ne cesserons de réclamer cette abstention nécessaire. Outre que l'action chrétienne est véritablement perturbatrice, elle ne rachète par aucune modification heureuse le trouble qu'elle engendre dans les esprits. Les Bouddhistes n'ont qu'à perdre au change, et jamais le christianisme n'aurait eu à compter un succès chez eux, si l'Occident n'avait trop souvent appuyé la parole peu convaincante des missionnaires par la grosse voix de ses navires cuirassés.

En second lieu, ce sera principalement sur la classe directrice que le positivisme devra porter ses efforts, contrairement aux religions rétrogrades qui n'agissent que sur les classes dirigées. Chez les religieux bouddhistes comme chez les brahmanes, la culture abstraite, malgré l'étonnante médiocrité de ses productions, a eu cet effet précieux de développer l'abstraction dans les cerveaux. Ils sont

tout à fait aptes à recevoir utilement de la munificence occidentale ce capital intellectuel qu'ils ont été impuissants à créer. Ils s'adonneront sans difficulté et sans répugnance aux études scientifiques les plus ardues, et ils éprouveront même quelque volupté à exercer leur admirable sagacité mentale sur autre chose que des conceptions sans réalité.

Ils viendront d'autant mieux à nous que le Positivisme n'est pas sans quelques points de contact avec le Bouddhisme.

Comme le Bouddhisme, le Positivisme résout le problème moral en affirmant la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme, des sentiments sympathiques et bienveillants, des penchants sociaux, sur les plus grossiers instincts de la personnalité.

D'autre part, le Positivisme rompant avec les préjugés occidentaux, proclame l'utilité passée de la vie religieuse monastique, et montre comment cette institution, malgré des excès flétrissables, en fournissant au monde des modèles parfaits de sobriété, d'humilité, de chasteté, a pu avoir une réaction salutaire sur ceux qui demeuraient dans la vie pratique. Nous nous présentons donc aux Bouddhistes, seuls entre tous, avec un sentiment de respect profond pour les hommes qu'eux-mêmes n'ont cessé d'honorer, et qu'ils considèrent encore comme les plus rapprochés du type idéal de la perfection. Ce lien sympathique établi dès l'abord entre les deux doctrines, et dont l'influence ne saurait être perdue, sera consolidé dans l'avenir par le spectacle qu'offrira au monde bouddhique le peuple de Paris, instituant dans son culte la fête du Bouddha, et célébrant dans ses cantiques les services rendus à l'Humanité par le réformateur indou.

Enfin, pour montrer par une dernière marque la sincérité parfaite des sentiments bienveillants dont nous sommes animés, et achever par une œuvre désintéressée la preuve de l'ardente sympathie qui nous porte vers le Bouddhisme, nous demandons que la France mette à exécution le projet de Francis Garnier.

Ce projet, qui dénote chez son auteur, mort trop jeune, la plus rare élévation d'idées, a été accueilli comme on devait s'y attendre, par une indifférence absolue. Oublié sans doute aujourd'hui, le Positivisme le reprend en son propre nom et ne cessera de le rappeler désormais à l'attention de la France et de ses gouvernants.

Francis Garnier, lieutenant de vaisseau, dans un voyage d'exploration en Indo-Chine, fut amené à visiter les ruines de la ville d'Angcor, capitale détruite d'un peuple puissant autrefois, du peuple khmer. Nous n'avons pas à raconter son émerveillement, quand il pénètre sur ce territoire, aujourd'hui désert, où il rencontre à chaque pas, cachés sous les arbres ou à moitié ensevelis dans l'eau des marais, les débris imposants de cette antique civilisation. Dans un premier mouvement d'enthousiasme, inspiré par « cette architecture sévère dans ses formes générales, élégante dans ses détails, savante et originale dans ses conceptions, » il se demande s'il n'y a pas lieu d'ajouter un quatrième âge, l'âge khmer, aux trois siècles classiques de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

Cependant il pénètre jusqu'à la merveille des merveilles, le temple d'Angcor, Angcor-Wat, temple rival de celui de Salomon, chef-d'œuvre d'un Michel-Ange inconnu. « Cette entrée monumentale, dit F. Garnier, cette longue chaussée ornée de dragons fantastiques et lentement par-

courue au pas solennel de nos éléphants, les deux immenses pièces d'eau qui s'étendaient des deux côtés, l'aspect colossal du temple lui-même, tout nous indiquait que nous nous trouvions en présence d'une œuvre capitale, conçue en dehors des proportions ordinaires..... Il fallait quelque temps pour se rendre compte de la disposition exacte d'un édifice qui mesure hors fossés cinq kilomètres et demi de tour. Ces escaliers et ces galeries sans fin, ces cours intérieures à colonnades d'aspect uniforme me semblaient, malgré leur symétrie, ou plutôt à cause même de leur symétrie, former un dédale inextricable. Les énormes dimensions de chacune des parties de ce grand tout empêchaient d'ailleurs le regard d'en embrasser facilement l'ensemble. »

Nous ne suivrons pas le voyageur dans la description détaillée des ruines immenses et encore vaillantes du temple d'Angcor. Les dessins dont il l'accompagne et que, moins encore que sa description complète, nous pouvons reproduire ici, achèvent de ravir notre admiration pour tant de grandeur et de magnificence. Mais ce que nous voulons donner en entier ce sont les réflexions qui terminent ce curieux récit et auxquelles nous nous faisons honneur de nous associer.

F. Garnier, réfugié dans l'enfoncement d'une galerie, sous l'angle d'une tour, ne cesse d'assister aux luttes formidables que les éléments livrent au vieux temple. D'effroyables tempêtes, des pluies torrentielles arrachent tous les jours quelque lambeau à la robe de pierre du monument. Que durera-t-il encore? L'ouragan vient de s'abattre sur ses flancs. D'impétueuses ondées de pluie ont pénétré jusque dans les coins les plus reculés des ga-

leries. Tous les bruits du dehors sont absorbés par l'immense murmure que forment les chutes d'eau qui de voûte en voûte, d'étage en étage, de terrasse en terrasse, viennent ruisseler en cascades dans les cours intérieures.

« Cependant la pluie a cessé, le bruissement des eaux diminue, s'apaise et meurt. On n'entend plus par intervalles que la chute argentine de larges gouttes d'eau qui fait résonner la galerie sonore. Quelques chauves-souris se heurtent effarées sous les voûtes. Le silence se rétablit enfin complétement. Le soleil reparaît, les chants des oiseaux un instant interrompus reprennent, les ramiers s'appellent en roucoulant du haut des tours. Mais le touriste attristé constate en quittant son abri quelque dégradation nouvelle, quelque injure plus profonde que le climat vient d'infliger à la pagode. Combien de temps durera-t-elle encore sous l'influence destructrice vraiment effrayante que la végétation et les pluies exercent sous cette latitude? De toutes les ruines voisines, seul monument encore complet aujourd'hui, ne mériterait-elle pas d'éveiller un peu la sollicitude des amis de l'art et de l'histoire? La France, à qui Angcor-Wat devrait appartenir, puisqu'il est sur un territoire cambodgien, ne pourrait-elle, sinon en revendiquer la possession, du moins s'entendre avec le gouvernement siamois pour en assurer la conservation? Dans un pays où la réquisition et la corvée sont dans les habitudes des populations, ne serait-il pas bien facile d'adjoindre aux prêtres trop peu nombreux qui desservent le temple, des travailleurs en quantité suffisante pour combattre et annuler les effets de la végétation? Le résident français au Cambodge ne pourrait-il, une fois par an au moins, venir s'assurer de l'état du monument et donner aux travaux

une direction intelligente? Le but religieux de ces travaux, la vénération des habitants pour l'antique sanctuaire rendraient sa tâche bien facile. Quelques réparations faites aux toits pour empêcher l'eau de pénétrer à l'intérieur sauveraient de la destruction complète d'admirables sculptures, notamment les bas-reliefs de la galerie sud du premier étage, dont certaines parties sont aujourd'hui complétement méconnaissables, grâce à l'infiltration des eaux le long de la paroi interne. Le gouvernement de Siam a fait quelques dépenses de restauration; la France ne pourrait-elle à son tour y consacrer une obole et assurer, alors qu'il en est temps encore, la conservation de ce temple, le Saint-Pierre ou la Notre-Dame du bouddhisme? Puissent ces pages et surtout ces dessins intéresser assez les artistes, les archéologues et les historiens du monde occidental pour que l'idée que j'émets ici soit adoptée et défendue par eux! »

Cette idée, le positivisme l'adopte et s'en fera le défenseur. A son tour, il implore du gouvernement de la France quelque partie, si mince qu'elle soit, de ces sommes immenses qu'il prodigue chaque jour à des constructions plus inutiles et plus ruineuses. Il demande l'aumône pour la Notre-Dame du bouddhisme, comme l'appelle justement Garnier Qu'est-ce que la somme, relativement misérable, qu'une telle restauration pourrait coûter, en comparaison des résultats qu'elle doit produire? N'est-ce rien que de servir l'histoire et l'art, que d'attacher son nom à une œuvre désintéressée, que de se concilier l'estime, la reconnaissance et l'admiration des Orientaux?

Il y a par le monde une belle place à conquérir. Elle est offerte à la nation, qui, rompant la première avec

l'égoïsme étroit des siècles passés, cherchera la gloire dans une politique toute de bienveillance et de protection ; à la nation qui, abandonnant toute idée de conquête, n'aura d'autre désir que d'assurer la paix du monde contre les entreprises des forts, et d'apparaître partout chargée des bienfaits d'une civilisation plus avancée.

Ce noble rôle, la France voudra-t-elle le prendre? Elle a connu autrefois la gloire des armes et d'immenses revers lui en ont fait apprécier toute la vanité. Il ne tient qu'à elle cependant de se voir un jour plus grande, plus honorée, plus écoutée qu'elle ne fut jamais. Que son âme s'élève et s'épure ! qu'elle laisse à d'autres la poursuite d'intérêts particuliers et mesquins ! qu'elle ne défende plus sur terre que les intérêts généraux de l'Humanité !

NEUVIÈME LEÇON

APPRÉCIATION DE L'ISLAMISME

(MAHOMET)

I

FONDATION ET ÉTABLISSEMENT DE L'ISLAMISME.

Personne assurément n'oserait nier l'importance de l'étude qui doit faire le sujet de cette leçon. L'islamisme constitue une religion qui gouverne une partie de l'espèce humaine. Il règne sur cent millions d'individus. C'est aujourd'hui la seule doctrine qui fasse par le monde des progrès vraiment sérieux, principalement chez les noirs d'Afrique, et dans la haute Asie, chez les disciples de Manou et du Bouddha. Faut-il ajouter que nous sommes en relations constantes avec ses adeptes, que nous les coudoyons dans tous les ports de la Méditerranée, que nous les avons vaincus en Algérie, où nous avons de la peine à les contenir, que nous cultivons des relations diplomatiques incessantes avec les pays où ils dominent, avec la Perse, avec Tripoli et Tunis, avec l'Égypte, avec la Turquie? Rappellerons-nous que le passé de l'islamisme est immense, que l'Europe a soutenu contre lui des luttes ter-

ribles, où les deux adversaires se sont épuisés sans se vaincre, et que dans un temps où son essor intellectuel était à son apogée, la civilisation des Arabes a puissamment réagi sur cet Occident qui semble presque la mépriser aujourd'hui?

Il serait cependant aussi dangereux que ridicule de garder pour ces millions d'hommes que l'Alcoran gouverne, ce dédain sans motifs que d'absurdes préjugés nous ont inspiré. Cette barbarie, cette férocité, cette absence de toute culture intellectuelle et morale, que nos légendes chrétiennes attribuent à ces hommes, ne sont que sottes imaginations. Nous n'estimerons les islamistes à leur valeur propre, que le jour où ces populations immenses, qui semblent dormir aujourd'hui, se réveilleront menaçantes, et pousseront de nouveau leur cri de guerre contre l'Occident. Réveil terrible, plus proche peut-être qu'on ne voudrait le croire, mais qu'il dépend de nous d'éloigner à jamais, si, au lieu d'alimenter de stupides haines, on s'efforce de faire naître de légitimes sympathies; si, au lieu d'employer une diplomatie souvent brutale, et toujours insolente, on consent enfin à user des procédés modérés et sages qui conviennent à des hommes prétendus supérieurs en lumières et en moralité.

Puisse cette impartiale appréciation de l'islamisme et de son fondateur être un premier pas dans cette voie de raison!

Si nous embrassons dans son ensemble l'œuvre de Mahomet, nous observons qu'elle constitue, avec le bouddhisme et le catholicisme, l'une des trois grandes tentatives de religion universelle. Comme la religion du Bouddha et celle de saint Paul, elle poursuit une systématisa-

tion morale; comme la seconde, elle la fonde sur une base monothéique.

De ces trois tentatives, qui toutes trois ont avorté, l'une, le bouddhisme, est propre à l'extrême Orient, et a étendu ses conquêtes en Chine, au Japon, dans l'Indo-Chine, au Thibet et dans une partie de la Tartarie; la seconde, qui est le catholicisme, dont le nom, assez plaisant dans sa prétention, signifie religion universelle, n'est propre qu'à une partie de l'Occident; enfin la troisième, constituée par l'islamisme, occupe une position intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, et couvre la terre de l'Himalaya à la Méditerranée, dont le bord méridional lui appartient.

Quand on considère les conquêtes de Mahomet et de ses successeurs, et l'extension donnée au régime militaire dans l'islamisme naissant, on est surpris peut-être qu'Aug. Comte ait placé Mahomet dans le mois consacré à la théocratie. Il suffira de réfléchir un instant pour concevoir les motifs qui l'ont porté à agir ainsi.

On établit en statique sociale qu'il existe trois genres d'association : la famille, la cité et l'Église, la première fondée surtout sur le sentiment, la seconde sur l'activité, la troisième sur l'intelligence secondée accessoirement par les deux autres.

Le régime vraiment militaire a seul constitué la *cité* et le *civisme* à l'état prépondérant. La lutte et la conquête réclament par-dessus tout le concours. Les intéressés se groupent; il s'établit une cohésion; c'est la cité.

Cependant l'union peut se faire aussi par l'*Église* et le dogme religieux; mais alors la cité est subordonnée. Ce n'est point la notion de patrie, c'est l'idée de foi qui domine. Cette union est celle que l'islamisme a fondée. Il

s'est lancé à la conquête du monde au nom d'un dogme religieux et non par ardeur civique. Il n'avait point de patrie à faire plus puissante et plus glorieuse. Il avait une doctrine à répandre et à imposer. Là gît la différence entre la conquête romaine et la conquête islamique. Tandis que les Romains prétendent porter en tous lieux la gloire et la puissance de Rome, les islamistes ont pour ambition de soumettre les hommes à la règle de l'Alcoran. C'est l'unité religieuse prêchée par des missionnaires armés de sabres. Auguste Comte ne pouvait hésiter. Mahomet n'est point un type militaire; c'est avant tout un type religieux. Il conquiert, il commande, il règle au nom d'une doctrine religieuse, ce qui est le fond même de toute théocratie.

Il est vrai que cette théocratie est aussi réduite qu'elle peut l'être; elle est loin de remplir toutes les conditions qui se sont rencontrées souvent dans un tel régime. Elle n'établit aucune caste; elle ne possède même pas cette caste sacerdotale que le mosaïsme avait conservée.

Il ne faudrait pas en effet s'imaginer qu'en indiquant les caractères principaux du régime théocratique, nous ayons prétendu dire que toutes les théocraties fussent exactement ressemblantes au portrait que nous en tracions. Il ne faut pas oublier que nous avons présenté là un type abstrait, dans lequel aucune d'elles ne consentirait à se reconnaître complétement, bien que toutes y conservent un trait principal qui leur est commun. Lorsque Auguste Comte a défini le régime théocratique, il n'a songé à aucune théocratie en particulier, mais à toutes. Il s'est préoccupé surtout du caractère fondamental propre à un tel régime, et médiocrement des caractères accessoires. Ceux-ci, dans chaque cas spécial, varient en

nombre et en intensité. Ils peuvent manquer absolument. Si donc nous voulons juger à quelle sorte de régime appartient un état social, c'est à dégager son caractère fondamental, essentiel, que nous devons nous attacher d'abord, en négligeant tous les autres; et, dans le cas présent, c'est parce que nous rencontrons comme caractère essentiel et incontestable la *prépondérance du dogmatisme religieux sur l'activité*, que nous n'hésitons pas à mettre l'islamisme au rang des théocraties.

Ceci dit, nous nous sentons toute liberté d'aborder notre sujet et les questions qu'il soulève.

Ces questions se pressent. Elles sont multiples et difficiles. Dans quel milieu le Prophète a-t-il paru? Quel homme portait-il en lui? Quel fut son but? Quelles conditions ont permis et facilité son entreprise? Quels procédés a-t-il mis en œuvre pour la mener à bien?

Tout problème sociologique, si compliqué qu'il puisse être, ne saurait comporter pour nous qu'une solution naturelle. Nous repoussons toute solution, dont les élément seraient inaccessibles ou invérifiables. Nous refusons d'admettre la *Révélation*. Nous ne croyons pas plus aux conversations de Moïse avec Jéhovàh qu'aux visites de l'ange Gabriel à Mahomet, et à la divinité de Jésùs-Christ. Et cependant nous ne traitons d'imposteurs ni Moïse, ni Mahomet, ni Jésus. Nous estimons qu'ils ont été très-sincèrement convaincus de la réalité de l'intervention divine, qu'ils ont cru à ce qu'ils en racontaient. Mais nous ne voyons là que des phénomènes élémentaires de pathologie cérébrale, de simples *hallucinations*, produites chez des hommes vivement préoccupés de questions religieuses et sociales, sous l'influence d'excitations passagères. Le

cerveau, surmené dans sa portion méditative, prend tout à coup une activité particulière et désordonnée. Le monde extérieur disparaît. Le monde intérieur des constructions subjectives est déchaîné; elles deviennent effrayantes de développement et d'intensité. L'halluciné croit voir, entendre et toucher. Suivant le cours de ses pensées habituelles, il entre en relation avec Dieu, avec le diable, avec les anges, avec la Vierge, avec de simples mortels, avec d'humbles animaux. Que ce soit Mahomet, saint Paul, Descartes, Pascal, ou Jeanne d'Arc, c'est toujours le même phénomène, nullement surnaturel, purement humain.

Jamais peut-être une religion naissante ne rencontra des conditions plus favorables à son développement que la religion islamique. Nous pouvons même ajouter : jamais conditions ne furent plus propres à la faire naître. Est-il téméraire de supposer que le spectacle offert par le monde, au moment où surgit Mahomet, a pu diriger ses méditations; que l'horreur ou le mépris de ce qu'il avait sous les yeux l'ont poussé à son entreprise, qu'il en a par avance mesuré les résultats et prévu le succès?

Si nous considérons en effet dans quelle situation se trouvait, quand naquit le prophète, cette partie du monde que nous appellerons l'Orient occidental et l'Orient moyen, et qui comprend, outre l'Arabie, toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Arménie et la Perse, nous voyons qu'aucun théâtre n'était plus propice aux tentatives d'un réformateur.

L'Arabie touchait au nord à deux grands empires : d'un côté à l'empire de Byzance, de l'autre à l'empire des Perses, tous deux en pleine décomposition, et, malgré quelques

retours militaires plus ou moins brillants, aussi incapables en réalité d'attaquer que de se défendre. Avec ces deux empires, l'Arabie était en relations constantes. Les riches commerçants de l'Hedjaz et de l'Yémen traversaient avec leurs caravanes les déserts de l'Arabie Pétrée pour aller porter en Palestine et en Syrie, jusqu'aux marchés de Damas, les fruits et les parfums de l'Arabie Heureuse. Ils en rapportaient les produits d'une industrie inconnue à la Mecque et à Yathrib, et en même temps renseignaient leurs compatriotes sur l'état des choses dans les pays soumis à la domination byzantine. A cette époque, cet empire romain d'Orient, dont le siége était à Constantinople, s'abîmait dans la boue; non pas que ses frontières fussent encore atteintes; les armes de Bélisaire venaient au contraire de les agrandir. Il s'étendait en Asie jusqu'à l'Euphrate, en Afrique sur toute la côte méditerranéenne, en Europe il possédait la Thrace et la Grèce. Mais il était rongé d'un mal intérieur si irrémédiable et si profond que tous les historiens sont d'accord pour s'étonner qu'il ait mis si longtemps à en mourir.

Bas-Empire! Nom mérité. Jamais démonstration n'a été faite avec plus d'évidence de cette vérité, que le christianisme est incapable, réduit à ses seules forces, de modifier une situation. Le christianisme couvrait déjà l'Occident; il avait pénétré en Perse et jusque dans la Chine et dans l'Inde, au dire de quelques auteurs. Tout l'ancien empire romain était chrétien. On eût pu croire, à en juger par d'autres exemples, que ces populations si différentes, que la main de Rome avait groupées, allaient s'unifier sous l'influence puissante d'une doctrine commune, et constituer quelque chose de colossal et d'invincible. C'est

le contraire qui eut lieu. La séparation politique qui s'accomplit dans l'empire et produisit deux capitales, concorda parfaitement avec la différence profonde qui ne cessa de régner entre les mœurs, les pratiques, les tendances des deux sociétés.

L'une et l'autre sont chrétiennes, et cependant l'Occident est resté avant tout militaire et romain ; son activité est surtout guerrière ; il donne peu de temps aux choses de l'esprit. Les Byzantins sont demeurés grecs, mais grecs dégradés. Nous avons vu, en parlant de l'école d'Alexandrie, à quelles lamentables inepties conduisait une culture intellectuelle développée pour elle-même, et délivrée du frein modérateur de toute activité pratique. Les Byzantins nous présentent dans son dernier période cette sorte affreuse de dégénérescence mentale. Le christianisme n'eut d'effet sur eux que de donner une base nouvelle à leurs spéculations; car, exigeant lui-même tout un assemblage de constructions subjectives, il fut encore une admirable pâture pour ce peuple de sophistes et de rhéteurs. Ils se précitèrent à l'envi sur cette matière délicate des conceptions mystérieuses dont s'étaient servis, pour échafauder leur système, saint Paul et ses successeurs.

Laissant de côté la morale dont il n'avait que faire, le Grec s'attacha spécialement au dogme, dont il retourna de cent façons les formules embarrassantes et compliquées. Des sectes s'organisèrent pour la défense des opinions les plus invraisemblables. Ariens, Sabelliens, Nestoriens, Eutichiens, se disputèrent et se massacrèrent sur des mots. On ferma l'oreille à tous les bruits du monde pour ergoter plus à l'aise, si bien que le jour où les conquérants, maîtres du reste de l'empire, sonnèrent l'assaut de sa capitale,

ils surprirent nos Byzantins discutant gravement sur la lumière créée ou incréée du Thabor.

Et cependant ce dévergondage intellectuel était à peine comparable à la dépravation morale. Du prince au dernier des sujets, la dissolution des mœurs était effrayante. L'unique affaire était de gagner de l'argent par quelque moyen que ce fût, pour le dissiper dans les débauches. Les jeux du cirque partageaient avec les mystères pieux les passions de la foule, et les cochers bleus ou verts des courses de chars excitaient des émeutes et faisaient couler des flots de sang. Ce peuple n'était plus qu'un peuple d'esclaves, et le degré du servilisme mesurait seul le rang des individus dans la société.

« Les sujets de l'empire de Byzance, qui prenaient et déshonoraient le nom de Grecs et de Romains, dit Gibbon, présentent une morne uniformité de vices abjects, qui n'offrent ni l'excuse des douces faiblesses de l'humanité, ni la vigueur et l'énergie des crimes mémorables. Les hommes libres de l'antiquité pouvaient répéter, avec un généreux enthousiasme, cette maxime d'Homère : « Que le premier « jour de son esclavage, un captif perd la moitié des ver- « tus de l'homme. » Cependant le poëte ne connaissait que l'esclavage civil et domestique, et il ne pouvait prévoir que l'autre moitié des qualités du genre humain serait un jour anéantie par ce despotisme spirituel qui enchaîne les actions et même les pensées du dévot prosterné dans la poussière. Les Grecs furent écrasés sous ce double joug ; les vices des sujets dégradèrent les tyrans, et c'est à peine si de pénibles recherches nous font rencontrer sur le trône, dans les camps ou dans les écoles, quelques noms qui méritent d'échapper à l'oubli.

Gibbon, avec sa sagacité admirable, a mis là le doigt sur l'un des résultats les plus funestes que le monothéisme ait produits chez certains peuples. Plaçant entre les mains d'un homme un pouvoir absolu et infaillible, muni de la sanction théocratique, il ne laissait aux autres hommes que la liberté de l'aplatissement. Des militaires comme les Romains pouvaient réagir, les Grecs de la décadence ne le pouvaient pas.

Ainsi porté entre ses eunuques et ses moines, le monde byzantin marchait à pas lents vers l'abîme. Bien que sa ruine, longtemps retardée, ne dût s'achever qu'au xv^e^ siècle, sous les coups des Turcs, l'empire d'Orient avait atteint dès le vi^e^, celui de Mahomet, le comble de la dégradation et de l'abaissement. L'époque même de Justinien, malgré les exploits de ses généraux et les compilations de ses juristes, n'a qu'une apparence de grandeur. On sent que l'édifice est pourri; son règne n'est qu'une longue suite de lâchetés, de débauches et d'infamies. Il est le digne époux de cette divine Théodora, que ses flatteurs appelaient la mère de l'Église, et qui, tour à tour baladine et courtisane, avait enfin trouvé sa vraie place dans le palais des empereurs, qu'elle convertit en lupanar.

On conviendra qu'une telle situation appelait une réforme profonde, et que dans les populations soumises à l'empire grec, tous ceux qui avaient conservé encore quelque lueur de bon sens et de courage devaient préférer n'importe quel joug au joug byzantin. L'Orient réclamait un sauveur.

Et ce n'était pas seulement l'Orient occidental, celui de l'Asie Mineure et de la Syrie, c'était encore, quoique à un degré moindre, l'Orient de la Perse, l'Orient des Sassanides et de Chosroës.

Dès le IIIe siècle, les Perses avaient secoué le joug des Parthes. Ardshir, un soldat, avait fondé la dynastie nationale des Sassanides, restauré dans sa pureté la religion des Mages que les conquérants avaient altérée ou détruite. L'unité politique et religieuse des Perses, une fois encore, s'était trouvée rétablie.

Mais cette dynastie des Sassanides, qui ne devait disparaître qu'au VIIe siècle, sous les coups des premiers successeurs de Mahomet, après avoir fait de la Perse une nation prospère et puissante et lui avoir rendu une partie de l'éclat qu'elle avait au temps d'Alexandre, ne donnait plus, vers le VIe siècle, que des rejetons indignes, sans intelligence et sans vertu. Le trône était devenu le prix de l'assassinat et de tous côtés surgissaient les prétendants. Quand les Arabes apparurent, dix rois venaient de se succéder dans un espace de trois ans. La religion de Zoroastre, sorte de combinaison entre le fétichisme des anciens âges, résumé dans le culte du Feu, et le théologisme réduit au binôme dualiste, le Mal et le Bien, était la religion dominante, bien que d'autres, et en particulier le judaïsme et toutes les sectes plus ou moins orthodoxes du christianisme d'Orient, s'y fussent depuis longtemps implantées. Mais les Mages, qui du sein même de leur doctrine voyaient surgir des hérésies puissantes, comme celles de Manès et de Mazdac, montraient une intolérance croissante à l'égard de leurs adversaires et demandaient à la persécution une force que la persuasion leur refusait. Ils avaient mis le comble à la tyrannie en défendant qu'on se servît du feu, objet sacré, pour les usages industriels, et cette odieuse prohibition avait exaspéré les habitants. De là d'interminables luttes civiles, toujours étouffées, toujours renaissantes. La

Perse était désolée par ces dissensions et sans être tombée aussi bas, elle était entraînée fatalement vers l'état d'abjection dans lequel avait roulé l'empire grec. Ses citoyens n'avaient plus aucun souci de leur indépendance, et son armée de mercenaires était impuissante à repousser l'invasion.

Cette invasion se préparait en Arabie.

La grande presqu'île arabique, limitée au nord par le désert qui la séparait des deux empires grec et persan, à l'est et au sud par le golfe Persique et la mer des Indes, à l'ouest par la mer Rouge, était habitée par une population mêlée de pasteurs et de commerçants. Au centre et au nord, s'étendait un immense désert qui a valu à cette partie de l'Arabie le surnom flétrissant de *Pétrée* et de *Sablonneuse*. Çà et là, dans les espaces les moins arides, quelques tribus de pasteurs constituaient une population nomade, batailleuse, prompte au pillage, toujours prête à prendre chez les autres ce qu'elle ne trouvait pas chez elle, mais ayant en même temps les qualités de ces défauts, de l'indépendance, de la hardiesse, et une incomparable sobriété. Sur les bords de la mer et principalement de la mer Rouge, on rencontrait des territoires fertiles, où les fruits venaient en abondance, où les palmiers donnaient une ombre épaisse, où la vigne, le chanvre et l'encens assuraient une richesse aux cultivateurs. Là s'étaient fondées des cités commerçantes et industrieuses, où l'on venait échanger, non-seulement d'Égypte et d'Abyssinie, mais d'Europe même, les produits d'une civilisation plus luxueuse contre les aromates de l'Yémen et de l'Hedjaz. Nous avons vu que les caravanes de la Mecque et de Yathrib, qui plus tard fut Médine,

allaient jusqu'en Syrie faire ces échanges. Il n'était pas rare qu'à leur retour, elles fussent surprises au milieu du désert par quelque tribu nomade, qui pillait les marchandises et massacrait parfois les marchands.

Au point de vue religieux, rien n'était plus mêlé que la population de l'Arabie. La masse en était resté fétichiste. Son culte s'adressait à tous les objets de la nature et principalement aux pierres. Mais toutes ces tribus, dont chacune avait ses idoles, reconnaissaient un centre religieux commun et allaient à la Mecque honorer leurs divinités. La Mecque, longtemps même avant l'apparition de Mahomet, était pour les Arabes ce que Jérusalem avait été pour les Juifs, ce que Rome était pour les Catholiques. Cependant la Mecque n'était devenue ville proprement dite que fort tard. Vers le milieu du v^e^ siècle ce n'était qu'une vallée sacrée, dans laquelle se trouvait une enceinte particulièrement respectée, nommée le Haram, où chaque tribu était venue placer ses idoles, comme dans un véritable asile. Au centre s'élevait la Caaba (le carré), dont la fondation était censée remonter à Abraham, et qui n'était qu'une sorte de chapelle fort étroite, dans laquelle on conservait pieusement cette pierre fameuse, apportée du ciel par l'ange Gabriel lui-même, et qui, d'abord d'une éclatante blancheur, avait été noircie peu à peu par les attouchements des pèlerins : la Pierre noire, objet d'une vénération profonde et d'un culte particulier. A cette époque aucun Arabe n'eût osé construire sa demeure dans le voisinage de ce sanctuaire. On passait la journée à la Mecque, mais le soir on rejoignait sa tribu.

Ce milieu fétichique, on en conviendra, était tout à fait propice à la révolution qu'allait tenter Mahomet. Les féti-

chistes, possèdent à un haut degré le sentiment de dignité personnelle et d'égalité. Ils ne connaissent pas le régime des castes. Ils ne sont point soumis à un clergé dominateur et privilégié, qui lutte pour la défense de ses droits et le maintien de sa tyrannie. De plus, l'état nomade leur a inculqué des habitudes de simplicité et d'économie qui leur rend facile tout changement d'existence, et les dispose spécialement aux travaux guerriers.

Au milieu de ces croyances d'une population idolâtre, s'étaient glissées quelques parcelles des légendes hébraïques. On y conservait le souvenir d'Abraham, et la source fameuse de Zemzem, située dans le Haram même, non loin de la Caaba, marquait à la vénération des fidèles l'endroit où Ismaël était tombé épuisé entre les bras d'Agar, et où l'ange Gabriel avait fait jaillir l'eau miraculeuse.

Les Juifs, dont l'établissement en Arabie datait de loin, avaient contribué sans aucun doute à répandre ces fables. Installés dans tous les centres, ils y pratiquaient le commerce avec succès. Leur intelligence, leur activité leur avaient donné quelque puissance; et leurs richesses avaient suscité autour d'eux des haines jalouses, trop souvent traduites en persécutions. Les Juifs ne répondaient aux attaques qu'en invoquant la venue d'un prophète vengeur qui allait bientôt paraître pour confondre leurs ennemis. Cette menace, toujours suspendue sur la tête des idolâtres, devait servir les projets de Mahomet, qui n'eût point dédaigné de jouer le rôle de Messie et de remplir les prédictions juives.

A côté des Juifs vivaient également des chrétiens et de toutes sectes. Sans parler de ceux qui, en qualité d'hérétiques, étaient venus chercher en Arabie un refuge assuré

contre les persécutions des empereurs dévots, il paraît que le christianisme avait été prêché longtemps auparavant dans le pays même, et y avait fait quelques conquêtes. Dès le second siècle, saint Barthélemy et saint Pantenus avaient parcouru l'Yémen en missionnaires. En 343, un évêque et des moines, qui faisaient partie d'une ambassade envoyée par l'empereur Constance, s'étaient fixés en Arabie et avaient obtenu d'y construire trois églises, l'une à Zhafâr, l'autre à Aden et la troisième dans une ville du golfe Persique. Bien plus, une ville, Nadjrân, qui tout entière était chrétienne, ayant été saccagée et détruite par Dhou-Novâs, chef féroce d'une tribu juive, les Abyssins, chrétiens eux-mêmes, prirent parti pour leurs coreligionnaires, et, envahissant l'Yémen sous la conduite du roi Caleb, le convertirent complétement au christianisme. Ces progrès, à la vérité, ne durèrent pas, et, les Abyssins partis, les nouveaux convertis ne firent pas des chrétiens fervents.

Il est aisé d'entrevoir quelle influence considérable durent avoir sur l'esprit du futur phophète ces contacts incessants avec les chrétiens et les juifs. On peut supposer que son génie saisit sans peine la supériorité de la doctrine monothéique sur l'idolâtrie grossière de ses compatriotes arabes, et conçut la pensée d'une religion nouvelle, qui, moins compliquée que le christianisme et le mosaïsme, conviendrait mieux à l'esprit simple de ces nomades fétichistes.

Tout concourait donc au succès de l'entreprise. Dans ce milieu nomade et idolâtre, mais remué profondément par les doctrines étrangères, sans castes, sans unité politique et religieuse, sans ces habitudes de luxe qui portent les

peuples à ne désirer aucun changement, il ne manquait plus qu'un prophète. Mahomet parut.

M. Caussin de Perceval, dans un travail très-remarquable sur l'Arabie avant Mahomet, a signalé dans la famille même du prophète une tentative antérieure, sinon conforme à la sienne, du moins ayant pour but de fonder l'unité arabe, tant au point de vue politique qu'au point de vue religieux.

Le quatrième aïeul de Mahomet, Cossayy, fils de Kilab, chef des Coraychites, à force d'habileté et d'audace, et après une lutte sanglante, avait conquis pour sa tribu l'honneur, vivement disputé parmi les Arabes, de garder la Mecque et la Caaba. Maître des clefs de l'enceinte et du temple sacrés, ce qui était la source de priviléges innombrables, Cossayy voulut avant tout en assurer la possession à ses descendants, et pour cela il ne craignit pas, inconcevable témérité, de fixer sa demeure et celle des familles nombreuses de la tribu des Coraychites dans l'enceinte même du Haram. Le premier, il porta la hache sur les arbres vénérables dont la vallée était couverte et construisit son palais tout près de la Caaba.

Comme gardien de celle-ci, Cossayy présidait le conseil de la confédération arabe; car, bien que les tribus fussent indépendantes au point d'être continuellement en lutte les unes avec les autres, cependant elles se réunissaient parfois dans une action commune pour combattre un danger qui les menaçait toutes, ou s'assurer un avantage commun. A ces attributions, Cossayy en joignait d'autres qui n'étaient pas moins importantes. C'était lui qui, dans le Dâr-el-Nadwah, remettait officiellement le drapeau confédéré au chef Coraychite chargé de l'expédition qui avait

été décidée; c'était lui qui répartissait les fonds de secours que les Coraychites, d'après son avis, consentaient chaque année en faveur des pèlerins pauvres; c'était lui qui devait distribuer l'eau entre les habitants de la ville et en pourvoir les innombrables visiteurs qui accomplissaient le pèlerinage; qui devait diriger leurs tournées et les cérémonies solennelles à Mina, etc. Mais Cossayy jouissait d'un droit bien autrement précieux. Il était chargé de désigner les mois sacrés. C'étaient quatre mois durant lesquels toute bataille était interdite. Le calendrier lunaire des Arabes ne concordant plus, au bout d'un temps fort court, avec les saisons régulières, on avait dû de bonne heure remettre à quelqu'un le soin de désigner le moment de l'année où devaient être placés ces mois. Tant que durait cette trêve, les personnes et les propriétés étaient religieusement respectées. Plus de guerre entre tribus; plus de vengeance personnelle; plus d'attaque à main armée sur les routes. Les marchands profitaient de cette période tranquille pour effectuer en sécurité la traversée du désert et gagner la Syrie ou revenir dans l'Yémen. Il en était de même pour les pèlerins qui affluaient à la Mecque à cette époque de l'année. Cossayy jouissait là d'une magnifique prérogative. Il tenait entre ses mains la paix ou la guerre, il était vraiment roi de l'Arabie.

Son fils Abdeddar continua de jouir jusqu'à sa mort de la même autorité et des mêmes priviléges. Mais après celui-ci, les Coraychites se divisèrent en plusieurs factions, et les attributions, que Cossayy avait réunies dans sa main, furent partagées entre plusieurs chefs. Hâchim, l'arrière-grand-père de Mahomet, ne conserva que les fonctions qui concernaient les pèlerinages, et s'y conquit un grand re-

nom de générosité. Il institua définitivement la double caravane annuelle, l'une d'hiver en Yémen, l'autre d'été en Syrie. Abd-el-Mouttalib, grand-père du prophète, qui hérita des dignités de Hâchim, se distingua par la même munificence. Quant au père même de Mahomet, Abdallah, il mourut trop jeune pour revêtir aucune fonction, et laissa pour tout héritage à son fils cinq chameaux et une esclave éthiopienne.

L'enfance de Mahomet fut malheureuse. Ayant perdu sa mère à l'âge de six ans, il fut recueilli par son grand-père d'abord, puis, à la mort de celui-ci, par son oncle Abou-Talib, homme fort considéré en raison de sa charge, qui consistait à distribuer les secours destinés aux pèlerins. L'histoire de son enfance est assez obscure. En grandissant, il accompagna ses oncles dans leurs voyages et dans leurs expéditions guerrières. A l'âge de vingt ans, nous le trouvons gardant les troupeaux. Mais il reste peu de temps dans cette situation misérable, et à cette époque de sa vie il entre au service de Khadidja, sa cousine, riche veuve, qui faisait le commerce avec Damas et la Syrie. Chargé de conduire plusieurs caravanes et d'en vendre les marchandises, il s'acquitte à merveille de sa fonction, et Khadidja, charmée de son intelligence en même temps que de sa vertu et de sa beauté, lui donne sa main et en fait le personnage le plus riche de la famille des Coraychites. Il est âgé alors de vingt-cinq ans, et Khadidja en a quarante.

De son mariage avec Khadidja, Mahomet eut sept enfants, trois fils qu'il perdit en bas âge, et quatre filles, dont la dernière fut la célèbre Fatima. Sa nouvelle et haute position ne changea rien à ses habitudes de simplicité; il n'en profita que pour faire le bien autour de lui. Il

secourut son oncle Abou-Talib, le protecteur de son enfance, qui était tombé dans la misère, et se chargea de l'éducation de son fils Ali, dont il fit plus tard l'époux de Fatime. De même, il adopta Zéid, fils d'une esclave chrétienne, Hâritha, que Khadidja lui avait donnée.

C'est à cette époque de sa vie, en l'année 606, que se décida la vocation de Mahomet. Chaque année, comme tous les dévots de la Mecque, Mahomet allait passer les quatre mois de la trêve sacrée dans une solitude pieuse. On se figure sans peine quel monde de pensées et de sentiments devaient s'agiter dans cette âme livrée à elle-même. Cette vie de méditations et d'extases, cet isolement, ce soleil de feu, ces privations de toute nature, devaient jeter dans un état d'excitation maladive un cerveau facile à exalter. Il fallait peu de chose pour que la moindre imagination prît corps et devînt une réalité. L'ange Gabriel apparut à Mahomet pendant son sommeil, lui enjoignant de lire un livre qu'il tenait à la main. En se réveillant, le prophète sentit qu'un livre avait été écrit dans son cœur. Il courut, tout bouleversé encore, raconter son rêve à Khadidja, qui le rassura de son mieux et lui fit reprendre le chemin du mont Hira. Il en gravissait les rochers, lorsqu'une véritable hallucination s'empara de lui : « O Mahomet, dit l'ange qui se montra à lui sous des traits humains, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis l'ange Gabriel. » Cette fois, Mahomet fut épouvanté, et pendant deux ans, ses proches et lui-même redoutèrent pour sa raison.

Mais ce temps passé, toute exaltation ayant disparu et ses convictions s'étant affermies, Mahomet commença ses prédications. Elles furent d'abord secrètes, et s'adressèrent aux personnes de son entourage. Les premiers convertis

furent Khadidja, le jeune Ali et Zéid, ses deux enfants d'adoption, Varaka, cousin de Khadidja, et enfin celui qui devait lui succéder un jour, son ami et parent Abou-Becr, plus jeune que lui de quelques années.

La doctrine nouvelle n'était pas encore bien compliquée; elle se réduisait à quelques préceptes élémentaires, capables de se graver aisément dans les mémoires. Croire en un seul Dieu, créateur de toutes choses, miséricordieux et bon; croire en Mahomet son prophète, et à ce titre lui montrer une soumission absolue; croire à une autre vie, où chacun serait traité suivant ses mérites; adresser à Dieu plusieurs prières chaque jour, et se purifier par des ablutions; pratiquer toutes les vertus, et par-dessus tout faire l'aumône; tels étaient les articles principaux de la religion naissante.

Au bout de trois ans, Mahomet comptait cinquante adhérents, de toute condition. Les persécutions commencèrent. Les membres mêmes de sa tribu, les Coraychites, irrités de voir le culte des ancêtres, dont ils tiraient à la vérité de beaux revenus, délaissé par ses plus solides partisans, auraient volontiers noyé dans le sang la nouvelle secte. Le prophète trouva un défenseur dans son oncle Abou-Talib, demeuré idolâtre, mais dont plusieurs fils avaient embrassé l'islamisme. Tant qu'il vécut, malgré d'incessantes taquineries, les musulmans, comme déjà ils se nommaient eux-mêmes, c'est-à-dire les hommes soumis à la volonté de Dieu, purent continuer d'habiter la Mecque en toute sécurité. Mais à sa mort, la situation devint intolérable, et pour comble de malheur, Mahomet perdit Khadidja. Les Coraychites, qu'Abou-Talib n'était plus là pour contenir, revinrent à leurs projets sanguinaires, et pour mettre leur vie

en sûreté, Mahomet et ses partisans durent s'expatrier et chercher un refuge à Yathrib, qui dut à cette circonstance le nom de Médine (*Médinet-en-Nabi, la ville du Prophète*). Cette fuite est connue sous le nom d'Hégire et de l'année où elle s'accomplit, 622 de l'ère chrétienne, date l'ère musulmane.

Nous ne pouvons qu'esquisser rapidement les traits principaux de la vie de Mahomet durant les dix années qui s'écoulent depuis l'hégire jusqu'à sa mort. D'ailleurs, bien que cette période soit celle où il va recueillir le fruit de ses travaux, où les hommes viendront à lui par milliers, où il établira l'islamisme sur une base que rien désormais ne pourra détruire, l'histoire des événements qui la remplissent est moins intéressante peut-être aux yeux du philosophe que le récit de ses commencements et l'étude des circonstances au milieu desquelles il a grandi.

Ce n'était pas indifféremment que Mahomet et ses sectateurs avaient choisi Yathrib pour lieu de refuge. Depuis longtemps ils étaient en rapport avec ses habitants, dont un grand nombre s'était déjà converti. Les environs de la Mecque avaient vu plus d'une fois les entrevues secrètes de Mahomet avec les habitants de Yathrib. Des serments solennels avaient été échangés, et il était convenu qu'au premier péril la ville fidèle deviendrait un asile inviolable pour le prophète et pour ses disciples.

Mahomet, alors âgé de cinquante-deux ans, fut reçu non comme un roi, mais comme un prophète.

Il organisa le culte, bâtit une mosquée, fixa les heures des prières, établit la dîme pour l'entretien du gouvernement nouveau ; adopta le vendredi comme jour consacré ;

ordonna le jeûne du mois de rhamadan. C'étaient les grandes institutions de l'Islam, qui dès le début se fondaient.

Mahomet, avons-nous dit, n'aurait pas dédaigné de passer parmi les Juifs pour le Messie annoncé. Il eût trouvé là une force toute constituée qui, dispersée par le monde comme elle l'était dès cette époque, aurait puissamment servi sa tentative et abrégé bien des efforts. Son premier soin fut de se concilier ceux de Médine, qui y formaient une corporation puissante. Il leur accorda, à peu de chose près, les mêmes droits qu'aux musulmans, et leur montra bienveillance et respect. Il déclara, dans cette première heure d'entraînement, que Jérusalem était la ville sainte et ordonna à tout musulman de se tourner vers elle au moment de ses prières. Mais les Juifs demeurèrent insensibles à tous ces témoignagnes; ils refusèrent de reconnaître en Mahomet le Messie de leurs rêves; loin de se faire musulmans, ils affichèrent un mépris profond pour les partisans de la nouvelle foi. Aussi Mahomet, voyant ses avances si dédaigneusement repoussées, conçut contre eux une haine d'autant plus implacable qu'il leur avait marqué d'abord plus de sympathie. Il se contint quelque temps, mais lorsqu'il fut assez fort pour n'avoir plus d'ennemis à ménager, il mit à les poursuivre un acharnement d'autant plus remarquable que la cruauté n'était point dans son caractère, et qu'en toute autre circonstance il s'est montré généreux et clément. C'est là une des taches dont sa mémoire est demeurée souillée.

Un an après l'hégire, en 624, les Coraychites, jaloux de la puissance du Prophète, et résolus à l'abattre, s'avancè-

rent en armes contre Médine. Mahomet leur livra bataille et les tailla en pièces au combat de Bedr, célébré dans les annales de l'islamisme comme la première de ses victoires.

L'année suivante, les musulmans, moins heureux, furent défaits par les Mekkois, et en 627 ceux-ci, enhardis par le succès, vinrent mettre le siége devant Médine; mais ils se retirèrent sans combat au bout de vingt jours, et quelques mois après, Mahomet, qui avait formé le projet d'un pèlerinage à la Caaba, conclut avec eux une trêve de dix ans.

A partir de cette époque, la fortune ne cessa plus de sourire au Prophète. Il entreprit sur tous les points des expéditions qui réussirent. Les tribus vaincues acceptèrent le joug; leurs soldats vinrent se ranger sous l'étendard de l'Islam, et des milliers d'hommes aguerris et fanatisés se tinrent prêts à entreprendre la conquête du monde. Mahomet envoya des ambassades aux rois de Perse et d'Abyssinie, au gouverneur de l'Égypte, à l'empereur d'Orient. Enfin, en 630, rompant, sous un prétexte futile, le traité qu'il avait conclu avec les Coraychites, il rentra à la Mecque sans résistance et en victorieux. Sa clémence fut admirable, et la Mecque tout entière se convertit. On purgea le Haram et la Caaba des idoles qui l'infestaient.

De la Mecque, Mahomet porta ses armes contre les Havâzin; il prit la ville forte de Taïf, et fit grâce à ses six mille habitants, puis il revint à Médine. Presque toute l'Arabie lui était soumise : le Mahra, l'Oman, le Nadj, l'Hadramaut, l'Yémen, conquis par lui-même ou par ses lieutenants, avaient embrassé l'islamisme.

A peine quelques idolâtres des tribus lointaines venaient encore en pèlerinage à la Mecque. Mahomet, qui avait définitivement choisi sa ville natale, en remplacement de Jérusalem, pour la métropole de l'islamisme, ne pouvant souffrir qu'elle demeurât plus longtemps souillée par les infidèles, donna à ceux-ci quatre mois pour se convertir, et leur interdit à jamais l'accès du Haram. Le paganisme était proscrit de l'Arabie.

L'année de sa mort, en 632, Mahomet, suivi de cent mille pèlerins, fit à la Mecque le pèlerinage d'adieu, si célébré par les musulmans. Il s'astreignit, étant alors âgé de soixante-deux ans, à toutes les pratiques minutieuses qui depuis ont été scrupuleusement observées par ses disciples. Avant d'entrer dans la ville, il adressa une prière au Seigneur. Puis, ayant pénétré dans l'enceinte sacrée, il fit sept fois le tour de la Caaba, après avoir baisé la Pierre noire. Il récita une prière sur le Macâm-Ibrahim et parcourut sept fois l'espace compris entre les collines de Safa et de Marva. Les jours suivants eurent lieu les sacrifices suivant les rites consacrés. Puis, du haut de sa chamelle, avant de reprendre le chemin de Médine, il adressa au peuple un discours que la piété des Arabes nous a conservé :

« O peuples, écoutez mes paroles : qui sait si je pourrai encore me retrouver ici parmi vous? Soyez humains et justes entre vous. Que la vie et la propriété de chacun soient inviolables et sacrées pour les autres; que celui qui a reçu un dépôt le rende fidèlement. Le Seigneur vous demandera compte de vos actions. Traitez bien les femmes; elles sont vos aides et ne peuvent rien par elles seules; vous les avez reçues comme un bien que Dieu vous a confié, et vous en

avez pris possession par des paroles divines. O peuples, écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits. Je vous ai tout révélé; je vous laisse une loi qui vous préservera à jamais de l'erreur, si vous y restez fermement attachés, une loi claire et positive, le livre de Dieu et l'exemple de son Prophète... Sachez que tout musulman est le frère de l'autre, que tous les musulmans sont frères entre eux, que vous êtes tous égaux entre vous, et que vous n'êtes qu'une famille de frères. Gardez-vous de l'injustice; personne ne la doit commettre au détriment de son frère; elle entraînerait votre perte éternelle... »

Cette manifestation solennelle, dans laquelle Mahomet put jouir pleinement de son triomphe et entrevoir les succès éclatants qui attendaient ses successeurs, fut la dernière à laquelle il assista. La mort ne tarda guère à venir. La maladie qu'il portait et qu'il croyait être l'effet d'un empoisonnement, s'était singulièrement aggravée. Il cessa de paraître en public, et s'étant retiré dans la maison d'Ayésha, la plus chère de ses femmes, il expira entre ses bras le huitième jour de juin de l'année 632. Ce fut dans Médine un immense cri de douleur ; l'armée et ses chefs, qui étaient campés aux portes, les habitants, les parents et les amis, se livrèrent aux transports du plus violent désespoir. Le terrible Omar, brandissant son cimeterre, s'en allait jurant que le prophète n'était pas mort et menaçait d'abattre la tête du premier infidèle qui oserait le contredire. Il fallut tout le crédit d'Abou-Becr, que Mahomet venait de désigner pour son successeur, pour calmer cette population affolée. Le corps du Prophète fut inhumé par ses proches dans l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir, et un modeste tombeau marqua aux généra-

tions futures la place où étaient ensevelis ces restes sacrés.

Dans cet exposé rapide des événements qui composent la vie de Mahomet, nous n'avons pas cru qu'il fût utile de faire spécialement étalage des qualités plus ou moins rares qu'il a montrées. Les faits ont leur éloquence, et nous n'aurions que faire de proclamer la souplesse et l'immensité de son génie. Celui qui a conçu une réforme religieuse aussi convenable et aussi complète, celui qui a su donner à un peuple immense des lois qui durent encore, celui qui a commandé en chef dans vingt-sept combats, dont il est toujours sorti victorieux, celui qui a mené si habilement tant de négociations difficiles, celui-là n'est assurément pas d'une trempe ordinaire, et son intelligence est l'une des plus puissantes que le cerveau d'un homme ait portées.

Quant à l'épithète d'imposteur dont on a voulu le flétrir, ceux qui la lui ont infligée se sont-ils imaginé qu'un imposteur fût capable de telles choses? Ont-ils cru qu'un homme sans convictions se serait pendant si longtemps exposé à tant de périls, aurait à ce point joué sa vie, sacrifié sa fortune, abandonné sa patrie? Ont-ils pensé qu'une telle comédie puisse se soutenir toute une existence et qu'il soit donné à l'homme le plus habile de ne jamais faiblir dans ce rôle pénible de charlatan? Personne, en tous cas, et ceux-là même qui lui dénient une conviction sincère, n'oseraient lui refuser cette justice qu'il n'a cessé d'être animé du plus pur sentiment social, et que jamais il ne fit tourner le pouvoir despotique dont il était revêtu à la satisfaction d'intérêts personnels et de passions mesquines. Il ne l'employa qu'au bien de son pays.

Pour lui, il ne connut jusqu'à son dernier jour que l'exis-

tence simple, économe, frugale du nomade. Tel il était avant d'avoir épousé Khadidja, tel il demeura. Vaquant lui-même aux plus humbles soins domestiques, il préparait sa nourriture, raccommodait ses vêtements, tirait le lait de ses brebis. Ses serviteurs assurent qu'ils ont reçu de lui plus de secours qu'ils ne lui en ont prêté. D'une affabilité parfaite, généreux, humain, on ne le vit jamais repousser la main qu'on tendait vers lui. Il ne cessa de garder un empire absolu sur lui-même, et l'intérêt public fit taire, en toute circonstance, ses plus légitimes ressentiments.

Nous ne prétendons pas cependant que cet homme, malgré tant de qualités admirables, ne se rendit coupable d'aucune faute. Nous avons flétri sa conduite à l'égard des Juifs, dont tout le crime était de ne pas l'avoir adopté pour leur Messie. Leurs dédains n'excusent pas ses cruautés. Les Juifs ne méritaient pas d'être traités autrement que les chrétiens, envers lesquels le prophète ne cessa de montrer de l'indulgence, car si leur appui eût évidemment favorisé son entreprise, en aucun endroit ils n'étaient assez forts pour l'entraver sérieusement. Le jour où sous prétexte de trahison il fit descendre dans les fossés de Médine, les sept cents hommes de la tribu des Corayzha pour les faire massacrer par ses musulmans, il commit là un crime inutile et lâche, et chargea sa mémoire d'une ineffaçable souillure.

Nous dirons enfin que Mahomet, non dans les premiers temps de sa vie, où il donna l'exemple d'une continence parfaite, mais durant les dix années qui précédèrent sa mort, montra pour les femmes un penchant passionné qui n'est pas loin de la débauche. Tant que vécut Khadidja, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans, sa conduite fut irré-

prochable ; il fut le mari le plus fidèle, le plus vertueux. Elle morte, il ne connut plus que sa fantaisie. Veuf depuis un mois, il épousait Saouda, veuve de Sakran, et quelques temps après Ayésha, fille d'Abou-Becr, son plus vieil ami, puis Hafsa, veuve d'un guerrier fameux et fille d'Omar, par une sorte de complaisance pour ce dernier. En 626, Mahomet épousait quatre autres femmes, presque toutes veuves de soldats tués sur le champ de bataille. Puis il épousa Zeynab, femme de Zéid, son fils adoptif, qui la répudia pour la céder à son père. Puis il s'attachait deux juives, Rihana et Safia, la première comme concubine, la seconde comme femme, et quatre ans avant de mourir, il épousait encore Habiba et Maria, l'esclave copte, dont il eut un fils, et enfin Maimouna, la dernière de ses femmes, âgée de cinquante et un ans, et déjà veuve de deux maris.

Il se peut, comme on l'a prétendu, que la politique n'ait pas été étrangère à toutes ces unions, et qu'en épousant les veuves de quelques héros, il ait cherché à stimuler par cette sorte d'honneur le courage et le fanatisme de ses musulmans. Mais ce dont rien ne saurait le laver, en dehors même de cette polygamie licencieuse, qui était dans les mœurs du pays et du temps, c'est d'avoir en cette circonstance abusé de la *révélation*. Il couvrit sa faute par une imposture. Lui qui avait, dans la plus louable intention, défendu à ses disciples de prendre plus de quatre femmes, et encore dans des conditions si difficiles que le plus grand nombre ne pouvait en posséder qu'une, lui qui avait proclamé la supériorité de la monogamie, lui qui avait puni l'inceste et l'adultère et découragé le divorce, il ne craignit pas de déclarer, pour atténuer le fâcheux effet de son libertinage, qu'il avait reçu du Très-Haut une sorte de

dispense qui le mettait au-dessus de la loi et abandonnait toute femme à ses désirs ; et telle était dès cette époque le respect, la vénération, l'amour de ses fidèles, qu'une telle prétention ne fit pas scandale, et que tous, à l'exemple de Zéid, eussent répudié leurs femmes pour la lui donner.

Mais laissons là ces faiblesses et ces crimes, qui ne font que trop paraître l'homme sous le prophète et reportons notre attention vers son titre de gloire, vers son œuvre impérissable, vers son Alcoran.

La loi qui a tiré d'un état à demi sauvage les peuples qui l'ont vue naître, qui a préservé d'une décadence certaine et rapide les peuples qui l'ont embrassée, la loi qui a su s'imposer à une partie du monde en lui assurant puissance et grandeur, cette loi mérite notre respectueux examen.

Nous ne pouvons prétendre, dans cette courte appréciation, faire mieux que ceux qui longtemps avant nous ont fait connaître et apprécier l'Alcoran. La complication bizarre de cette œuvre immense, où tout est enchevêtré et confondu, où aucun ordre régulier n'est établi, où les préceptes de l'hygiène se mêlent à chaque page aux mystères du dogme et aux règles de la morale, est un obstacle invincible à toute analyse régulière et suivie ; à l'exemple de George Sale dont les observations historiques et critiques sont demeurée classiques, nous exposerons le contenu du Coran en résumant d'abord ce qui a trait au dogme, puis ce qui regarde la morale et l'hygiène, enfin ce qui concerne la loi civile.

Un mot seulement sur la façon dont l'ouvrage a été construit et divisé. Mahomet est considéré sans conteste comme l'auteur unique de cette vaste composition. Mais

bien que l'écriture fût, à ce qu'on rapporte, en usage dès cette époque chez les Arabes des villes comme la Mecque et Médine, et bien que Mahomet ait eu vers la fin de sa vie un certain nombre de secrétaires qu'il employait à sa correspondance diplomatique et politique, il est très-certain que le Coran ne fut point rédigé de son vivant. Peut-être quelques parties en furent-elles recueillies et écrites, mais aucun travail d'ensemble ne fut entrepris. Un certain nombre de musulmans, parmi les plus fidèles, appelés Porteurs du Coran, qu'ils savaient par cœur, étaient chargés de le réciter au peuple. Un an après la mort de Mahomet, plusieurs de ces Porteurs du Coran ayant été tués au combat d'Acrabâ, Abou-Becr craignit que quelques batailles, en détruisant ceux qui le gardaient dans leur mémoire, ne détruisissent en même temps le livre sacré. Il confia donc le soin de rédiger le Coran à Zéid, fils de Thâbit, qui se fit assister des Porteurs et des compagnons survivants de Mahomet. Vingt ans après, le même Zéid, sous le règne du calife Othman, en fit une seconde édition, dans le plus pur dialecte mekkois, et donna à l'œuvre du Prophète sa forme définitive.

Aucun ordre, même chronologique, ne présida à cette sorte de compilation, et non-seulement les différents chapitres ne présentent entre eux aucun lien, mais ils ne gardent même pas l'ordre dans lequel les discours qu'ils renferment se sont succédé dans la bouche de Mahomet.

Le Coran se compose de cent quatorze chapitres ou sourates, contenant chacun un certain nombre de versets fort inégaux. Ces sourates sont elles-mêmes de longueur très-différente, et si certaines comprennent plus de vingt pages, d'autres ne contiennent qu'une ou deux lignes. Le titre de

chaque sourate est tiré de quelqu'une des expressions qu'elle renferme, souvent du premier mot, ce qui se rapproche de la méthode employée pour désigner les bulles papales. En tête de toute sourate, se trouve cette formule uniforme, évidemment dirigée contre l'idolâtrie : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. » Si nous ajoutons que les Arabes considèrent le Coran comme l'ouvrage le plus éloquent, le plus poétique, le plus parfait qui ait été écrit dans leur langue, nous aurons dit ce qu'il y avait de plus important à dire en ce qui concerne la forme du livre. Il nous reste à voir ce qu'il contient.

Toute personne qui a parcouru quelques sourates n'a pu certainement s'empêcher de faire de nombreux rapprochements entre les doctrines des islamistes et les doctrines des Juifs. Cela est si vrai que Sale ne manque jamais, sur chacun des points de la Loi, de comparer le Coran à la Bible et de montrer en quoi Mahomet s'est écarté du législateur hébreu ou s'est modelé sur lui. Sans aller jusqu'à admettre que le Prophète ait servilement copié les Juifs, il est évident qu'en plusieurs matières il s'est inspiré d'eux et que son Dieu par exemple a de singuliers points de contact avec le Dieu de Moïse.

Le Dieu de Mahomet se trouve défini dans la sourate que les éditeurs du Coran ont placée intentionnellement sans doute à la tête du livre : « Louange à Dieu, dit-elle, le maître de l'univers, le clément et le miséricordieux, souverain juge au jour de la rétribution. C'est toi que nous adorons ; c'est toi dont nous implorons le secours. Dirige-nous dans le droit sentier, dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, et non de ceux qui ont encouru ta colère ou qui s'égarent. »

Cette idée relativement simple d'un Dieu unique, tout puissant, juste et miséricordieux, est celle qu'on retrouve développée dans toutes les parties de l'ouvrage avec une profusion toute orientale d'images grandioses et d'épithètes majestueuses. Allah est tout semblable à Javeh, le Dieu des Juifs, si ce n'est peut-être qu'il ne garde pas toujours ce front terrible, cet air vengeur auquel le Dieu de la Bible nous a habitués, et qu'il s'impose par la douceur plus que par la crainte. Le Dieu de Mahomet est un Dieu aimable.

A côté de Dieu, l'Alcoran place les anges, conception à la fois persane et juive, êtres subtils dont le corps est de feu, chargés d'adorer Dieu, de chanter ses louanges, de porter son trône, d'intercéder pour le genre humain. Plusieurs sont employés à écrire les actions des hommes. Quatre anges sont dans une faveur particulière auprès de Dieu, et portent des noms d'origine toute hébraïque. C'est Gabriel, qui écrit les décrets de Dieu ; c'est Michel, ami et protecteur des Juifs; c'est Azraël, l'ange de la mort ; et enfin Israfil, qui sonnera de la trompette au jour de la résurrection. Le Coran enseigne encore que chaque personne est accompagnée de deux anges gardiens, qui observent et écrivent ses actions ; qu'ils sont changés tous les jours ; qu'ils se succèdent continuellement les uns aux autres.

L'islamisme connaît aussi le Diable, que Mahomet appelle *Eblis*. C'est un ange déchu, pour avoir refusé de se soumettre aux volontés de Dieu; il a des démons sous ses ordres. Entre les anges et les démons d'une part et les hommes de l'autre, Mahomet a placé des êtres intermédiaires qui participent des deux natures. Ce sont les *Djinns* ou génies, créés de feu, et pourvus d'ailes, mais soumis aux

nécessités humaines, mangeant, buvant et propageant leur espèce. Ces génies auraient habité le monde plusieurs siècles avant Adam, mais étant tombés dans une corruption épouvantable, ils auraient été chassés par Eblis dans une contrée inaccessible et Mahomet serait venu sur terre pour les convertir comme les hommes. Nous rencontrons une conception analogue dans le Judaïsme.

L'islamisme présente de la résurrection une idée beaucoup plus précise, nous ne disons pas plus raisonnable, que celle des juifs et des chrétiens. Il la développe volontiers. On suit dans tous ses détails l'histoire du corps et de l'âme, depuis le jour de la mort jusqu'à celui de la résurrection. A peine déposé dans le tombeau, le corps reçoit la visite de deux anges livides et noirs, Monker et Nakir, qui lui font subir un examen sommaire et l'interrogent sur sa foi. Suivant ses réponses bonnes ou mauvaises, il repose en paix, rafraîchi par l'air qui vient du paradis, ou est soumis à mille tortures dont les moindres sont d'être rongé par des dragons à sept têtes, des serpents, des bêtes venimeuses et des scorpions. Quant à l'âme, séparée du corps par l'ange de la mort, d'une façon douce ou violente, suivant qu'elle a appartenu à un homme de bien ou à un méchant, elle habite jusqu'au jugement dernier des séjours qui varient selon le rang de ceux qui l'ont possédée. Celle des prophètes va droit au ciel; celle des martyrs demeure dans le gésier des oiseaux verts nourris des fruits du paradis et abreuvés de l'eau de ses fleuves; celle du croyant vulgaire n'a pas de séjour fixe : elle erre autour des tombeaux, habite un ciel inférieur, ou le puits de Zemzem, ou encore dans la trompette dont sonnera l'ange Israfil au jour du jugement.

Ce jour sera annoncé par une infinité de prodiges éclatants : une corruption effroyable des mœurs, des guerres terribles, la destruction de la Caaba, l'apparition d'une bête monstrueuse, le lever du soleil à l'occident, une fumée qui couvrira la terre, etc., etc. Nous retrouvons là nos vieilles croyances juives et chrétiennes, et Mahomet n'a fait que les appliquer au cas musulman.

Ce jour venu, la trompette divine retentira une première fois. Ce sera un immense émoi sur la terre où tout sera confondu. Les édifices crouleront, les mers seront desséchées, une obscurité profonde couvrira le monde. La trompette divine sonnera une seconde fois : *son de l'exanimation*. Alors tout ce qui aura vie périra, jusqu'aux anges eux-mêmes, et il ne restera que Dieu, le Paradis, l'Enfer et le Trône de Gloire. Quarante ans se passeront avant qu'un troisième coup retentisse. Pendant ce temps une pluie continuelle tombera sur la terre pour préparer la résurrection des corps. Car Mahomet innove ici sur ses devanciers. Les juifs et les chrétiens ne s'étaient pas inquiétés des impossibilités matérielles d'une telle conception, et avaient laissé à Dieu le soin de recueillir au moment voulu les molécules dispersées de tant de corps. Mahomet, préoccupé de ce problème difficile, l'a résolu par un procédé fort simple. Il enseigne que les corps, consumés par la terre, ayant disparu en entier, un seul petit os, l'os coccyx, échappé à la pourriture et aux vers, deviendra le germe qui reproduira le corps primitif. C'est à cette renaissance, à ce développement qu'est nécessaire la pluie de quarante ans qui précède le troisième coup de trompette.

L'ange Israfil, le premier ressuscité de tous les êtres,

ira s'asseoir sur un roc du temple de Jérusalem, et là, en attendant l'ordre de Dieu, il entassera dans sa trompette toutes les âmes répandues dans les différents séjours. Puis, sur un signe du Très-Haut, il sonnera le troisième coup et toutes les âmes s'envoleront pour rentrer dans le corps qu'elles auront jadis habité.

Nous passons sur les différentes classes entre lesquelles seront répartis les ressuscités, sur les postures qui leur seront infligées, sur les formes diverses qu'ils revêtiront. Le lieu du rassemblement n'est pas clairement fixé. Quelques-uns cependant tiennent pour la Syrie. Les mahométans assurent que les bêtes brutes et les génies seront appelés au jugement, en même temps que les hommes, et que les bêtes sans défense demanderont vengeance des outrages qu'elles auront reçus.

Les hommes, réunis en un même lieu, attendront pendant un temps qui variera de quarante ans à cinquante mille ans, le jugement de Dieu. Durant cette longue attente, la position sera différente pour les bons et pour les méchants. Ceux-ci, baignés d'une sueur effroyable, torturés par la soif et la faim, seront plongés dans un air suffoquant. Le soleil sera à un mille au-dessus de leur tête, et leurs souffrances seront telles qu'ils réclameront l'enfer à grands cris.

Viendra le jugement. Dieu apparaîtra au milieu de sa cour céleste et les anges apporteront les livres où sont racontées les actions des hommes. Chacun fera sa confession publique. Il rendra compte : 1° de son temps et de la manière dont il l'aura employé; 2° de ses richesses, des moyens par lesquels il les aura acquises, de la manière dont il les aura employées; 3° de son corps et de la façon

dont il s'en sera servi; 4° de ses connaissances et de son savoir, et de l'usage qu'il en aura fait.

Mahomet intercédera pour les hommes auprès de Dieu. L'ange Gabriel tiendra la balance de la justice divine dont les plateaux seront suspendus sur le paradis et sur l'enfer, et pourraient contenir le ciel et la terre. Les actions des hommes seront justement pesées. Il se fera, en outre, une sorte de *talion*, par lequel toutes les créatures se vengeront les unes des autres et tireront satisfaction de toutes les injures qu'elles auront subies. On prendra à l'offenseur une partie de ses bonnes œuvres pour les ajouter à celles de l'offensé, qui par là seront rendues plus pesantes. Alors ceux dont les bonnes actions l'emporteront sur les mauvaises, ne fût-ce que du poids d'une fourmi, dit Mahomet, seront sauvés et récompensés par le paradis. Les autres seront damnés et précipités dans les enfers.

Quant aux animaux, qui doivent avoir part à la résurrection, il leur sera permis de tirer vengeance les uns des autres; mais lorsque toutes les haines auront été satisfaites, ils seront réduits en poudre, sur l'ordre de Dieu. Le même sort est réservé aux génies, si ce n'est aux génies infidèles qui, comme les méchants, seront châtiés.

L'examen étant fini, la masse des damnés et des élus s'élancera à la suite de Mahomet et de ses musulmans pour traverser le pont *Al Sirat*, plus étroit qu'un cheveu, plus aigu que le tranchant d'une épée, situé au-dessus de l'enfer. Les élus effectueront ce passage avec une facilité merveilleuse, tandis que les damnés, privés de la lumière céleste, seront rejetés dans l'abîme.

L'enfer est divisé en sept étages où les tourments, croissant à mesure que l'on descend davantage, consistent sur-

tout dans l'excès du chaud et du froid. Dans le premier étage seront placés les mahométans pécheurs, qui, après un temps d'expiation plus ou moins prolongé, entreront tous au paradis. Les croyants seuls ne connaîtront pas les peines éternelles, car tous les autres étages ne renferment que des condamnés à perpétuité. Dans le second, Mahomet place les juifs; dans le troisième les chrétiens; dans le quatrième les Sabiens; dans le cinquième les mages; dans le sixième les idolâtres; dans le septième enfin les hypocrites, c'est-à-dire ceux qui ont extérieurement professé quelque religion, mais qui dans le fond n'en ont eu aucune.

Entre l'enfer et le paradis est un mur, nommé *Al Araf*. Il est grand et large, car beaucoup y demeurent. Il tient lieu des Limbes juifs ou chrétiens. Il sera habité par ceux dont les bonnes et mauvaises actions se seront fait équilibre et n'auront mérité ni récompense ni châtiment.

Mahomet a placé son paradis au septième ciel et en a fait un séjour de délices incomparables. On a reproché sur tous les tons au prophète d'avoir récompensé par des jouissances matérielles les purs efforts de la vertu, et d'avoir autorisé là-haut tous les vices qu'il réfrénait ici-bas. Il y a dans ces reproches beaucoup de naïveté et un peu de mauvaise foi. Imagine-t-on, vraiment, que Mahomet eût obtenu quelque chose de ses Arabes à demi sauvages, en leur promettant qu'ils contempleraient à jamais la rose mystique et son point lumineux? N'agit-il pas de la façon la plus politique en les prenant par leurs faiblesses, en exposant à leurs yeux, en proposant à leurs désirs une vie de satisfactions sensuelles, la seule qu'ils fussent capables d'apprécier? Ils aimaient les femmes : il leur en a promis. Ils vivaient

sur un sol brûlé du soleil : il leur a dépeint sous des couleurs alléchantes les mille fleuves du divin séjour. On a surtout exagéré quand on a parlé de l'immoralité de ses tableaux. Ses peintures ne sont aucunement licencieuses. Il accorde et décrit toutes sortes de jouissances, mais sa parole n'effarouche pas la modestie. Les vierges du paradis sont prudes. Elles ont de grands yeux noirs, mais elles tiennent leurs regards baissés; leur posture ne cesse jamais d'être discrète et leur parole d'être réservée. D'autre part, une admirable bienveillance mutuelle régnera parmi ces élus, et s'il est vrai que les penchants les plus personnels doivent recevoir une satisfaction aussi complète, les meilleurs de nos sentiments atteindront également une intensité inconnue.

Nous nous sommes laissé entraîner peut-être un peu loin par les mille détails d'une doctrine religieuse, dont tout l'intérêt consiste pour nous dans sa ressemblance avec la vieille foi du monde juif et chrétien. Cependant, cette exposition pourra servir à constater deux choses: en premier lieu, que Mahomet n'est pas à proprement parler un révolutionnaire. Il ne se donne pas comme porteur d'une religion nouvelle. Son unique prétention est de perfectionner l'ancienne, et cette ancienne religion est celle de Moïse, améliorée déjà par les prophètes ses successeurs et par Jésus-Christ. Il se considère comme le *sceau* des prophètes; il est le dernier d'entre eux; il a été chargé par Dieu de compléter la révélation. Le mosaïsme et le christianisme sont pour lui des états de plus en plus parfaits de la seule, de la vraie religion, qui existe depuis Abraham : l'islamisme. Il y a donc chez Mahomet un sentiment profond de la continuité humaine, et le respect dont il fait

preuve à l'égard de ceux qu'il proclame ses prédécesseurs, mérite d'être reconnu et honoré.

En second lieu, et chacun aura pu faire cette remarque, il y a entre la doctrine religieuse du Coran et celle de l'ancien et du nouveau Testament, toute la différence qui sépare les sociétés auxquelles se sont adressés les divers *révélateurs*. Moïse parle à des nomades fétichistes, aussi rien n'est plus simple que son dogme : Dieu et quelques anges, voilà tout. Après la captivité, à la renaissance de Jérusalem, le judaïsme se complète par un certain nombre de croyances empruntées aux Perses : le paradis, l'enfer, le diable, toute la hiérarchie céleste et la résurrection des corps. Chez certains, quelque notion de l'immortalité de l'âme. Le christianisme, bien que se disant fils du judaïsme, s'est gardé de toucher à cette matière délicate et scabreuse. Il l'a acceptée telle quelle, sans la modifier, et il en a parlé le moins possible. C'est qu'en effet il s'adressait au monde grec, dont l'esprit subtil eût trouvé à rire dans ces conceptions bizarres, plus faites pour des imaginations d'enfants que pour des cerveaux de philosophes. Mais Mahomet, en acceptant cet héritage, avait à transformer une société, qui n'était guère plus avancée que celle des Hébreux de Moïse, et tout en prenant à pleines mains dans les doctrines antérieures, il y a ajouté ce qui pouvait les faire accepter sans peine par ses fétichistes. Tandis que la doctrine juive est vague, que la doctrine chrétienne l'est davantage, l'islamisme, lui, est admirablement précis. Toute chose est minutieusement détaillée. Forme, couleur, quantité, situation, rien ne manque à ses peintures; on voit ses anges, on vit dans son paradis, on souffre réellement dans son enfer. Ne fallait-il pas apporter cette net-

teté, cette exactitude, pour se faire croire de populations naïves, dont l'esprit n'avait encore été nourri que de réalités ?

Nous avons dit que, dans le régime qu'il avait établi, Mahomet n'avait constitué aucune caste, pas même la caste sacerdotale. Aussi le culte, réduit autant que possible, y consiste essentiellement dans la prière. Le culte devient une sorte d'annexe de la morale proprement dite. Les prières ont lieu cinq fois par jour: au matin, à midi, dans l'après-midi, au coucher du soleil, et dans la nuit. Pour prier, il faut être vêtu décemment et en état de pureté parfaite, le visage tourné vers la Caaba. Les musulmans ont construit des tables qui leur permettent de se diriger vers ce *Kiblah*, quel que soit l'endroit du monde où les circonstances les aient portés.

Ces prières doivent être récitées dans une posture déterminée, le corps incliné, ou même la face contre terre. Leur formule ne contient qu'un hommage à Dieu, jamais aucune sollicitation. En dehors de la prière privée, dont nous venons de parler, il y a encore la prière publique qui se fait en commun le vendredi, et qui n'a lieu que dans les villes. Elle est d'obligation divine, et se récite à midi. Elle se compose de l'Ezann, qui est une profession de foi, de prières pour Mahomet et pour ses compagnons, de quelques sentences morales, de vœux pour le sultan régnant, etc., etc. Les paroles de l'Ezann sont les suivantes : « Dieu très-haut! Dieu très-haut! Dieu très-haut! j'atteste qu'il n'y a point de Dieu sinon Dieu! j'atteste que Mahomet est le prophète de Dieu! Venez à la prière! Venez au temple du salut! Grand Dieu! Grand Dieu! il n'y a point de Dieu sinon Dieu! » La prière se fait sous la direction

d'un *Imam*. Ces imams doivent être les plus distingués de toute l'assemblée par leur instruction religieuse; ils doivent être encore supérieurs aux autres assistants par la piété, l'âge, l'éducation, la prestance, la beauté, la naissance, la modestie, la propreté des vêtements. Si plusieurs jouissent de ces qualités au même degré, l'assemblée peut choisir entre eux.

A côté de la prière et intimement liée à elle, nous rencontrons dans le culte islamique la pratique des ablutions. Elles sont fréquentes et de plusieurs sortes. Tantôt c'est une immersion complète, qui n'a lieu que dans quelques cas extraordinaires et pour de graves souillures. Tantôt c'est l'ablution commune qui doit se pratiquer avant toute prière et qui consiste simplement dans le lavage des extrémités. Cette ablution, à défaut d'eau, peut s'effectuer à l'aide d'un peu de poussière, que le fidèle recueille dans sa main. Cette pratique a toujours été plus ou moins cultivée par les peuples des contrées tropicales. Nous la trouvons recommandée dans la Bible; elle existait chez les Arabes longtemps avant Mahomet, et celui-ci n'a fait qu'introduire dans sa religion une vieille mesure d'hygiène et de salubrité.

En dehors du vendredi, jour consacré, les musulmans n'ont que deux fêtes religieuses, les deux *Beyrams*. Le petit Beyram, appelé vulgairement Pâque des Turcs, suit immédiatement le jeûne du Rhamadan. Cette fête n'est que d'un jour; mais le peuple la célèbre trois jours de suite. Soixante-dix jours après, on célèbre le grand Beyram, qui dure quatre jours. C'est la fête des sacrifices. On immole un mouton, un bœuf ou un chameau, dont on mange une partie et dont on distribue le reste aux pauvres.

Ces sept jours de fête sont, dans toute l'année, les seuls où tout commerce et tout travail manuel sont suspendus, car le vendredi même, il n'y a d'interruption qu'au moment de la prière publique.

Tout musulman parvenu à l'âge de quatorze ans doit jeûner pendant tout le mois de Rhamadan. Ce jeûne consiste dans une abstinence absolue de toute nourriture et une continence parfaite depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les fidèles poussent la sévérité de cette observance jusqu'à craindre d'avaler leur salive et de respirer un parfum. Seuls les malades et les voyageurs sont légalement dispensés. Comme le Rhamadan, à cause du calendrier lunaire des Arabes, tombe en toute saison; on conçoit que ce jeûne puisse être parfois très-pénible, surtout lorsqu'il se pratique en été. Le jeûne du Rhamadan est toujours accompagné de prières surérogatoires. Une partie de la nuit est consacrée aux pratiques pieuses et toutes les mosquées sont ouvertes durant les trente nuits que dure le jeûne.

La dîme est également d'obligation divine. Elle consiste à donner chaque année une partie de ses biens aux pauvres musulmans. Dîme n'est peut-être pas le mot propre, car la loi n'exige pas la dixième partie. C'est tantôt plus et tantôt moins. On fait aumône du bétail, de l'argent, du blé, des fruits, des marchandises. De toutes ces choses, la part des pauvres est du quarantième, et ceux qui ne possèdent pas au delà d'une certaine quantité ne sont tenus à aucun don. Mais sur d'autres matières, sur les gains faits dans les mines, ou sur mer, ou dans quelque art ou profession, la part des pauvres, une fois l'entretien de la famille assuré, peut aller jusqu'au cinquième. De plus, à

l'issue du jeûne du Rhamadan, chaque musulman est obligé de donner pour lui et pour toute personne de sa famille une mesure entière de dattes ou d'orge ou une demi-mesure de blé, de farine ou de raisins.

Enfin, dernière obligation cultuelle, tout musulman doit s'acquitter une fois dans sa vie du pèlerinage de la Mecque. Si cependant des circonstances particulières l'empêchent absolument de remplir ce devoir, il peut en charger un mandataire. L'esclave n'est pas obligé au pèlerinage. La femme ne peut l'entreprendre qu'accompagnée de son mari ou d'un proche parent. C'est à la Mecque, à la Caaba, que vont les musulmans et non à Médine et au tombeau de Mahomet, qu'ils ne font que visiter en passant. Nous n'avons à entrer dans aucun détail sur les rites observés par les pèlerins, après leur arrivée à la Mecque. Ils suivent scrupuleusement l'exemple que leur a donné Mahomet lui-même dans son pèlerinage d'adieu.

On conviendra qu'un culte aussi réduit ne comportait pas un clergé d'une organisation très-compliquée. Est-il même bien certain que l'on puisse donner le nom de clergé à la classe théorique que l'islamisme a vue naître? Nous trouvons qu'elle se compose surtout de professeurs et de jurisconsultes, et que les seuls personnages attachés spécialement au culte ne sont que des sacristains, exclusivement chargés du service matériel de la prière en commun.

Les desservants du culte sont l'*iman*, qui récite la prière publique; le *muezzim*, qui appelle les fidèles du haut des minarets et annonce les heures des cinq prières quotidiennes; enfin le *cayim*, qui entretient les nattes et veille aux portes de la mosquée. Ces trois sortes de mi-

nistres le sont au même titre. Ce sont les élèves les moins savants et les moins capables des *médressés* ou colléges, dont les plus instruits se destinent au professorat et à la judicature et portent comme les précédents le nom générique d'*oulémas*, qui ne désigne cependant pas une véritable corporation. Ceux qui ont continué les études commencées dans ces colléges et se sont fait admettre, après examen, dans une école de droit spéciale, en sortent au bout de quelques années sous le nom de *mulazim*, qui veut dire préparé. C'est parmi eux que sont choisis les magistrats inférieurs, *naïbs* et *cadis*, qui, après sept années d'un nouveau stage, entrent dans la classe des *muderris* (professeurs) et des *mollas* (juges des trois premiers ordres).

Ainsi donc, pas de véritable clergé, mais seulement une classe théorique beaucoup plus préoccupée de jurisprudence que de cérémonies cultuelles. C'est la confusion des deux pouvoirs. Si l'on s'étonne de cette simplicité du régime islamique, comparé à la complication du régime catholique où la division des deux pouvoirs s'est si fortement accusée, et où le clergé s'est constitué si puissamment, nous ferons observer que les milieux mêmes dans lesquels ont surgi les deux religions, fournissent l'explication naturelle d'une telle différence.

Le catholicisme, apparaissant lentement dans un état politique dont plusieurs siècles de révolutions avaient éprouvé la solidité, ne pouvait prétendre à gouverner temporellement des nations qui faisaient plus de cas des triomphes de la guerre que de ceux de la philosophie. Les chefs militaires devaient nécessairement demeurer les maîtres. Mais d'autre part l'immense élaboration métaphysique et théologique

qu'avait subie cette population gréco-romaine, la disposait admirablement à reconnaître la supériorité de la doctrine nouvelle et à accorder toute influence à ses prêtres et à ses docteurs. De là un clergé puissant, mais dont la puissance fut toute spirituelle, et dont l'intervention dans les affaires politiques dut se borner à agir sur les chefs par le conseil et par la persuasion.

L'islamisme naissant ne rencontrait aucun obstacle. Il surgissait au milieu de peuples fétichiques, destinés à subir forcément la supériorité de sa doctrine, et qui, en l'absence de toute unité et de toute force politique, devaient naturellement se rallier autour du chef religieux. De là la réunion dans une même main des deux pouvoirs et en même temps la simplicité relative d'une doctrine enseignée et propagée par des praticiens.

Cette double condition, notons-le en passant, ne sera point défavorable à l'adoption finale de la religion de l'Humanité, qui n'aura à surmonter ni l'obstacle d'un clergé puissant, ni celui d'une doctrine trop raffinée; mais elle nous fait comprendre également le peu de succès des efforts du catholicisme, qui offre naïvement aux islamistes d'échanger une religion simple et précise contre une religion compliquée et obscure, et qui prêche la résignation et la servitude à des hommes que la suppression de toute caste a rendus fiers et indépendants.

Il nous reste à exposer brièvement les points principaux de la loi mahométane en ce qui concerne la morale, dans laquelle sont comprises l'hygiène et la loi civile.

Nous avons parlé des ablutions et des aumônes, nous n'y revenons pas. Comme préceptes négatifs, nous trouvons la défense du vin et de toutes les liqueurs qui enivrent,

bien que quelques gosiers subtils aient prétendu établir des distinctions. Les fidèles rigides s'abstiennent également de café, de tabac, d'opium et de haschish. Mais la défense n'en a pas été faite explicitement, et la masse n'a pas cette rigueur; elle estime qu'une tasse de café et une pipe de tabac sont un régal suprême, et les Perses ajoutent que le café sans tabac est comme de la viande sans sel.

Les jeux de hasard sont formellement interdits. Les échecs seuls sont autorisés, parce que le succès y dépend surtout de l'habileté et de l'attention. Encore faut-il ne jouer aucun argent et que cela n'entrave l'exercice d'aucune dévotion. Mahomet condamne d'une manière spéciale une vieille coutume fétichiste qui consistait à consulter le sort au moyen des *flèches divinatoires*, et qui se pratiquait à la Caaba. Ces flèches étaient au nombre de trois. Sur la première était inscrite une formule affirmative, sur la seconde une formule négative; sur la troisième n'était inscrite aucune formule. Le consultant tirait une de ces flèches au hasard, et regardait comme une réponse à sa demande l'indication fournie par le sort.

L'Alcoran défend de manger la chair des animaux morts de maladie, d'une chute ou d'un coup; il prohibe la chair du cochon. Cependant cette loi peut être enfreinte en cas de nécessité absolue.

Mahomet a sévèrement interdit l'usure. En cela, comme dans le cas précédent, il suivait simplement la loi de Moïse; mais il lui donnait une généralité qui n'était pas dans celle-ci; car Moïse ne défendait l'usure qu'entre Juifs et l'autorisait dans le commerce avec les étrangers, tandis que Mahomet la défendit d'une manière absolue.

Le Prophète abolit aussi plusieurs coutumes superstí-

tieuses à l'égard des troupeaux, qui étaient particulières aux idolâtres. Elles consistaient à laisser en liberté et à ne faire aucun usage de certains animaux, chameaux et moutons, présentant quelques caractères spéciaux ou remplissant certaines conditions.

Enfin il mit un terme à l'usage barbare, longtemps en vigueur chez les Arabes, d'ensevelir leurs filles vivantes, quand ils se croyaient trop pauvres pour leur assurer l'existence et les empêcher de tomber dans la misère et dans la débauche.

Les docteurs chrétiens ont déclamé sans mesure contre la polygamie musulmane et se sont bien gardés de dire quel était à cet égard l'état des choses en Arabie, quand a surgi Mahomet, et quelles modifications il y a apportées. Avant qu'il parût, la polygamie était, à peu de chose près, sans limites et l'Arabe se donnait autant de femmes et de concubines que sa position le lui permettait. Mahomet défendit qu'on eût plus de quatre femmes ou concubines, et encore fallait-il qu'on possédât de quoi les nourrir et que, sous aucun rapport, on ne favorisât l'une aux dépens des autres. D'ailleurs il proclamait la supériorité de la monogamie et la recommandait à ses disciples. On conviendra qu'il y a loin de là à cette légitimation de la bestialité sexuelle qu'on lui impute sans bonne foi. En réalité le progrès accompli était immense, et les observateurs sincères, qui, pour juger les mœurs d'un peuple, ne se contentent point d'étudier ses lois, mais veulent encore apprécier par eux-mêmes comment elles sont pratiquées, reconnaîtront sans doute que ce n'est ni à Constantinople, ni à Damas, ni à Téhéran, mais bien à Paris et à Londres qu'existe la plus effrayante et la plus effrénée polygamie.

Mahomet a autorisé le divorce, mais en l'entourant de tels obstacles qu'il a découragé ceux qui auraient voulu en abuser, et l'a rendu tout à fait exceptionnel et rare chez les musulmans.

La femme adultère, dont la faute était reconnue par quatre témoins, devait être lapidée. La fornication simple était punie pour l'homme comme pour la femme de cent coups de fouet, mais la femme était de plus bannie pendant un an.

Quant au degré de parenté, les alliances étaient prohibées jusqu'au quatrième degré exclusivement, et le mariage avec les deux sœurs était interdit.

En ce qui regarde les héritages, Mahomet ordonna qu'à l'avenir les veuves et les orphelins seraient appelés au partage des biens et non plus traités comme une partie même de l'héritage et distribués entre les parents contrairement à leur volonté.

Quant au partage même, il fixa des règles minutieuses, dont la plus importante était que les hommes auraient double part. Tout homme pouvait disposer d'une partie de son bien par testament, mais seulement en présence de deux témoins. Dans tout héritage enfin les pauvres eurent droit à une part proportionnelle à son importance.

Nous ne parlerons pas des règles que Mahomet a établies pour la scrupuleuse exécution des contrats et qui n'offrent rien de fort intéressant.

Il ordonna que le meurtrier volontaire entrât en composition avec la famille de la victime et lui payât une amende ; mais le plus proche parent pouvait refuser cette compensation, et exiger que le meurtrier lui fût remis pour subir la peine qu'il jugerait à propos de lui infliger. Quant au

meurtrier involontaire, il se rachetait par une amende ou par la délivrance d'un captif. Dans le cas où ses moyens étaient insuffisants, il devait s'imposer un jeûne de cinq mois.

Le vol fut d'abord puni de l'amputation du poignet, mais dans la suite le châtiment fut adouci, hormis cependant les cas de récidive.

Le talion fut maintenu chez les musulmans comme chez les Juifs, mais les premiers en plusieurs occasions le remplacèrent par une amende.

Pour ce qui est des injures et des fautes de peu d'importance, aucune règle n'étant prescite dans l'Alcoran, les juges soumirent les coupables à la bastonnade et au fouet; et cette punition eut une telle efficacité pour le maintien du bon ordre, que les musulmans disent du bâton que c'est un instrument venu du ciel.

Nous terminerons cet exposé de la doctrine du Coran par quelques mots sur l'une des prescriptions les plus importantes qui y sont contenues. Nous voulons parler du commandement de faire la guerre aux infidèles, que nous rencontrons dans plusieurs passages. Mahomet déclare que cette guerre est très-agréable aux yeux de Dieu et que ceux qui seront tués en combattant pour la défense de la foi seront mis au nombre des martyrs et reçus immédiatement en paradis. D'un autre côté, la désertion ou le refus que l'on ferait de servir dans la guerre sainte ou d'y contribuer de son argent quand on ne le peut de son bras, est mis au rang des crimes les plus odieux et les plus condamnés. Certes, aucune recommandation n'a plus fait pour la propagande de l'islamisme, et le Prophète a dû plus d'une victoire à ces promesses magnifiques. Mais faut-il croire

que par là il a allumé dans l'âme de ses disciples une rage de persécution, une fureur de sang, que les succès les plus persistants n'ont pu éteindre? Rien n'est plus contraire à la vérité. Si aucune religion n'a compté des triomphes plus rapides et plus éclatants, aucune ne s'est montrée plus généreuse et plus tolérante. Les musulmans ont entrepris la conquête du monde, mais là s'arrête leur crime, qui est celui de tous les conquérants. Sans rappeler que presque partout où ils ont porté leurs armes, ils ont rempli une mission civilisatrice, nous dirons que jamais ils ne se sont faits les persécuteurs du peuple conquis. En déclarant la guerre aux infidèles, ils leur donnaient le choix entre trois choses : 1° ou d'embrasser le mahométisme, et dans ce cas ils participaient immédiatement à tous les droits et à tous les priviléges des musulmans; 2° ou de se soumettre et de payer un léger tribut, et alors ils demeuraient libres de professer leur religion, pourvu qu'elle n'eût rien de contraire à la morale; 3° ou enfin de se battre, et dans ce dernier cas les lois de la guerre décidaient du sort des vaincus, qui étaient condamnés à l'esclavage ou à la mort, à moins qu'ils ne se fissent musulmans. Où trouve-t-on dans cette conduite la férocité implacable, le fanatisme barbare dont on s'est plu à doter les disciples de Mahomet? Le Prophète a-t-il ordonné comme Moïse qu'on exterminât jusqu'au dernier homme les sept peuples de Chanaan? Où sont ces atrocités épouvantables qui nous ont valu tant de tirades larmoyantes et éveillé si longtemps la compassion indignée des âmes sensibles? Nous voudrions pour le catholicisme qu'il eût toujours fait preuve envers ses adversaires de la tolérance, de la longanimité, de la douceur, dont l'islamisme n'a cessé

d'être animé à l'égard des siens. Nous voudrions pour lui qu'il eût à montrer dans son passé plus d'un Mahmoud et plus d'un Akbar. Il est vraiment plaisant de la part de ceux qui ont inventé l'inquisition et les dragonnades et mis toutes les tortures au service de leur foi, de venir parler de persécutions et de cruautés. Si jusqu'au jour où ils ont été les maîtres, la persuasion a été leur seule arme, et pour cause, si même ils ont eu à subir l'intolérance de quelques empereurs, il faut convenir que la revanche a été terrible, et que le monde a payé cher pour le sang de quelques martyrs.

II

DÉVELOPPEMENT DE L'ISLAMISME.

Mahomet, qui n'avait établi aucune caste, n'avait également fixé aucune règle pour sa succession : elle était laissée au plus digne. Le mérite et la situation personnelle devaient désigner ses successeurs. Entrevit-il les graves obstacles qu'une règle invariable eût pu rencontrer? craignait-il d'instituer, alors que la puissance de l'islamisme naissait à peine, une loi que son développement même et les circonstances se seraient chargés de détruire? Il avait dit seulement : « Le califat sera après moi de trente années. Ce terme passé, il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation et la tyrannie. » Paroles sombres, mais prophétiques.

En mourant, il avait chargé Abou-Becr de présider à sa place le peuple assemblé pour la prière, et ce choix dirigea naturellement les suffrages des chefs musulmans. Un parti nombreux eût voulu porter au pouvoir Ali, le fils adoptif du

Prophète et l'époux de Fatime, mais l'énergique manifestation d'Omar en faveur d'Abou-Becr entraîna les hésitants et détermina l'élection. Abou-Becr ne régna que deux ans, et dans son testament il désigna Omar pour lui succéder. « Je n'ai pas besoin de cette dignité, » disait l'intrépide et modeste musulman. « Mais la dignité a besoin de vous, » répondit Abou-Becr, qui mourut en priant Dieu de ratifier son choix et d'inspirer à ses disciples la concorde et la soumission. Ali, cette fois encore, fit taire l'ambition et s'inclina devant la volonté du vieux calife. Douze ans après, Omar, assassiné, laissait à six de ses compagnons le soin d'élire son successeur. Cette élection donna le pouvoir à Othman, secrétaire de Mahomet. Mais, déjà affaibli par la vieillesse, le nouveau chef était incapable de maîtriser les insurrections, et, dans la quatorzième année de son califat, il fut mis à mort par ses sujets révoltés. Alors seulement Ali parvint au rang suprême. Son règne, qui ne dura que cinq ans, fut troublé jusqu'au dernier jour par la guerre civile. Il tomba enfin, comme ses prédécesseurs, sous les coups d'un fanatique, qui assura, sans le vouloir, le triomphe du rebelle Moaviah et l'établissement de la dynastie héréditaire des Ommiades.

Abou-Becr, Omar, Othman et Ali composent la série des *califes parfaits*. Comme l'avait prédit Mahomet, il n'y a plus après eux que violence et usurpation. Ces premiers successeurs du Prophète furent d'admirables types d'abnégation, de simplicité, de vertu. Enfermés dans Médine, ils préparaient et dirigeaient la guerre sainte. Tous quatre étaient d'un âge avancé quand ils montèrent sur le trône, et le soin de la religion et de la justice leur parut plus important que celui de manier l'épée dans les combats. Si l'on

en excepte le voyage d'Omar à Jérusalem; les pèlerinages de Médine à la Mecque furent leurs plus lointaines expéditions. Les nouvelles de la victoire, dit Gibbon, les trouvaient priant et prêchant sur le tombeau du prophète, et l'austérité de leur vie insultait à la magnificence des rois de la terre. Abou-Becr demanda pour son salaire trois pièces d'or et l'entretien d'un chameau et d'un esclave noir. En mourant, il laissa pour toute fortune un vêtement grossier et cinq pièces d'or. L'abstinence et l'humilité d'Omar ne furent pas au-dessous de telles vertus. Il se nourrissait de pain d'orge ou de dattes, ne buvait que de l'eau, prêchait revêtu d'une robe percée en douze endroits, et un satrape persan qui venait rendre hommage à son vainqueur, le trouva endormi parmi des mendiants sur les marches de la mosquée de Médine. Et cependant il était prodigue pour les autres : Il faisait à Abbas, l'oncle du Prophète, un traitement de vingt-cinq mille drachmes; il en donnait annuellement cinq mille aux derniers survivants de la bataille de Bedr, trois mille aux vétérans qui avaient fait les campagnes du Prophète, mille à ceux qui avaient combattu pour la première fois contre les Grecs et les Persans. Par un adroit mélange de justice et de générosité, les califes conservèrent la discipline chez leurs soldats musulmans, et, par un rare bonheur, ils surent allier la force et l'énergie du despotisme aux vertus d'un gouvernement républicain.

Dédaignant les maximes timides des conquérants vulgaires, les successeurs du Prophète, dans leur enthousiasme religieux, envahirent à la fois l'empire des Sassanides et celui des Césars, et virent tout plier sous leurs coups. Douze ans après Mahomet, ils avaient réduit sous leur obéissance trente-six mille villes ou châteaux, et cons-

truit sur la terre conquise quatorze cents mosquées. Dans la centième année de l'Hégire, ils dictaient leurs lois de la frontière indoue à l'océan Atlantique et gouvernaient la Perse, la Syrie, l'Égypte, l'Afrique et l'Espagne.

En 632, Abou-Obeidah, lieutenant d'Abou-Becr, commence la conquête de la Syrie par le siége de Bostra, pendant que Caled, surnommé le Glaive de Dieu, soumet à l'islamisme les princes de Hira et d'Ambar. Puis tous les deux réunissant leurs troupes, battent à Aiznadin l'armée impériale, emportent Damas, après une longue résistance, et s'emparent d'Émèse, d'Héliopolis, d'Épiphanie et de l'ancienne Chalcis. Le patrice Manuel, aux ordres d'Héraclius, accourt avec une armée formidable au secours de la Syrie. Mais ses troupes sont taillées en pièces, sur les bords de l'Yermouk, à l'est du lac de Tibériade, et dès lors les cités les plus florissantes tombent aux mains des musulmans. Antioche et Jérusalem ouvrent leurs portes à Caled.

La capitulation imposée à cette dernière était dure. Sophronius, son patriarche, en appela au calife lui-même de la rigueur de son lieutenant, et Omar, qui régnait alors, consentit à venir en personne couvrir de son autorité cette autre ville sainte. Les historiens nous ont conservé le récit de ce voyage, plus admirable dans sa simplicité que les déplacements fastueux de la tyrannie. Il vint à Jérusalem dans l'équipage d'un pèlerin, rendant la justice sur son passage, réprimant les extorsions et les cruautés, enseignant la loi, exhortant les peuples à demeurer fidèles à la religion de Mahomet. Il entra dans la ville sans précaution et sans crainte, s'entretint avec le patriarche des antiquités religieuses de son Église, accorda aux chrétiens le libre

exercice de leur culte, et après avoir ordonné qu'on élevât une mosquée sur l'emplacement désert du temple de Salomon, s'en retourna avec la même simplicité au tombeau du Prophète, qu'il ne quitta plus avant de mourir. Cependant Caled achevait la conquête de la Syrie par la prise des villes maritimes et ouvrait la mer aux entreprises des musulmans.

Presque au même temps, l'Égypte tombait en leurs mains. Amrou, autre lieutenant d'Omar, sans même attendre l'ordre du calife, y pénétrait à la tête de quatre mille cavaliers, et s'alliant aux Coptes jacobites, persécutés par les Byzantins, allait mettre le siége devant Memphis. Celle-ci, bien que déchue de sa vieille grandeur, opposa une énergique résistance et ne fut prise que par trahison. De Memphis, les musulmans se portèrent vers Alexandrie; Alexandrie, peuplée de Grecs, siége des autorités impériales, pleine d'immenses ressources, gouvernée par un homme habile et ferme, Cyrus, revêtu de la double dignité de patriarche et de préfet. La ville fut emportée après un siége de quatorze mois, durant lequel périrent vingt-quatre mille musulmans. Les richesses et le revenu d'Alexandrie furent scrupuleusement réservés pour le service public et la propagation de la foi, et les habitants, épargnés dans leur vie, purent, moyennant tribut, continuer le libre exercice de leur culte. Quant à l'incendie de la bibliothèque, racontée par un auteur six siècles après l'événement, nous refusons d'y ajouter foi. Outre que l'acte en lui-même est tout à fait contraire aux habitudes constantes des Arabes victorieux, qui ont toujours respecté les monuments des lettres et des sciences, nous rappellerons que la bibliothèque d'Alexandrie avait été en partie détruite sous César, et qu'à l'épo-

que de Théodose elle était loin de compter les sept cent mille volumes rassemblés par les Ptolémée. Nous ajouterons que le fanatisme chrétien, là comme ailleurs, avait poursuivi de sa haine jusqu'aux dernières traces du polythéisme antique, et que, s'il restait des livres sur ces rayons vénérables, ce n'étaient pas, on peut le croire, les chefs-d'œuvre de la science et de la philosophie grecque, mais les élucubrations encombrantes et fastidieuses des controversistes ariens et monophysites. Or, si ceux-là chauffèrent en effet les bains publics, observe excellemment l'historien anglais, le philosophe avouera en souriant qu'ils auront enfin servi de quelque chose à l'Humanité.

Maîtres de l'Égypte, les Arabes pensèrent le devenir de toute l'Afrique du Nord. Sous le règne d'Othman, Abdallah traversant la Cyrénaïque, défit près d'Yakoubé l'exarque de Tripoli et s'avança jusqu'à Sufétula, dans la Bysacène. Mais cette conquête fut sans résultat, car les vainqueurs se retirèrent d'eux-mêmes pour ne reparaître que longtemps après, sous la dynastie des Ommiades.

Dès 636, au moment où s'achevait la conquête de la Syrie, le calife reprenait du côté de la Perse l'œuvre interrompue de Caled. La défaite et la mort d'Abou-Obeidah, à la *Journée des éléphants*, ne ralentit pas l'ardeur musulmane. On vit, sous la conduite de Saïd-ben-Makkas, les soldats du Prophète marcher avec enthousiasme contre les cent-cinquante mille Perses du vizir Rustam, et en faire un carnage horrible à la bataille de Cadésie. Ils prirent et détruisirent Ctésiphon, la capitale du royaume, que les vaincus avaient laissée sans défense, et fondèrent au midi de l'Euphrate les villes bientôt puissantes de Koufah

et de Bassorah, dont Bagdad devait effacer encore la grandeur. En vain le petit-fils de Chrosroës, Iesdegerde, plein de courage malgré ses quinze ans, rassembla à Molwan une nouvelle armée. Elle fut battue et dispersée à la bataille de Néavend, appelée par les Arabes la *Victoire des victoires*. Ceux-ci, maîtres de la Perse occidentale, passèrent les montagnes de l'Irak, s'emparèrent de Persépolis, et chassant Iesdegerde au delà de l'Oxus, prirent possession du Khorassan. Le prince détrôné implora l'appui de la Chine, qui arma pour sa querelle les hordes de la Tartarie. Mais, au moment même où la fortune semblait lui revenir, il fut abandonné de ses auxiliaires et égorgé par eux sur les bords du Marg-Ab. En sa personne finissait la dynastie des Sassanides et le second empire des Perses. Les Arabes possédaient l'Asie jusqu'à l'Himayala et l'Indus.

Dans le même temps, s'opérait dans le califat la révolution qui mettait le pouvoir dans les mains des Ommiades. Ali, à qui l'ambition de cette famille portait ombrage, ayant retiré le gouvernement de la Syrie à son chef, Moaviah, fils d'Abou-Sophian, celui-ci refusa d'obéir et prit le titre de Commandeur des Croyants. La lutte s'engagea. Une première bataille livrée à Seffein laissait la querelle indécise, quand le poignard d'un assassin assura l'empire à Moaviah.

La dynastie des Ommiades devait, pendant près d'un siècle (de 660 à 750), diriger les destinées de l'islamisme. Son affermissement fut pénible, et pendant trois règnes, la guerre civile désola l'Arabie, l'Égypte et la Perse. Enfin, sous le califat d'Abd-el-Mélek, les provinces dissidentes furent pacifiées, et les musulmans, redevenus puissants par la concorde, poursuivirent leurs victoires interrom-

pues. C'est durant cette période que l'Afrique et l'Espagne furent conquises. En deux ans, par l'habilité d'Hassan le Gassanide, gouverneur de l'Égypte, toute la côte africaine, à l'exception des deux Hippone et de Césarée, subit le joug musulman, et ses habitants jusque-là chrétiens embrassèrent la religion de Mahomet.

L'Afrique était à peine soumise que Tarik, lieutenant de Musa, prit pied sur la terre d'Espagne, en s'emparant du château d'Algésiras et du rocher de Calpé. La conquête du royaume fut l'affaire de quelques mois. Le malheureux Roderic vint à la tête de cent mille combattants livrer bataille aux envahisseurs sous les murs de Xerès. Il y vit périr à la fois son armée et sa monarchie. Les Juifs, nombreux et puissants dans cette contrée, s'unirent aux vainqueurs et bientôt Tolède fut prise, et avec Tolède, Lisbonne, Coïmbre, Braga, Portocale et Lugo. Un goth apostat livra Cordoue; le gouverneur de Murcie consentit à payer tribut, et il ne resta plus de libre en Espagne que quelques sommets abruptes dans les montagnes des Asturies.

La France, que la barrière des Pyrénées séparait seule des conquérants, ne pouvait tarder à exciter leur convoitise. Après quelques tentatives insignifiantes, les musulmans, sous la conduite du wali d'Espagne, Abdérame, franchirent enfin les montagnes, et peu s'en fallut alors que ce qui restait de la chrétienté ne devînt musulman. Deux armées immenses descendirent dans les vallées de la Garonne et du Rhône, et s'avancèrent, non sans laisser des traces de leur passage, vers Sens et vers Tours.

Mais là s'arrêtèrent les succès de l'islamisme. Abdérame accepta sous les murs de Tours la bataille que lui

offrait Charles Martel à la tête de ses Austrasiens, et les musulmans vaincus durent repasser les Pyrénées.

Si nous ajoutons qu'à la même époque les lieutenants du calife continuaient d'étendre son empire en Asie Mineure, dans la Haute-Asie et dans l'Inde, que Derbend et l'Arménie, que Samarcande et la Transoxiane étaient conquises, et que Cassim pénétrait dans l'Hindostan, nous aurons achevé d'esquisser dans ses traits généraux la suite des conquêtes de l'islamisme durant cette période de son histoire.

Dans le premier élan de leur enthousiasme religieux, les Arabes s'étaient faits soldats. Ils avaient prétendu conquérir le monde pour lui imposer la loi du Prophète et étaient devenus en effet les maîtres d'un immense empire. Mais quand ils eurent atteint ce degré de puissance, et que rassasiés de gloire, ils ressentirent la difficulté de maintenir dans le devoir des nations si nombreuses et si différentes, on vit cette ardeur militaire lentement s'éteindre, et faire place à une ambition plus pacifique.

Les Ommiades gouvernaient depuis cent ans; mais leur joug était odieux à la plupart des musulmans qui se rappelaient que le chef de cette race, Abou-Sophian, avait été le plus implacable persécuteur du Prophète.

La famille populaire des Abassides, qui descendaient d'Abbas, l'oncle de Mahomet, donna le signal de la révolte, et en 750 le calife ommiade Merwan II, battu sur les bords du Zab par Aboul-Abbas et Al-Manzor, s'en fut chercher la mort en Égypte. Quatre-vingts princes de sa famille furent assassinés, et Aboul-Abbas, surnommé le Sanguinaire, s'empara du califat. Il mourut après quatre ans de règne, laissant le trône à son frère Al-Manzor, qui,

abandonnant Damas, capitale des Ommiades, alla fonder non loin des ruines de Ctésiphon la ville de Bagdad, dont il fit sa résidence. Deux ans plus tard, l'empire des Arabes se désagrégeait. Un prince ommiade, Abdérame, échappé au massacre, ayant cherché un refuge auprès des cheikhs espagnols, dévoués à sa famille, se révoltait contre les Abassides, et, après une victoire décisive, se faisait proclamer à Cordoue Commandeur des croyants. Le califat d'Occident était fondé.

Pour en finir, disons que l'Égypte devait aussi, dans les siècles qui suivirent, se déclarer indépendante. Les émirs qui y gouvernaient ne tardèrent pas à en devenir les vrais souverains et à ne reconnaître que l'autorité spirituelle des califes d'Orient. Mais ce restant d'autorité même, longtemps contesté par des sectes dissidentes, acheva de s'évanouir le jour où les Fatimites, descendant de Fatime et d'Ali, prirent eux aussi le titre de califes, et fixèrent au Caire la capitale de leur empire.

Les Abassides en Orient, les Ommiades en Espagne, les Fatimites en Afrique portèrent le nom arabe à son plus haut point de splendeur. Laissant là les grandes entreprises guerrières, les califes attirèrent dans leurs capitales superbes les savants, les artistes et les lettrés. Cordoue, le Caire et Bagdad, villes merveilleuses, aspirèrent à l'héritage d'Athènes et d'Alexandrie. Bagdad devint le plus puissant foyer de lumières qu'il y eut alors dans le monde, et mérita de demeurer indissolublement liée à l'histoire des progrès de l'esprit humain. Ses califes, parmi lesquels les noms d'Al-Manzor, d'Haroun-al-Raschid et d'Al-Mamoun ne cesseront d'être célébrés, ne se contentèrent

point de protéger l'art, la poésie et la science; plusieurs d'entre eux, qui se sont faits savants et poëtes, se sont immortalisés.

Les Arabes, dans leur conquête de la Perse et du Khorassan, y avaient rencontré les Nestoriens, qui, chassés des pays grecs par l'intolérance byzantine, étaient devenus, dans leur nouvelle patrie les chefs d'écoles florissantes, où les spéculations philosophiques et scientifiques de la Grèce d'Aristote, de Thalès et de Pythagore étaient enseignées et répandues. Leur influence avait atteint jusqu'aux Abassides, dont la famille s'était établie dans les parties de l'empire où florissait la secte hérétique, et quand Al-Manzor monta sur le trône, l'évolution scientifique qu'allait constituer le génie arabe, était déjà préparée.

Cette évolution a sa place entre l'évolution grecque et l'évolution occidentale. Les Arabes ont conservé, propagé et perfectionné la science grecque. En arithmétique, ils ont emprunté aux Indous l'idée de la valeur de position et s'en sont faits les propagateurs. En algèbre, ils ont complété l'évolution propre à la dernière période de l'école d'Alexandrie, en développant surtout l'étude des équations. Sans avoir pu résoudre l'équation du troisième, ni celle du quatrième degré, d'ailleurs intimement liées, ils ont découvert plusieurs des propriétés propres à ces équations. Ils ont contribué à rendre l'étude de l'algèbre plus distincte qu'on ne semble l'avoir fait dans l'école d'Alexandrie, et ils n'ont pas craint, service capital, d'introduire en géométrie les notions numériques et algébriques, ce qui avait toujours profondément répugné au génie grec. En cela, ils ont préparé notre Viète et dans une certaine mesure Descartes lui-même. Il est digne de remar-

que que les premiers ouvrages grecs traduits à Bagdad furent des ouvrages scientifiques, à commencer par les Éléments d'Euclide.

Mais c'est en astronomie ou en trigonométrie qu'on leur doit surtout d'importants perfectionnements. Albatégnius, vers 880, introduisit les sinus au lieu des cordes, et les mathématiciens arabes fournirent la démonstration des formules, qui donnent les sinus de la somme de deux arcs au moyen des sinus et cosinus de chacun de ces arcs, par la considération des triangles semblables, en remplacement de la formule fondée sur le théorème d'Hipparque, à savoir, que dans tout quadrilatère inscrit, le rectangle des diagonales est égale à la somme des rectangles des côtés opposés. M. Sedillot a publié les prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg, de Samarcande, le sultan martyr, petit-fils de Tamerlan, et il y donne la démonstration arabe de *sinus* $(a + b)$ avec une discussion de la formule. On y voit de plus une très-ingénieuse démonstration pour déterminer par approximation le *sinus* 1°, afin de pouvoir construire une table des sinus. Ce travail est remarquable comme présentant le type d'une méthode d'approximation. Archimède le premier avait introduit un type caractéristique d'une méthode semblable quand il avait déterminé la valeur approximative de la circonférence en fonction du rayon. Si nous rappelons que l'on doit encore aux Arabes l'introduction des tangentes en trigonométrie, et que leurs astronomes ont été de véritables observateurs et non de simples calculateurs, nous aurons relaté leurs titres les plus importants à la reconnaissance du monde savant.

C'est surtout à Bagdad que ce grand mouvement intel-

lectuel, continuateur de la science grecque, s'est développé. Cordoue, malgré l'éclat de son nom, n'a pas eu la même influence. Son université, où enseignèrent Averroës et Avicenne, ses quatre-vingts écoles publiques, sa bibliothèque merveilleuse, ses six cents mosquées, ses richesses, sa magnificence, attiraient de toutes les parties du monde les élèves et les voyageurs. Mais tout vrai savant arabe, qui étudiait à Cordoue, ne se serait jamais cru dispensé d'entreprendre le voyage de Bagdad et de pousser jusqu'à Samarcande.

Malgré l'immobilité que l'on s'est plu à attribuer à la doctrine mahométane, il faut bien reconnaître qu'elle subit dans son histoire le développement commun à toutes les doctrines théologiques. D'abord très-simple et très-précise, elle se compliqua et s'obscurcit, quand elle fut livrée aux docteurs; mais les sectes qui se fondèrent, et le nombre en fut grand, eurent cela de précieux qu'au milieu de leurs disputes, elles ne firent jamais couler le sang.

Le temps nous manque pour aller plus loin dans cette appréciation de l'Islamisme. Nous l'avons suivi rapidement dans son étonnante histoire depuis Mahomet, Abou-Becr et Omar jusqu'aux Abdérame et aux Almanzor. Nous l'avons pris dans le désert, soldat grossier, nourri de dattes, vêtu d'une robe trouée, mais intrépide et enthousiaste, et nous l'avons conduit jusqu'aux palais de Bagdad et de Cordoue, dans les séjours féeriques que dépeignent les *Mille et une Nuits*. Nous l'y laisserons. Nous n'avons pas à raconter ici la décadence des califes et la suite des révolutions qui bouleversèrent leur empire. Ce récit, si intéressant qu'il puisse être, ne saurait rentrer

dans le cadre que nous nous sommes fixé et nous préférons consacrer le peu de temps qui nous reste encore à présenter, sous forme de conclusion, les importantes considérations que suggère à l'observateur cette étude des théocraties primitives, que nous achevons aujourd'hui.

CONCLUSION

Nous avons apprécié, dans cette théorie des principaux types de l'évolution théocratique, quatre des plus importantes religions qui ont dirigé et dirigent encore une portion notable de notre espèce, en attendant l'avénement final de la seule religion vraiment universelle : la Religion de l'Humanité. Ces quatre religions sont le Mosaïsme, le Brahmanisme, le Bouddhisme et l'Islamisme.

Si l'on va au fond des choses, on est amené à reconnaître que la Religion n'est autre chose que l'institution systématique de l'unité individuelle et collective. Comme le problème de la santé, qui n'en est d'ailleurs qu'un cas particulier, celui de la Religion ne saurait comporter qu'une seule solution réelle; et cela nous amène à ne considérer les solutions précédemment tentées que comme de simples approximations. Or, pour juger à quel degré d'approximation plus ou moins parfait sont parvenues les religions que nous avons examinées, et en même temps pour mieux voir par quelle série de transformations nécessaires elles pourront atteindre l'état normal, il est indispensable que nous résumions brièvement la *théorie de la Religion*, sans laquelle notre appréciation serait sans base.

La Religion est le système qui règle et rallie toute existence individuelle ou collective; problème double, mais dont les deux parties sont connexes, puisqu'il y a autant de différence entre les divers états du même individu qu'entre les divers individus.

Mais pour que l'unité, constituée par un tel système, soit à la fois complète et durable, il faut qu'elle coordonne tous les aspects de la vie humaine, le sentiment, l'intelligence et l'activité. Il faut en outre qu'elle satisfasse à deux conditions.

La première est intérieure ou subjective. L'homme animé d'instincts divers et plus ou moins divergents, qui constituent les fonctions du cerveau, se trouve poussé dans des directions différentes. Il s'agit d'établir une résultante de ces diverses forces et de les faire concourir les unes et les autres vers un but commun. De là la prépondérance accordée à l'altruisme sur l'égoïsme, ou du moins la nécessité reconnue de faire effort pour l'assurer; de là la purification des instincts personnels et la surexcitation des instincts sympathiques.

Mais une seconde condition est nécessaire. Cette unité ne se maintiendrait pas sans une puissance extérieure dont l'universelle et insurmontable influence comprime toutes les divergences et assure tous les concours. Cette puissance suprême dont le poids va croissant tous les jours est l'Humanité, c'est-à-dire *l'ensemble des êtres convergents simultanés ou successifs*. La prépondérance de ce seul véritable Être suprême est graduellement préparée par deux autres êtres : la Famille et la Patrie. L'Humanité représente l'ensemble des fatalités sociologiques, toujours grandissantes, à travers lesquelles nous subissons

les fatalités cosmologiques et biologiques, modifiées par l'action continue de notre espèce et pour son service.

Les deux conditions de l'unité sont obtenues, car l'affection pour cette Humanité, dont la puissance nous groupe et nous dirige, est l'affection suprême qui seule peut amener et affermir la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme.

L'unité morale, ainsi conquise, pousse à la connaissance de cette Humanité, objet final de nos affections, et dans la connaissance de l'Humanité est contenue celle de tout ce qu'elle coordonne et suppose : le monde, la vie et la société. Par là l'intelligence, sous l'impulsion du cœur, reçoit la plus haute et la plus puissante des destinations.

Enfin cette connaissance, dirigée par cet amour, a pour but final le service de l'Humanité, c'est-à-dire l'amélioration de sa situation et de sa nature, et là est la satisfaction légitime offerte à l'activité.

Aux trois aspects de notre nature, sentiment, intelligence et activité, ainsi dirigés vers une destination commune, correspondent les trois parties distinctes, quoique intimement liées entre elles, de la Religion : le *Culte*, le *Dogme* et le *Régime*. Le Culte perfectionne et maintient l'unité morale par la manifestation systématique de nos sentiments; le Dogme apprécie les réalités pour les subir et les modifier ; le Régime effectue les modifications pour le service de notre espèce.

On comprend que cette solution du grand problème n'ait pu être obtenue que de nos jours par l'incomparable génie d'Aug. Comte, utilisant l'ensemble des antécédents, et que ce que l'on a appelé les Religions n'en soit que des approximations plus ou moins précises, et nécessaire-

ment incomplètes, si admirables d'ailleurs qu'elles aient été.

Le Mosaïsme a eu le premier cet admirable privilège de revêtir un caractère de complète généralité. Il a pu, du moins, après une évolution prolongée, s'élever logiquement jusqu'à concevoir une religion universelle fondée sur l'adoration d'un Dieu unique, tuteur subjectif qui remplaçait l'Humanité non formée encore, et nécessairement méconnue. Mais sa doctrine ne comportait pas une telle universalité et son culte ne pouvait l'atteindre, puisqu'il ne s'est jamais complétement dégagé des pratiques nationales du caractère le plus spécial et le plus transitoire, comme la circoncision en est un exemple.

Quant au dogme, son imperfection profonde voulait qu'il fût aussi incapable de pousser au développement abstrait et scientifique que de se l'incorporer définitivement. L'intelligence n'y pouvait rencontrer ses satisfactions légitimes et dès lors l'unité individuelle et collective était compromise.

Le Régime enfin ne pouvait avoir et n'avait en effet qu'un caractère vague. Il n'était ni militaire, ni industriel, et la religion n'avait sur lui qu'une influence modificatrice, car, si elle excitait les bons sentiments et purifiait la personnalité, elle n'imposait aucune coordination directe et précise. Aussi cette grande approximation, qui passagèrement fut si utile, ne put être ni universelle ni durable, et ceux qui la pratiquent encore doivent voir combien sont importantes des lacunes que le Positivisme seul peut combler.

Le Brahmanisme a embrassé d'une manière plus complète, sans aucun doute, quoique encore bien insuffisante

et précaire, les trois aspects de la nature humaine, mais il a manqué absolument du caractère de généralité et d'universalité qui est le propre de la Religion.

Le Bouddhisme, si nous le considérons à la lumière de la théorie d'Auguste Comte, a la généralité nécessaire. Il proclame en effet ce principe, qui est l'un des deux éléments de la Religion et constitue l'unité morale : la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme. Mais cette solution demeure insuffisante et même illusoire, à cause de son caractère absolu. La personnalité n'y a pas sa place nécessaire. D'autre part, l'activité échappe complétement, on peut le dire, à la coordination bouddhique, et l'intelligence n'y a qu'une destination indécise. Si nous ajoutons que son dogme, métaphysique et subjectif, comme celui de toutes les religions théologiques, n'a pas, malgré l'ambition de son fondateur, l'universalité réelle, on juge combien la solution religieuse offerte par le Bouddhisme était encore loin de la perfection.

L'Islamisme, par la simplicité de sa base monothéique et par la généralité de sa morale, tendait à l'universalité, caractère fondamental de la solution du grand problème, mais il ne pouvait évidemment l'atteindre, comme l'explique assez l'infériorité de son dogme théologique, et comme l'expérience d'ailleurs l'a démontré

Il prêche une morale très-élevée, mais son culte insuffisant n'a organisé aucun système de pratiques tendant au but suprême : la prépondérance de l'altruisme sur l'égoïsme ; et en cela il est inférieur au Bouddhisme et encore plus au Catholicisme.

L'insuffisance de son dogme est frappante, et si la civilisation islamique a permis un développement scientifique

vraiment remarquable, cela tient à un ensemble de circonstances sociales favorables, et non à la nature même de sa doctrine, qui, comme toute doctrine monothéique, est spontanément contraire à toute évolution scientifique.

Le régime n'est pas plus parfait, puisqu'il n'est réglé que par des formules générales, sans aucune direction précise, capable d'indiquer la conduite à tenir dans chaque situation déterminée. Nous rappellerons en particulier le cas si capital de la succession au pouvoir suprême, où tout a été laissé à l'imprévu et abandonné au hasard des événements.

Si donc nous considérons l'Islamisme en tant que solution du problème religieux, nous sommes amenés à reconnaître que, malgré les services transitoires qu'il a rendus, il s'est montré aussi insuffisant dans la coordination systématique des trois éléments fondamentaux, culte, dogme et régime, que dans la constitution de chacun d'eux en particulier.

Mais si nous considérons l'Islamisme, en tant que solution approximative du problème de la Religion, et comme préparant la seule solution réelle, complète et finale, nous remarquons qu'il offre ce caractère précieux de maintenir une partie considérable de notre espèce dans cette aspiration constante vers une religion universelle, qui est la situation de cœur et d'esprit la plus favorable à l'acceptation de la nouvelle foi, que le Positivisme vient enseigner.

Faut-il rappeler, ce que nous avons observé déjà, que la confusion des deux pouvoirs, en conservant au culte et au dogme une simplicité que ne présentent ni le catholicisme ni le monothéisme grec, doit faciliter parmi les

islamistes les futurs progrès de la religion de l'Humanité? Faut-il rappeler encore que ce clergé réduit, dans lequel on compte plus de jurisconsultes que de prêtres, n'offrira pas l'obstacle difficile à vaincre d'un sacerdoce établi, s'opposant avec une fureur jalouse à l'avénement du sacerdoce nouveau?

A ces conditions favorables, qui font naître en nous quelque espérance, ajoutons que l'appréciation impartiale et respectueuse faite par le Positivisme de Mahomet et de ses successeurs les plus éminents, jointe au culte de ce grand génie organisé dans la métropole religieuse de l'Humanité, peut éveiller quelques dispositions sympathiques parmi les peuples musulmans, et les pousser peut-être vers la Religion définitive!

Nous adressant aux chefs de ces grands systèmes, qui ont tenté d'organiser l'unité morale du genre humain, nous leur dirons :

Vous avez par d'admirables efforts poursuivi l'établissement d'une religion universelle, et chaque jour qui passe montre avec plus d'évidence l'avortement certain de vos tentatives. Cependant la science, dans son constant développement, ne cesse d'établir entre les esprits d'élite que renferme la planète, un accord de plus en plus parfait sur des sujets de plus en plus nombreux. Sur la base objective de cette science, base inébranlable qui seule peut expliquer un tel accord, une religion s'est fondée. Elle seule peut prétendre à réaliser enfin les plus nobles aspirations humaines, car elle possède la véritable universalité qui doit avant toute chose expliquer les productions du passé. Elle vous rend justice et garde précieusement la mémoire

de ce que vous avez accompli d'utile et de grand. Venez donc à elle et ralliez-vous.

Auguste Comte, il y a trente ans, a conçu le plan d'un comité composé des représentants de tous les éléments de la Planète, qui, siégeant à Paris, présiderait à l'installation de la Religion de l'Humanité. Nous avons l'espoir, fermement motivé, qu'un tel vœu, audacieuse prévision du génie sociologique, cessera quelque jour d'être une utopie irréalisable et que nos successeurs, plus heureux que nous-mêmes, verront se fonder, sous l'influence du Positivisme, l'unité religieuse du genre humain.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

1re LEÇON. — Discours d'ouverture..... 1
2e LEÇON. — Théorie positive du Calendrier..... 25
3e LEÇON. — Théorie générale du mois consacré à Moïse.... 60
4e LEÇON. — Position du problème de Moïse..... 98
5e LEÇON. — Théorie de la fondation du mosaïsme ou de la civilisation hébraïque..... 135
6e LEÇON. — Théorie de la dispersion de la civilisation judaïque..... 179
7e LEÇON. — Appréciation de la civilisation brahmanique (Manou)..... 219
8e LEÇON. — Appréciation du bouddhisme (Bouddha)..... 276
9e LEÇON. — Appréciation de l'islamisme (Mahomet)..... 340

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

AU LIEU DE :	LIRE :
Page 5, ligne 6, ... Elle sont...	... Elle sent...
Page 37, ligne 6, ... avant lui, l'année était trop longue, après lui elle fut trop courte.	... avant lui, l'année était trop courte, après lui elle fut trop longue.
Page 85, ligne 17, ... les types de Romus et de Lycurgue...	... les types de Romulus et de Lycurgue.
Page 119, ligne 11, ... ces pluies de pierre...	... ces pluies de pierres...
Page 145, ligne 15, ... ils sont les produits de moyens tout différents...	... ils sont les produits d'abstractions très-différentes...
Page 145, ligne 27. C'est un Dieu tout humain, c'est un tyran...	C'est un Dieu tout humain. C'est un tyran...
Page 146, ligne 27. C'est donc à lui que Moïse...	C'est donc à eux que Moïse...
Page 147, ligne 17, ... le spectacle de cette unité? que cette concentration...	... le spectacle de cette unité, que cette concentration... »
Page 160, ligne 27, ... sonneraient de la corne...	... sonner de la corne...
Page 165, ligne 22, ... mensonges...	... mensonge...
Page 167, ligne 4, ... laisser périr ces institutions...	... laisser périr ses institutions...
Page 197, ligne 9, ... qui vous conduiront...	... et vous conduiront...
Page 226, ligne 18, ... Niouin-Thsang.	... Hiouen-Thsang...
Page 230, ligne 4, ... ces hymnes tout enchantées...	... ces hymnes tout enchantés ..
Page 237, ligne 1, ... la classe sacerdotale était fondée...	... la classe sacerdotale fut fondée...
Page 245, ligne 30, ... tous les devoirs pieux. Le caractère...	... tous les devoirs pieux. » Le caractère...

AU LIEU DE :	LIRE :
Page 254, ligne 5, ... de Dieux : enfin, au sommet...	... de Dieux ; enfin au sommet...
Page 261, ligne 26, ... Mohammmed.	... Mohammed...
Page 831, ligne 28. En refusant d'admettre.	... Refusant en outre d'admettre.
Page 334, ligne 10. Comme le bouddhisme, le positivisme résout...	Comme le bouddhisme, le positivisme, sans toutefois donner à la solution le même caractère absolu, résout...
Page 350, ligne 3, ... des Sassanides, restauré...	... des Sassanides et restauré...
Page 388, ligne 26, ... que l'on ferait de servir...	... que l'on fait de servir...

N. B. — Cet errata serait vraiment trop long, s'il devait relever toutes les négligences qui se sont glissées dans ce volume. Les lecteurs voudront bien tenir compte de la rapidité exceptionnelle avec laquelle il a dû être rédigé et imprimé.

Dr D.

Imprimerie E. Heutte et Cie, à Saint-Germain.

00102489

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018